I. 4530.

Библиотека Пражской Н. Гимназіи № 1785 685

NOUVELLE CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS

EN

PROSE ET EN VERS

DES

TROIS DERNIERS SIÈCLES.

685

Ср-б. 1041 II

EN DEUX PARTIES

PAR

ALFRED ANSPACH

MAÎTRE DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES A L'ÉCOLE ST-PIERRE.

Travaillons à bien penser;
voilà le principe de la morale.
PASCAL.

Первое изданіе одобрено въ качествѣ полезнаго пособія при преподаваніи французскаго языка въ старшихъ классахъ всѣхъ учебныхъ заведеній Министерства Народнаго Просвѣщенія, мужскихъ и женскихъ, и рекомендовано IV отдѣленіемъ Его Величества Канцеляріи.

TROISIÈME ÉDITION.

BIBLIOTEKA № 4530 Gimnazjum Państwowego im. Kr. Władysława IV na Pradze

PRIX 2 R.

ST-PETERSBOURG.
Imprimerie TRENKÉ et FUSNOT, Maximilianovsky péréoulok, № 13.
1899.

84665

Sb-348 | 129
14.VIII.25

Préface.

Quand on est loin des lieux où une langue est parlée dans toute sa pureté, le seul moyen d'en acquérir une connaissance aussi complète que possible, c'est de l'étudier dans les ouvrages des grands maîtres.

Aussi nous sommes-nous plu, à côté du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, à réserver une large place aux grands écrivains du XIX^e^.

A côté des biographies aussi succinctes que possible, nous avons essayé, pour faciliter l'étude de la littérature, de donner l'analyse des principaux ouvrages dont nous parlons.

Puisse ce travail porter fruit et donner aux élèves le goût d'approfondir de plus en plus l'une des plus belles littératures de l'Europe!

A. Anspach.

St-Pétersbourg, août 1893.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Le XVI^e^ siècle en France, étude parue dans le compte-rendu de l'École St-Pierre, 1888.

Résumé de l'histoire de la littérature française (Heidelberg, 1892 *).

Lectures et exercices de langue française, (допущенъ въ качествѣ Пособія Ученымъ Комитетомъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, Эггерсъ и К°, 1893)

François Coppée, étude parue dans le compte-rendu de l'École St-Pierre, 1893.

---

*) La presse russe et étrangère en a donné des comptes-rendus très flatteurs.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

Quelques mots sur la langue et la littérature françaises jusqu'au XVII[e] siècle.

Le moyen âge.

C'est vers le IX[e] siècle que, de la langue latine vulgaire, dite *lingua romana rustica*, se sont dégagées la langue *d'oïl* parlée au nord et la langue *d'oc* au sud de la France.

Les poètes du Nord s'appellent les *trouvères*, ils ont cultivé la poésie épique. Leurs poèmes, récits d'actions guerrières, qu'on appelle les *chansons de gestes*, peuvent se partager en trois *cycles* ou cercles. Le *cycle carvolingien* est le plus français par l'inspiration. Le sujet de ces poèmes ce sont les hauts faits de Charlemagne et de ses barons contre les Sarrasins ou les démêlés du grand empereur avec ses indociles vassaux. La plus célèbre de ces chansons est la *Chanson de Roland*, qui semble remonter au XI[e] siècle.

Aux traditions des Celtes de la Grande-Bretagne et d'Irlande on a emprunté les chansons du *cycle d'Arthur*, dont le centre est Arthur, roi de Cambrie, siégeant à sa Table ronde, entouré de ses paladins et les envoyant combattre des géants, des dragons, des enchanteurs ou conquérir le „*Saint-Graal*", ce vase précieux qui contient le sang du Christ.

Enfin, de traditions et de légendes qui nous sont restées de la civilisation antique, se sont formées les chansons du *Cycle de Troie* auquel se rattachent des poèmes d'origine grecque ou orientale.

Les poètes du Sud, appelés *troubadours*, sont les interprètes d'une civilisation plus délicate, plus raffinée que celle du Nord. Ils n'ont pas écrit de longs poèmes guerriers, mais des pièces légères appelées *sirventes* ou satires, *tensons* ou dialogues, *sonts* ou sonnets, *aubades*, *ballades*, etc. Dans ces poèmes tous les sentiments du cœur, l'amour, la mélancolie, la jalousie, la haine, la rêverie sont exprimés dans une langue polie, harmonieuse et sonore, qui s'approprie si bien à la fine galanterie.

Au XIII^e^ siècle, la chevalerie du Nord anéantit par la croisade albigeoise cette libre civilisation du Sud, ruina les villes opulentes et les châteaux où s'abritaient les poètes. La langue d'oïl devient alors prépondérante et se répand même hors de France. Elle est parlée en Syrie, à Constantinople, en Grèce et en Sicile.

Le goût des grandes chansons de geste diminue et la bourgeoisie émancipée des communes donne une note railleuse, satirique aux faiblesses des puissants du jour. *Le Roman du Renard*, au XIII^e^ siècle, est le poème roturier par excellence, la parodie du roman chevaleresque. La poésie bourgeoise ce sont aussi les *fabliaux*, poèmes courts et narquois qui daubent sur les femmes, les maris, les prêtres, les moines.

Cette poésie aussi se modifie et du XIII^e^ siècle jusqu'à la fin du moyen-âge le goût est aux recherches du bel esprit, aux allégories (Roman de la Rose).

Le théâtre est d'abord une partie du culte religieux. Il a pour but d'édifier les fidèles, sa première scène est l'église, ses premiers sujets la vie des saints et celle de Jésus-Christ, ses premières pièces ce sont les *mystères*, et les *miracles*, sujets tout religieux.

Vers le XIV siècle, quand l'église ne voulut plus de ces représentations dans le sanctuaire, il se forma des confréries pour représenter les mystères. La plus célèbre est *la confrérie de la Passion.* Les acteurs étaient des gens de métiers. On jouait dans une salle de couvent, dans une cour, sur des échafaudages en plein air.

Outre les sujets religieux des sujets profanes furent abordés. Des gens plus lettrés que les confrères de la Passion, des bourgeois et des clercs du palais de justice se constituèrent en corporation, appelée *la Basoche.* Leurs pièces connues sous le nom de moralités firent place bientôt aux farces dont la meilleure est la *farce de Pathelin.*

Enfin une troisième troupe, composée de jeunes Parisiens, *les Enfants sans souci*, créèrent la comédie politique avec leurs *soties*.

Comme la poésie et le théâtre, **l'histoire** est sortie de l'église. Elle ne s'en est émancipée qu'au XIII^e^ siècle. **Geoffroy de Villehardouin** décrit la quatrième croisade et la prise de Constantinople. **Joinville**, à quarante ans de distance, accompagne saint Louis à la croisade d'Egypte. Il nous raconte avec naïveté ses regrets au départ de son *bel castel*, ses inquiétudes sur la mer, les ravages de la peste, les misères de la captivité. Il nous fait entrer dans l'intimité du saint roi. **Froissard** voyage toute sa vie de cour en cour chez les Français, les Anglais, les Flamands, et de tout ce qu'il a vu et entendu compose son immense chronique. Ce qui l'intéresse le plus c'est la vie chevaleresque, les batailles, les sièges, les fêtes, les tournois. Sa langue est souple et riche, ses récits colorés.

Tous ces historiens racontent pour raconter ou pour louer. **Commines**, au XV^e^ siècle se fait une autre idée de l'histoire. Il nous fait comprendre la politique de Louis XI et veut nous instruire; il recherche les causes et les effets, il tend aux idées générales, son esprit est critique et philosophique et annonce la fin du moyen-âge.

Le XVI^e^ siècle.

L'imprimerie, qui mit à la portée de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, favorisa les études et répandit le goût des belles-lettres et des sciences. Elle contribua aussi à former nos grands littérateurs du XVI^e^ siècle.

Le poète **Ronsard**, chef de la Pléiade, essaya d'enrichir la langue française par des emprunts grecs et latins, mais il dépassa le but. **Marot** ne omba pas dans ces excès, nous donna des poésies en une langue harmonieuse et souple. **D'Aubigné** retrouva dans ses „*Tragiques*“ l'amertume et la vigueur de la satire antique.

Le satirique **Régnier** et le lyrique **Malherbe** annoncent, à la fin du XVI^e^ siècle, une autre époque et dans leurs écrits on sent l'approche du grand siècle.

Rabelais, dans son *Gargantua et Pantagruel*, osa critiquer les puissances civiles et ecclésiastiques du temps et traça un plan rationnel d'éducation. **Montaigne** prodigua, dans ses **Essais**, les préceptes d'une philosophie pratique. **Charron** donna pour base à la science le libre examen et le doute méthodique. **La Boétie** puise dans la lecture des

grecs et des romains des maximes républicaines. **Amyot** traduisit les „*Vies des grands hommes*“ par Plutarque. **Marguerite de Navarre** et **Bonaventure Despériers** écrivirent des romans et des contes. **D'Aubigné** est l'auteur d'une *Histoire universelle*. **De Thou**, consciencieux et grave, étudie des documents originaux pour publier sur l'histoire de son temps une œuvre exacte et impartiale, mais il l'écrivit en latin.

Le théâtre de la Renaissance. L'étude des tragédies grecques de Sophocle et d'Euripide et des comédies latines de Térence inspira les dramaturges du temps. **Jodelle** en 1552 fit représenter une tragédie intitulée *Cléopâtre*. Il rompit ainsi avec la tradition théâtrale du moyen-âge et prépara les voies à Corneille et à Racine.

Après lui, vinrent **Garnier** et **Hardy**, le plus fécond de nos auteurs dramatiques. **Jodelle** nous a donné aussi notre première comédie et fut donc un précurseur de Molière en même temps que de Corneille; il sortit de la tradition comique du moyen-âge comme il était sorti de sa tradition dramatique. La comédie **Eugène ou la Rencontre** fut jouée le même jour que «Cléopâtre».

La révolution est donc complète dans le monde des lettres: la littérature du moyen-âge a fait place dans toutes les branches à la littérature de la Renaissance, inspirée de l'antiquité.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

Préface . . . . . .
Introduction. . . . . .

XVII^e SIÈCLE.

Caractéristique du siècle. . . . 1

Corneille, notice. 3
Le Cid. 3
Horace 21
Cinna 29
Polyeucte 35

Racine, notice 44
Andromaque 44
Britannicus. 55
Athalie 67

Molière, notice. 89
L'avare 89
Le misanthrope. 113
Les femmes savantes 133

Boileau, notice. 152
Les embarras de Paris 152
A son Esprit. L'Apologie . . . 156
La Lésine 160

La Fontaine, notice . . . 162
Le lion et le moucheron. . . . 163
Le meunier, son fils et l'âne. . 164
Le chat et le vieux rat. . . . 165

Pages.

L'alouette et ses petits avec le maître d'un champ 166
Les animaux malades de la peste. 168
La mort et le mourant 170
Le savetier et le financier. . . 171
L'homme et la couleuvre . . . 172
Le paysan du Danube. 175

Bossuet, notice. 177
Oraison funèbre de la reine d'Angleterre 177
Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre 180

Fénelon, notice 183
Le Télémaque 184
Récit des malheurs de Philoctète. 184
Histoire d'Alibée, Persan . . . 192

Pascal, notice 196
Les provinciales 197
L'homme et l'infini 198

Madame de Sévigné, notice. 200
Boileau et le Jésuite 200
Mort de Vatel 201

La Bruyère, notice. . . . 204
Les Parvenus 204
Le riche et le pauvre. 205
Le Fat 206
L'homme universel 207
Corneille et Racine. 207

XVIIIe SIÈCLE.

Pages.

Caractéristique du siècle. . . . 209

Voltaire, notice 210
Mort de Coligny 210
Zaïre 213
Mérope 219
L'ermite. 231
Charles XII à Bender. 237
Voltaire à M. de Somarokof. . 242
Voltaire à Catherine II 244

Montesquieu, notice. . . . 245
Lettres persanes 246
Lysimaque. 249
De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples 252

Buffon, notice 257
La nature sauvage et la nature cultivée 257
Le chien. 260
L'oiseau-mouche 264

Pages.

J.-J. Rousseau, notice. . . 265
Première leçon de cosmographie. 266
L'Évangile. 268
Séjour de J.-J. Rousseau à l'île St-Pierre. 269

Bernardin de Saint-Pierre, notice 274
Paul et Virginie 275

Lesage, notice 280
Gil-Blas chez le Duc de Lerme. 281

Beaumarchais, notice. . . 285
Clavijo. 286

Florian, notice. 292
La mère, l'enfant et les sarigues. 292
Les singes et le léopard. . . . 293
Le hibou, le chat, l'oiseau et le rat 294

André-Marie de Chénier, notice 295
L'aveugle 295
La jeune captive 299
Iambes. 301

TABLE DES MATIÈRES.

SECONDE PARTIE.

XIXe SIÈCLE.

	Pages.
Caractéristique du siècle. . . .	1
Madame de Staël, notice .	2
Le Capitole	2
Dernier chant de Corinne . . .	6
Gœthe.	8
Schiller	10
Chateaubriand, notice . .	13
Atala	13
Les Martyrs	19
Béranger, notice	24
L'orage.	24
Les souvenirs du peuple. . . .	26
Les hirondelles	28
Le chant du cosaque	29
Casimir Delavigne, notice.	30
Louis XI	31
Mort de Jeanne d'Arc.	40
Lamartine, notice	42
Le tisserand	43
Le Convoi de Jocelyn.	48
Le Lac.	51
Le Poète mourant.	52
Bonaparte	56
Le Crucifix.	59
La Vie champêtre	61
Les Adieux de Fontainebleau .	63
Victor Hugo, notice . . .	66
Hernani	66
Louis XVII.	85
Napoléon II	87
Lui	90
Fantômes.	92
La Prière pour tous.	95
La Grand'mère.	97
Pour les pauvres	98
Ma fille	100
Le Dévouement.	103
A Villequier.	105
Jean Valjean.	106
A. de Vigny, notice. . . .	133
Louis XIII et Richelieu. . . .	133
Naissance d'Éloa	141
Chute d'Éloa.	143
Alfred de Musset, notice .	145
Immortalité de l'âme	145
La nuit d'Octobre.	146
Sonnet.	147
L'Espoir en Dieu.	147
Joseph Michaud, notice. .	150
Prise d'Antioche	150
Guizot, notice	155
Mort de Charles Ier.	155
Augustin Thierry, notice.	159
Sur le caractère des Francks. .	159
Fuite d'Attale	165
François Mignet, notice. .	171
Vie de Franklin	171

Pages.

Thiers, notice 173
Passage du Saint-Bernard par l'armée française 173
Départ pour Sainte-Hélène . . 178

Jules Michelet, notice . . 184
Mort de Jeanne d'Arc. 184

Henri Martin, notice. . . 188
Les Gaulois 189

ROMAN ET THÉATRE.

Xavier de Maistre, notice. 194
Le lépreux de la cité d'Aoste . 194

Balzac, notice 209
M. Grandet. 209
Mort de M. Grandet 212

Rodolphe Tœpffer, notice. 213
Le lac de Gers. 214

A. Dumas, notice. 225
Le curé de Boulogne 225

George Sand, notice . . . 240
Le mariage de Victorine . . . 241
André. 260

Eugène Scribe, notice. . . 269
Bertrand et Raton 269

François Ponsard, notice. 285
L'Honneur et l'Argent. 285

Octave Feuillet, notice. . 316
Le Village. 316

Pages.

Sandeau, notice 342
Mlle de la Seiglière. 342

E. Augier, notice. 366
Le gendre de M. Poirier. . . . 366

Sardou, notice. 386
Patrie. 386

Daudet, notice. 394
La chèvre de M. Seguin. . . . 395
Jack. 400

CRITIQUE.

Villemain, notice. 408
Les deux Chéniers 409

Theuriet, notice 414
La truite 415
Le chant du Vannier 421

Sully Prudhomme, notice. 422
Le vase brisé 423
Prière. 423
Hora Prima 424
Un Songe 424
L'Habitude. 425
L'Amour maternel 425

Coppée, notice. 427
L'évangile 427
Souvenir d'enfance 428
Le parrain. 429

Guy de Maupassant, notice 434
La Parure. 434

LE XVII^{e} SIÈCLE.

On a beaucoup admiré le XVII^{e} siècle et on l'a comparé aux plus belles périodes de l'antiquité, à celles d'Auguste et de Périclès. Il faut pourtant bien s'entendre sur la manière de comprendre ce siècle. Il renferme deux périodes, dont la seconde le résume de la manière la plus éclatante: la première de 1595-1661 et la seconde de 1661-1715. La première comprend les règnes de Henri IV, de Louis XIII et la minorité de Louis XIV.

Un premier trait caractéristique de la première période est la soif d'activité. On se souvient des guerres civiles, de la Ligue, des luttes du XVI^{e} siècle. On n'a pas cessé d'admirer beaucoup d'âmes énergiques et les contemporains de Louis XIII sont les fils de ces caractères vigoureux du siècle précédent. Ils ont hérité quelque chose de leurs ancêtres; leur ambition d'agir, de se montrer, se satisfait. L'influence de la France s'étend, elle est reconnaissable dans toutes les questions européennes, elle prend part à la guerre de Trente ans. Richelieu augmente les forces du pays, centralise le pouvoir. Ceux qui se rebellent contre son omnipotence font preuve aussi d'activité, ils agissent aussi et agiront sous la minorité de Louis XIV. Les mobiles de cette activité ne sont pas toujours très moraux: les uns sont poussés par l'ambition, d'autres sont conduits par l'intérêt, mais, quoi qu'il en soit, il y a de la vie, du mouvement, de la franchise chevaleresque chez les uns, des instincts de politique habile chez les autres. Tous agissent.

Un deuxième trait distinctif de cette période c'est l'énergie qui excite un grand nombre à faire acte d'indépendance morale

et intellectuelle: d'indépendance morale, car la noblesse résiste à Richelieu et à Mazarin, d'indépendance d'esprit, car Corneille, exalté, soit par les souvenirs de Rome, soit par les traditions chevaleresques, sauvegarde la liberté littéraire. Quelque temps après lui, Pascal ne consulte que son génie et sa conscience pour écrire les Provinciales et Descartes prononce cette parole: Je pense, donc je suis.

Un troisième trait distinctif de cette période c'est la grandeur et la recherche du grand. Il y a de la grandeur dans le bien comme dans le mal. Il y en a dans Richelieu, dans le but qu'il se propose, dans ses volontés, comme il y en a dans la résistance de ceux qui ne veulent pas courber la tête, comme il y en a dans la littérature. Ce n'est pas le beau proprement dit qui distingue le plus les écrivains, c'est le sublime qui éclate dans les vers de Corneille et de Racine, c'est le grand, le sublime de la force et de l'énergie qui inspire Pascal, qui anime Bossuet dans ses débuts, c'est l'inverse du sublime, le comique, que nous voyons naître avec Molière.

Nous trouvons les mêmes caractères, mais modifiés, dans la seconde période. Le besoin d'activité s'efface peu à peu. L'activité qui se déploie est celle personnifiée dans Louis XIV, qui a dit: L'État, c'est moi. Par suite on voit, sinon disparaître, du moins diminuer cette puissance d'initiative individuelle du siècle de Louis XIII. L'indépendance morale et intellectuelle ne pouvait exister que très limitée. Louis XIV régnait et gouvernait au parlement, dans les camps, dans le monde des lettres. Il commandait et était obéi, son goût faisait loi, ses conseils faisaient ordre. Un grand nombre d'ouvrages ont été inspirés par le monarque. Racine, par exemple, pensait au grand roi, lorsqu'il écrivait Esther et Athalie.

La seconde période a laissé moins de grandeur véritable, moins d'originalité que la première. C'est moins le grand et le sublime qui est le couronnement de cette époque que le beau qui veut de l'ordre et de la mesure, de la régularité et de l'harmonie, le beau pur, le beau classique. Racine est beau dans ses œuvres et son style. La Bruyère et Fénelon

sont de la plus grande beauté. Il ne faut pas oublier que la plupart de ceux qui brillèrent dans les belles années de Louis XIV naquirent sous Louis XIII et furent soumis aux idées, aux impressions de cette première partie du siècle.

Corneille (1606-1684).

Pierre Corneille naquit à Rouen, fit ses premières études dans sa ville natale, et se destina au barreau, qu'il quitta bientôt. En 1635, il donna sa première tragédie, *Médée*. L'année suivante, parut le *Cid*. *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* suivirent. En 1647 notre poète jouissait d'une pension, occupait un fauteuil à l'Académie et était en pleine possession d'une gloire méritée. Il produisit encore une quantité de pièces qui réussirent peu et que l'on ne lit presque plus aujourd'hui. Il mourut pauvre, à l'âge de 78 ans.

LE CID.

Le Cid est une tragi-comédie. Les plus nobles sentiments de la chevalerie espagnole y sont mis sous nos yeux. Corneille s'est inspiré de la légende et d'une pièce de Guillen de Castro et ne s'est attaché qu'au moment dramatique de la vie du héros. Don Rodrigue, surnommé le Cid, aime Chimène, fille de don Gomès, comte de Gormas, et il en est aimé. Le roi donne à don Diègue, père du Cid, la place de gouverneur du prince royal. Don Gomès, irrité, insulte le vieillard et lui donne un soufflet. Rodrigue venge son père et tue le comte. Chimène, malgré son amour, va demander vengeance au roi. Pendant qu'elle poursuit sa demande, le Cid sauve Séville menacée par les Maures. Le roi ne peut punir le sauveur de la patrie. Chimène promet sa main à quiconque lui apportera la tête de Rodrigue. Don Sanche se présente. Le Cid pénètre auprès de Chimène et lui dit qu'il ne se défendra pas. Elle se récrie, l'exhorte, et il sort vainqueur du combat avec l'espoir d'épouser un jour celle qu'il aime.

ACTE I. SCÈNE III. — LE COMTE DE GORMAS, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi,
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite.
La faveur l'a pu faire autant que le mérite,
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre:
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince,
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celle d'un capitaine,
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, et ranger une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de me journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,

Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire,
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait....

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence,
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! moi?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)

D. DIÈGUE, *l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi: mais tu serais trop vain
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie,
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE IV. — D. DIÈGUE.

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi!
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie.
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter,
Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE.

Son nom? c'est perdre temps en propos superflus.

D. DIÈGUE.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour:
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;

Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense:
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien; venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE II. SCÈNE II. — LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute,
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe!

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur;
A qui venge son père il n'est rien impossible;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,
Et que voulant pour gendre un chevalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire,
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCENE IX.—D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice.

D. DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillon de son généreux flanc!
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur.
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert, et pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance,
Règne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance;
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang:
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie;
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête:
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir!
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison;
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III. SCÈNE IV. — D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE

D. RODRIGUE.

Hé bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je vois?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée

D. RODRIGUE.

Ma Chimène!

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir;
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père et me couvrait de honte,
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur;
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur.
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur, et mon père,
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
J'ai pu douter encor si j'en prendrais vengeance,
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence:
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Que malgré cette part que j'avais en ton âme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
Sans cesse le penser, et sans cesse le dire;
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois;
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur après un tel outrage

Demandait à l'ardeur d'un généreux courage;
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père, et soutenu ta gloire;
Même soin me regarde, et j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère;
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes;
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition:
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice;
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir;
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.

Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime et que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture?
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Elève au ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard;
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMÈNE.

O comble de misère!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru!

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit!...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît!...

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance!

CHIMÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors; et surtout garde bien qu'on te voie.

ACTE IV. SCÈNE III. — D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes.
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais les deux rois captifs feront ta récompense;
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence:
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,
Qu'il comble d'épouvante, et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte;
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire,
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage,
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée...
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchait, leur brigade était prête,
Me montrant à la cour je hasardais ma tête,

Et s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,
Et l'État défendu me parle en ta défense.
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher en si bon équipage
Les plus épouvantés reprenaient du courage!
J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville:
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur saug,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend la vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges [1]).
De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il portait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieu des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie;
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent:
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa, faute de combattants.

---

[1]) *Alfanges*, nom arabe d'une sorte de cimeterre.

HORACE.

Rome et Albe sont en guerre. Les trois Horaces tiennent pour Rome. les trois Curiaces pour Albe. Un Horace triomphe de ses ennemis. Sur ce fond Corneille a heureusement poétisé. Suivant lui, un Curiace aime Camille, sœur des Horaces, et l'un des Horaces a épousé la sœur des Curiaces. Il y a un combat singulier, chacun est dans l'attente. Le bruit se répand que deux Horaces ont péri et que le troisième fuit. Le vieil Horace est au désespoir. Mais la nouvelle est démentie. La fuite d'Horace n'était qu'un stratagème pour vaincre plus sûrement. Les Curiaces tombent, l'un après l'autre, sous ses coups. Le vieillard se réjouit. Camille, désespérée, va à la rencontre de son frère, et maudit sa victoire. Horace, hors de lui, la tue. La dernière partie de la pièce nous montre le procès intenté au meurtrier. Le père plaide la cause du fils et la gagne.

ACTE III. SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois (les) deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe! et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie;
Rome n'est pas sujette, ou mon fils est sans vie:
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères;
Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères!

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.

Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront (point) vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front :
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût!
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût,
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément.
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères,
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères,
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays:
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses.
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,

Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents?

ACTE IV. SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme:
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment:
Vous verrez Rome même en user autrement.
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard,
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable:
C'est sans en triompher que le nombre l'accable,
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin:
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

BIBLIOTEKA
№ 4530
Gimnazjum ... im. ...

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare, et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi! Rome donc triomphe?

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,

Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés;
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur;
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère:
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus,
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place
Et redouble bientôt la victoire d'Horace:
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
«J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères;
Rome aura le dernier de mes trois adversaires;
C'est à ces intérêts que je vais l'immoler»,
Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine:
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel:
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!

Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie;
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même et peut-être aujourd'hui:
Il croit mal reconnaître une vertu si pure
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite, et du fils, et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE, PROCULE, *portant en main les trois épées des Curiaces.*

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire,

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs; c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes:
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur.
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire,
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs:
Tes flammes désormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme.
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort,
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes
Et que jusques au ciel élevant tes exploits
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,

Que tu tombes au point de me porter envie !
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;
Et préfère du moins au souvenir d'une homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers.
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, *blessée.*

Ah ! traître !

HORACE.

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

CINNA.

Après s'être inspiré de Sénèque, Corneille met trois personnages au premier rang: Auguste, Cinna, Émilie, fille adoptive de l'empereur, dans le palais duquel elle fut élevée. Celle-ci n'a pas oublié que son père a été proscrit et garde pour le monarque une haine sourde. Une occasion se présente de donner cours à son ressentiment, c'est son attachement pour Cinna, qui est dans les bonnes grâces de l'empereur. Un complot se forme, il est découvert. Que fera Auguste? Un combat violent se livre dans l'âme du monarque et l'issue de cette lutte, c'est le pardon. La clémence l'emporte sur la vengeance.

ACTE IV. SCÈNE II. — AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sein noyée, et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise:
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne!
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,

Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser:
Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute,
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse:
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
Meurs enfin puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contentant ses désirs, punis son parricide,
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! O vengeance! O pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

ACTE V. SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose,
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours,
Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je te tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens:
Au milieu de leur camp, tu reçus la naissance,
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance
Leur haine enracinée au milieu de son sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivi.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens;
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,

Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident;
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis;
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

CINNA.

Moi, seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse:
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé:
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais, maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,

Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main,
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'élève, et seule te soutient,
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne,
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie:
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,

Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée:
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause.
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez pas de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs;
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire:
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout!
Fais ton arrêt toi-même et choisis tes supplices.

SCÈNE III. — AUGUSTE [1])

En est-ce assez, ô ciel! et le sort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers:
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie:
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,

[1]) Auguste vient d'apprendre quelle part Émilie a prise au complot.

Préfères-en la pourpre à celle de mon sang;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère:
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

POLYEUCTE.

A Auguste se surmontant, se maîtrisant, Corneille a fait succéder Polyeucte se résignant. Félix, gouverneur d'Arménie, a donné sa fille Pauline en mariage à Polyeucte. Le gouverneur est chargé de sévir contre les chrétiens. Polyeucte s'élève contre les édits impériaux, brise les idoles, résiste aux larmes de sa femme et finit par être condamné au supplice. Sa mort achète la conversion de Pauline et de Félix. Ce drame est l'histoire d'un chrétien mourant et heureux de mourir.

ACTE IV. SCÈNE II. — POLYEUCTE.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre:
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants,
Vous me montrez en vain partout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.
Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens:
De ton heureux destin vois la suite effroyable,
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue,
Rien ne t'en saurait garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,

Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux.
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien:
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir,
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage:
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage,
Qui nous rend à jamais contents.
C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois: mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé,
Et mes yeux éclairés des célestes lumières
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III. — POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé,
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,

Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus, je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages ;
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers:
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui lontgtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle:
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
Vous la devez au prince, au public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,

Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne;
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline ! il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connaissent pas d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière,
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! (car il est temps que ma douleur éclate
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate)
Est-ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?

Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie,
Tu ne la [1]) caches pas, tu veux que je la voie,
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense:
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

---

[1]) Irrégularité: *la* ne peut remplacer le mot *joie* qui n'a pas été déterminé.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire.

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine.

PAULINE.

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

ACTE V. SCÈNE III. — FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,

Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer:
Vous l'aimiez, il vous aime: et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire;
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline.
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment,
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi,
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE.

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable,
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais:
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel:
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement,
En injuste rigueur un juste châtiment.

Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père,
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible et vous l'avez percé,
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
Vos résolutions usent trop de remise;
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers,
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre,
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre:
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;

Je le ferais encor, si j'avais à le faire [1]),
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur:
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et qu'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE V. — FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE [2]).

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie [3]) est digne de ta rage:
Joins ta fille à ton gendre, ose, que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu:

---

[1]) Ce vers est dans le *Cid*, et est à sa place dans les deux pièces. *(Voltaire.)*

[2]) Félix et Albin sont seuls restés en scène. Pauline a suivi son mari, et l'a vu mourir; elle reparaît transfigurée par la grâce.

[3]) *Hostie* n'est plus en usage; il ne nous reste que *victime*.

Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières,
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée,
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit,
Redoute l'empereur, appréhende Sévère;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste,
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir,
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne,
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux.
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

Racine (1639—1699).

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon. Il fit ses études d'abord au collège de Beauvais, puis chez les solitaires de Port-Royal, où il apprit à goûter la littérature grecque. Destiné tour à tour à l'administration et à l'Eglise, il ne peut résister à sa passion pour le théâtre et la poésie. Ses débuts furent: *Les Frères ennemis* et *Alexandre*, puis apparurent une suite de chefs-d'œuvre: *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie en Aulide* et *Phèdre*, qui tomba. Cet échec détermina Racine à quitter le théâtre, il se maria et devint historiographe du roi. Douze ans après le poète déploya de nouveau son génie dans *Esther* et *Athalie*. Tombé en disgrâce, Racine mourut de douleur le 22 avril 1699.

ANDROMAQUE.

Andromaque, veuve d'Hector, a été donnée comme esclave à Pyrrhus, roi d'Epire. Elle désespère par ses refus le monarque qui veut l'épouser. Pyrrhus, irrité, la sépare de son fils, Astyanax, que les Grecs veulent faire périr. Oreste, fils d'Agamemnon, réclame le sacrifice. Pyrrhus avait fait venir à sa cour Hermione, fille d'Hélène, qu'il devait épouser, mais

qu'il délaisse pour Andromaque. Le danger de son fils décide la veuve d'Hector à épouser Pyrrhus, mais elle mourra après. Hermione, furieuse, appelle Oreste et lui dit de tuer Pyrrhus à l'autel, s'il veut obtenir sa main. Après bien des hésitations, il finit par promettre. Une fois Pyrrhus mort, Hermione se tue et Oreste tombe dans le délire. — I, 4.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passais jusqu'au lieu où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qu'il me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui:
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah! madame! les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte:
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte;
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector!

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon [1]) vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère,
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux:
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

Pyrrhus la presse de consentir au mariage.

PYRRHUS.

Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils et je lui sers de père;

---

[1]) Oreste, cousin germain d'Hermione.

Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ces murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent;
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Eh bien, madame, eh bien, il faut vous obéir:
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence:
Songez-y bien ; il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère.
Le fils me répondra des mépris de la mère;
La Grèce le demande; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc! il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence...
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis :
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...

PYRRHUS.

Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver:
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Au troisième acte le roi toujours rebuté se décide à épouser Hermione et à livrer aux Grecs le petit Astyanax. Hermione triomphe. On aperçoit Andromaque (III, 3, 4).

CLÉONE, *confidente d'Hermione.*

Dissimulez: votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme!
Sortons. Que lui dirais-je?

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser [1]):
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour:
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère [2]),
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui:
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte:
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer;
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs: mais un devoir austère,
Quand mon père [3]) a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?

---

[1]) Hector, époux d'Andromaque, a été tué devant Troie par Achille, père de Pyrrhus.
[2]) Hélène.
[3]) Ménélas.

Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer; j'y souscrirai, madame.
(*Elle sort.*)

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CÉPHISE, *confidente d'Andromaque.*

Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

Pyrrhus entre en effet avec Phœnix. (I, 6).

PYRRHUS, *à Phœnix, son confident.*

Où donc est la princesse?
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux?

PHŒNIX.

Je le croyais.

ANDROMAQUE, *que Pyrrhus feint ne pas voir, à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS, *qui l'observe de son côté sans vouloir la regarder.*

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Hélas! tout m'abandonne!

PHŒNIX, *craignant que son maître ne change d'avis s'il s'arrête auprès d'Andromaque.*

Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE, *à Andromaque.*

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, seigneur! arrêtez! que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!

Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!

PYRRHUS.

J'étais aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas; Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE, *suppliante, à Andromaque.*

Madame!...

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés [1]);
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.

[1]) Andromaque était fille d'un roi de Cilicie, dont la capitale avait été prise et brûlée par Achille. Le roi fut mis à mort.

Mais que ne peut un fils! je respire, je sers,
J'ai fait plus; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois:
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille [1]):
J'attendais de son fils encor plus de bonté,
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité!
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

PYRRHUS, *qui se sent attendri.*

Va m'attendre, Phœnix.

(*Phœnix sort*; III, 7).

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes:
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux;
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front
Au lieu de ma couronne, un éternel affront:
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis: il faut ou périr, ou régner.

[1]) Priam alla demander à Achille les restes de son fils Hector, et Achille les rendit.

Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude,
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y; je vous laisse; et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre,
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.
(Il sort.)

Le danger de son fils décide Andromaque; elle épousera Pyrrhus, mais elle mourra après. Sa confidente veut la suivre; elle lui recommande de vivre pour veiller sur son fils (IV, 1).

Je confie à tes soins mon unique trésor:
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi;
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger;
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste:
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

Hermione furieuse de ce mariage appelle Oreste (IV, 3).

ORESTE.

Ah! madame! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance?
Avez-vous en effet souhaité ma présence?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent...

HERMIONE.

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime! ô dieux! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Eh bien, allons, madame:
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon;
De Troie en ce pays réveillons les misères,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, seigneur; demeurons:
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrais au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure.
Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, madame!

HERMIONE.

Eh quoi! votre haine chancelle?
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

. . . . . .

Revenez tout couvert du sang de l'infidèle.
Allez: en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, madame, songez...

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, seigneur,
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content; mais enfin je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez: allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.

Oreste finit par promettre et s'éloigne. Pyrrhus vient annoncer son mariage à Hermione (IV, 5).

J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre:
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE, *éclatant.*

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes,
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être!
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point?... Perfide! je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne:
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.

Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne;
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Oreste accourt près d'Hermione, persuadé qu'il sera accueilli (V. 3).

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie:
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort!

ORESTE.

Il expire; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait?

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience:
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous,
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tais-toi, perfide!
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez les Grecs admirer ta fureur,
Va; je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle: de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

Oh dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit,
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins:
Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

BRITANNICUS.

Le poète peint Néron à son début dans le crime, hésitant entre le bien et le mal. Agrippine, sa mère, veut marier Junie à Britannicus, demi-frère de l'empereur. Néron fait enlever Junie et en devient amoureux. Il ordonne à Britannicus de renoncer à son amour; celui-ci refuse, sa mort est presque certaine. Agrippine semble désarmer la colère du monarque. Burrhus, son gouverneur, le ramène à des sentiments meilleurs, mais Narcisse le décide à consommer le crime. Britannicus est invité à boire d'une coupe en signe de réconciliation et tombe empoisonné.

ACTE IV. SCÈNE II. — NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille [1]);
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre

---

[1]) Il s'agit de l'empereur Claude, qu'Agrippine avait épousé.

Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus: je choisis moi même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite:
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin:
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse[1]);
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse;
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.

[1]) Pour son fils Britannicus.

J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte:
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude [1]); et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire:
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque [2]), aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon [3]), Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité

---

[1]) On exposait après leur mort les empereurs romains à l'entrée du palais, habillés, la tête découverte.

[2]) Sénèque le philosophe, né à Cordoue l'an 3 de Jésus-Christ. Il nous a laissé les traités des *Bienfaits*, de la *Colère*, de la *Clémence*, de la *Brièveté de la vie*, etc. Il mourut en 65.

[3]) Cet Othon est le même qui fut quelque temps empereur après Galba et qui se tua pour mettre un terme à la guerre civile.

Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander;
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse:
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours;
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée:
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,

Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours:
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune!
Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenue;
J'ai vaincu ses mépris; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;
J'ai fait ce que j'ai pu: vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCENE III. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus: je vous ai crus tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher:
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur!

NÉRON.

C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime.
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable,
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »

Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur:
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(Se jetant aux pieds de Néron.)
Me voilà prêt, seigneur: avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur,
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit: je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste:
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux:
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez, je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse: on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner:

Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle;
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle:
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis:
Elle a repris sur vous un souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?

De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus:
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne:
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire:
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes:
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre,
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile:
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
«Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
«Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
«Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
«Pour toute ambition, pour vertu singulière,
«Il excelle à conduire un char dans la carrière,
«A disputer des prix indignes de ses mains,
«A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
«A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

«A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
«Tandis que des soldats, de moments en moments,
«Vont arracher pour lui les applaudissements.»
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON.

Viens, Narcisse: allons voir ce que nous devons faire.

ACTE V. SCÈNE V. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait; et soudain
César prend le premier une coupe à la main:
«Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
«Ma main de cette coupe épanche les prémices.
«Dit-il: Dieux, que j'appelle à cette effusion,
«Venez favoriser notre réunion.»
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame: la lumière à ses yeux est ravie;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie;
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage [1]).
Cependant sur son lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paraît touché:
«Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
«A souvent, sans péril, attaqué son enfance.»
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.

[1]) *At quibus altior intellectus, resistunt defixi, et Neronem intuentes.* (Tacite, *Annales*, livre XIII.)

Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI. — NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron: j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort: je reconnais les coups;
Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable,
Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé! seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets:
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même; et son cœur offensé
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis;

Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron: avec de tels ministres
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer:
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile:
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien:
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu: tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

ATHALIE.

Athalie, implacable ennemie du Dieu des Juifs, fait poignarder tous les membres de la famille royale pour usurper le trône de Juda. Un seul, Joas, est sauvé et est élevé secrètement par Joad et sa femme Josabeth. Athalie, effrayée par un songe, entre dans le temple. Elle y voit Joas, qu'elle reconnaît pour son ennemi. Elle veut qu'on le lui remette. Joad arme les prêtres, les lévites, et quand la reine se présente de nouveau pour réclamer les trésors de David et l'enfant, ceux-ci la saisissent, l'égorgent et proclament Joas roi de Juda et héritier de son père Ochosias.

ACTE I. SCÈNE I. — JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel,
Je viens, selon l'usage antique et solennel,

Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices:
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal [1]),
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,

[1]) «Athalie fit construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance» (Racine. *Préface d'Athalie).*

Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressort qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux:
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées [1],

[1]) «La mort funeste de Joram n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie, sa mère. Mais ce prince, après avoir régné

Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu:
«Je crains Dieu, dites-vous; sa vérité me touche!»
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
«Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.»

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu:
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous;
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée:
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;

---

seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage.» (Racine. *Préface d'Athalie*).

L'impie Achab détruit, et de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la foule confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse,
Devait sortir de rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées....
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,

Ochozias restait seul avec ses enfants!
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle [1]),
Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez: pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas:
Je sors et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

ACTE II. SCÈNE V. — ATHALIE, ABNER, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire,
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire:
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,

[1]) Les anciens comptaient les heures autrement que nous; ils avaient douze heures de jour, et douze heures de nuit. La première heure du jour répondait, selon notre manière de compter, à six heures du matin, et, par conséquent, la troisième heure, à neuf heures du matin.

Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur [1]):
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
De toutes parts pressé par un puissant voisin [2]),
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
«Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille». En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,

---

[1]) et [2]) Le roi de Syrie, Hazaël, par qui Jéhu fut battu.

J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels:
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée;
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur:
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu:
Quel est-il? de quel sang, et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère,
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.

Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures;
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main:
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint: tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant:
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux!
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame: quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée:
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;

Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer;
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence;
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI. — ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine: n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour:
Pour le sang de ses rois vous savez son amour,
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée:
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez! et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII. — JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ABNER (deux lévites, le chœur, suite d'Athalie).

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous! sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui....

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent: son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas du moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,

A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

(*A Joas.*)
Non: revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous le pourrez prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Hé, madame! excusez
Un enfant...

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui..... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour.....

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois;
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes:
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais point du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance:
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...

Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, *à Josabeth.*

Je vous l'avais promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

ACTE III. SCÈNE VII. — JOAD, JOSABETH, AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,

Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle: mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez: le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé [1])?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes [2])?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités;
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

---

[1]) Zacharie, fils de Joad, et grand-prêtre après lui, fut assassiné par ordre de Joas.

[2]) Captivité de Babylone (*Note de Racine*).

JOSABETH.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore; et Joad, un moment après, l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle [1])
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés [2])?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*Aux lévites.*)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

---

[1]) L'Église (*Note de Racine*).
[2]) Les gentils (*Note de Racine*).

ACTE IV. SCENE III. — JOAD, JOAS, AZARIAS, ISMAEL et les trois autres chefs des lévites.

JOAD.

...Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes;
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

ACTE V. SCÈNE IV. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAS, AZARIAS, troupe de prêtres et de lévites, le chœur.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu;

Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(*Ils se cachent tous.*)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point: songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre:
Permettez un moment que ce voile vous couvre.
(*Il tire un rideau.*)
Vous changez de couleur, princesse!

JOSABETH.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte:
Tout est en sûreté.

SCENE V. — JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER, suite d'Athalie.

(*Joas est caché derrière le rideau.*)

ATHALIE, *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé:
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter:
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite:
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône; sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche;

et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connais-tu du moins ces marques?
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé:
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

Le fond du théâtre s'ouvre: on voit le dedans du temple; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée!
D'armes et d'ennemis je suis environnée!

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée:
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats!
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas! lui ton roi! Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours: tremblez, troupe rebelle!

SCENE VI. — JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, et tous les acteurs de la scène précédente.

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis:
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné:
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite [1])
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers;
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité;
De son temple profane on a brisé les portes;
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper:
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste;

[1]) Gédéon, juge d'Israël de 1349 à 1309 avant Jésus-Christ, entra pendant la nuit à la tête de 300 Hébreux dans le camp des Madianites. Les Madianites surpris et frappés d'une folle terreur se défendirent mal, et furent égorgés ou pris.

Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.*
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il régne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère:
Que dis-je, souhaiter! Je me flatte, j'espère,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

Molière (1622—1673).

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, naquit à Paris. Son père, valet de chambre tapissier du roi, lui fit faire ses études au collège de Clermont. Entraîné par son goût pour le théâtre, il s'associa quelques jeunes gens de famille pour jouer la comédie. Ne réussissant pas à Paris, ils se mirent à courir la province. En 1658 il vint s'établir dans la capitale. Louis XIV lui témoigna une faveur particulière. Molière mourut victime de son dévouement aux comédiens. Quoique indisposé, il voulut jouer le malade imaginaire, on l'emporta du théâtre et quelques heures après il mourut. Il a écrit un grand nombre de pièces en prose et en vers: des comédies de mœurs, des comédies de caractère et des farces.

Parmi ses comédies de mœurs, nous citerons: les *Précieuses ridicules*, où il persiffle le langage recherché de l'hôtel Rambouillet, l'*École des Maris*, l'*École des Femmes*, le *Bourgeois gentilhomme* et les *Femmes savantes*.

Ses principales comédies de caractère sont: l'*Avare*, le *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

L'AVARE.

Harpagon n'aime rien que lui-même et ses écus. Il est uniquement occupé à accroître son bien et ne voit dans ses propres enfants que des ennemis. Sa fille Elise et son fils Cléante n'ont pour lui ni tendresse, ni respect. Elise autorise l'homme qu'elle aime, Valère, à s'introduire comme intendant dans la maison paternelle. Cléante se ruine. Harpagon veut

marier sa fille à un vieux seigneur, Anselme, qui s'engage à la prendre sans dot et compte donner une veuve à son fils. Quant à lui, il désire épouser Marianne, fille pauvre mais économe. Il découvre que son fils est amoureux de cette jeune fille. Il veut la lui disputer, quand une catastrophe l'atteint dans ce qu'il a de plus cher. On lui vole sa cassette. Il veut arrêter la ville et les faubourgs. L'interrogatoire, qui amène les plus plaisants malentendus, résout toutes les difficultes: Valère, fils du seigneur Anselme, épousera Elise, et Cléante Marianne, sœur de Valère. Harpagon, auquel on a rendu sa cassette, consent à tout, pourvu que pour les noces on lui fasse faire un habit.

ACTE I. SCÈNE III. — HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. — Hors d'ici tout à heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, *à part.* — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON. — Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'en-

rage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.* — Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Hé bien! je sors.

HARPAGON. — Attends: ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je?

HARPAGON. — Tiens, viens ça que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres.

LA FLÈCHE. — Les autres?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON, *montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.*— N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas des chausses de La Flèche.*—Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, *à part.* — Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON. — Euh?

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. — Je vous dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE, *à part.* — La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON. — Comment? Que dis-tu?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis?

HARPAGON. — Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE. — Des vilains et des ladres.

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette [1]),

LA FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON. — Non: mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

HARPAGON. — Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. — Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.

HARPAGON. — Ah! ah!

LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps*. — Tenez, voilà encore une poche: êtes-vous satisfait?

HARPAGON. — Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. — Assurément?

LA FLÈCHE. — Assurément.

HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FLÈCHE, *à part*. — Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. — Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE VII.—VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. — Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

---

[1]) La *barrette* était un ornement du bonnet; *parler à la barrette*, se disait proverbialement pour *frapper à la tête*.

VALÈRE. — C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. — Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE. — Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. — Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE. — Ce que j'en dis?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Hé! hé!

HARPAGON. — Quoi?

VALÈRE. — Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON. — Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

VALÈRE. — Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec....

HARPAGON. — C'est une occasion qu'il faut prendre aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. — Sans dot?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON. — C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. — Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Vous avez raison: voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie; et que....

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON, *à part, regardant du côté du jardin.* — Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? (*A Valère.*) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

ACTE II. SCENE I. — CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE — Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE. — Oui, monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. — Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. — Votre père amoureux?

CLÉANTE. — Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. — Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE. — Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. — Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE. — Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE. — Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses, lors-

qu'on en est réduit à passer, comme vous, par des fesse-mathieux.

CLÉANTE. — L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE. — Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. — J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE. — Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. — T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE. — Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. — Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. — Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire:

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE. — Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. — *Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit* [1]).

CLÉANTE. — Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. — Cela est vrai.

---

[1]) Prêter au denier dix-huit c'est prendre un denier d'intérêt pour dix-huit deniers prêtés, ou la dix-huitième partie du capital, un peu plus de cinq et demi pour cent.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq [1]), il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE. — Comment diable! quel juif! quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre [2]).

LA FLÈCHE. — Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. — Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. — C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. — Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE. — Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE. — Que veut dire cela?

LA FLÈCHE. — Écoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE. — Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE. — Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud et de Macé.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous, de ses six escabelles.

CLÉANTE. — Qu'ai-je affaire, morbleu!...

LA FLÈCHE. — Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes assortissantes [3]).

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

---

[1]) Un denier pour cinq, ou vingt pour cent.

[2]) Un denier pour quatre, le quart du capital, vingt-cinq pour cent.

[3]) Fourchette que l'on plantait en terre, et sur laquelle on appuyait le mousquet.

CLÉANTE. — J'enrage.

LA FLÈCHE. — Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, fort propre à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin: curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE. — Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau, qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE.— Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉANTE. — Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLÈCHE. — Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE. — Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II. — HARPAGON, MAITRE SIMON, CLÉANTE et LA FLÈCHE, dans le fond du théâtre.

MAÎTRE SIMON.—Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON. — Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAÎTRE SIMON.—Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON. — C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON. — Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.*— Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père!

CLÉANTE, *bas à La Flèche.* — Lui aurait-on appris qui je suis? et serais-tu pour me trahir?

MAÎTRE SIMON, *à La Flèche.* — Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'était céans? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis: mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. — Comment?

MAÎTRE SIMON, *montrant Cléante.* — Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON. — Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités!

CLÉANTE. — Comment, mon père! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions!

(*Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.*)

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. — C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE. — C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles!

HARPAGON. — Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE. —Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON. — N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE. — Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON. — Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE. — Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON. — Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

ACTE III. SCÈNE I. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, tenant un balai; MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. — Allons, venez çà tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Châtiment politique.

HARPAGON, *à dame Claude.* — Allez.

SCÈNE II. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.—Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lors-

qu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.—Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

HARPAGON. — Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. — Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. — Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué.

HARPAGON, *à la Merluche.* — Paix: rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours la face au monde. (*A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III.—HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.—Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE. — Oui, mon père.

SCÈNE IV. — HARPAGON, CLÉANTE, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON. — Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.—Moi, mon père? mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.—Mon Dieu! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine,

je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. — A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirais si je vous le disais; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. — Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. — Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON. — Vous ferez sagement.

SCÈNE V. — HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON. — Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît.

Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.

HARPAGON. — Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. — Grande merveille!

HARPAGON. — Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. — Oui!

MAÎTRE JACQUES, *à Valère.* — Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. — Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Haye! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.... Potages.... Entrées....

HARPAGON. — Que diable! voilà pour traiter une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. — Rôt....

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.* — Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. — Entremets...

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.* — Encore?

VALÈRE, *à maître Jacques.* — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. — Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, *à maître Jacques.* — Oui. Entends-tu? *(A Valère.)* Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. — Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. — Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, *à Valère.* — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. — Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez; ceci s'adresse au cocher. *(Maître Jacques remet sa casaque.)* Vous dites...

HARPAGON. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

MAÎTRE JACQUES. — Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. — Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. — Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.— Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES. — Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils

traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE.—Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES. — Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALÈRE. — Maître Jacques fait bien le raisonnable!

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON. — Paix.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela; et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. — Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. — Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. — Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. — Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est jamais plus ravi que de vous censurer sans ménagement et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre

cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en battant maître Jacques.* — Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. — Apprenez à parler.

ACTE IV. SCÈNE VII. — HARPAGON, qui vient de découvrir qu'on lui a enlevé sa cassette.

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*A lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin.... Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés [1])! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon

[1]) Les spectateurs.

voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE V. SCÈNE I. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE. — Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. — Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. — Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette....

HARPAGON. — Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. — Dix mille écus!

HARPAGON. — Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE. — Le vol est considérable!

HARPAGON. — Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. — En quelles espèces était cette somme?

HARPAGON. — En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. — Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON. — Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE. — Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.* — Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les

pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à maître Jacques.* — Qui? celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES. — Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. — Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, *à maître Jacques.* — Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur est de votre souper?

LE COMMISSAIRE. — Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES. — Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. — Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES. — Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. — Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES. — On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. — Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.* — Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, *bas, à part.* — Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. — Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, *à Harpagon.* — Laissez-le faire. Il se

prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. — Valère?

MAÎTRE JACQUES. — Oui.

HARPAGON. — Lui! qui me paraît si fidèle?

MAÎTRE JACQUES. — Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. — Et sur quoi le crois-tu?

MAÎTRE JACQUES. — Sur quoi?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. — Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. — L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, vraiment. Où était-il, votre argent?

HARPAGON. — Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES. — Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

HARPAGON. — Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES. — Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. — Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES. — Comment elle est faite?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. — Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES. — C'est une grande cassette.

HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. — Hé! oui, elle est petite, si l'on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. — Et de quelle couleur est-elle?

MAÎTRE JACQUES. — De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON. — Euh.

MAÎTRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge?

HARPAGON. — Non, grise.

MAÎTRE JACQUES. — Hé! oui, gris rouge; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON. — Il n'y a point de doute; c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.* — Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui ai découvert cela.

SCÈNE III. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON. — Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. — Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON. — Comment, traître? tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE. — De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON. — De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALÈRE. — Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Oh! oh! aurais-je deviné sans y penser?

VALÈRE. — C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. — Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE. — Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON. — Comment! pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE. — De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand

vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON. — Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

VALÈRE. — Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON. — C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE. — Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON. — Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE. — Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON. — Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE. — Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'amour.

HARPAGON. — L'amour!

VALÈRE. — Oui.

HARPAGON. — Bel amour, bel amour, ma foi, l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE. — Non, monsieur; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON. — Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALÈRE. — Appelez-vous cela un vol?

HARPAGON. — Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

VALÈRE. — C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. — Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE. — Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et nous avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. — Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE. — Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON. — Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. — Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. — C'est être bien endiablé après mon argent!

VALÈRE. — Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON. — Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien! Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE. — Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON. — Je le crois bien, vraiment! il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. — Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

HARPAGON, *à part*. — O ma chère cassette! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE. — Non, monsieur.

HARPAGON. — Hé! dis-moi donc un peu: tu n'y as point touché?

VALÈRE. — Moi, y toucher! Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, *à part*. — Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE. — J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante; elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, *à part*. — Ma cassette trop honnête!

VALÈRE. — Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, *à part*. — Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE. — Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure; et elle vous peut rendre témoignage...

HARPAGON. — Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE. — Oui, monsieur; elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON, *à part.* — Eh! est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE. — Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON. — La pudeur de qui?

VALÈRE. — De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. — Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE. — Oui, monsieur; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON. — O ciel! autre disgrâce!

MAÎTRE JACQUES, *au commissaire.* — Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. — Rengrégement de mal! Surcroît de désespoir! (*Au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui un procès comme larron et comme suborneur.

MAÎTRE JACQUES. — Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. — Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCÈNE IV. HARPAGON, ÉLISE, MARIANNE, VALÈRE, FROSINE, MAITRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON. — Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*A Élise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valère*) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE. — Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARPAGON. — Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *aux genoux d'Harpagon.* — Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont....

HARPAGON. — Tout cela n'est rien; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. — Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON. — Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

LE MISANTHROPE.

Le Misantrophe, Alceste, est un homme qui exagère la vertu; il ne voit partout dans le monde qu'injustice, fourberie, égoïsme. Son ami Philinte, doué d'une vertu plus aimable, veut le calmer, mais c'est en vain. Alceste s'emporte de plus en plus contre les mœurs du temps, contre son indulgent ami, et a l'habitude de dire à tout venant ce qu'il pense. Ce rigide puritain s'est laissé pourtant captiver par la coquette Célimène, qui le rend malheureux en recevant d'autres hommages que les siens. Célimène finit par être prise dans ses propres filets; Alceste consentirait pourtant à l'épouser encore, si elle voulait le suivre dans la solitude, mais elle refuse et Alceste rompt avec la société entière.

ACTE I. SCÈNE I. — PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,

Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin, il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime à tel point profanée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun.
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint *l'Ecole des Maris*,
Dont....

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là ces comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;

Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains,

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages,
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont:
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord: mais la brigue est fâcheuse
Et....

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;

Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paraître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui.
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
Sa cousine Eliante aurait tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour,
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourrait...

SCÈNE II. — ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste.*

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle, il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé si je mens;
Et pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis peu propre à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir...* C'est une dame,
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Quoi? Vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire:
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part.*

Morbleu!

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à part.*

Hé! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir?...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre;
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet?...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet [1]);
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur:
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire:

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte, qui rit.*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

---

[1]) On appelait cabinet du temps de Molière un petit meuble à serrer des papiers.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchans,
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

ACTE II. SCÈNE V. — ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, ou Cléonte, au levé [1]),
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord,
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timanthe encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

---

[1]) Le lever du roi.

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête ; et tous ces entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens :
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille [1]) aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même ;
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

[1]) Qu'elle remue.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat, que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre ;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous ; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire ;
Il penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes,
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais....

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;

Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne, et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs.
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier la personne qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

LES FEMMES SAVANTES.

Dans cette pièce, Molière s'élève une dernière fois contre le pédantisme des précieux. Philaminte, sa fille Armande et sa belle-sœur Bélise sont des beaux-esprits oubliant et méprisant les soins du ménage. Henriette, seconde fille de Philaminte, est modeste et sensée et ne rêve que l'intérieur d'une famille. Sa mère veut la marier à Trissotin, sot pédant; elle préfère Clitandre, homme simple comme elle. Quant au père, Chrysale, il déteste la culture intellectuelle de ces dames et se vante à chaque instant d'être maître chez lui, quoiqu'il soit le serviteur de sa femme. Au V^e^ acte, le sage de la pièce, Ariste, frère de Chrysale, vient annoncer que la famille est ruinée. Trissotin alors renonce à la main d'Henriette, qui épouse Clitandre.

ACTE II. SCENE VI. — PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

Quoi! je vous vois, maraude?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle donc fait, pour vouloir de la sorte?...

PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non.
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux.

CHRYSALE.

(*Se tournant vers Martine*).

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas!

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser? et vous figurez
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRYSALE.

(*A Martine*). (*A Philaminte*).

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine.*

Oh! oh! peste, la belle!

(*A Philaminte*).

Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(*A Martine.*) (*A Philaminte.*)
Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas [1]).

CHRYSALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

---

[1]) Claude Favre de Vaugelas, né en 1585, mort en 1650, prit une part considérable à ce grand travail de constitution définitive du langage. Ses *Remarques sur la langue française*, publiées en 1647, furent acceptées par la société élégante. Vaugelas entra à l'Académie française lors de sa fondation, et collabora activement à la rédaction du *Dictionnaire*.

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien! ne voilà pas encore de son style!
Ne servent pas de rien.

BÉLISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment,
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire est pris à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire

Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Hé mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

(*A part.*)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE.

(*D'un ton ferme.*) (*D'un ton plus doux.*)
Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII. — PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie.
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours:
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,

Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin;
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit:
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il put [1]) étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

---

[1]) C'est au milieu du dix-huitième siècle que la forme puer supplanta complètement l'ancienne forme *puir (je pus, tu pus, il put.)* (Voir *Génin, Lexique de Molière.*)

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRYSALE, *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire,
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire,
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,

Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin;
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées [1]):
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé:
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

ACTE III. SCENE II. — HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, *à Lépine.*

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.
(*Lépine se laisse tomber.*)
Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, madame. étant par terre.

PHILAMINTE, *à Lépine, qui sort.*

Le lourdaud!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! de l'esprit partout!

---

[1]) *Tympaniser*, décrier et rendre publiquement ridicule.

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE, *interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance,
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So..

BÉLISE, *à Henriette.*

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse Uranie, sur sa fièvre.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A prudence endormie, il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement*,
Ces deux adverbes joints font admirablement!

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BÉLISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et *magnifiquement!*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

Ah! tout doux! laissez moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux,

ARMANDE.

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir quoi qu'on die.
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai! Hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau:
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi! sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

. . . . . ,

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté
Quand de sa République il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous venger toutes tant que nous sommes.
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombants.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis:
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous, qui sachent bien écrire.

SCÈNE V. — TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec, ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.*

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,

Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)

HENRIETTE, *à Vadius, qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(*A Trissotin.*)
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade:
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle [1]), opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.

PHILAMINTE.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

---

[1]) «On appelle *rimeur de balle* un poète dont les vers sont si mauvais, qu'ils ne servent qu'à envelopper des marchandises.» (F. Génin.)

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISTOTIN.

Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin [1]).

Boileau (1636—1711).

Boileau naquit à Paris de Gilles Boileau, greffier au parlement de Paris. Il suivit le collège d'Harcourt et étudia les lettres à Beauvais. Reçu avocat à 21 ans, il ne put se former au style du barreau et se mit à versifier. Le jeune Despréaux, armé d'un esprit juste, d'un goût éclairé, plein d'admiration pour les anciens, veut châtier le mauvais goût, les mauvaises mœurs; il veut fustiger les poètes ridicules. Il veut que l'on soit naturel, il désire la correction. En 1666 il publia ses *Satires;* la composition de ses *Epîtres* occupa son âge mûr. Le *Lutrin* et l'*Art poétique* marquent l'apogée de son talent. Aimé et protégé par Louis XIV, il fut l'ami de Racine et de Molière.

Parmi ses satires les plus remarquables sont: *Le repas ridicule, les Embarras de Paris, A mon esprit.*

La satire III est la description d'un *repas ridicule.* Le narrateur a l'imprudence d'accepter une invitation qu'il éludait depuis un an. Il faisait une chaleur étouffante dans la salle à manger, et les convives étaient des provinciaux prétentieux et ridicules. On lui sert un affreux repas, dont il fait une description qui est un modèle de bonne plaisanterie. On y chante des chansons à boire comme on chanterait à un enterrement. On déraisonne sur la politique et sur les lettres, et on dit des écrivains du jour le contraire de ce qui convient à chacun. Sur ce, un poète se querelle avec un autre convive, et ils finissent par se prendre aux cheveux. Le narrateur s'esquive, en jurant qu'on ne l'y prendra plus.

Dans les **Embarras de Paris,** le poète se plaint de tous les bruits qui l'empêchent de dormir.

L'Art poétique de Boileau se divise en 4 chants. Dans le premier, il expose les règles générales de l'art d'écrire, puis il esquisse l'histoire littéraire depuis Villon jusqu'au XVII^e siècle. Le second chant est consacré aux genres secondaires. Le troisième traite de la tragédie, de l'épopée et de la comédie, c'est le plus beau. Enfin dans le quatrième, il parle de la vocation poétique, du choix d'un ami et des qualités du poète.

Le Lutrin nous montre l'indolence et l'oisiveté des chanoines de la Sainte-Chapelle; c'est une satire contre les gens d'église, c'est la querelle d'un prélat et d'un chantre au sujet d'un lutrin.

SATIRE VI. — LES EMBARRAS DE PARIS (1660).

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?

[1]) libraire.

Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi:
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor: les souris et les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure [1]).
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux:
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir;
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je béuirais la bonté souveraine.
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison:
En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage;
Là je trouve une croix de funeste présage;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison

---

[1]) Michel de Pure, auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien. Il commit la maladresse de provoquer Boileau, et de faire ou de distribuer une plate satire contre lui.

En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue:
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades; [1])
On n'entend que des cris poussés confusément.
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guénaud [2]) sur son cheval en passant m'éclabousse:
Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever il survient une pluie:
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage,
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant;
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières.

---

[1]) Allusion aux barricades du 20 août 1648, au début de la Fronde
Boileau, né en 1636, les avait vues.
[2]) Célèbre médecin de Paris.

J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse!... Il faut se rendre, ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil:
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre, et percent mon volet;
J'entends crier partout: Au meurtre! On m'assassine!
Ou: Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi:
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile:
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de Cocagne:
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne;
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers;
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,

Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

SATIRE IX. — A SON ESPRIT. L'APOLOGIE (1667).

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer:
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton [1]) des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gauthier en plaidant [2]).
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf sœurs, vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,

---

[1]) Caton le censeur, qui n'épargna pas les remontrances à ses contemporains et par qui les mœurs des Romains auraient été réformées, si elles avaient pu l'être.

[2]) «Avocat célèbre et très-mordant.» (*Boileau.*) On l'avait surnommé au Palais *Gauthier la gueule.*

Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles.
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers,
Et par l'espoir du gain votre muse animée,
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée ;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts [1]).
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter, au défaut d'un Homère[2]) ;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
Enfin de tels projets passent notre faiblesse.

. . . . . .

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,

---

[1]) Cette satire a été composée dans le temps que le roi prit Lille en Flandres.

[2]) Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en 1589, à la Roche-Racan en Touraine, mort en 1670, écrivit des pastorales agréables. Il n'avait rien d'un Homère. Il mérite l'éloge que lui donne Boileau au premier livre de l'*Art poëtique*, et rien de plus :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ;
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'irait que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence ;
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi...
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre Muse ;
Et laissez à Feuillet [1]) réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant,
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées ?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de *soleil* et d'*aurore*,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,

[1]) Nicolas Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, fameux prédicateur, «fort outré dans ses prédications».

Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie [1]),
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile,
Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt [2]) ni Patru [3]);
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
Sofal est le phénix des esprits relevés ;
Perrin... Bon, mon Esprit ! courage ! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

[1]) Lucilius, le plus ancien des poètes satiriques latins, fut l'ami de Scipion Emilien, qu'il accompagna au siège de Numance. Il avait écrit trente satires, dont il ne reste que quelques fragments. C. Lælius passa pour le collaborateur de Lucilius.

[2]) Nicolas Perrot d'Ablancourt, né en 1606, mort en 1664, l'un des premiers membres de l'Adadémie française. Il fit de nombreuses traductions, plus élégantes qu'exactes.

[3]) Olivier Patru (avocat du barreau de Paris, né en 1604, mort en 1681) contribua beaucoup à régler et à épurer la langue.

Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
— Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
— Hé ! mon Dieu ! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut...—Quoi?—Je m'entends.—Mais encor...—Taisez-vous.

SATIRE X. — LA LÉSINE.

Dans la robe on vantait son illustre maison : [1])
Il était plein d'esprit, de sens et de raison ;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ces vertus en lui ravalait la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture;
Et, du foin que leur bouche au râtelier laissait,
De surcroît une mule encore se nourrissait.
Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme
Le fit enfin songer à choisir une femme ;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé
Le fit, dans une avare et sordide famille,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille
Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venait,

---

[1]) Il s'agit du lieutenant criminel Tardieu.

Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;
Et trois cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse ; et bientôt son hôtesse nouvelle
Le prêchant lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut,
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent ;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent ;
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux servantes, déjà largement souffletées,
Avaient à coups de pied descendu les montées,
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, et qu'il avait vu naître,
Et qui de quelque somme amassée au bon temps
Vivait encor chez eux partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait, il fallut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur logis libres et triomphants.
Alors on ne mit plus de borne à la lésine ;
On condamna la cave, on ferma la cuisine ;
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure,
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait.
Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre,
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.

Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassées dans la plus noire ordure,
Dont la femme, aux bons jours, composait sa parure?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,
Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle
Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle?
Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,
Présent qu'en un procès sur certain privilège
Firent à son mari les régents d'un collège;
Et qui sur cette jupe à maint rieur encor
Derrière elle faisait dire *Argumentabor* [1])?
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira: Je l'ai vu!
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitants montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
De cette triste vie enfin les délivrèrent:
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux [2]).

La Fontaine (1621-1695).

La Fontaine est né à Château-Thierry, où son père exerçait les fonctions de maître des eaux et des forêts. A 20 ans, il se crut la vocation ecclésiastique et entra au séminaire de St-Magloire. Au sortir de cet établissement, il mena une vie de désœuvrement. Son génie n'apparut que tard. Sa vie peu régulière, peu digne, inspire moins d'estime pour son caractère que ses charmants ouvrages ne commandent d'admiration pour son génie. Il mourut pauvre, à l'âge de 74 ans. Il est moraliste, philosophe, peintre de la nature. «Il nous représente ses animaux, leurs périls, leurs joies, leurs colères, leurs peurs, leurs ruses; il fait son drame et son tableau; la leçon arrive ensuite presque toujours à propos.»

[1]) Terme de logique dont on se servait dans les thèses.

[2]) Ils furent en effet assassinés par deux frères, qui furent pris et exécutés. Quelques jours avant cet assassinat, le roi avait ordonné de faire poursuivre Tardieu, pour avoir reçu de l'argent de gens qu'il aurait dû faire punir.

LE LION ET LE MOUCHERON.

«Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!»
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
«Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie? [1])
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie.»
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée;
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

---

[1]) *Me soucie*, m'inquiète.

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE [1]).

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
«Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense».
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure [2]),
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
«Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jenne homme, qui menez laquais à barbe grise,
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter».
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit: «C'est grand honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez».
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: «Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau

---

1) La Fontaine fait raconter cette fable par Malherbe à Racan, qui l'avait consulté sur le choix d'un état.

2) Souci.

Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout». Ils descendent tous deux.
L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: «Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours: car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets!» Le meunier repartit:
«Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête». Il le fit, et fit bien.

LE CHAT ET UN VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde;
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas: la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
«Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis».
Il prophétisait vrai: notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
«Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine;
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas».

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul[1]); c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit:

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps

---

[1]) Ne compte que sur toi-même.

Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
«Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera».
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
«Ces blés sont mûrs, dit-il: allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour».
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: «Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider».
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
La ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
«Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose».
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

«Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure».
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. «Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons».
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette:
«C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!»
Et les petits en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron [1]),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie:
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: «Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous

---

[1]) Fleuve des Enfers.

Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire».
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: «J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net».
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA MORT ET LE MOURANT.

La mort ne surprend point le sage:
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur:
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. «Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurais trouvé ton testament tout fait,

Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie:
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades:
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament».

La mort avait raison: je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret:
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages[1]),
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.

---

[1]) Des roulades.

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: «Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes).
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône».
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône[1])
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin».
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis:
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus».

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre:
«Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre

---

[1]) Vous rendre aussi heureux qu'un roi.

Agréable à tout l'univers!»
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue:
«Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc: ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais». Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: «S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès: je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme». Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit: «Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en. — Soit fait», dit le reptile.
Une vache était là: l'on l'appelle; elle vient:
Le cas est proposé. C'était chose facile:
«Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison: pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe: s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée: et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude? Adieu: j'ai dit ce que je pense».
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent: «Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf.—Croyons», dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesans,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [1]): puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit: «Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi». L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents,
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs:
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait; c'était là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs, au printemps, ou du fruit en automne;
L'ombre, l'été; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
«Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!»
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

[1]) Reconnaissance.

Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens: mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe tonffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue:
«Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère

Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur vous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les: ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère».
A ces mots, il se couche; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Bossuet (1627—1704).

Bossuet naquit à Dijon d'un conseiller au parlement de Metz. Il fréquenta le collège des Jésuites, qui virent en lui ce qu'il devait être plus tard. A 16 ans, il soutint déjà une thèse remarquable au collège de Navarre. En 1670 il fut chargé de diriger l'éducation du dauphin. Il écrivit pour lui le *Discours sur l'histoire universelle.* En 1681 il prit possession du siège épiscopal de Meaux. Dans ses dernières années il combattit le quiétisme et les rêveries mystiques.

Parmi ses sermons on admire celui sur *le respect dû à la vérité*, ceux sur *la mort, l'honneur, les jugements humains, l'amour des plaisirs et la brièveté de la vie.*

Dans ses *oraisons funèbres*, il se montre magnifique, il donne aux rois de graves leçons et expose aux peuples les plus terribles vérités. Ses meilleures oraisons sont celles d'*Henriette de France, reine d'Angleterre*, d'*Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, et du *grand Condé.*

ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, épousa Charles Ier, qui mourut sur l'échafaud. Après l'exécution du roi (1649), elle se retira dans un couvent. Elle mourut à Colombes en 1669, après avoir vu son fils, Charles II, remonter sur le trône. Bossuet nous montre dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines et au monde le néant des grandeurs et des pompes. L'orateur suit tous les événements où la reine s'est trouvée mêlée, il nous parle de la révolution d'Angleterre, du courage qu'Henriette sut opposer à la fortune.

EXORDE.

Monseigneur, [1])

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite*; *erudimini, qui judicatis terram* [2]).

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines: la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusques alors inconnus, l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant

[1]) Philippe de France, duc d'Orléans, gendre de la reine d'Angleterre.
[2]) *Psaumes*, II, 10.

de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite*; *erudimini, qui judicatis terram*: «Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde».

PORTRAIT DE CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le ca-

pitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. «Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur». Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. «Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux [1])». Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie: «Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne». Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

ORAISON FUNÈBRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^er^ et d'Henriette de France, née en 1644, mariée en 1661 à Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, mourut moins d'un an après sa mère, le 30 juin 1670. Les grâces de son esprit et de sa personne, la confiance que lui témoignait le roi avaient fait d'elle l'idole de la cour. Son crédit semblait sans bornes et sa fortune inébranlable quand elle fut emportée par un mal soudain et mystérieux.

Bossuet, en qui elle avait toute confiance, reçut ses derniers soupirs. Deux mois après, le 21 août 1670, il prononça à Saint-Denis son Oraison funèbre.

---

[1]) Jérémie, XVII, 5, 6, 7.

Il prend pour texte le début de l'*Ecclésiaste:* «Vanité des vanités, tout est vanité». Tout est vain en l'homme, à ne regarder que sa vie mortelle; tout est précieux, tout est important, si nous considérons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre».

MORT DE MADAME.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez par la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez terrible. O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourt à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: «Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement» [1]).

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* [2]): «Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais». La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle de-

[1]) Ezéchiel, VII, 27.
[2]) Saint Ambroise, *Discours sur la mort de son frère Satyrus* I, 19.

vait périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez; le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales [1]). Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux! Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables; toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée: elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusques à la mort lui en donnait les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre [2]), la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame; et, pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste

---

[1]) *Psaumes*, CII, 15.
[2]) Campagne de 1667.

mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brava non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature: notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps: il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

Fénelon (1651—1715).

François de Salignac de Lamothe Fénelon naquit au château de Fénelon en Périgord. Dès sa plus tendre enfance, il montra du goût pour la profession ecclésiastique. Il étudia la philosophie et la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Sa bonté native, son imagination pleine de charité le transportaient au milieu des peuples sauvages; il voulait être missionnaire, mais sa santé délicate lui fit abandonner ce projet. Il fut nommé, grâce à Bossuet, précepteur du duc de Bourgogne et fut promu plus tard à l'archevêché de Cambrai.

Ses principaux ouvrages sont le *Traité de l'éducation des filles*, le *Télémaque*, les *Dialogues des morts* et les *Fables*, la *Démonstration de l'existence de Dieu.*

LE TÉLÉMAQUE.

Le jeune Télémaque, fils d'Ulysse, conduit par Minerve sous la figure de Mentor, s'expose aux dangers d'un long voyage afin d'aller chercher son père. Il aborde ou échoue sur différents rivages, fait connaissance avec des civilisations diverses qui lui sont expliquées par son guide, éprouve des passions, court des dangers, triomphe de tout, et devient un prince modèle, digne de son père.

RÉCIT DES MALHEURS DE PHILOCTÈTE.

(LIVRE XII.)

Hercule en mourant avait légué à Philoctète ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et lui avait fait promettre de ne découvrir à aucun mortel ni sa mort, ni le lieu où il aurait caché ses cendres. Mais l'oracle d'Apollon ayant fait entendre aux rois ligués contre Troie, qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule, Ulysse, le plus éclairé et le plus industrieux des Grecs, entreprit de déterminer Philoctète à prendre part à l'expédition, et à y apporter les flèches du héros. Philoctète se laissa en effet gagner par son éloquence insinuante, et livra le secret qu'il avait promis de garder. Ce manque de foi fut cruellement puni.

Philoctète raconte ses malheurs au fils d'Ulysse.

J'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai, par mégarde, tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris: un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air, et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière. On ne pouvait plus sacrifier dans le camp, tant

l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troublaient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avais irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siège de Troie, seul, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes: de ce rocher sortait une fontaine claire. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie: ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie, tout affreuse qu'elle fût, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages: encore même ceux qui ve-

naient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs.

Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait; l'espérance même était éteinte dans mon cœur. Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau, gracieux, mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout ce rivage attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux: tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit: Je suis Grec, que je m'écriai: O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je suis de l'île de Scyros [1]), j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille: tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité; je lui dis: O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venait du siège de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère: la Grèce ignore ce que je souffre; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état; que les dieux le leur rendent!

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit

---

[1]) *Scyros*, l'une des Cyclades. Achille y vécut quelque temps, caché sous des habits de femme, à la cour du roi Lycomède. Il y eut Néoptolème de Déidamie, fille de Lycomède.

les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il... D'abord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit: Vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème, reprenant son discours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvait sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener, car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. J'arrive à Sigée [1]); l'armée s'assemble autour de moi: chacun jure qu'il revoit Achille; mais, hélas! il n'était plus. Jeune et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenait; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse. Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disait: Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siège; tu n'as pas mérité de telles armes; et tu parles déjà trop fièrement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux! O Philoctète, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort! m'écriai-je; et Ulysse ne meurt point! au contraire, il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dis-il. Aussitôt je m'écriai encore: Quoi, morts! Hélas! que me dis-tu? La cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie? Thersite l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les dieux; et nous les louerions encore!

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper; il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros.

[1]) Promontoire de la Troade.

Adieu: je pars. Que les dieux vous guérissent! Aussitôt je lui dis: O mon fils, je te conjure, par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y aurait de la honte à m'abandonner: jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Œta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius [1]): rends-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort! je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau: ou il est mort, ou bien ceux qui m'avaient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père! Cher compagnon de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert: nul autre n'eût pu le souffrir; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connaissent ni les biens ni les maux: ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres, et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même: tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

---

[1]) *Trachine*, ville de la Thessalie, au pied du mont Œta. C'est là que demeurait Déjanire, et qu'Hercule revêtit la tunique empoisonnée de Nessus. — Le *Sperchius*, fleuve de la Thessalie méridionale, se jetait dans le golfe Maliaque près de Trachine.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie: O mort tant désirée! que ne viens-tu? O jeune homme! brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre! ô terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever. De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir: mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper. En m'éveillant, je reconnus son embarras: il soupirait comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu surprendre? lui dis-je: qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi! ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement; rien ne le touche. O rivage! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force!... mais, encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai je? Rends, mon fils, rends; sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parais pas méchant: quelque conseil te pousse; rends mes armes, va-t'en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas: Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond. Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos! je te prends à témoin! O soleil, tu le vois et tu le souffres! Ulysse me ré-

pondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons: c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que ne m'y laisses-tu pas en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides: laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te...! Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!.... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles: O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler: la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits: elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever!... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérables, je ne puis vous nuire, venez m'enlever! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es. Mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant: La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches, que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avait fait rendre; mais, comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait: Sachez que le divin Hélénius, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule: cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie; les enfants d'Esculape le guériront [1]).

En ce moment je sentis mon cœur partagé: j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc; mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le jour, s'il fallait céder à Ulysse; et une

[1]) Machaon et Podalire, fils d'Esculape, le dieu de la médecine.

mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine: je vois Hercule dans un nuage éclatant; il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit: Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité: il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras: tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan ton père, sur le mont Œta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion: le reste meurt; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire où Echo répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis!

FABLES.

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN.

Schah-Abbas, roi de Perse [1]), faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans être

[1]) Schah-Abbas régna de 1589 à 1628, époque du règne de Henri IV en France.

connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. «Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes; tout ce qui nous aborde est déguisé; c'est l'art. et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant; il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas». Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avait grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, que bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée: mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent ni de farouche; sa voix était douce, insinuante, et propre à toucher; son visage n'avait rien de grossier, mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres: il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans l'éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé: il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps. il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement: il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le

roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. «Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme; je veux le faire élever auprès de moi...» Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. «O beaux jours! disait-il à lui-même, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais! Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté». Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs! Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. «Il a abusé, disaient-ils, de la

confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très grand prix, dont il était dépositaire». Schah-Séphi était tout ensemble jeune et prince: il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamants d'un prix immense que le roi son grand-père avait accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants; et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout des quinze jours, il demanda à voir lui même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait; tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien mécompté de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. «C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées». Aussitôt le roi, en colère, s'écria: «Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? montrez-le-moi». A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. «Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste; mais laissez-moi ceci». Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. «Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes

de mon ancien bonheur; ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire et ne se tourmenter point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité: je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux». Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée; et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes. Mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

Pascal (1623—1662).

Blaise Pascal, né à Clermont en Auvergne, montra des dispositions extraordinaires. Son éducation fut l'objet de la sollicitude paternelle et ses parents vinrent s'établir à Paris. Son père, homme instruit, fréquentait les savants et c'est au milieu d'une société choisie que Blaise s'éprit très jeune d'une véritable passion pour la science et la vérité. Les sciences mathématiques et physiques lui doivent de nombreuses découvertes. Puis, non content de méditer sur les sciences exactes, il aborda la philosophie et nous lui devons les *Provinciales*, chef-d'œuvre d'éloquence et d'ironie. Quelque temps après, il nous donna le superbe livre des *Pensées*, que la mort l'empêcha de terminer, et où il se peint lui-même, où il nous parle de ses doutes, de son dédain pour lui-même et pour la raison.

LES PROVINCIALES.

Un ouvrage, intitulé l'*Augustinus*, publié par Jansénius sur la question de la Grâce, est condamné par le pape. Les religieux de Port-Royal tiennent pour l'opinion de Jansénius. Les Jésuites veulent faire condamner le livre par la Sorbonne et ruiner par là l'école de Port-Royal. C'est alors que Pascal lance sa première lettre où il dévoile les manœuvres des Jésuites; cette première lettre est suivie d'une seconde, d'une troisième. Puis tout à coup, l'auteur anonyme se tourne contre les Jésuites, dont il attaque la morale relâchée, il passe de la raillerie à l'attaque ouverte. Il prend la Société de Jésus corps à corps, passe en revue les griefs dont il a montré le ridicule et s'élève aux mouvements de la plus haute éloquence.

PENSÉES DE PASCAL.

1.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant; il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et que l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi, toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser; voilà le principe de la morale.

2.

L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne lui faut pas le bruit d'un canon pour empêcher sa pensée; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles: C'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

3.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colère.

4.

«Pourquoi me tuez-vous?» Eh! quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et ce serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste.

5.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

6.

Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était avant qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir; car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et, en outre, ce bienfait nous le rend aimable. Outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

L'HOMME ET L'INFINI.

.... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté: qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre [1]) décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre: elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand

[1]) Le soleil. Pascal conforme son langage au système erroné qui faisait de la terre le centre du monde.

caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes, avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui

invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne le peut faire.

Madame de Sévigné (1626—1696).

Née en 1626 au château de Bourbilly près de Semur, Marie de Rabutin-Chantal fut à cinq ans orpheline de père et quelque temps après elle perdit sa mère. Marie fut confiée alors aux soins de son grand-père, que la mort força bientôt à remettre sa tutelle à l'abbé de Coulanges. Elle apprit l'italien, l'espagnol, un peu le latin, et prit le goût des études sérieuses. A 18 ans elle parut à la cour et épousa M. de Sévigné, qui fut tué en duel après sept ans de mariage. Restée veuve, elle ne s'occupa que de l'éducation de ses enfants. Elle maria sa fille au comte de Grignan, gouverneur de la Provence. La mère dut se séparer de sa fille et nous devons à ce fait une admirable correspondance où elle nous fait connaître la cour et ses intrigues, l'Eglise, le théâtre, la littérature, la guerre, les fêtes, les repas, les toilettes. Elle mourut auprès de sa fille, en 1696.

MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

BOILEAU ET LE JÉSUITE.

Corbinelli m'a écrit l'autre jour un fort joli billet. Il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon. Les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Taulon, le père Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens, et des modernes. Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassait, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Despréaux ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint au jésuite et conjure Despréaux de nommer le livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant: «Ah! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré». Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui

dit: «Mon père, ne me pressez pas». Le père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit: «Mon père, vous le voulez .Eh bien, morbleu! c'est Pascal! — Pascal! dit le père tout rouge, tout étonné. Pascal est beau, autant que le faux peut l'être. — Le faux! reprit Despréaux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable. On vient de le traduire en trois langues». Le père répond: «Il n'en est pas plus vrai». Despréaux s'échauffe, et, criant comme un fou: «Quoi, mon père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu? Osez-vous dire que cela est faux? — Monsieur, dit le père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer! dit Despréaux, distinguer, morbleu! distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu!..» et, prenant Corbinelli par le bras, il s'enfuit au bout de la chambre; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, s'en alla rejoindre la compagnie qui était demeurée dans la salle où l'on mange. Ici finit l'histoire, le rideau tombe.

MORT DE VATEL.

Le roi arriva jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois: «Je suis perdu d'honneur; voici une affaire que je ne supporterai pas». Il dit à Gourville: «La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres». Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: «Vatel, tout va bien; rien n'etait plus beau que le souper du roi». Il répondit: «Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point; tout va bien». Minuit vient: le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande: «Est-ce là tout?—Oui, mon-

sieur». Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville, et lui dit: «Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci». Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels), qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachotant il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: «Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître». M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: «Monsieur, venez par ici; on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde». Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: «Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là». M. de Turenne revint; et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il

n'était point encore tombé; mais il avait penché le nez sur l'arçon: dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais: songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés: mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter: car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier [1]) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs: mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel...

Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle: il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire,

---

[1]) Le chevalier de Grignan, frère cadet du gendre de Mme de Sévigné.

lieutenant-général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne: le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable.* Et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

La Bruyère (1645—1696).

Né en Normandie, Jean de la Bruyère vint à Paris pour enseigner l'histoire à M. le duc Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Il resta attaché au prince jusqu'à la fin de sa vie. Il publia ses *Caractères* en 1687, fut reçu à l'Académie française et mourut en 1696. Il a voulu relever les travers et les ridicules de ses contemporains et s'est montré penseur sagace, écrivain admirable.

LES PARVENUS.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence: vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine: employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris: tracez-y

de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes! épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée: il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit: il crache fort loin, et il éternue fort haut: il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se règlent sur lui: il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole: on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps: il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire: il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux,

scrupuleux, timide: il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre: il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau: il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège: il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

LE FAT.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon: il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes; le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence: je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage; et il ne se plaint non plus de toute sorte de parures d'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses; envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

L'HOMME UNIVERSEL.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel: il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire: il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes: il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies: Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur: Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: c'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle: il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments, car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours

sorti avec succès: admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse: exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces*? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi: Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres; celui-là peint les hommes tels qu'ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes, et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille: l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine, Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

LE XVIII^e SIÈCLE.

Le génie littéraire du XVII^e siècle s'était formé sous trois influences: la religion, l'antiquité et la monarchie absolue de Louis XIV. La grandeur et les abus de cette époque en enfantèrent une autre tout opposée, et ce fut le XVIII^e siècle. On négligea l'étude des anciens modèles; on cultiva la philosophie sceptique, et l'on ne s'occupa guère que de réformes politiques. Les écrivains furent moins littérateurs que philosophes: on se proposa moins de composer des ouvrages littéraires que de faire des livres qui pussent agir sur les esprits et préparer les réformes qu'on appelait de tous ses vœux. Cette philosophie raisonneuse, cette liberté religieuse dégénérée en scepticisme, cet esprit de critique sociale et politique, furent peu favorables à la poésie, qui vit d'enthousiasme et d'inspiration. On la négligea, et on lui préféra la prose. Les deux rois de cette époque sont *Voltaire*, qui, dans son activité dévorante, donne le signal de l'attaque, et *Rousseau*, qui, semblable aux anciens tribuns de Rome, s'efforce d'émettre son *veto* et de demander grâce pour la morale et la religion. A leurs côtés apparaissent *Montesquieu* et *Buffon*, qui donnent tout leur temps à l'étude des lois de l'univers et à l'histoire du passé. C'est dans ce siècle que s'élèvent les *Diderot*, les *D'Alembert*, les *Helvétius*, qui rallient autour du drapeau de l'*Encyclopédie* tous les systèmes anéantissant la morale et la poésie.

Voltaire (1694—1778).

François Arouet de Voltaire fit de brillantes études chez les Jésuites au collège de Louis-le-Grand. Il subit de bonne heure l'influence incrédule de l'abbé de Châteauneuf, son parrain, et d'une société de jeunes seigneurs libertins. Exilé en 1726, il se rendit en Angleterre, où il étudia la langue, la littérature et la philosophie des Anglais. De retour en France, il se retira au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet, où il resta jusqu'en 1740. A cette époque, il obtint le brevet d'historiographe de France et en 1746 il entra à l'Académie. En 1750 nous le voyons à Berlin, où il fut pendant trois ans chambellan du roi de Prusse. Il parcourut ensuite l'Allemagne et finit par se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). En 1778 il revint à Paris et mourut chez le marquis de Villette.

Voltaire a touché à tous les genres. Il nous a donné une épopée, la *Henriade*, des tragédies, parmi lesquelles nous citerons *Zaïre*, *Mérope* et *Alzire*, des travaux historiques: l'*Histoire de Charles XII*, *le Siècle de Louis XIV*, et enfin des *Œuvres historiques*, quelques *Contes* et une nombreuse *Correspondance*.

LA HENRIADE.

Henri III assiège Paris, il charge le Béarnais de chercher du secours auprès d'Elisabeth d'Angleterre. Il part, essuie une tempête, aborde à l'île de Jersey. Un vieillard lui prédit les destinées de sa race. Reçu par la reine, il lui fait un beau récit de ce qui s'est passé en France depuis 20 ans: lutte des partis, la St-Barthélemy, le progrès de la puissance des Guises, le siège de la capitale. Il obtient des secours, revient à Paris au moment où les assiégés menacent le camp de Henri III. Alors la Discorde aborde Mayenne, chef de la Ligue, elle ranime son courage, se rend à Rome auprès de Sixte-Quint. Là, elle prend la forme de la Religion et s'unit à la Politique. Toutes deux viennent à Paris soulever la Sorbonne. Le dominicain Jacques Clément poignarde Henri III, qui en mourant reconnaît Henri IV comme héritier. Les États de la Ligue excluent le Béarnais. Il donne l'assaut. Louis IX lui apparaît au moment où il veut mettre le feu à la capitale. Henri IV obéit à un songe. Il sort victorieux et par la clémence gagne tous les cœurs. Il nourrit la ville livrée à toutes les horreurs de la famine. Paris lui ouvre enfin ses portes, et le reconnaît pour son roi.

MORT DE COLIGNY.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: «Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne!»
Il entend retentir le nom de Coligny:
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
«Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien: Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne:
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous».
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux:
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups:

Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt, dans le flanc, ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort;
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

ZAÏRE.

Lusignan, prince du sang des rois de Jérusalem, prisonnier du Soudan depuis vingt ans, est rendu à la liberté par Orosmane. Il reconnaît son fils dans un chevalier chrétien, Nérestan, venu de France pour racheter les captifs, et sa fille dans une jeune esclave, Zaïre, qui, tombée dès son enfance entre les mains des musulmans, a été élevée dans le mahométisme et va épouser Orosmane. Les paroles du père réveillent la foi dans le cœur de la jeune fille. Elle hésite et pleure. Orosmane surprend un billet adressée à Zaïre, conçoit des soupçons et la frappe d'un coup de poignard, puis, reconnaissant qu'il s'est trompé, se tue de désespoir.

MÉROPE.

Mérope est la veuve de Cresphonte, roi de Messénie. Uniquement préoccupée à conserver le trône à son fils Egisthe, qu'elle a dû éloigner, dès son jeune âge, de Messène pour le soustraire aux meurtriers de son père, elle refuse d'accorder sa main à Polyphonte, que les Messéniens, fatigués d'une longue anarchie, sont prêts à choisir pour roi. Un jeune étranger, coupable d'un crime, est amené devant Mérope, qui, le prenant pour le meurtrier de son fils, veut le tuer de sa propre main. Mais cet étranger est Egisthe lui-même, et Mérope, le reconnaissant, ne pense plus qu'à le soustraire à Polyphonte, qui voit en lui un dangereux rival. Par dévouement maternel, elle consent à donner sa main à l'usurpateur,

mais au moment de la cérémonie nuptiale, Egisthe tue Polyphonte et se fait reconnaître par les Messéniens comme le légitime successeur de Cresphonte.

ALZIRE.

Le gouverneur espagnol du Pérou, D. Gusman, a épousé Alzire, fille du chef péruvien Montèze, chrétienne comme son père. L'Américain Zamore, à qui la main d'Alzire avait été promise et que l'on croyait mort, revient et, furieux de voir sa fiancée mariée, tue le mari. Par un héroïque effort de vertu chrétienne, Gusman, avant de mourir, pardonne à son meurtrier.

ZAÏRE.

ACTE II. SCÈNE III.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet?

ZAÏRE.

Oui, seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux:
Du fils de Nouradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan.*)
Par la gloire amené des rives de la France
Venait de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers,
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan; le sort longtemps barbare,
Qui dans les fers me mit ici presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant [1]).
A la cour de Louis [2]), guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente [3]),
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine [4]) enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorency,
Melun, Destaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre:
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière,
Nérestan. Châtillon, et vous... de qui les pleurs

---

[1]) *L'empire turc*, ainsi désigné parce qu'après la prise de Constantinople il adopta pour symbole le *croissant*, qui paraît avoir été attribué à la ville de Byzance de toute antiquité.

[2]) Il s'agit de saint Louis (1226-1270).

[3]) Rivière de France, près des bords de laquelle saint Louis battit, à Saintes et à Taillebourg, le roi d'Angleterre Henri III, qui soutenait la révolte des grands vassaux du roi de France.

[4]) *Bovines* ou *Bouvines*, en France (Nord), célèbre par la victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon IV, Ferrand de Flandres et leurs allies (1214).

Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée [1]) en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fer ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par des barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau:
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
Lorsque les Sarrasins de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon âme est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée:
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

---

[1]) *Césarée*, aujourd'hui Kaiseriéh, ville de Palestine, en ruine.

LUSIGNAN.

Vous... seigneur!.. Ce sérail éleva votre enfance?..
(*En les regardant.*)
Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux...
Depuis quand l'avez-vous?

ZAÏRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi! d'où vient que votre âme soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance!
Serait-il bien possible? Oui, c'est elle... Je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête:
Je revois... Je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes.
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée?

ZAÏRE.

Oui, seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il!

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie.
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Châtillon...

Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NÉRESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux moments!

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur! ah! Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas? vous? ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper: sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille. Elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils! A ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants:
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,

C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encore trop chère!
Connais-tu ton destin, sais-tu quelle est ta mère?
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres!
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais,
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu.
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur?... Et son âme...

ZAÏRE.

Ah! mon père!
Cher auteur de mes jours: parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,
Dire: Je suis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui... seigneur... Je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

MÉROPE.

SCÈNE II. ACTE II.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à gauche.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi: de quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez: le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*)
Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

ÉGISTHE.

Non: les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel: il sait mon innocence.

Aux bords de la Pamise [1]), en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard:
Cette main du plus jeune a puni la furie.
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie;
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!... j'ai cru... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse?

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse;
Il n'a rien d'un barbare et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les cieux ont sur son front imprimé la candeur,
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

ÉGISTHE.

En Élide.

---

[1]) Petite rivière qui se jetait dans le golfe de Messène.

MÉROPE.

Qu'entends-je? en Élide! Ah! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;
Polyclète est son nom, mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux! vous vous jouez d'une triste mortelle!
J'avais de quelque espoir une faible étincelle,
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés!
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris;
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes,
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage:
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!

ACTE III. SCÈNE IV.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice;
Qui peut avoir si tôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? barbare!

ÉGISTHE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image.

Que j'en suis attendri! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.
(*Elle se rejette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel dessein m'arrachait à mes tristes forêts?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit...

MÉROPE.

Barbare! il te reste une mère.
Je serais mère encore sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel fait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, et pour vous et pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure.

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment? que dis-tu?

ÉGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui? ton père? en Élide? En quel trouble il me jette!
Son nom! parle: réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur?
C'en est trop; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés...

NARBAS, *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire? ô dieu!

MÉROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez!
Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime;
Que je vous parle.

EURYCLÈS, *emmène Égisthe et ferme le fond du théâtre.*

O ciel!

MÉROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Égisthe...

MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien! Égisthe?

NARBAS.

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe...

MÉROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'est lui, votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs!

ISMÉNIE.

Dieux puissants!

NARBAS, *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*

Ah! Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous? c'est mon fils? qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*A Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie?
Cher Égisthe! quel dieu défend que je te voie?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit, tremblez.

EURYCLÈS.

Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE.

Qui?

EURYCLÈS.

Cet étranger qu'on destine au supplice.

ACTE IV. SCÈNE I.

MÉROPE.

Remplissez vos serments, songez à me venger:
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah! dieux!

ÉGISTHE, *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine;
Mais je suis malheureux, innocent, étranger:
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère:
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu dans ta rage insolente...

MÉROPE.

Eh! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je? quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE.

Qui, moi, seigneur?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement, sortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?

Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE.

Je ne les cache point; ils paraissent assez:
La cause en est trop juste et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE.

Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis?

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*

Barbare! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi! votre fils?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es! et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui, trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux! que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?

ÉGISTHE.

Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture:
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes?...

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils: mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant seule sera punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie,
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds,
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez si je suis mère;
Jugez de mes tourments: ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez!
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils, je puis oublier tout le reste,
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis;
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.

S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, *à Mérope.*

Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
Son courage me plaît; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance,
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver?

MÉROPE.

Quoi, barbare!

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.
(*A Mérope.*)
Je vous attends; voyez si vous voulez qu'il vive.

Déterminez d'un mot mon esprit incertain;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi;
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

ACTE V. SCÈNE VII.

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée, invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée, en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels;
Il court. C'était Égisthe: il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts: je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
«Meurs, tyran! disait-il: dieux, prenez vos victimes!»
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève et blesse le héros,
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.

Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
«C'est mon fils! arrêtez; cessez, troupe inhumaine!
C'est mon fils! déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté!»
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères, méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants:
On marche, on est porté sur les corps des mourants;
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: «Il est mort, il tombe, il est vainqueur!»
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez, j'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

L'ERMITE

OU LES VUES SECRÈTES DE LA PROVIDENCE.

Zadig [1]) rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre, qu'il lisait attentivement. Zadig s'arrêta et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua

---

[1]) Héros de celui des Contes philosophiques de Voltaire d'où est extrait ce fragment.

d'un air si noble et si doux, que Zadig eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait. «C'est le livre des destinées, dit l'ermite; voulez-vous en lire quelque chose»? Il mit le livre dans les mains de Zadig, qui, tout instruit qu'il était de plusieurs langues, ne put déchiffrer un caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité.

— Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père.

— Hélas! que j'en ai sujet! dit Zadig.

— Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile: j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux.

Zadig se sentit du respect pour l'air, pour la barbe, et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante, que Zadig se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone.

— Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par Orosmade [1]) que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse.

Zadig jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartements magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table, au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis, comme les autres, avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin, un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

— Le maître de la maison, dit Zadig en chemin, me paraît être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité». En disant ces paroles, il aperçut

[1]) Génie du bien chez les anciens Perses.

qu'une espèce de poche très large, que portait l'ermite, paraissait tendue et enflée: il y vit le bassin d'or garni de pierreries que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi, l'ermite se présenta à la porte d'une maison très petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain, et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis, s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux, pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. «Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître». Le valet étonné introduisit les deux voyageurs: «Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus; daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance». L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vite avec son jeune voyageur.

— Mon père, lui dit Zadig, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes: vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité.

— Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité et pour faire admirer sa richesse, deviendra plus sage; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité: ne vous étonnez de rien, et suivez-moi.

Zadig ne savait encore s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant, que Zadig, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au devant des deux

voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après, il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que Zadig eût paru dans la lice pour disputer la couronne [1]); mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la Providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions. «Ah! qu'elles sont funestes!» disait Zadig.—«Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite; elles le submergent quelquefois, mais sans elles il ne pourrait voguer».

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la divinité; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation, ni idées, il reçoit tout; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs, comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel, qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre: Zadig surtout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent longtemps l'éloge de leur hôte. Le vieillard, au point du jour, éveilla son camarade. «Il faut partir, lui dit-il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection». En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. Zadig épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher

[1]) Ceci fait allusion à un tournoi qui avait eu lieu peu de temps auparavant à Babylone, et dans lequel avaient combattu tous ceux qui prétendaient au trône. Zadig lui-même avait pris part à ce tournoi, mais sans se faire connaître.

de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. «Dieu merci! dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme»! A ces mots Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir; mais il ne fit rien de tout cela, et, toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agréments, et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de la maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont: «Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante». Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent.

— O monstre! O le plus scélérat de tous les hommes! s'écria Zadig.

— Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant: apprenez que, sous les ruines de cette maison, où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense; apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux.

— Qui te l'a dit, barbare? cria Zadig; et, quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal?

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe et que son visage prenait les traits de la jeunesse: son habit d'ermite disparut; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière.

— O envoyé du ciel! ô ange divin! s'écria Zadig en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels?

— Les hommes, dit l'ange Jesrad, jugent de tout sans rien connaître: tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé.

Zadig lui demanda la permission de parler.

— Je me défie de moi-même, dit-il; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute? Ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer?

Jesrad reprit: — S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même, avec la femme qu'il devait épouser et le fils qui en devait naître.

— Mais quoi! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs? et les malheurs tombent sur les gens de bien!

— Les méchants, répondit Jesrad, sont toujours malheureux; ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien.

— Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien et point de mal?

— Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre Suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant, qui vient de périr, est tombé dans l'eau par hasard; que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée; mais il n'y a point de hasard, tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes; Orosmade t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel! cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer.

— Mais, dit Zadig...

Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig, à genoux, adora la Providence et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs: «Prends ton chemin vers Babylone».

HISTOIRE.

CHARLES XII A BENDER.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de Allah! Allah! se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement Demirbash (tête de fer). Aussitôt il prend le parti de sortir seul, sans armes, des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires [1]), qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. «Eh quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense, vous, braves janissaires, avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire». Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient pas le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut.

Les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède: ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée, le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires et leur ordonna de se retirer à Bender. Le khan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes, mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni, peut-être, de la désobéissance de ses janissaires, persuada au khan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et

---

[1]) Milice turque, détruite par le sultan Mahmoud II en 1826.

leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa (mandement) du mouphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit: il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern; ils lui dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi, et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler au Grand-Seigneur [1]). Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir ni à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte. Il mandait au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations, de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient pas, il leur

[1]) Sultan.

ferait couper la barbe, ce qui est, dans l'Orient, le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: «Ah! la tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse!» Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades, à Bender, l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchements; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer: les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée! les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardorff et Sparre: Voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: «Allons défendre la maison; nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*»[1]).

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût, de sang-froid et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes: il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient

---

[1]) Pour ses autels et ses foyers.

animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule qui allait et venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce. Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison et remplissaient les appartements. «Allons un peu chasser de chez moi ces barbares», dit-il; et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient. Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves. Le roi, profitant de leur désordre, et les siens, animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman*. «Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu». Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres. Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos. Les Suédois tiraient à travers les fenêtres,

presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien. Le khan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre; ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées. La maison fut en flammes en un moment; le toit, tout embrasé, était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement des ordres pour éteindre le feu; trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage: l'appartement du roi était consumé; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. «Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier». Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre. «Voilà un vrai Suédois», s'écria le roi. Il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. «Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, gagnons la chancellerie l'épée à la main».

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte

s'ouvrit; et, dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée. Le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité: il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant Allah! avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

CORRESPONDANCE.

VOLTAIRE A. M. DE SOMAROKOF.

Monsieur,

Votre lettre et vos ouvrages sont une grande preuve que le génie et le goût sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie et la musique étaient bornées aux climats tempérés, se sont bien trompés. Si le climat avait tant de puissance, la Grèce porterait encore des Platons et des Anacréons, comme elle porte les mêmes fruits et les mêmes fleurs; l'Italie aurait des Horaces, des Virgiles, des Arioste, des Tasses. Il faut donc absolument des souverains qui aiment les arts, qui s'y connaissent et qui les encouragent. Ils changent le climat; ils font naître les roses au milieu des neiges. C'est ce que fait votre incomparable souveraine. Je croirais que les lettres dont elle m'honore viennent de Versailles, et que la vôtre est d'un de mes confrères de l'Académie française. M. le prince Kolouski, qui m'a rendu ses lettres et la vôtre, s'exprime comme vous, et c'est ce

que j'ai admiré dans tous les seigneurs russes qui me sont venus voir dans ma retraite. Vous avez sur moi un prodigieux avantage; je ne sais pas un mot de votre langue, et vous possédez parfaitement la mienne.

Je vais répondre à toutes vos questions, dans lesquelles on voit assez votre sentiment sous l'apparence du doute. Je me vante à vous, monsieur, d'être de votre opinion en tout.

Oui, monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit; comme celui qui seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le *Cid*, et le *Cid* n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces.

Je pense encore comme vous sur Quinault: c'est un grand homme en son genre. Il n'aurait pas fait l'*Art poétique*, mais Boileau n'aurait pas fait *Armide*.

Je souscris entièrement à tout ce que vous dites de Molière et de la comédie larmoyante qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique, porté à sa perfection par l'inimitable Molière.

Depuis Regnard, qui était né avec un génie vraiment comique, et qui a seul approché Molière de près, nous n'avons eu que des espèces de monstres. Des auteurs qui étaient incapables de faire seulement une bonne plaisanterie, ont voulu faire des comédies, uniquement pour gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de force dans l'esprit pour faire des tragédies, ils n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des comédies, ils ne savaient pas seulement faire parler un valet; ils ont mis des aventures tragiques sous des noms bourgeois. On dit qu'il y a quelque intérêt dans ces pièces, et qu'elles attachent assez quand elles sont bien jouées; cela peut être; je n'ai jamais pu les lire: mais on prétend que les comédiens font quelque illusion. Ces pièces bâtardes ne sont ni tragédies ni comédies. Quand on n'a point de chevaux, on est trop heureux de se faire traîner par des mulets. Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces de Molière. La raison, à mon avis, c'est que tout le monde les sait par cœur; presque tous les traits en sont devenus proverbes. D'ailleurs il y a des longueurs, les intrigues quelquefois

sont faibles, et les dénoûments sont rarement ingénieux. Il ne voulait que peindre la nature; il en a été, sans doute, le plus grand peintre.

Voilà, monsieur, ma profession de foi que vous me demandez. Je suis fâché que vous me ressembliez par votre mauvaise santé; heureusement vous êtes plus jeune, et vous ferez plus longtemps honneur à votre nation. Pour moi, je suis déjà mort pour la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

26 mai 1767.

Un voyage en Asie! allez-vous l'entreprendre,
Belle et sublime Talestris?
Que ferez-vous dans ce pays?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas! Votre Majesté Impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme Cérès la législatrice, en faisant du bien au monde. Je ne sais point la langue russe; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inversions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne suis pas comme une dame de Versailles qui disait: «C'est bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confusion des langues, sans cela tout le monde aurait toujours parlé français».

L'empereur de la Chine, Cam-hi, votre voisin, demandait à un missionnaire si on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe; il ne pouvait le croire.

Que Votre Majesté Impériale daigne agréer mes sentiments et le très-profond respect de ce vieux suisse, etc.

VOLTAIRE A CATHERINE II.

Ferney, 11 auguste (août) 1770.

Chaque lettre dont Votre Majesté Impériale m'honore me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu partout de grands

désavantages, que la peste s'était mise partout dans vos armées, que tous les revers avaient succédé à vos succès. Votre Majesté est mon médecin; elle me rend en pleine santé. Je ne manque pas de rétablir sur-le-champ l'état des choses dès que vous m'en instruisez. J'allonge les visages de ceux qui attristaient le mien. Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence. J'ai encore de petits ressentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas. Il y a un Brahilor, un Bender, qui me causent encore des insomnies. Je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre Majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés. Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux; nous disons prodigieusement de sottises, nous en faisons beaucoup, mais tout cela passe bien vite: on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue; on dit: «C'est dommage!» et l'on va à l'Opéra.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde: voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises ou de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté avec le plus profond respect et la plus vive impatience.

L'ermite de Ferney.

Montesquieu (1689-1755.)

Ch. Secondat, baron de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, d'une famille de magistrats. Il devint président au parlement de cette ville en 1716 et 10 ans plus tard il se démit de sa charge pour se livrer entièrement aux lettres et à la philosophie. En 1727 il entra à l'Académie. Après avoir visité la plus grande partie de l'Europe, étudiant les mœurs et les institutions des peuples, il se retira dans son château et y composa: les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* et *l'Esprit des Lois*. Il avait publié ses *Lettres persanes* en 1721 et mourut à Paris en 1755, âgé de 66 ans.

LETTRES PERSANES.

L'auteur nous présente ici un tableau vif et saisissant de l'Europe et surtout de la France au XVIII^e siècle. Deux seigneurs persans, Usbeck et Rica, voyagent en France et rendent compte à leurs amis de Perse de tout ce qu'ils ont vu. Ces voyageurs raillent les usages, les mœurs, les lois de la France, les abus de son gouvernement, de la société, de la religion. Il passe en revue le roi, les courtisans, les grands seigneurs, les magistrats ignorants et les auteurs sans talent.

XXX.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres: si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous *les* [1]) ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche: mais si quelqu'un par hasard apprenait à la com-

[1]) Dans les éditions modernes, on a retranché le mot *les*; mais on le trouve dans toutes les anciennes éditions.

pagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

LII.

J'étais ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince et percée en plusieurs endroits, de manière qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenait à grands pas, disait à un autre: «Je ne sais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, et je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations sans qu'on ait fait la moindre attention à moi et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avais préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir. J'avais un conte fort joli à faire; mais, à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avait fait exprès. J'ai quelques bons mots qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot: il semble que ce soit mon étoile et que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avais espéré briller avec trois ou quatre vieilles femmes qui certainement ne m'imposent point, et je devais dire les plus jolies choses du monde. Je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles coupèrent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. — Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre: travaillons de concert à nous donner de l'esprit; associons-nous pour cela. Nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler, et nous nous secourrons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra rire tout à fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu y brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai

avec toi dans une maison, et je m'écrierai en te montrant: «Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que «monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé «dans la rue». Et je me tournerai vers toi: «Il ne s'y attendait pas; il a été bien étonné». Je réciterai quelques-uns de mes vers et tu diras: «J'y étais quand il les fit; c'était dans un souper, et il ne rêva pas un moment». Souvent même, nous nous raillerons, toi et moi; et l'on dira: «Voyez «comme ils s'attaquent, comme ils se défendent; ils ne «s'épargnent pas; voyez comme il sortira de là; à merveille! «quelle présence d'esprit! Voilà une véritable bataille». Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit et qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune; ce n'est pas tout que de dire un bon mot, il faut le répandre et le semer partout; sans cela, autant de perdu, et j'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*, et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faudra prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'Académie: c'est pour te dire que le travail ne sera pas long; car pour lors tu pourras renoncer à ton art; tu seras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque en France que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps. Tu en feras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissements».

LXXIV.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit: Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris: je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur? est-ce qu'il est plus poli,

plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends: il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher: et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot! Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux; et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables; nous nous communiquions aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers, lorsqu'enfin dans les occasions périlleuses il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien.

LYSIMAQUE (1751).

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père: leur mécontentement s'accrut, lorsqu'il lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on parlait bas.

Un philosophe, nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le saluait à la manière des Grecs: «D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores

pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations: l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur, et ce nom vous l'avez élevé si haut, que, sans vous faire tort, il ne nous est pas permis de l'avilir».

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes, comme ses vertus: il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez, les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène; et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter: et, si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. «Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer, comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée.

— Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presqu'à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens, est une chose dont tous les hommes sont aisément capables; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible. Vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage. Mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre les vôtres.

— Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords: il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami».

Un jour Callisthène me dit: «Les dieux immortels m'ont consolé: et depuis ce temps, je sens en moi quelque chose de divin, qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en

songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main, et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : «Il te rendra plus heureux». L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains levées au ciel, et faisant des efforts pour dire: «Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice». Lysimaque, vous régnerez; croyez-en un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu».

Cependant Alexandre, ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir et que j'osais le plaindre, entra dans une nouvelle fureur. «Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces». On différa mon supplice, pour le faire servir de spectacle à plus de gens. Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène: «Ja vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous».

Prexaspe, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse: «Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie : car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux».

Cette lettre m'encouragea, et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense, qui venait être témoin de mon courage, ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras: je lui présentai ce bras; il voulut le dévorer: je lui saisis la langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses, il admira ma résolution et ce moment fut celui du retour de sa grande âme. Il me fit appeler: et, me tendant la main, «Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre».

Je reçus les grâces du roi. J'adorai les décrets des dieux; et j'attendais leurs promesses, sans les rechercher, ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître.

Les fils du roi étaient dans l'enfance: son frère Arhidée n'en était jamais sorti. Olympias [1]) n'avait que la hardiesse des âmes faibles; et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage: Roxane, Eurydice, Statyre [2]), étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône: mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie: et, à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait une bonne action; et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime. Les pères de famille espèrent la longueur de ma vie, comme celle de leurs enfants: les enfants craignent de me perdre, comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

LES CONSIDÉRATIONS.

Dans cet ouvrage, Montesquieu résume l'histoire politique des Romains. Le premier il nous a montré que ce peuple est arrivé à l'empire du monde par l'égalité qui se trouvait au berceau de leur histoire, par l'amour de la patrie, par la sévérité de la discipline militaire, par la force d'âme dans le malheur, par le soin de s'approprier ce qu'il y avait de bon chez les étrangers, par cette politique habile qui laissait aux vaincus leurs dieux, leurs usages, leurs coutumes. — Les causes de la chute sont l'agrandissement de l'Etat, les guerres éloignées, le droit de bourgeoisie accordé à une foule de peuples, la corruption introduite par le luxe de l'Asie, les proscriptions de Sylla, etc.

CHAPITRE VI. — DE LA CONDUITE QUE LES ROMAINS TINRENT POUR SOUMETTRE TOUS LES PEUPLES.

Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

---

[1]) Mère d'Alexandre.

[2]) Roxane et Statyre, femmes d'Alexandre. Eurydice, femme d'Arhidée.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples: à la fin de chaque guerre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait une partie du domaine du peuple vaincu pour la donner aux alliés; en quoi il faisait deux choses: il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre, et beaucoup à espérer; et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer, et tout à craindre.

Quand ils avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on était occupé à une grande guerre, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures, et attendait, dans le silence, que le temps de la punition fût venu; que si quelque peuple lui envoyait les coupables, il refusait de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guère de ligues contre eux; car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas en approcher.

Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière et avec ceux qu'il leur convenait; et, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures si l'on avait voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement maltraités: ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants: et si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre: nouveau

genre de tyrannie, qui le forçait d'opprimer ses sujets, et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage: ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'était soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain [1]); et par là ils le rendaient sacré et inviolable; de manière qu'il n'y avait point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très recherché [2]), car on était sûr que l'on ne recevait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres. Ainsi il n'y avait point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avaient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étaient unis par des privilèges, et une participation de leur grandeur; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits; car ils n'accordaient point de paix à un ennemi, qui ne contînt une alliance: c'est-à-dire qu'ils ne se soumettaient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelques villes, ils y faisaient d'abord naître deux factions: l'une défendait les lois et la liberté du pays; l'autre soutenait qu'il n'y avait de lois, que la volonté des Romains: et, comme cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom.

Quelquefois ils se rendaient maîtres d'un pays sous prétexte de succession.

Pour tenir les grands princes toujours faibles, ils ne voulaient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avaient accordé la leur; et comme ils ne la refusaient à

---

[1]) Voyez surtout leur traité avec les Juifs, au livre I^er des Machabées, chap. VIII. (*Montesquieu.*)

[2]) Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avait obtenu cette alliance. (*Montesquieu.*)

aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissait plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avaient vaincu quelque prince considérable, ils mettaient dans le traité qu'il ne pourrait faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Romains (c'est-à-dire ordinairement avec tous ses voisins), mais qu'il les mettrait en arbitrage, ce qui lui ôtait pour l'avenir la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privaient leurs alliés mêmes; dès que ceux-ci avaient le moindre démêlé, ils envoyaient des ambassadeurs qui les obligeaient de faire la paix.

Quand quelque prince avait fait une conquête qui souvent l'avait épuisé, un ambassadeur romain survenait d'abord, qui la lui arrachait des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chassèrent d'Égypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étaient propres à la guerre, ils établirent comme une loi qu'il ne serait permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, et d'y assujettir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que, contre cette défense, il avait soumis quelques barbares.

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissaient pas de paraître sur la scène, et, comme nos chevaliers errants, ils prenaient le parti du plus faible.

Ces coutumes des Romains n'étaient point quelques faits particuliers arrivés par hasard, c'étaient des principes toujours constants; et cela se peut voir aisément: car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avaient employées dans les commencements contre les petites villes qui étaient autour d'eux.

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe était formée par une association de villes libres: le sénat déclara que chaque ville se gouvernerait dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

Lorsqu'il y avait quelques disputes dans un État, ils jugeaient d'abord l'affaire; et par là ils étaient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avaient condamnée. Si c'étaient les princes du même sang qui se disputaient la couronne, ils

les déclaraient quelquefois tous deux rois; si l'un d'eux était en bas âge, ils décidaient en sa faveur, et ils en prenaient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avaient porté les choses au point que les peuples et les rois étaient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'était assez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisaient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquaient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyaient; et, comme elle n'était jamais considérable par le nombre, ils observaient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposaient qu'une très petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettait au hasard toutes les siennes.

Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité, et non pas la ville. On sait comment les Étoliens, qui s'étaient abandonnés à leur foi, furent trompés: les Romains prétendirent que la signification de ces mots, s'*abandonner à la foi d'un ennemi*, emportait la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures même.

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre.

Les peuples qui étaient amis ou alliés se ruinaient tous par les présents immenses qu'ils faisaient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains aurait suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avait des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant, et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avait échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendaient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinaient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'était pas entièrement épuisé:

car on n'avait pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouillaient les temples, confisquaient les biens des plus riches citoyens: on faisait mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain; et, perdant le courage, ils attendaient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étaient menacés.

Buffon (1707-1788).

Georges-Louis le Clerc, comte de Buffon, naquit à Montbard en Bourgogne. Fils d'un conseiller au parlement de Dijon, il reçut une éducation soignée et, après de brillantes études, il parcourut l'Europe. Il fut reçu en 1739 à l'Académie des sciences et fut nommé la même année intendant du jardin du roi. Il osa concevoir l'idée de réunir en un vaste ensemble tous les faits de l'histoire naturelle, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. Son *Histoire naturelle* l'occupa toute sa vie et lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1753. Louis XV le créa comte.

LA NATURE SAUVAGE ET LA NATURE CULTIVÉE.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine: l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'anoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès

des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ces productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption; dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaires aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes: ce n'est point le gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages: l'homme est obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: «La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre et agréable et vivante; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes, mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une

subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore: servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains».

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein: que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus; les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société: mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il en partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête: il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours

préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine; excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et, après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui du sein du repos reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix, la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. (*De la nature, — première vue.*)

LE CHIEN.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités

extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nons jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal: c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal, et s'approche de nous: c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le désir, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers; et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections: nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage: loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui le commandent: il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme: la nature les a mieux munis, mieux armés. Ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour per-

fectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger: la sûreté, l'ordre et la discipline, sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière: les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce, par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre: marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces; il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés. Il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables: pour faire perdre sa trace, il va, vient, et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces: il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place, il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient

qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'à placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de grandeur, *maxime miranda in minimis*; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux; légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit oiseau favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches: elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques: car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (*le taon*) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Le battement de

leurs ailes est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action; on le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme: s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

J.-J. Rousseau (1712-1778).

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève d'un père horloger. Tour à tour clerc de greffier, apprenti graveur, séminariste, laquais, maître de musique, précepteur chez le grand-prévôt de Lyon, secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise, il refit lui-même son éducation et travailla à se rendre maître du grand art d'écrire; il lut attentivement Racine et Voltaire, approfondit Horace et Cicéron. En 1749 l'Académie de Dijon proposa cette question: *Le progrès des sciences et des lettres a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau condamna les sciences au nom de la vertu et fut couronné. Quelques années après, dans son *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*, il est plus hardi encore. A son avis la civilisation rend l'homme malheureux et coupable, le sauvage seul est bon, libre et heureux. Après un voyage à Genève, où il retourna au calvinisme, qu'il avait précédemment abjuré, Rousseau écrivit la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Emile*, roman philosophique sur l'éducation, qui lui attira la persécution. Il dut fuir de Paris, et se réfugia à Neuchâtel. Forcé de quitter la Suisse, il alla en Angleterre. Il en revint aigri, chagrin, malade, et mourut à Ermenonville, âgé de 66 ans. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*.

EMILE OU L'ÉDUCATION (1762).

Ce livre est un mélange d'idées excellentes et d'idées fausses. L'idée fondamentale est celle-ci: étudiez les facultés de l'enfant, faites-les éclore, dirigez-les sans lui rien imposer, et en lui laissant faire lui-même la découverte de la science et celle de la vie.

LA PREMIÈRE LEÇON DE COSMOGRAPHIE.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-les-lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la science; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus: il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes. Que de machines! Pourquoi toutes ces représentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace: le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là un

quart d'heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, ne laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant: il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise. C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature; pour le voir, il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets; mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentiments qu'il n'a point éprouvés pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a longtemps parcouru des plaines arides, si des sables ardents n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffocante des rochers, frappés du soleil, ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Élevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instruments de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine longtemps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence, comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz: «Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il

s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire?» N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, et ce moyen, c'est de retourner la question. S'il ne sait comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la première question par l'autre: ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de cosmographie.

L'ÉVANGILE.

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste.

Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait: il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

SÉJOUR DE J.-J. ROUSSEAU A L'ILE SAINT-PIERRE (1765).

(CINQUIÈME PROMENADE.)

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne [1]). Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire: car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et

---

[1]) En Suisse, au pied du Jura, dans le canton de Berne. Il communique avec le lac de Neuchâtel.

les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière, et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude, sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette

île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient, à la vérité, de très bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute son existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle, sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* [1]) fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur; et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté. Transporté là brusquement seul, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étaient allaient si bien, que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin, car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait une d'amusement qui me plût, et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours.

On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de

---

[1]) «Ne rien faire» en italien.

citron; j'en aurais fait un sur chaque gramen [1]) des prés, sur chaque mousse de bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturæ* [2]) sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale. Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dîner au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur et sa femme, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux, et souvent des Bernois qui venaient me voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais [3]) ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repas du dîner très agréable; mais, quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et, pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir un objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être, à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti, par le baisser du soleil, de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à cô-

---

[1]) Herbe.

[2]) De Linnée, naturaliste suédois, né en 1707, mort en 1778. Linnée est le grand classificateur de l'histoire naturelle et surtout de la botanique.

[3]) *Que je faisais descendre.*

toyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dîner, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux [1]), des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs même d'esparcette, et de trèfle qu'on y avait vraisemblablement semées autrefois, et très propre à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant, tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres, plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché. Là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu.

---

[1]) Les *marceaux* sont ces saules qui fleurissent au printemps, les *bourdaines* sont des arbrisseaux à fleurs blanches; les *persicaires*, des plantes aquatiques à épi rose.

Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans [1]) prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans effort.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson, qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette île durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il a d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du désir.

Bernardin de Saint-Pierre (1737—1814).

Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri) est né au Havre. Esprit aventureux, il voulut à l'âge de douze ans goûter de la vie de marin. Il y renonça après un voyage à la Martinique. De retour en France il entra à l'École des Ponts et Chaussées. Quand il en fut sorti, il prit du service en Allemagne comme ingénieur, passa de là en Hollande, où il se fit journaliste, puis en Russie. De retour à Paris en 1771, il se livra entièrement à ses travaux littéraires. J.-J. Rousseau, dont il fit la connaissance bientôt après, devint son ami et son modèle. Il fit paraître successivement: *Voyage à l'Ile-de-France*, *Études de la Nature* (1784), *Paul et Virginie*, la *Chaumière Indienne*, les *Vœux d'un Solitaire*, les *Harmonies de la Nature*, etc.

[1]) Sous-entendu: *qu'il me fallût.*

PAUL ET VIRGINIE.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir à l'Ile-de-France pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année. Sa femme, restée à l'Ile-de-France, se trouva veuve, seule avec un enfant, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Elle chercha quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur: c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à un gentilhomme de son voisinage, qui, après l'avoir épousée, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour elle et son enfant. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller aux colonies. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, avec son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié. Elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras: «Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents».

L'amitié de ces deux femmes redoublait à la vue de leurs enfants, Paul et Virginie. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. «Mon amie, disait madame de La Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères».

Rien n'était comparable à l'attachement que se témoignaient ces enfants. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux: leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une aube qui annonce le plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison

pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour: alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans: déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint, plus rembruni, son nez, plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour, ne leur avaient donné la plus grande douceur.

DÉPART DE VIRGINIE.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. Elle mandait à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation.

A peine cette lettre fut-elle lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. «Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à madame de La Tour. — Non, mon amie; non, mes enfants, reprit madame de La Tour: je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie».

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit: «Je ne vous quitterai pas non plus: je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous». Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnaye, le gouverneur de la colonie. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. «Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle». Madame de La Tour répondit que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage.

«Au moins, reprit M. de La Bourdonnaye, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles? N'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie?»

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. «Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle

votre fille, de la part de votre tante». Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur: «Monsieur, ma mère s'est adressée à vous et vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre enfant, madame? dit M. de La Bourdonnaye à madame de La Tour. — Non, monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Virginie nous sont communs, et également chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache».

M. de La Bourdonnaye, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. «Il n'y a, dit-il, ici, que des meubles de bois; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or». Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: «Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme». M. de La Bourdonnaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. «Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans, ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis». Elle lui répondit «que, ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition.»

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, en lui dit: «Mon enfant, nos domestiques sont vieux;

Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme: si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire? Cette idée me pénètre de douleur». Virginie lui répondit: «Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa Providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me résoudre à vous quitter». Madame de La Tour, émue, reprit: «Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi».

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de Madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur: «Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnaye, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous: il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle?»

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: «Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite!» dit-elle en pleurant.

Lesage (1668-1747).

Alain-René Lesage naquit à Vannes, étudia chez les Jésuites et fut reçu avocat. Il savoura de bonne heure les beautés de la littérature espagnole, qui devint pour lui une source précieuse. En 1702 il composa la comédie de *Crispin, rival de son maître* et le *Diable boiteux*. En 1709 parut *Turcaret*, où l'auteur peint les financiers et les fermiers-généraux qui augmentaient la misère du peuple par des impôts prélevés au nom du roi. Mais le chef-d'œuvre de Lesage est *Gil-Blas de Santillane* (1715—1735), dont voici en deux mots le sujet.

Gil-Blas est chassé de la maison paternelle à l'âge de dix-huit ans Il cherche alors à gagner sa vie. Il devient tour à tour laquais, commis, comédien, secrétaire d'un ministre ou d'un archevêque. Lesage trouve ainsi le moyen de peindre les hommes et les institutions de l'époque. Par cet ouvrage, l'auteur nous apparaît comme un classique de toute pureté, il appartient encore au XVII[e] siècle. A l'âge de soixante-seize ans, il se retira chez l'un de ses fils à Boulogne-sur-Mer, où il mourut pauvre, malgré son talent.

GIL-BLAS CHEZ LE DUC DE LERME.

Je me mettais de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, dont j'étais le secrétaire. Mais avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin, et que je n'y rentrais que la nuit pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc: j'y jouais un rôle de seigneur. Mais quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait que le pauvre Gil-Blas, sans argent, et qui pis est sans avoir de quoi en faire. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce: je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin: c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée; et le soir, le plus souvent, je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, et qui devait y faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde; de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je couchais daus une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je

me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois, nous ne parlions que de bagatelles.

Il y avait plus d'une heure que je réjouissais Son Excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. «Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller; je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. — Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable que j'ai lue dans un fabuliste indien». Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes:

«Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand-visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé: il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un visir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le visir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire: «Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. — Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. — Eh! comment cela? reprit Atalmuc. — C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répèterai mot pour mot tout ce que je leur aurai entendu dire».

«Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi revenant à son maître: «Seigneur, lui dit-il, le croirez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. — Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh! que disent-ils de nous? — Un des deux, reprit le secrétaire, a dit: Le voilà

lui-même, ce grand-visir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui! — Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vante pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand-visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté».

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand-visir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. «Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. — Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller: mon devoir m'appelle auprès de lui». A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient. «Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant: vous êtes bien ému. Vous serait-il arrivé quelque accident désagréable?»

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. «Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux: puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinola! Ce secré-

taire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Eminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. — Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. — Le secrétaire se serait consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier».

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, et ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc, et me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis dans l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. «Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance»... Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même: O ciel! voici le cardinal Spinola! la voiture est prête pour Ségovie! La frayeur qui me saisit dans ce moment-là fut telle, que j'interrompis le ministre, et me jetant à ses

pieds: «Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse, c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère».

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. «Console-toi, Gil-Blas, me répondit-il, et m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comment tu vivais. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur».

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus, de mon côté, rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi, pour voir si je serais bien sensible à ce changement, qu'il jugerait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimerait davantage.

Beaumarchais (1732-1799).

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, fils d'un horloger, fut l'un des hommes les plus spirituels du 18e siècle. Le goût et le talent de la musique commencèrent sa prospérité. Maître de harpe des princesses, filles de Louis XV, il fit dans leur entourage des connaissances brillantes qui lui fournirent l'occasion et les moyens de faire une assez grande fortune. Un procès qu'il eut à soutenir contre un membre du parlement, révéla tout à coup la supériorité de son talent. Les *Mémoires* qu'il publia dans ce procès furent accueillis avec enthousiasme par le public. Bientôt, deux pièces dont la morale ne peut approuver toutes les scènes, mais où il faut convenir qu'on trouve beaucoup d'esprit et d'originalité, étendirent la renommée de Beaumarchais. *Le Barbier de Séville*, joué en 1775, amusa et intéressa au plus haut degré. *Le Ma-*

riage de Figaro, satire amère et dramatique de la société du temps, attira la foule; mais ce fut là le terme des triomphes de cet écrivain. Spéculateur hardi, il perdit rapidement, dans des opérations hasardées, toute la fortune qu'il s'était précédemment acquise, et mourut, à 67 ans, dans une modeste obscurité.

CLAVIJO.

Les faits relatés ici se passent en 1764. Beaumarchais s'était fait présenter à Clavijo comme un homme de lettres et d'affaires. Nous lui laissons la parole:

«Je suis chargé, monsieur, lui dis-je, par une société de gens de lettres, d'établir, dans toutes les villes où je passerai, une correspondance littéraire avec les hommes les plus savants du pays. Comme aucun Espagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuilles appelées le *Pensador*, à qui j'ai l'honneur de parler, et que son mérite littéraire a fait même assez distinguer du roi pour qu'il lui confiât la garde d'une de ses archives, j'ai cru ne pouvoir mieux servir mes amis qu'en les liant avec un homme de votre mérite».

Je le vis enchanté de ma proposition. Pour mieux connaître à quel homme j'avais affaire, je le laissai longtemps discourir sur les avantages que les diverses nations pouvaient tirer de pareilles correspondances. Il me caressait de l'œil; il avait le ton affectueux; il parlait comme un ange, et rayonnait de gloire et de plaisir.

Au milieu de sa joie, il me demanda à son tour quelle affaire me conduisait en Espagne; heureux, disait-il, s'il pouvait m'y être de quelque utilité. «J'accepte avec reconnaissance des offres aussi flatteuses; et n'aurai point, monsieur, de secrets pour vous».

Alors, voulant le jeter dans un embarras dont la fin seule de mon discours devait le tirer, je lui présentai de nouveau mon ami. Monsieur, lui dis-je, n'est pas tout à fait étranger à ce que je vais vous dire, et il ne sera pas de trop à notre conversation. Cet exorde le fit regarder mon ami avec beaucoup de curiosité.

«Un négociant français, chargé de famille et d'une fortune assez bornée, avait beaucoup de correspondants en Espagne. Un des plus riches, passant à Paris il y a neuf ou dix ans, lui fit cette proposition: «Donnez-moi deux de vos filles, que je les emmène à Madrid; elles s'établiront chez moi, garçon âgé, sans famille; elles feront le bonheur de mes vieux jours, et succéderont au plus riche établissement de l'Espagne».

«L'aînée, déjà mariée, et l'une de ses sœurs, lui furent confiées [1]). En faveur de cet établissement, leur père se chargea d'entretenir cette nouvelle maison de Madrid de toutes les marchandises de France qu'on lui demanderait.

«Deux ans après, le correspondant mourut, et laissa les Françaises sans aucun bienfait, dans l'embarras de soutenir toutes seules une maison de commerce. Malgré ce peu d'aisance, une bonne conduite et les grâces de leur esprit leur conservèrent une foule d'amis qui s'empressèrent à augmenter leur crédit et leurs affaires». (Ici je vis *Clavijo* redoubler d'attention.)

«A peu près dans ce même temps, un jeune homme, natif des îles Canaries, s'était fait présenter dans la maison. (Toute sa gaieté s'évanouit à ces mots qui le désignaient.) Malgré son peu de fortune, les dames, lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue française et des sciences, lui avaient facilité les moyens d'y faire des progrès rapides».

«Plein du désir de se faire connaître, il forme enfin le projet de donner à la ville de Madrid le plaisir, tout nouveau pour la nation, de lire une feuille périodique dans le genre du *Spectateur* anglais; il reçoit de ses amis des encouragements et des secours de toute nature. On ne doute point qu'une pareille entreprise n'ait le plus grand succès: alors, animé par l'espérance de réussir à se faire un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune des Françaises».

«Commencez, lui dit l'aînée, par réussir; et lorsque quelque emploi, faveur de la cour ou tel autre moyen de subsister honorablement, vous aura donné le droit de songer à ma sœur, si elle vous préfère à d'autres prétendants, je ne vous refuserai pas mon consentement». (Il s'agitait étrangement sur son siège en m'écoutant; et moi, sans faire semblant de m'en apercevoir, je poursuivis ainsi.)

«La plus jeune, touchée du mérite de l'homme qui la recherchait, refuse divers partis avantageux qui s'offraient pour elle; et préférant d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans eût rempli les vues de fortune que tous ses amis osaient espérer pour lui, l'encourage à donner sa première feuille philosophique sous le titre imposant du *Pensador*». (Ici je vis mon homme prêt à se trouver mal.)

«L'ouvrage (continuai-je avec un froid glacé) eut un succès

[1]) C'étaient les sœurs de Beaumarchais.

prodigieux: le roi même, amusé de cette charmante production, donna des marques publiques de bienveillance à l'auteur. On lui promit le premier emploi honorable qui vaquerait. Alors il écarta tous les prétendants par une recherche absolument publique. Le mariage ne se retardait que par l'attente de l'emploi qu'on avait promis à l'auteur des feuilles. Enfin, au bout de six ans d'attente d'une part, de soins et d'assiduité de l'autre, l'emploi parut et l'homme s'enfuit». (Ici l'homme fit un soupir involontaire; et s'en apercevant lui-même, il en rougit de confusion; je remarquai tout sans cesser de parler.)

«L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénoûment avec indifférence. Les dames avaient pris une maison capable de contenir deux ménages; les bans étaient publiés. L'outrage indignait tous les amis communs, qui s'employèrent efficacement à venger cette insulte; M. l'ambassadeur de France s'en mêla; mais lorsque cet homme apprit que les Françaises employaient les protections majeures contre lui, craignant un crédit qui pouvait renverser le sien, et détruire en un moment sa fortune naissante, il vint se jeter aux pieds de sa maîtresse irritée [1]). A son tour il employa tous ses amis pour la ramener; et comme la colère d'une femme trahie n'est presque jamais que de l'amour déguisé, tout se raccommoda, les préparatifs d'hymen recommencèrent, les bans se publièrent de nouveau, l'on devait s'épouser dans trois jours. La réconciliation avait fait autant de bruit que la rupture. En partant pour Saint-Ildephonse, où il allait demander à son ministre la permission de se marier: «Mes amis, dit-il, conservez-moi le cœur chancelant de ma maîtresse jusqu'à ce que je revienne du *Sitio Real*, et disposez toutes choses de façon qu'en arrivant je puisse aller au temple avec elle».

Malgré l'horrible état où mon récit le mettait, incertain encore si je racontais une histoire étrangère à moi, ce Clavijo regardait de temps en temps mon ami, dont le sang-froid ne l'instruisait pas plus que le mien. Ici je renforçai ma voix en le fixant, et je continuai:

«Il revient en effet de la cour le surlendemain; mais au lieu de conduire sa victime à l'autel, il fait dire à l'infortunée qu'il change d'avis une seconde fois, et ne l'épousera point. Les amis indignés courent à l'instant chez lui; l'insolent ne garde plus aucun ménagement et les défie tous de

[1]) On dirait aujourd'hui de sa fiancée.

lui nuire, en leur disant que si les Françaises cherchaient à le tourmenter, elles prissent garde à leur tour qu'il ne les perdît pour toujours dans un pays où elles étaient sans appui.

«A cette nouvelle, la jeune Française tomba dans un état de convulsions qui fit craindre pour sa vie. Au fort de leur désolation, l'aînée écrivit en France l'outrage public qui leur avait été fait; ce récit émut le cœur de leur frère au point que, demandant aussitôt un congé pour venir éclaircir une affaire aussi embrouillée, il n'a fait qu'un saut de Paris à Madrid; et ce frère, *c'est moi*, qui ai tout quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisir, pour venir venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse; c'est moi qui viens, armé du bon droit et de la fermeté, démasquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage; et ce traître, *c'est vous*».

Qu'on se forme le tableau de cet homme étonné, stupéfait de ma harangue, à qui la surprise ouvre la bouche et y fait expirer la parole glacée; qu'on voie cette physionomie radieuse, épanouie sous mes éloges, se rembrunir par degrés, ses yeux s'éteindre, ses traits s'allonger, son teint se plomber.

Il voulut balbutier quelques justifications. — «Ne m'interrompez pas, monsieur, vous n'avez rien à me dire, et beaucoup à entendre de moi. Pour commencer, ayez la bonté de déclarer devant monsieur, qui est exprès venu de France avec moi, si par quelque manque de foi, légèreté, faiblesse, aigreur, ou quelque autre vice que ce soit, ma sœur a mérité le double outrage que vous avez eu la cruauté de lui faire publiquement. — Non, monsieur, je reconnais dona Maria, votre sœur, pour une demoiselle pleine d'esprit, de grâces et de vertus. — Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle depuis que vous la connaissez? — Jamais, jamais. — Eh! pourquoi donc, monstre que vous êtes (lui dis-je en me levant), avez-vous eu la barbarie de la traîner à la mort, uniquement parce que son cœur vous préférait à dix autres plus honnêtes et plus riches que vous? — Ah! monsieur, ce sont des instigations, des conseils; si vous saviez... — Cela suffit».

Alors, me retournant vers mon ami: «Vous avez entendu la justification de ma sœur, allez la publier. Ce qui me reste à dire à monsieur n'exige plus de témoins». Mon ami sort; Clavijo, bien plus étonné, se lève à son tour; je le fais rasseoir. «A présent, monsieur, que nous sommes seuls, voici quel est mon projet, et j'espère que vous l'approuverez.

«Il convient également à vos arrangements et aux miens que vous n'épousiez pas ma sœur; et vous sentez que je ne viens pas ici faire le personnage d'un frère de comédie qui veut que sa sœur se marie: mais vous avez outragé à plaisir une femme d'honneur, parce que vous l'avez crue sans soutien en pays étranger; ce procédé est celui d'un malhonnête homme et d'un lâche. Vous allez donc commencer par reconnaître de votre main, en pleine liberté, toutes vos portes ouvertes et vos gens dans cette salle, qui ne nous entendront point, parce que nous parlerons français, que vous êtes un homme abominable qui avez trompé, trahi, outragé ma sœur sans aucun sujet; et, votre déclaration dans mes mains, je pars pour Aranjuez, où est mon ambassadeur; je lui montre l'écrit, je le fais ensuite imprimer; après-demain la cour et la ville en seront inondées: j'ai des appuis considérables ici, du temps et de l'argent; tout sera employé à vous faire perdre votre place, à vous poursuivre de toute manière et sans relâche, jusqu'à ce que le ressentiment de ma sœur apaisé m'arrête et me dise holà.

— Je ne ferai point une telle déclaration, me dit Clavijo d'une voix altérée. — Je le crois, car, peut-être, à votre place, ne le ferais-je pas non plus. Mais voici le revers de la médaille. Écrivez ou n'écrivez pas; de ce moment je reste avec vous; je ne vous quitte plus; je vais partout où vous irez, jusqu'à ce que, impatienté d'un pareil voisinage, vous soyez venu vous délivrer de moi derrière *Buen* Retiro [1]). Si je suis plus heureux que vous, monsieur, sans voir mon ambassadeur, sans parler à personne ici, je prends ma sœur mourante entre mes bras, je la mets dans ma voiture, et je m'en retourne en France avec elle. Si, au contraire, le sort vous favorise, tout est dit pour moi; j'ai fait mon testament avant de partir; vous aurez eu tous les avantages sur nous, permis à vous alors de rire à nos dépens. Faites monter le déjeuner».

Je sonne librement: un laquais entre, apporte le chocolat. Pendant que je prends ma tasse, mon homme absorbé se promène en silence, rêve profondément, prend son parti tout de suite, et me dit:

«Monsieur de Beaumarchais, écoutez-moi. Rien au monde ne peut excuser ma conduite envers mademoiselle votre sœur. L'ambition m'a perdu, mais si j'eusse prévu que dona Maria

[1]) L'ancien palais des rois d'Espagne à Madrid.

eût un frère comme vous, loin de la regarder comme une étrangère isolée, j'aurais conclu que les plus grands avantages devaient suivre notre union. Vous venez de me pénétrer de la plus haute estime, et je me mets à vos pieds pour vous supplier de travailler à réparer, s'il est possible, tous les maux que j'ai faits à votre sœur. Rendez-la-moi, monsieur, et je me croirai trop heureux d'obtenir de vous ma femme et le pardon de tous mes crimes. — Il n'est plus temps, ma sœur ne vous aime plus: faites seulement la déclaration, c'est tout ce que j'exige de vous; et trouvez bon après qu'en ennemi déclaré je venge ma sœur au gré de son ressentiment».

Il fit beaucoup de façons, et sur le style dont je l'exigeais, et sur ce que je voulais qu'elle fût toute de sa main, et sur ce que j'insistais à ce que les domestiques fussent présents pendant qu'il écrirait; mais comme l'alternative était pressante, et qu'il lui restait encore je ne sais quel espoir de ramener une femme qui l'avait aimé, sa fierté se soumit à écrire la déclaration suivante, que je lui dictai en me promenant dans l'espèce de galerie où nous étions.

DÉCLARATION DONT J'AI L'ORIGINAL.

«Je soussigné Joseph Clavijo, garde d'une des archives de la couronne, reconnais qu'après avoir été reçu avec bonté dans la maison de madame Guilbert, j'ai trompé mademoiselle Caron sa sœur, par la promesse d'honneur, mille fois réitérée, de l'épouser, à laquelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à mon manque de foi; qu'au contraire la sagesse de cette demoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect, a toujours été pure et sans tache. Je reconnais que par ma conduite, la légèreté de mes discours, et par l'interprétation qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement outragé cette vertueuse demoiselle, à laquelle je demande pardon par cet écrit fait librement et de ma pleine volonté, quoique je me reconnaisse tout à fait indigne de l'obtenir; lui promettant toute autre espèce de réparation qu'elle pourra désirer, si celle-ci ne lui convient pas. Fait à Madrid, et écrit tout de ma main, en présence de son frère, le 19 mai 1764».

«*Signé*: Joseph Clavijo».

Je prends le papier et lui dis en le quittant: «Je ne suis point un lâche ennemi, monsieur, c'est sans ménagement que

je vais venger ma sœur. Je vous en ai prévenu. Tenez-vous bien pour averti de l'usage cruel que je vais faire de l'arme que vous m'avez fournie. — Monsieur, je crois parler au plus offensé, mais au plus généreux des hommes: avant de me diffamer, accordez-moi le moment de tenter un effort pour ramener encore une fois dona Maria: c'est dans cet unique espoir que j'ai écrit la réparation que vous emportez; mais avant de me présenter, j'ai résolu de charger quelqu'un de plaider ma cause auprès d'elle; et ce quelqu'un c'est vous. — Je n'en ferai rien. — Au moins vous lui direz le repentir amer que vous avez aperçu en moi. Je borne à cela toutes mes sollicitations. A votre refus je chargerai quelque autre personne de me mettre à ses pieds». Je le lui promis.

Mademoiselle de Beaumarchais se laisse fléchir une première fois; mais Clavijo se ravise et déménage plusieurs fois sans avertir Beaumarchais. Celui-ci va se plaindre à l'ambassadeur, au roi lui-même. Clavijo perd sa place; il écrit à Beaumarchais une lettre d'excuses et le prie d'intercéder pour lui. Beaumarchais intercède en effet, mais il n'obtient rien. Quant à sa sœur, il refuse décidément de la donner à un homme dont elle avait tant à se plaindre.

Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794).

Claris de Florian naquit au château de Florian dans les Basses-Cévennes. Reçu parmi les pages du duc de Penthièvre en 1768, il obtint beaucoup de succès et par la suite il devint gentilhomme ordinaire du prince. Pendant la révolution, Florian fut emprisonné comme suspect à cause de son nom. Mis en liberté, il ne put résister à la cruelle impression que la prison avait faite sur lui et mourut à Sceaux. Ses meilleurs titres littéraires sont ses *Fables*. Nous avons encore de lui une *Traduction du Don Quichotte* de *Cervantès*, des *pièces de théâtre* aujourd'hui peu lues, des *nouvelles* et des *romans*: *Estelle et Némorin*, *Numa Pompilius*, etc.

LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES.

«Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien, sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle.
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.

La nature voulut seconder sa tendresse
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir».
L'enfant frappe des mains; la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive,
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, et les petits
En un moment y sont blottis.
Ils disparaissent tous: la mère avec vitesse
S'enfuit en portant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:
«Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils:
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère».

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis: Devine!
Il ne devinait point; c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. «Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne;
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! Votre Altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.

Mon Altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer: l'un d'entre eux tend la main;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents:
«Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte».

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collège.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilège
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur *Denys d'Halicarnasse* [1]),
Et tout ce qu'*Hérodote* et *Tite-Live* ont dit.
Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage)
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
«Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix, c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.

---

[1]) *Denys d'Halicarnasse*, contemporain d'Auguste, et *Hérodote* (484—410 av. J.-C.), célèbres historiens grecs. — *Tite-Live* (59—19 av. J.-C.), célèbre historien latin.

— J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou: que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
— Parbleu! dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants:
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris:
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre».
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
Leur cria: «Je vois bien d'où viennent vos débats:
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes, les hiboux, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons:
Ainsi notre intérêt est souvent la boussole
Que suivent nos opinions».

André-Marie de Chénier (1762-1794).

André Chénier naquit à Constantinople. Son père, homme savant et ingénieux, était consul de France et sa mère était une Grecque, célèbre par son esprit et sa beauté. André vint jeune en France avec son frère Marie-Joseph. Dès sa jeunesse, il manifesta le plus beau talent pour la poésie. Ses études terminées, il embrassa la carrière des armes, puis la diplomatie. Quand éclata la révolution, André Chénier s'opposa de tout son pouvoir aux excès qu'elle faisait présager et voulut même défendre Louis XVI devant la Convention. Il fut arrêté et exécuté en 1794. On a de lui des *idylles*, des *élégies*, des *odes* et des *fragments de poésies diverses*.

L'AVEUGLE[1]).

«Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée[2]) Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant».
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,

[1]) Homère.
[2]) Surnom phrygien d'Apollon.

Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants;
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui:
«Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Emeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois».
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà la main et la prière.
«Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures,
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures:
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager:
Ne me comparez point à la troupe immortelle;
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée»,
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses.
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encor, humide et languissant,
Qui malgré les rameusr se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
«Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.

Je vous salue, enfants, venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone[1]),
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années:
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux[2])
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours:
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont je ne sais où jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante[3]),
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.

---

[1]) Le palmier au pied duquel naquirent Apollon et Diane.
[2]) Cymé ou Cumé, ville d'Eolie.
[3]) Homère, *Iliade*, I, vers 34.

Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds [1].
— Les barbares! j'étais assis près de la poupe:
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante; si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui, tu rendras grâce aux dieux.....
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre;
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne [2],
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!
— Viens, suis-nous à la ville, elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux cloux d'argent te place à nos festins;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder des chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.
— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
Car sur tes bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu:
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;

---

[1]) Orphée.
[2]) Déesse de la Mémoire, et mère des Muses.

J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs;
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux: Souverain Jupiter;
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut! venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses! Vous savez tout, vous déesses; et nous
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous».
Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages.
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles.

LA JEUNE CAPTIVE.

St-Lazare.

«L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine,

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre! éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore».

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive [1]);
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

---

[1]) Mademoiselle de Coigny.

Ces chants, de ma prison, témoins harmonieux,
Feront, à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

IAMBES [1]).

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent, s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi,
Pendus au croc sanglant du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie,
De l'or peut-être à mes bourreaux.
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis, vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre [2])
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune:
Vivez, amis; vivez en paix.

---

[1]) Chénier se plaint, dans cette pièce, de l'abandon où il se croyait laissé par ses amis depuis son arrestation.

[2]) *Bavus* ou *Bavius*, mauvais poète, ennemi de Virgile et d'Horace.

SECONDE PARTIE.

LE XIX^e^ SIÈCLE.

L'avènement d'une nouvelle société devait amener des goûts nouveaux et une nouvelle forme littéraire. Disciples épurés de J.-J. Rousseau, Chateaubriand et madame de Staël donnèrent l'exemple de l'innovation; mais ils eurent d'abord peu d'imitateurs. Sous la République et l'Empire, les esprits, absorbés dans les convulsions politiques et le bruit des batailles, trouvaient peu de temps pour les créations littéraires.

Ce fut pendant les années paisibles de la Restauration que la littérature rentra dans les voies de la réforme, et qu'elle engagea avec l'école dégénérée une lutte acharnée. Les novateurs, désignés par l'appellation de *romantiques*, entreprirent d'y introduire plus d'imagination, de rêverie et de sentiment, de franchise et de naturel. On préféra l'expression précise, le mot propre; la poésie retrouva sa langue, sa couleur, sa mélodie, dans les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, dans les *Odes* de Victor Hugo, dans les *Poëmes* d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset et dans les *Consolations* de Sainte-Beuve.

Les novateurs furent moins heureux au théâtre. Il était difficile de surpasser les chefs-d'œuvre de nos grands dramatistes; on entreprit de faire autrement. Ou voulut introduire chez nous le drame fantastique, dont la Grèce, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne avaient donné des exemples. On s'adressa à l'imagination, faculté jusqu'alors subordonnée à la raison et au goût; et, au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, on créa des personnages fantastiques,

ou bien on transforma les personnages historiques en héros imaginaires.

La prose n'a rien à envier à la poésie: Histoire philosophique, raisonnée et savante; critique littéraire sous toutes ses formes, l'intelligence impartiale et presque enthousiaste des âges précédents; une curiosité expansive et sympathique vers toutes les nobles sources, tel est le caractère des œuvres en prose de notre siècle.

Madame de Staël (1766-1817).

Madame Germaine de Staël était la fille du banquier genevois Necker qui fut ministre des finances sous Louis XVI. Tout enfant, elle assistait dans le salon de son père aux conversations des hommes les plus distingués dans les lettres, les sciences et la politique. A peine mariée au baron de Staël, ambassadeur de Suède, elle publia ses *Lettres sur les caractères et les écrits de J.-J. Rousseau.* Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence, mais sous Bonaparte son crédit baissa. Exilée de Paris, Mme de Staël, qui avait publié le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* et le roman *Delphine*, quitta la France. En 1803 et en 1804 elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle revit encore en 1808, et étudia la littérature du pays avec Gœthe, Wieland, Schiller. Elle alla ensuite en Italie, où elle écrivit *Corinne*, son chef-d'œuvre. Rentrée en France, elle fut de nouveau exilée et son livre de l'*Allemagne* fut saisi par la police impériale. Elle habita successivement le canton de Vaud (Suisse), Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède et Londres. Elle ne revint à Paris qu'en 1815 et y mourut le 14 juillet 1817 sans avoir pu achever ses deux derniers ouvrages: *Dix ans d'exil* et *Considérations sur la Révolution française.*

CORINNE.

Corinne, née en Angleterre d'une mère italienne, ne pouvant supporter ni le climat brumeux ni les habitudes du pays, est venue habiter l'Italie. Poète, musicienne, peintre, elle se fait acclamer. Au moment où elle monte au Capitole pour se faire couronner, un Anglais, Oswald Nelvil, se mêle à la foule qui l'accompagne. Le triomphe de Corinne est complet. Oswald trouve moyen de se lier avec elle et tous deux parcourent l'Italie en parlant d'art, d'histoire et quelquefois d'amour. Bientôt elle lui apprend que, jeune encore, elle a été destinée à être son épouse, mais que lord Nelvil, effrayé du caractère indépendant de la jeune fille, a préféré choisir Lucile, sœur de Corinne, pour être la femme de son fils. A cette nouvelle, Oswald retourne en Angleterre et épouse Lucile. Corinne, qui avait assisté en secret au mariage, revient en Italie et y meurt de chagrin, après avoir fait ses adieux à Nelvil et à Lucile.

LE CAPITOLE.

Corinne se fit conduire au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le Forum. «Je

voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu'il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms; mais leur harmonie, mais leur antique dignité cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandais l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeurait? *A la Roche Tarpéienne*, me répondit-elle; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination».

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole. Ils viennent d'Égypte; les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di leon, quando si posa [1])

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'il donnait ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds; mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule, est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le

[1]) A la manière du lion, quand il se repose. *(Dante.)*

nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire: *Conduisez-moi sur les bords du Tibre, traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire, et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles, pour les criminels d'État, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritaient parfois des égards, puisqu'il pouvait y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons: on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne; au pied de cette roche, l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des faibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme: *Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Véies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Véies même.*

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois, lorsqu'elles méritaient le nom de *monts escarpés.* Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparaient les collines se sont presque comblées par le temps et par les ruines des édifices; mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles [1]) et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou

[1]) Le mont Citorio et le mont Testacio.

plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, au moral comme au physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines [1]), non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme: après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude; les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'églises sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même, et de la ranimer dans les autres.

---

[1]) Le Janicule, le Vatican et le Pincio.

DERNIER CHANT DE CORINNE.

Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens! Déjà la nuit s'avance à mes regards, mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant la nuit? Des milliers d'étoiles le décorent; il n'est, de jour, qu'un désert. Ainsi les ombres éternelles révèlent d'innombrables pensées que l'éclat de la prospérité faisait oublier. Mais la voix qui pourrait en instruire s'affaiblit par degrés; l'âme se retire en elle-même, et cherche à rassembler sa dernière chaleur.

Dès les premiers jours de ma jeunesse, je promis d'honorer ce nom de Romaine, qui fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez permis la gloire, ô vous, nation libérale, qui ne bannissez point les femmes de son temple, vous qui ne sacrifiez point des talents immortels aux jalousies passagères, vous qui toujours applaudissez à l'essor du génie: ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant sans dépouilles, qui puise dans l'éternité pour enrichir le temps!

Quelle confiance m'inspiraient jadis la nature et la vie! Je croyais que tous les malheurs venaient de ne pas assez penser, de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvait goûter d'avance la félicité céleste, qui n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance dans l'amour.

Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse; non, ce n'est point elle qui m'a fait verser les pleurs dont la poussière qui m'attend est arrosée. J'aurais rempli ma destinée, j'aurais été digne des bienfaits du ciel, si j'avais consacré ma lyre retentissante à célébrer la bonté divine, manifestée par l'univers.

Vous ne rejetez point, ô mon Dieu! le tribut des talents. L'hommage de la poésie est religieux, et les ailes de la pensée servent à se rapprocher de vous.

Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien de limité dans la religion. Elle est l'immense, l'infini, l'éternel, et loin que le génie puisse détourner d'elle, l'imagination, de son premier élan, dépasse les bornes de la vie, et le sublime, en tout genre, est un reflet de la Divinité.

Ah! si je n'avais aimé qu'elle, si j'avais placé ma tête dans le ciel à l'abri des affections orageuses, je ne serais pas brisée avant le temps; ces fantômes n'auraient pas pris la place de mes brillantes chimères. Malheureuse! mon génie, s'il subsiste encore, se fait sentir seulement par la force de ma douleur; c'est sous les traits d'une puissance ennemie qu'on peut encore le reconnaître.

Adieu donc, mon pays, adieu donc, la contrée où je reçus le jour. Souvenirs de l'enfance, adieu! Qu'avez-vous à faire avec la mort? Vous qui dans mes écrits avez trouvé des sentiments qui répondaient à votre âme, ô mes amis, dans quelque lieu que vous soyez, adieu. Ce n'est point pour une indigne cause que Corinne a tant souffert; elle n'a pas du moins perdu ses droits à la pitié.

Belle Italie! c'est en vain que vous me promettez tous vos charmes, que pourriez-vous pour un cœur délaissé? Ranimeriez-vous mes souhaits pour accroître mes peines? Me rappelleriez-vous le bonheur pour me révolter contre mon sort?

C'est avec douceur que je m'y soumets. O vous qui me survivrez! quand le printemps reviendra, souvenez-vous combien j'aimais sa beauté; que de fois j'ai vanté son air et ses parfums; rappelez-vous quelquefois mes vers, mon âme y est empreinte; mais des muses fatales, l'amour et le malheur, ont inspiré mes derniers chants.

Quand les desseins de la Providence sont accomplis sur nous, une musique intérieure nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible; il porte des ailes blanches, bien qu'il marche entouré de la nuit; mais avant sa venue, mille présages l'annoncent.

Si le vent murmure, on croit entendre sa voix. Quand le jour tombe, il y a de grandes ombres dans la campagne, qui semblent les replis de sa robe traînante. A midi, quand les possesseurs de la vie ne voient qu'un ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, celui que l'ange de la mort réclame aperçoit dans le lointain un nuage qui va bientôt couvrir la nature entière à ses yeux.

Espérances, jeunesse, émotions du cœur, c'en est donc fait. Loin de moi des regrets trompeurs: si j'obtiens encore quelques larmes, si je me crois encore aimée, c'est parce que je vais disparaître, mais si je ressaisissais la vie, elle retournerait bientôt contre moi tous ses poignards. Et vous, Rome, où mes cendres seront transportées, pardonnez, vous qui avez tant vu mourir, si je rejoins d'un pas tremblant vos ombres illustres; pardonnez-moi de me plaindre. Des sentiments, des pensées peut-être nobles, peut-être fécondes, s'éteignent avec moi, et de toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière.

N'importe, obéissons. Le grand mystère de la mort, quel

qu'il soit, doit donner du calme. Vous m'en répondez, tombeaux silencieux! vous m'en répondez, divinité bienfaisante! J'avais choisi sur la terre, et mon cœur n'a plus d'asile. Vous décidez pour moi, mon sort en vaudra mieux.

L'ALLEMAGNE.

GŒTHE.

Gœthe pourrait représenter la littérature allemande tout entière; non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs à lui sous quelques rapports, mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part.

Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation; et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer. On peut présenter quelques exemples d'hommes de génie taciturnes: la timidité, le malheur, le dédain ou l'ennui, en sont souvent la cause; mais en général l'étendue des idées et la chaleur de l'âme doivent inspirer le besoin de se communiquer aux autres; et ces hommes, qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête; et les inconvénients mêmes de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

Ce qu'on nous raconte de l'entretien de Diderot pourrait donner quelque idée de celui de Gœthe; mais, si l'on en juge par les écrits de Diderot, la distance doit être infinie entre ces deux hommes. Diderot est sous le joug de son esprit; Gœthe domine même son talent: Diderot est affecté, à force de vouloir faire effet; on aperçoit le dédain du succès dans Gœthe, à un degré qui plaît singulièrement, alors même qu'on s'impatiente de sa négligence. Diderot a besoin de suppléer, à force de philanthropie, aux sentiments religieux qui lui

manquent; Gœthe serait plus volontiers amer que doucereux; mais ce qu'il est avant tout, c'est naturel; et sans cette qualité, en effet, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre?

Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante qui lui inspira Werther, mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre: il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve; le temps l'a rendu spectateur. Quand il avait encore une part active dans les scènes des passions, quand il souffrait lui-même par le cœur, ses écrits produisaient une impression plus vive.

Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné, et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs; peut-être n'aurait-il pas eu cette opinion dans sa première jeunesse; peut-être alors était-il possédé par son génie, au lieu d'en être le maître; peut-être sentait-il alors que le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'imagination qui l'anime, et ne peut la juger sans la perdre.

Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de roide à l'auteur de Werther; mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie: c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel, car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité; c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations; il fait tomber à plomb son regard d'aigle sur les objets qu'il observe; s'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

Gœthe se plaît, dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissus lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer.

Lorsque dans ses fictions il inspire de l'intérêt pour un caractère, bientôt il montre les inconséquences qui doivent en détacher. Il dispose du monde poétique, comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, on aurait peur d'un genre de supériorité qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès.

J'ai dit que Gœthe possédait à lui seul les traits principaux du génie allemand; on les trouve tous en lui à un degré éminent: une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, grâce plus originale que celle que donne l'esprit de société; enfin une sensibilité quelquefois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur destinée monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événements véritables. Si Gœthe était Français, on le ferait parler du matin au soir: tous les auteurs contemporains de Diderot allaient puiser des idées dans son entretien, et lui donnaient une jouissance habituelle par l'admiration qu'il inspirait. En Allemagne, on ne sait pas dépenser son talent dans la conversation; et si peu de gens, même parmi les plus distingués, ont l'habitude d'interroger et de répondre, que la société n'y compte pour presque rien; mais l'influence de Gœthe n'en est pas moins extraordinaire. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'était lui qui l'eût mise. L'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal; car il n'y a que la puissance, dans quelque genre que ce soit, que les hommes craignent assez pour l'aimer de cette manière.

SCHILLER.

Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite; ces deux qualités devraient être inséparables, au

moins dans un homme de lettres. La pensée ne peut être mise à l'égal de l'action que quand elle réveille en nous l'image de la vérité; le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans la conduite. Les actions, même trompeuses, restent encore des actions, et l'on sait à quoi se prendre pour les juger ou pour les haïr, mais les ouvrages ne sont qu'un amas fastidieux de vaines paroles, quand ils ne partent pas d'une conviction sincère.

Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse: celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin; et jamais aucune considération tirée, ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits; car ses écrits étaient lui; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé. Sans doute, Schiller ne pouvait pas être exempt d'amour-propre. S'il en faut pour aimer la gloire, il en faut même pour être capable d'une activité quelconque; mais rien ne diffère autant dans ses conséquences que la vanité et l'amour de la gloire: l'une tâche d'escamoter le succès; l'autre veut le conquérir; l'une est inquiète d'elle-même et ruse avec l'opinion; l'autre ne compte que sur la nature et s'y fie pour tout soumettre. Enfin, au-dessus même de l'amour de la gloire, il y a encore un sentiment plus pur, l'amour de la vérité, qui fait des hommes de lettres comme les prêtres guerriers d'une noble cause; ce sont eux qui désormais doivent garder le feu sacré, car de faibles femmes ne suffiraient plus comme jadis pour le défendre.

C'est une belle chose que l'innocence dans le génie et la candeur dans la force. Ce qui nuit à l'idée qu'on se fait de la bonté, c'est qu'on la croit de la faiblesse; mais quand elle est unie au plus haut degré de lumière et d'énergie, elle nous fait comprendre comment la Bible a pu nous dire que Dieu

fit l'homme à son image. Schiller s'était fait tort, à son entrée dans le monde, par des égarements d'imagination; mais avec la force de l'âge il reprit cette pureté sublime qui naît des hautes pensées. Jamais il n'entrait en négociation avec les mauvais sentiments. Il vivait, il parlait, il agissait comme si les méchants n'existaient pas; et quand il les peignait dans ses ouvrages, c'était avec plus d'exagération, et moins de profondeur que s'il les avait vraiment connus. Les méchants s'offraient à son imagination comme un obstacle, comme un fléau physique; et peut-être en effet qu'à beaucoup d'égards ils n'ont pas une nature intellectuelle; l'habitude du vice a changé leur âme en un instinct perverti.

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible, que le talent seul enflammait; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité, animaient son génie; et dans l'analyse de ses ouvrages, il sera facile de montrer à quelle vertu ses chefs-d'œuvre se rapportent. On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine; mais quand on veut prendre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante ; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé; je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres; il ne se refusa point à me combattre, et sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots; je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé, dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. M^me^ de Wolzogen, une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait: *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre? n'approchait-il pas du séjour des justes? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent?

Chateaubriand (1768—1848).

François-René, vicomte de Chateaubriand, né à Saint-Malo d'une famille noble, était capitaine lors de la révolution. Il quitta la France pour le Nouveau-Monde en 1791, et visita l'Amérique du Nord. De retour en Europe en 1792, il rejoignit l'armée des émigrés à Coblentz. Blessé à Thionville, il passa en Angleterre. Il avait ébauché en Amérique les *Natchez*, il publia à Londres son *Essai sur les révolutions*, 1797. En 1800 *Atala* parut, et l'année suivante le *Génie du christianisme*, où nous trouvons l'épisode de René. En 1806 il visita la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte, qu'il peignit dans ses *Martyrs*. Chateaubriand fut élu membre de l'Institut en 1811; au retour des Bourbons il fut nommé ambassadeur de France en Suède. La seconde Restauration le vit ministre d'Etat et pair de France. Il nous a laissé l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les *Mémoires d'outre-tombe*, etc. Il mourut à Paris en 1848.

Dans le **Génie du christianisme**, Chateaubriand veut prouver que de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, qu'elle favorise le génie, épure le goût.

ATALA (1800).

Le sauvage américain Chactas, qui a vu la cour de Louis XIV, est retourné dans son pays et fait à un Français qu'il a rencontré le récit des aventures de sa jeunesse. Prisonnier des Peaux-Rouges, il fut délivré par la fille du chef, Atala, mais il refusa de partir sans elle; on le condamna à être brûlé, et il allait être exécuté. Nous laissons la parole à Chactas.

Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village s'élevait un bois sombre de cyprès et de sapins appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments, dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage

d'un peuple maintenant inconnu [1]). Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe: tout se prépare pour ma mort. On plante le poteau; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort:

«Je ne crains point les tourments, je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie, je vous méprise plus que des femmes. Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur».

Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis: «Frère, je te remercie».

Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les peuples ne quittèrent point le *Bois du sang;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit avance; les chants et les danses cessent par degrés; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages errants; tout s'endort: à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix, succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit; car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le crois-

---

[1]) Des *Artèques* qui précédèrent les Mexicains dans la domination du pays. On a retrouvé de nombreux monuments élevés par eux, et même une histoire de leurs migrations figurée dans un dessin bizarre.

sant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée: Atala semblait un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étais voué aux flammes, plutôt que de la quitter!.. m'abandonner au moment du supplice!... Et pourtant je sentais que je mourrais avec joie pour elle.

Il est dans les extrêmes plaisirs, un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide; dans les grandes douleurs, au contraire, il y a je ne sais quoi de pesant, qui nous endort; des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer, la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer, jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait, mais il paraissait impossible de la rompre, sans toucher un guerrier qui la couvrait toute entière de son corps. Atala y porte la main: le guerrier se lève à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche, en fermant les yeux, et en invoquant son manitou: le lien est brisé. Je me lève, je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des sauvages endormis dans l'ombre; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des sauvages avec des flambeaux: nous précipitons notre course.

Quand l'aurore se leva sur les Apalaches [1]), nous étions déjà loin.

Atala me remit l'arc et les flèches qu'elle avait eu soin d'apporter, ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec

[1]) Montagnes qui dépendent de la chaîne des monts Alleghanys.

une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. «C'est un baume, lui dis-je, que tu répands sur ma plaie.—Je crains plutôt que ce ne soit un poison, répondit-elle». Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux.

L'ivresse qui dure longtemps chez les sauvages et qui est pour eux une espèce de maladie les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. Ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé, mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile [1]) en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche, qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elle l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alleghanys, et nous atteignîmes une des branches du Tenessee, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je construisis un canot que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

Le village indien de Sticoe, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire: nous laissions à droite la vallée du Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve

[1]) L'étoile polaire.

qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien, qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts.

Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène, quand tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie: elle chantait la patrie absente.

«Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

«Si le geai bleu du Meschacebé disait à la nonpareille des Florides: Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? n'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts? Oui, répondrait la nonpareille fugitive, mais mon nid est dans le jasmin: qui me l'apportera? et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

«Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

«Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité: le maître fait un geste de la main; le voyageur reprend son arc, et retourne au désert!

«Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!

«Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis, et les charmes de la religion!

«Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères!»

Ainsi chantait Atala: rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillies par

un faible écho, qui les redit à un second plus faible, celui-ci à un troisième plus faible encore. C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes; la lune de feu [1]) avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel! Bientôt les roulements d'un tonnerre, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord et de nous retirer dans une forêt.

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax [2]), et parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles [3]), des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds, comme des filets. Le sol spongieux [4]) tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnette bruissaient de toutes parts; et les loups, les carcajous [5]), les petits tigres, qui se venaient cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

Cependant l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Soudain la nue se déchire et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant roule les nuages sur les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux et magnifique spectacle! Le feu se communique aux forêts; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres. Du sein de cet horrible chaos s'élève un mugissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, les détonations de l'incendie et la chute des tonnerres, qui sifflent en s'éteignant dans les eaux.

---

[1]) *Mois de juillet.*

[2]) Plante sarmenteuse et grimpante. La salsepareille en est une espèce.

[3]) Sorte de fève-haricot.

[4]) Mou et compressible comme une éponge.

[5]) Espèce de blaireau du Labrador.

Le grand Esprit le sait! Dans ce moment, je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de pluie.

Atala raconte à Chactas l'histoire de sa naissance. Son père était un sauvage, mais sa mère était Espagnole et chrétienne.

. . . Tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise!... dans le silence qui succède à ce grand déchirement, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant, un chien aboie dans le lointain; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds: un vieux solitaire, portant une lanterne, le suit à travers les ténèbres de la forêt. «La Providence soit bénie! s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. Il y a bien longtemps que je vous cherche! Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu! comme ils sont jeunes! Pauvres enfants! comme ils ont dû souffrir! Allons, j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme. Voici un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres! Sa miséricorde est bien grande et sa bonté est infinie».

Le père Aubry eût été en effet la Providence du jeune couple; par malheur Atala, persuadée que par suite d'un vœu de sa mère, il ne lui serait jamais permis d'épouser Chactas, s'était empoisonnée avant de fuir avec lui.

LES MARTYRS.

Chateaubriand avait avancé que le merveilleux du christianisme, c'est-à-dire l'intervention de Dieu et des anges, produirait plus d'effet en poésie que le merveilleux païen employé par Homère; il voulut le prouver par un exemple, de là les *Martyrs*.

L'auteur choisit, dans ce but, le moment où les deux religions sont encore en présence, le troisième siècle de notre ère. Il oppose la famille d'un prêtre d'Homère restée fidèle à la religion du grand poète à une famille chrétienne, puis il fait passer successivement devant le lecteur les grands événements de l'histoire et les personnages illustres qui vivaient à cette époque ou à une époque rapprochée. On remarque surtout dans ce poème le tableau plus grave de la famille chrétienne, l'épisode de la druidesse Velléda dans les Gaules, et ce livre où l'auteur décrit les mœurs des Francs et fait le récit d'une bataille perdue par eux.

FUITE DE CYMODOCÉE.

Cymodocée, fille du prêtre Homère et fiancée au chrétien Eudore, mais non encore baptisée, s'était réfugiée à Jérusalem pour échapper à une persécution. Elle sut bientôt qu'elle n'y était plus en sûreté et résolut de fuir sous la conduite du sage Dorothé.

A l'extrémité du palais, du côté de la montagne de Sion, s'ouvrait une porte cachée qui conduisait au Calvaire: Dorothé, suivi de Cymodocée, entr'ouvre doucement cette porte; il avance la tête et n'aperçoit rien au dehors. Il prend la main de Cymodocée; ils sortent du palais; tantôt ils se glissent lentement à travers des ruines; tantôt ils précipitent leurs pas dans des lieux moins embarrassés; quelquefois ils entendent marcher sur leurs traces, et ils se cachent parmi des débris; quelquefois ils sont arrêtés par l'éclat des armes d'un soldat qui rôde au milieu des ténèbres. Le bruit de l'incendie et les clameurs confuses de la foule s'élèvent au loin derrière eux; ils franchissent la vallée déserte qui sépare la colline du Calvaire de la montagne de Sion.

Dans les flancs de cette montagne s'ouvrait une route inconnue; l'entrée en était fermée par des buissons d'aloès et des racines d'oliviers sauvages. Dorothé écarte ces obstacles et pénètre dans le souterrain; il frappe les veines d'un caillou, allume une branche de cyprès, et à la clarté de cette torche, il s'enfonce sous des voûtes ténébreuses avec Cymodocée. David avait jadis pleuré son péché dans ces lieux; de toutes parts on voyait sur les murs des vers écrits de la main du monarque pénitent, lorsqu'il versa ses larmes immortelles [1]). Sa tombe occupait le milieu du souterrain, et portait encore, gravées sur sa base, une houlette, une harpe et une couronne [2]). La terreur du présent, le souvenir du passé, cette montagne dont le sommet vit le sacrifice d'Abraham et dont les flancs gardent le cercueil du roi prophète, tout agitait les cœurs des deux chrétiens; ils sortent bientôt de ces détours et se trouvent au milieu des montagnes, dans le chemin de Bethléem; ils traversent les champs silencieux de Rama, où Rachel ne voulut point être consolée [3]), et viennent se reposer au berceau du Messie.

---

[1]) *Ses larmes immortelles*, c'est-à-dire lorsqu'il écrivit les *psaumes* dans lesquels il exhale sa douleur, et qui sont en effet de la plus magnifique poésie.

[2]) Sa houlette de berger, sa harpe dont il jouait auprès de Saül, et sa couronne royale.

[3]) Allusion à un passage de l'Ecriture.

Bethléem était entièrement désert; les chrétiens avaient été dispersés. Cymodocée et son guide entrent dans la Crèche; ils admirent cette grotte où le roi des cieux voulut naître, où les anges, les bergers et les mages le vinrent adorer, où toute la terre doit un jour apporter les hommages...

Le soleil approche de la fin de son cours; Dorothé sort avec la fille de Démodocus, dans l'espoir de rencontrer quelque berger; il aperçoit un homme qui descend la montagne d'Engaddi [1]): une ceinture de jonc était nouée autour de ses reins; sa barbe et ses cheveux croissaient en désordre; ses épaules étaient chargées d'une corbeille pleine de sable, qu'il portait péniblement à l'entrée d'une grotte. Aussitôt qu'il découvre les voyageurs, il jette son fardeau, et fixant sur eux des regards indignés:

«Délices de Rome, s'écrie-t-il, vains fantômes du démon, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Évanouissez-vous, esprits des ténèbres! armé de la pénitence, je découvre vos pièges et je me ris de vos efforts [2])».

Il dit, et comme l'aigle marin qui plonge au fond des eaux, il s'élance dans la grotte. Dorothé reconnaît un chrétien à ce langage; il s'avance et parle à travers l'ouverture du rocher:

«Nous ne sommes point des fantômes des ténèbres, nous sommes des chrétiens fugitifs; daignez nous donner l'hospitalité... Cette femme, ajouta-t-il, est une catéchumène qui fait l'apprentissage des pleurs que Jésus-Christ demande à ses servantes. Elle est Grecque, elle se nomme Cymodocée; elle est fiancée à Eudore, défenseur des chrétiens, dont le nom sera peut-être parvenu jusqu'à vous; je suis Dorothé, premier officier du palais de Dioclétien».

Le solitaire s'élance hors de la grotte, comme un athlète qui, le front ceint d'une couronne d'olivier, paraît aux jeux d'Olympie.

«Entrez dans ma grotte, s'écrie-t-il, épouse de mon ami!»

Le solitaire se nomme, Cymodocée reconnaît en lui cet ami d'Eudore, qui s'entretenait avec lui au tombeau de

---

[1]) Près de l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte.

[2]) Les anachorètes qui se retiraient dans les déserts pour faire pénitence étaient souvent poursuivis par les souvenirs du monde qu'ils avaient quitté, et le désir d'y retourner; aussi fuyaient-ils jusqu'à l'apparence de la tentation. La corbeille de sable brûlant portée par le solitaire, avait pour but de calmer ses regrets du monde en les distrayant par la fatigue.

Scipion. Dorothé, qui avait connu Jérôme à la cour [1]), contemple avec étonnement cet anachorète exténué de veilles et d'austérités, jadis brillant disciple d'Épicure [2]). Il le suit au fond de son antre; on n'y voyait que la Bible, une tête de mort et quelques feuilles éparses de la traduction des livres saints. Bientôt tout est éclairci entre les deux chrétiens et la jeune pèlerine. Mille souvenirs les attendrissent, mille histoires touchantes font couler leurs pleurs; ils ressemblent à ces ruisseaux qui, descendus de diverses montagnes, viennent mêler leurs eaux dans une même vallée.

«Mes erreurs, dit Jérôme, ont amené ma pénitence, et désormais je ne sortirai plus de Bethléem. Le berceau du Sauveur sera ma tombe».

Jérôme apprend que Cymodocée n'est pas encore baptisée, et il veut la baptiser lui-même dans le Jourdain.

Déjà elle avait quitté la grotte de Bethléem avec Dorothé. Elle marchait au lever du jour par des lieux âpres et stériles. Jérôme, vêtu comme saint Jean dans le désert, montrait le chemin à la catéchumène. Bientôt ils arrivent au dernier rang des montagnes de Judée, qui bordent les eaux de la mer Morte et la vallée du Jourdain.

Deux hautes chaînes de montagnes, s'étendant du nord au midi, sans détours, sans sinuosités, s'offrent aux yeux des voyageurs. Du côté de la Judée, ces montagnes sont des monceaux de craie et de sable qui imitent la forme des faisceaux d'armes, des drapeaux ployés ou des tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont de noirs rochers perpendiculaires qui versent à la mer Morte des torrents de soufre et de bitume. Le plus petit oiseau du ciel n'y trouverait pas un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé...

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes présente un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre

---

[1]) Saint Jérôme s'était en effet retiré à Bethléem, où il vivait comme l'auteur le représente. C'est là qu'il composa une partie de ses ouvrages et qu'il écrivit entre autres cette traduction latine de la Bible, qui sert de règle à l'Eglise romaine. Né en 331, il mourut en 420.

[2]) Il avait, en effet, adopté d'abord les idées d'Epicure et s'était ardemment livré aux plaisirs.

privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée [1]) ; au lieu de villages on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue point son cours au milieu de l'arène, mais il est bordé de saules et de roseaux où se cache l'Arabe qui attend la dépouille du voyageur et du pèlerin.

«Vous voyez, dit Jérôme à ses deux hôtes étonnés, des lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel; ce fleuve est le Jourdain, ce lac est la mer Morte; elle vous paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein ont empoisonné ses flots [2]). Ses abîmes sont solitaires et sans aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. Ici le ciel est embrasé des feux qui consumèrent Gomorrhe...»

En parlant ainsi, ils descendaient dans la vallée du Jourdain. Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueille sur un arbrisseau un fruit semblable à un citron doré [3]); mais lorsqu'elle le porte à sa bouche, elle le trouve rempli d'une cendre amère et calcinée.

«C'est l'image des plaisirs du monde!» s'écrie le solitaire. Et il continue son chemin en secouant la poussière de ses pieds.

Cependant les pèlerins s'avançaient vers un bois de tamarins et d'arbres de baume, qui croissait au milieu d'une arène blanche et fine [4]); tout à coup Jérôme s'arrête et montre à Dorothé, presque sous ses pas, quelque chose en mouvement dans l'immobilité du désert; c'était un fleuve

---

[1]) Le sol de tout le pays est complètement imprégné de sel; comme il est fort au-dessous du niveau de la Méditerranée, on suppose que les eaux ont été autrefois plus abondantes dans ce bassin, qui s'est graduellement asséché, peut-être à l'époque de la catastrophe de Sodome.

[2]) On peut voir dans la Bible le récit de la catastrophe qui engloutit les cinq villes bâties aux lieux où est aujourd'hui la mer Morte. Les eaux de cette mer sont imprégnées de bitume et si lourdes que le corps humain y surnage naturellement. On a, du reste, exagéré l'infertilité du sol de cette contrée. En quelques points la végétation est luxuriante. Il y a des oiseaux sur les bords de la mer Morte.

[3]) Ce fruit est célèbre dans les légendes du moyen-âge.

[4]) Sable. Ce mot est peu employé dans ce sens.

jaune, profondément encaissé, qui roulait avec lenteur une onde épaisse. L'anachorète salue le Jourdain.

Jérôme descend dans le fleuve. Cymodocée y descend après lui. Dorothé, unique témoin de cette scène, se met à genoux sur la rive. Il sert de père spirituel à Cymodocée et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se divisent autour de la chaste catéchumène, comme ils se partagèrent au même lieu autour de l'arche sainte. Les plis de sa robe virginale, entraînés par le courant, s'enflent au loin derrière elle ; elle incline la tête devant Jérôme, et d'une voix qui charme les roseaux du Jourdain, elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'anachorète, puisant l'eau régénératrice avec une coquille du fleuve, la verse, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, sur le front de la fille d'Homère. Ses cheveux dénoués tombent des deux côtés de sa tête sous le poids de l'onde rapide qui suit et déroule leurs anneaux: ainsi la douce pluie du printemps humecte les jasmins fleuris et glisse le long de leurs tiges parfumées.

Béranger (1780-1857).

Pierre-Jean de Béranger, le plus populaire de nos poètes contemporains, est né à Paris d'une famille pauvre. Il fit son éducation presque tout seul, par la lecture. En 1809, il obtint une place de commis expéditionnaire dans les bureaux du ministère de l'instruction publique; il la perdit en 1821, après la publication de son second recueil de chansons. En 1830, ses amis arrivèrent au pouvoir, et lui offrirent des places et des honneurs; Béranger refusa tout, et resta *chansonnier*.

Béranger a publié quatre recueils de *chansons*. Tantôt il célébra la gloire et les malheurs de la patrie, les grandeurs et les infortunes de la famille impériale, l'humanité, la liberté, l'égalité; tantôt il chansonne la royauté des Bourbons, les nobles, les courtisans, les jésuites, le clergé, les vieux usages du passé. Ses chansons, à la portée de tous les esprits, exercèrent une grande influence sur la révolution de 1830.

L'ORAGE (1821).

Chers enfants, dansez, dansez;
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

A l'ombre de vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs;
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux,
L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse:
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Vos pères ont eu bien des peines,
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire:
Ce fut tout leur bonheur.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira:
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Enfants, l'orage, qui redouble,
Du sort présage le courroux.

Le sort ne vous cause aucun trouble,
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez! etc.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps:
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
«Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai!
Il me dit: Bonjour, ma chère!
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère,
Il vous a parlé?

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;

On admirait le cortège!
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux:
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour nous, grand'mère!
Quel beau jour pour nous!

— Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte,
J'ouvre: bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte!
Il s'assied où me voilà,
S'écriant: Ah! quelle guerre!
Ah! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là!

— J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits:
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encore, grand'mère,
Vous l'avez encor?

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître:
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira».

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: «Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

«Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine...
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

«L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure...
De son amour ne me parlez-vous pas?

«Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?...
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

«Sur leur corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas...
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?»

LE CHANT DU COSAQUE.

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez! soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.

Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle:
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Casimir Delavigne (1794-1843).

Jean-François-Casimir Delavigne était fils d'un marchand du Havre. A vingt-trois ans il publia, sous le nom de *Messéniennes*, trois chants funèbres où il déplorait les revers de la patrie. Ils furent suivis de quatorze autres: le poète chanta successivement *la Vie* et *la Mort de Jeanne d'Arc*, *l'Insurrection de la Grèce* et celle de *l'Italie*, *la Mort de Napoléon*, etc. Ce qui distingue les *Messéniennes*, c'est une versification brillante, un style élégant; mais l'auteur manque de la verve, de la chaleur et de la passion qui font les grands poètes lyriques.

En 1819, C. Delavigne donne *les Vêpres siciliennes*, sa première tragédie, qui eut un succès prodigieux. Puis vinrent successivement le *Paria*, *Marino Faliero*, *Louis XI*, peinture énergique des angoisses d'un tyran, chef-d'œuvre de l'auteur; *les Enfants d'Edouard*, nouvelle peinture de la tyrannie d'un monstre; *Une Famille au temps de Luther*; et *la Fille du Cid* ou les derniers combats et la mort du héros de l'Espagne.

Les succès de C. Delavigne n'ont pas été moins grands dans la comédie que dans la tragédie. En 1820, il écrivit *les Comédiens* pour se venger des acteurs du Théâtre-Français qui avaient refusé de jouer *les Vêpres siciliennes;* et, dans les années suivantes, *l'Ecole des vieillards*, une des meilleures comédies de notre époque; *la Princesse Aurélie* et *la Popularité*. Il a écrit enfin des *poésies diverses* et des *ballades*.

Les **Vêpres siciliennes**, c'est le massacre des Français en 1282 par les Siciliens pour venger le meurtre de Conradin, un de leurs gouverneurs.

Louis XI se meurt dans son château. Dévoré de remords, haï de ses sujets, il tâche de se faire illusion qu'il vivra et que son peuple l'aime. Son plus cruel ennemi est le fils du duc de Nemours, qui veut venger son père mort sur l'échafaud. Sous un nom d'emprunt, Nemours pénètre dans le château pour poignarder le roi. En entrant dans la salle d'attente, il rencontre Marie Commines, sa compagne d'enfance, qui le reconnaît et pousse un cri de surprise. Nemours entre, il apporte un défi du duc de Bourgogne. Louis frémit de colère, se calme et appelle Tristan l'ermite. Ils décident que l'envoyé périra. Le cri de surprise de Marie a été

entendu, la jeune fille interrogée essaie de sauver le duc, mais il est arrêté et jeté en prison. Il s'évade, grâce au médecin du roi, Coitier. Louis, qui ne veut pas mourir, appelle saint François de Paule, auquel il se confesse. Celui-ci pose comme condition de l'absolution que le roi brise les fers des innocents. Louis refuse, le moine se retire. Dans ce moment Nemours sort de derrière les rideaux et s'élance sur le roi, le poignard à la main. Louis XI demande grâce et pardon, le duc se retire, laissant le roi à sa conscience. Il va expirer, mais avant de mourir il envoie Tristan tuer Nemours, puis, à la sollicitation de saint François, il fait grâce, mais trop tard. Tristan arrive et apporte la nouvelle de la mort du duc. Louis XI expire avec un crime de plus pour augmenter ses remords.

Les **Enfants d'Édouard**, c'est l'histoire de l'assassinat des enfants d'Edouard IV, roi d'Angleterre, par Richard de Glocester, leur oncle.

LOUIS XI.

ACTE IV. SCÈNE IV. — COITIER (MÉDECIN DU ROI), LOUIS.

LOUIS.

Ne crois pas éviter le sort que tu mérites:
Tu l'auras; mes tourments, c'est toi qui les irrites.
A braver ma fureur leur excès t'enhardit.
Mais je t'écraserai.

COITIER, *froidement*.

Vous l'avez déjà dit,
Sire, faites-le donc.

LOUIS.

Certes, je vais le faire.
Ton faux savoir n'est bon qu'à tromper le vulgaire.
Ton art! j'en ris; tes soins! que me font-ils, tes soins?
Rien. Je m'en passerai; je n'en vivrai pas moins.
Je veux: ma volonté suffit pour que je vive;
Je le sens, j'en suis sûr.

COITIER.

Alors, quoi qu'il arrive,
Essayez-en.

LOUIS.

Oui, traître, oui, le saint que j'attends
Peut réparer d'un mot les ravages du temps.
Il va ressusciter cette force abattue;
Son souffle emportera la douleur qui me tue.

COITIER.

Qu'il se hâte.

LOUIS.

Pour toi, privé de jour et d'air,
Captif, le corps plié sous un réseau de fer,

Tu verras, à travers les barreaux de ta cage,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.

COITIER.

D'accord.

LOUIS.

Tu le verras.

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, *avec émotion.*

Faux ami,
M'as-tu trouvé pour toi généreux à demi?
Va, tu n'es qu'un ingrat!

COITIER.

Ce fut pour ne pas l'être
Que je sauvai Nemours.

LOUIS.

L'assassin de ton maître;
Lui qui voulait ma perte!

COITIER.

En chevalier: son bras
Combat, quand il se venge, et n'assassine pas.
Je devais tout au père, et me tiendrais infâme,
Si ses bienfaits passés ne vivaient dans mon âme.

LOUIS.

Mais les miens sont présents, et tu trahis les miens,
Tu le trompes, ce roi qui t'a comblé de biens.
De quel prix n'ai-je pas récompensé tes peines?
De l'or, je t'en accable et tes mains en sont pleines.
Je donne sans compter, comme un autre promet:
Nemours, pour être aimé, fit-il plus?

COITIER.

Il m'aimait.
Vous, quels sont-ils vos droits à ma reconnaissance?
Dieu merci! nous traitons de puissance à puissance;
L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret:
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez; ce n'est plus qu'un contrat:
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette,
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.

On paye un courtisan, on paye un serviteur;
Un ami, sire, on l'aime; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras,
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas:
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et, parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire: Ingrat, tu m'as trahi!

LOUIS, *d'une voix caressante.*

Eh bien! mon bon Coitier, je t'aimerai, je t'aime.

COITIER.

Pour vous.

LOUIS.

Sans intérêt. Ma souffrance est extrême,
J'en conviens; mais le saint peut me guérir demain.
C'est donc par amitié que je te tends la main:
De tels nœuds sont trop doux pour que rien les détruise.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER, PUIS FRANÇOIS DE PAULE.

OLIVIER.

Sire, François de Paule attend qu'on l'introduise.

LOUIS.

(*Montrant Coitier.*)
Entrez. Voyez, mon père, il a bravé son roi
Et je lui pardonnais. Coitier, rentre chez toi,
(*En le conduisant jusqu'à son appartement.*)
Sur la foi d'un ami, dors d'un sommeil tranquille.
(*Après avoir fermé la porte sur lui.*)
Ah! traître, si jamais tu deviens inutile!
(*Il fait signe à Olivier de sortir.*)

SCÈNE VI. — LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS.

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que voulez-vous de moi?

LOUIS, *prosterné.*

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Relevez-vous, mon fils!

LOUIS.

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE.

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image:
Prince, relevez-vous.

LOUIS, *debout.*

J'espère un bien si grand!
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Que puis-je?

LOUIS.

Tout, mon père; oui, tout vous est possible:
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi!

LOUIS.

Vous dites aux morts: Sortez de vos tombeaux!
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui, moi!

LOUIS.

Vous dites à nos maux:
Guérissez!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi, mon fils!

LOUIS.

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur!
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur:
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, mon fils? vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu? C'est vous qui m'apprenez

Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS.

Au moins dix ans, mon père, accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes!
Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,
Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux,
Près d'eux vous placera, que dis-je? au-dessus d'eux.
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques;
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens.
Non: un miracle entier! De mes jours renaissants,
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez ma vie!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel!
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.
Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
Tout produit pour le temps: c'est la loi de ce monde,
Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS.

Je me lasse à la fin: moine, fais ton devoir;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi: sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah! pardon! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière?

FRANÇOIS DE PAULE.

Les rois et les sujets sont égaux devant lui:
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS, *vivement.*

Non, c'est trop à la fois: demandons pour le corps.
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ce sont vos remords,

C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS.

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vain espoir! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures:
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS.

Je guérirai?

FRANÇOIS DE PAULE.

Peut-être.

LOUIS.

Oui, vous le promettez:
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE.

A moi?

LOUIS.

Je le veux: écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui s'assied, tandis que le roi reste debout, les mains jointes.*

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS, *après avoir dit mentalement son Confiteor.*

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'avez-vous fait?

LOUIS.

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.

FRANÇOIS DE PAULE.

Un fils a de son père abrégé la vieillesse!

LOUIS.

Le dauphin... c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous!

LOUIS.

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori:
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'État sont des raisons si hautes!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes!

LOUIS.

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE.

Eh bien?

LOUIS.

Qui fut... empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le fut-il par votre ordre?

LOUIS.

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu!

LOUIS.

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance!

FRANÇOIS DE PAULE.

Est-ce vrai!

LOUIS.

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est donc vrai?

LOUIS.

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS DE PAULE, *se levant.*

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge!
Tremble! j'étais ton frère et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable!
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide, à genoux!

LOUIS, *tombant à genoux.*

Je frémis!

FRANÇOIS DE PAULE.

Repens-toi.

LOUIS, *se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.*

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi!
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui retombe assis.*

Ce n'est pas tout?

LOUIS.

Nemours!... il avait conspiré :
Mais sa mort... son forfait du moins est avéré.
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.
(En se relevant.)
C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE, *le rejetant à genoux.*

Ah! cruel!

LOUIS.

Juste, mais rigoureux:
J'en conviens: j'ai puni... non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes ;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier ;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier :
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS, *debout.*

Où donc?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS.

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, *aux pieds du roi.*

La charité l'ordonne.
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS.

En risquant ma couronne;
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS.

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, *se relevant.*

Ce n'est rien.

LOUIS.

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ils ne s'effacent pas, tant qu'on y persévère.

LOUIS.

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

LOUIS, *avec désespoir.*

Ils me sont dévolus, et par droit de misère!
Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié!
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise;
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
Ce sont des jours affreux; j'ai des nuits plus terribles!
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles;
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?
Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine.
Je l'écarte; un fer nu s'y plonge et m'assassine.
Je me lève éperdu; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche; elle y nage, et ma main
Que penche sur leur gouffre une main qui la glace
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface...

FRANÇOIS DE PAULE.

Malheureux! que dis-tu?

LOUIS.

Vous frémissez : eh bien!
Mes veilles, les voilà! ce sommeil, c'est le mien;
C'est ma vie, et mourant, j'en ai soif, je veux vivre:
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment!

FRANÇOIS DE PAULE.

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,
Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS.

Plus tard!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu voudra-t-il attendre?

LOUIS.

Demain!

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais dès demain la mort peut te surprendre,
Ce soir, dans un instant.

LOUIS.

Je suis bien enfermé,
Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'est-on quand on n'est pas aimé?
(*En l'entraînant.*)
Ah! viens.

LOUIS, *qui le repousse.*

Non, laissez-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS, *avec terreur.*

Quoi! me condamnez-vous?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu peut tout pardonner:
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde:
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre, où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;

Sans doute l'honneur les enflamme,
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers sont des Anglais,
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
Qu'elle meure; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?
Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta: quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.
Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!
Tu ne reverras plus les riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance.
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé,
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: ô France, ô mon roi bien-aimé!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès:
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Lamartine (1790-1869).

M. Alphonse de Lamartine est né à Macon. Il fit ses études au collège des jésuites à Belley et compléta son éducation par des voyages. En 1815, il entra dans une compagnie des gardes du corps, mais après les Cent-Jours il ne reprit plus de service. Une passion partagée, dont il a éternisé l'objet sous le nom d'Elvire. occupa alors sa vie et sa pensée. En 1820 il publia ses *Méditations poétiques*. On y voyait renaître une poésie inspirée, chrétienne, naturelle, qui respirait l'enthousiasme religieux, l'amour de la nature, la sympathie pour les douleurs humaines, le goût de la rêverie. Il soutint la gloire de ses premiers débuts dans ses *Nouvelles Méditations* et dans les *Harmonies poétiques et religieuses*. En 1836 Lamartine publia le poème de *Jocelyn*, épisode d'une grande épopée sur l'humanité. Puis suivirent la *Chute d'un ange* et les *Recueillements poétiques*. Comme prosateur il nous a laissé un *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, qui a l'agrément d'un roman, une *Histoire de la révolution de 1848*, l'*Histoire des Constituants*, *Mes Confidences*, dans lesquelles nous trouvons la gracieuse figure de *Graziella*, etc.

JOCELYN.

Le poème s'ouvre par la description d'une fête de village. Les jeunes gens des champs et de la ville sont venus danser; puis, la nuit venue, les couples se sont dispersés. Jocelyn, qui a seize ans, est singulièrement troublé de tout ce tableau et ce trouble du jeune cœur nous fait comprendre la grandeur du sacrifice qu'il va faire. Il a vu sa sœur pleurer, il en découvre la cause, il apprend qu'elle aime un jeune homme qu'elle ne peut épouser à cause de sa pauvreté. Jocelyn se décide à abandonner à sa sœur sa part de fortune et s'en va au séminaire. La Révolution éclate, il est obligé, avant d'avoir achevé ses études, de s'enfuir dans les Alpes, guidé par un berger, qui lui indique une retraite, la grotte des Aigles, et lui donne du pain. Jocelyn goûte d'abord tout le plaisir de la solitude, mais bientôt cet isolement lui pèse: s'il pouvait avoir un ami qui répondît à sa voix! Le ciel exauce ses vœux. Il entend des coups de fusil, deux proscrits sont poursuivis par des soldats. Jocelyn leur donne asile. Le plus âgé, mortellement frappé, meurt en confiant son fils au solitaire. Jocelyn s'attache à cet ami, et quand il apprend que Laurence est une femme, tous deux jurent

de ne plus se quitter. Ils se quittent cependant. Un berger vient un jour avertir Jocelyn que son évêque le demande; le vieillard est à son lit de mort, il désire se confesser et consacre le jeune homme à la prêtrise. Dès lors il faut renoncer à Laurence. On envoie un messager la prévenir, elle refuse de le croire. Elle se désespère. Jocelyn est nommé curé d'un petit village; mais le souvenir de son amie le poursuit. Il va à Paris, l'aperçoit dans une église quêtant pour les pauvres, puis retourne à son village. Quelques années après, on lui dit qu'une mourante réclame ses consolations. Jocelyn se rend auprès d'elle, il la reconnaît sans être reconnu, il entend sa confession: elle se repent de toutes ses fautes, excepté de son amour pour Jocelyn. Celui-ci, ému, se nomme; la mourante se ranime, pousse un cri et meurt la bouche collée sur la main de son bien-aimé.

MORCEAUX TIRÉS DE JOCELYN.

LE TISSERAND.

Je m'assis un moment pour respirer un peu.
Un silence complet endormait la nature;
Le torrent desséché s'étendait sans murmure;
Je comptais les rochers de son lit peu profond,
Par la lune baignés, blanchissant jusqu'au fond;
Et dans l'air de la nuit sans haleine et sans voiles
On aurait entendu palpiter les étoiles.
Je fus tiré du sein de ma réflexion
Par un étrange bruit de respiration;
J'écoutai si c'était une pénible haleine
Qui sortait, sous le pont, d'une poitrine humaine,
Et qu'au fond du ravin, de moment en moment,
Entrecoupait un faible et sourd mugissement...
De ronces et de joncs écartant quelques tiges,
J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche; que vis-je?

Un jeune homme, le corps sur le sable étendu,
Le frisson de la mort sur sa peau répandu,
Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose
De long, d'étroit, de blanc qui près de lui repose,
Et que, dans son instinct, sa main ouverte encor
Semblait contre son cœur presser comme un trésor.
Je recule d'un pas, la pitié me rapproche;
Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche,
J'en baigne avec la main son front évanoui;
Il rouvre un œil mourant par la lune ébloui,
Jette un regard confus sur mon habit, regarde
Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde
Et quand il eut repris ses forces à demi:
«Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami,

Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable
Que son crime poursuit, ou quelque misérable
Qui, n'ayant plus de toit pour abriter son front,
Pendant les nuits d'hiver se cache sous le pont?
Coupable ou malheureux, vous n'avez rien à taire...
Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère;
Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
La providence à tous, le curé de ce lieu!»

Un éclair, à ce nom, parut sur son visage,
Il joignit ses deux mains: «Le curé du village?
Vous! vous! s'écria-t-il, ne me trompez-vous pas?
Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas;
O bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie!
Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie!
— Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je. — Hélas, voyez,
Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos pieds!»
Et retirant son corps qui projetait une ombre,
Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre,
Je vis sur la poussière un grand coffre de bois:
Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois;
Une croix de drap noir, petite, inaperçue,
Du côté le plus large, au lin était cousue;
Une image de sainte, au bas, avec des lis,
Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits;
Un rameau de buis sec; plus haut, une couronne
De ces fleurs de papier qu'aux fiançailles l'on donne,
Que tresse un fil de cuivre, aux oripeaux d'argent
Pauvre luxe fané de l'amour indigent.
A ces signes, hélas! si présents à mon âme,
Je reconnus soudain le cercueil d'une femme:
«Malheureux! m'écriai-je en un premier transport,
Parlez! que faisiez-vous? Profaniez-vous la mort?
Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère?
Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre?»
Son front, à ce soupçon, se redressa d'effroi;
Il joignit ses deux mains sur le cercueil: «Ah! moi,
Moi profaner la mort et dépouiller la tombe!
Ah! si depuis deux jours sous ce poids je succombe,
C'est pour n'avoir pas pu des vivants obtenir
Une main qui voulût pour mon vœu la bénir,
Une prière à part, hélas! pour la pauvre âme!
Cette bière est à moi, cette morte est ma femme!»

— «Expliquez-vous, lui dis-je, et sur ce cher linceul,
S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul;
Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres:
Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres...»
Je m'assis, près du corps, dans le lit du torrent.
— «J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand,
A celle que j'aimais, marié de bonne heure,
De travail et d'espoir dans notre humble demeure,
Nous vivions; nos amours avaient été bénis
D'un enfant de trois ans, vienne la Saint-Denis.
Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble
Autour de ce métier, où la tâche rassemble!
Que de chants, de regards, de sourires d'amour,
Sur la trame entre nous s'échangeaient tout le jour!
Ma femme, à mes côtés, travaillant à l'aiguille,
Me passant la navette, et la petite fille
De mon métier déjà comprenant les outils,
Garnissant les fuseaux ou dévidant les fils.
Et le soir, quand le lin reposait sous la trame,
Quel plaisir de nous voir, assis avec ma femme,
Auprès de la fenêtre où quelques pots de fleurs
D'iris, de réséda, nous soufflaient les odeurs,
Regarder en repos le soleil qui se couche,
De ses longs rayons d'or jouant sur notre couche;
Manger, sur nos genoux, nos fruits et notre pain,
Nous agacer du coude ou nous prendre la main,
Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève
Berçait dans le berceau l'enfant riant d'un rêve...
Ah! monsieur, il me semble encor que je les vois,
Cette image me tue et me coupe la voix!

«Hélas! ce temps fut court! Dieu, du fond de l'abîme,
Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime,
Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups,
Et, d'étage en étage, il monta jusqu'à nous.
Respirant la première une fièvre brûlante
Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante,
Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil,
Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil;
Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche,
Le para pour la mort, comme pour un dimanche,
Et le couvrant cent fois de baisers et de pleurs,
Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos fleurs,

De son dernier bijou lui fit le sacrifice,
Pour qu'avec les grands morts ou lui fît un service:
Moi-même, dépouillant mon unique trésor,
Arrachant de mon doigt, hélas! mon anneau d'or,
J'achetai du gardien de la funèbre enceinte
La fosse de trois pieds creusée en terre sainte!...
Le mal dans la maison une fois introduit,
Ma femme entre mes bras mourut la même nuit.
Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède,
Je ne pus appeler que les saints à mon aide,
Réchauffer ses pieds froids, de mon corps, de mes bras,
La disputer longtemps, souffle à souffle, au trépas.

«Souvent dans cette nuit de l'angoisse mortelle,
En me serrant la main: «Promets-moi, me dit-elle,
«Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps
«Sans bière et sans tombeau dans la fosse des morts;
«Mais que tu feras faire un service à l'église,
«Pour que plus vite au ciel notre ange nous conduise,
«Et que plus près de Dieu, pour toi priant là-haut,
«Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt».
Je lui promis, mon père; et sur cette promesse
Son âme s'en alla tout heureuse en caresse.
Hélas! je promettais! je croyais obtenir
Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir;
Par la longue misère ou par la maladie,
La charité publique était tout attiédie.
Je cherchai vainement parmi nos froids amis,
De quoi faire accomplir ce que j'avais promis;
Des planches, un linceul et des clous pour la bière
Une messe à son âme, un coin au cimetière!
Je revins morne et seul près du cierge m'asseoir,
Le regardant brûler d'un œil de désespoir.
Quand il fut consumé, dans un transport féroce,
Je lui fis un linceul de sa robe de noce;
J'arrachai, je clouai les planches de son lit;
Dans ce cercueil d'amour ma main l'ensevelit,
Puis, attendant cette heure où, dans la matinée,
Au service des morts la messe est destinée,
Et chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids,
J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois;
Mais de tous les quartiers éloignés de la ville,
Les tombereaux venaient s'encombrer à la file,

L'église était déjà remplie, et le cercueil
Sans cortège et sans pleurs fut ramené du seuil.
Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises,
Je tentai d'obtenir les prières promises,
Ne pouvant recevoir, saintement importun,
La bénédiction que l'on donne en commun;
Et deux jours implorant en vain la sépulture,
Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture,
Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur.
Enfin Dieu me fit naître une pensée au cœur.
Allons, dis-je en moi-même, à la montagne! Un prêtre
Dans son temple désert la recevra peut-être,
Et prenant en pitié ma misère et mon vœu,
Lui bénira plus tôt sa place au champ de Dieu!

«Je repris sur mon dos ma charge raffermie;
Je sortis dans la nuit de la ville endormie
Comme un voleur furtif, tremblant au moindre bruit,
Par l'ange de ma femme, à mon insu, conduit,
M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue,
Me guidant sur le son des cloches dans la nue...
Enfin, sentant mon cœur se défaillir ici,
Et, craignant qu'avant l'heure où l'air est éclairci,
Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche,
J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche,
Déjà mort, à vos soins, mon regard s'est rouvert;
La grâce du Seigneur à vous m'a découvert».
— O mon frère, lui dis-je, ô modèle de l'homme!
De quelque nom obscur que la terre vous nomme,
Oh! quelle charité ne rougit devant vous?...
Oui! venez avec moi, courage! levez-vous!
L'ange de vos amours marchera devant nous;
A la terre de Dieu je porterai moi-même
Ce corps dont l'âme au ciel vous regarde et vous aime...
Et prenant un côté du cercueil sous mon bras,
Le jeune homme prit l'autre, et, mesurant nos pas,
Par ces rudes sentiers lentement nous montâmes;
Nos membres fléchissants s'appuyaient sur nos âmes,
Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur;
Et le matin jetait sa première lueur
Quand sur le seuil désert de l'église fermée
Je remis le mourant et sa dépouille aimée.

J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier;
Je célébrai du jour le solennel service.
Des morts dans le Seigneur, seul je chantai l'office,
Et la voix de l'époux, du seuil du saint enclos,
Aux psaumes de la mort répondait en sanglots,
Puis, creusant de mes mains la fosse au cimetière,
J'y descendis pleurant, pour y coucher la bière,
J'y jetai le premier la terre; après, l'époux:
Ma pelle referma la couche en peu de coups,
Et la croix surmonta le lit du dernier somme.
Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune homme
Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau,
Comme un homme arrivé s'asseoit sur son fardeau.
. . . . . .
Il est mort ce matin, oh! paix à sa pauvre âme!
Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme.
Au lit mystérieux que referme la mort,
Heureux l'œil qui se clôt et le front qui s'endort.

LE CONVOI DE JOCELYN.

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau. Je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras, et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse.
Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise;
Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir;
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire,
Et plus surpris encor de ne pas voir monter
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée;
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau, courut sur tout mon cœur.

Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.
Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts ni troupeau ni berger:
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié du sillon.
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant des voix entremêlées
Qui montaient tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain; le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide!
Vide? hélas! mon Dieu, non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire [1]) au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché,
Elle ne proférait ni plainte, ni murmure:
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu;
Je devinai la mort à ce muet emblème.
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
«Marthe, dis-je, est-il vrai?» Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts:
«Trop vrai! Montez, monsieur, on peut le voir encore;
On ne doit l'enterrer que demain vers l'aurore:
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à la dernière heure:
«Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
«Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien,
«Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien».
Son bien! n'en point garder était toute sa gloire,
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire;
Le peu qui lui restait a passé, sou par sou,
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où;
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,

[1]) *Aire* désigne ici le sol uni de la cour.

Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie.
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel!»

Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre.
Son visage était calme et doux à regarder;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami.
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite.
Ma main, avec respect, le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix;
Puis, je baisai les pieds et les mains; le visage,
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà, sur ce front où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints canti ques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et priant, et chantant, et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit, et vis poindre le jour.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil;
Quand ce fut à mon tour; — «O saint ami! lui dis-je,
Dors! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme,
Il est où ses soupirs ont devancé mon âme!»

Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

POÉSIE LYRIQUE.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ses roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? Nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Ses flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre,
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Du plus beau de nos jours!

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux:
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux».

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur,

S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace
Quoi! passés pour jamais? Quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords, par tes bords répétés.
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: «Ils ont aimé».

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes, ni regrets, ne peuvent l'arrêter;
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure:
Faut-il gémir? faut-il chanter?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.

C'est un présage heureux donné par mon génie:
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière:
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil; une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève:
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir.
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux, que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel:
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure,
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre,
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée,
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas:
Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme:
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière:
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus. — Mais la gloire? — Eh qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte;
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté.

J'en atteste les dieux, depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom, inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris, le flot du temps se joue:
De siècle en siècle, il flotte, il avance; il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.

Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?...

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant:
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

. . . . . .

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole,
Je vais où leur instinct emporte nos désirs;
Je vais où le regard voit briller l'espérance:
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre,
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre:
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme:
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts!

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord, par les flots arrosé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom!... demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure:
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil!

Ne crains pas cependant, ombre encor inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non: la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire:
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage;
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides:
La victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.

Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi,
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser;
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser!

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de ta gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois,
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte.
Sur ce rocher désert jeté par la tempête
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau:
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre, en flottant, le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes,
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes;
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux,
Et d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là du désert sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain.
Là tes pas abaissaient une cime escarpée,
Là tu changeais en sceptre une invincible épée,
Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime;
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace de sang sous son doigt renaissait:
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,

La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé;
De ton glaive sanglant tu t'armas en silence,
Et tu fus demander justice ou récompense
Au dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever:
Le signe rédempteur toucha son front farouche...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom qu'il n'osait achever.

Achève:... c'est le Dieu qui règne et qui couronne;
C'est le Dieu qui punit; c'est le Dieu qui pardonne:
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi: lui seul peut te comprendre,
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé: Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance:
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

LE CRUCIFIX.

Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,

Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser...

Et moi, debout, saisi d'une douleur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix:
«Voilà le souvenir, et voilà l'espérance;
Emportez-les, mon fils».

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage:
Tu ne m'as pas quitté...

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin Consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

LA VIE CHAMPÊTRE.

O vallons paternels! doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous les touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux.

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrage,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant du pâturage;
Ouvrez-vous! ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure;
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs!

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux, dans les bois.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages;
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres, que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur:
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour,
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé;
Ou voir ces blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière,
Loin des soucis du lendemain;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre,
C'est assez pour qui doit mourir.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION.

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU (1814).

Napoléon, après avoir échoué dans la désastreuse campagne de Russie, s'était vu repoussé jusque dans ses foyers par la coalition européenne. Après avoir inutilement tenté de disputer la France aux puissances alliées, qui lui imposaient l'obligation d'abdiquer, il fit, à Fontainebleau, à la vieille garde qui l'avait suivi sur tous les champs de bataille, les adieux les plus touchants.

Ce qui restait de cour à Napoléon, c'est-à-dire les généraux de sa garde, quelques officiers de sa maison, et quelques familiers de son intérieur, se réunirent à dix heures, dans le salon qui précédait son cabinet, avec les commissaires étrangers, petit et funèbre cortège, inaperçu dans un palais jadis trop étroit pour ses pompes. Le général Bertrand [1]), grand maréchal du palais, fier de sentir en lui-même une fidélité au-dessus de tous les exils, annonça l'Empereur. Il sortit le visage calme et composé, il traversa la file de ses derniers amis, saluant et tendant à droite et à gauche sa main qu'il retirait mouillée de larmes. Pas un mot ne troubla le silence. L'impression était trop solennelle pour que des paroles tentassent de l'exprimer. Toute l'éloquence de cet adieu, reconnaissance et douleur, était dans les attitudes. Celle de l'Empereur était digne du lieu, du rang, de l'acte, naturelle, triste et réfléchie. On voyait qu'il respectait son propre ostracisme, et qu'il repliait de ce palais quinze ans de gloire et de malheurs donnés à la France. Ce n'était plus, comme la veille, l'homme, c'était l'empire qui sortait. Il sortait avec la majesté d'un événement.

Il traversa à pas lents, suivi de ses surveillants et de ses amis, la longue galerie de François Ier. Il parut sur le palier du grand escalier. Il regarda un moment les troupes rangées en bataille dans la cour d'honneur et le peuple innombrable accouru des villes voisines pour assister à ce moment d'histoire et pour le redire à leurs enfants. Les sentiments étaient divers dans cette foule où le règne avait plus d'accusateurs que d'amis. Mais la grandeur de la chute dans les uns, la pitié pour les revers dans les autres, la décence de la circonstance chez tous, imposaient un silence unanime. Les insultes eussent été une lâcheté, les cris de vive l'Empereur! auraient

---

[1]) Général français qui, après avoir servi glorieusement Napoléon sur vingt champs de bataille, le suivit à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène, d'où il ne revint qu'après avoir reçu son dernier soupir.

été une ironie. Les troupes elles-mêmes éprouvaient quelque chose de plus solennel et de plus religieux qu'une acclamation, l'honneur intime de leur fidélité jusqu'aux revers, et le coucher de leur gloire qui allait, avec leur chef, disparaître derrière les arbres de la forêt et derrière les vagues de la Méditerranée. Elles enviaient ceux de leurs compagnons à qui le choix ou le sort avait accordé la faveur de s'exiler dans son île avec leur Empereur. Les têtes étaient baissées, les regards ternes; des larmes roulaient sur les joues hâlées par la guerre. Si les tambours avaient été voilés de crêpes de deuil, on eût dit les obsèques de l'armée à son général. Napoléon lui-même, après un premier coup d'œil martial et sévère sur ses bataillons et ses escadrons, eut un attendrissement rare dans le regard. Que de journées de guerre, de gloire et de puissance cette armée ne lui rappelait-elle pas! Où étaient ceux qui l'avaient composée pendant qu'elle parcourait avec lui l'Europe, l'Afrique et l'Asie? Que restait-il de ces millions d'hommes dans ce noyau sous ses yeux? Et cependant ce reste était fidèle. Il allait s'en séparer pour toujours. L'armée, c'était lui. Quand il ne la verrait plus, que serait-il? Il devait tout à l'épée, il perdait tout avec elle. Il hésita quelque temps avant de descendre. Il parut vouloir rentrer machinalement dans le palais.

Il se raffermit, se reprit, descendit les marches pour se rapprocher des soldats. Les tambours lui rendirent les honneurs du commandement. D'un geste il leur imposa silence. Il s'avança jusqu'au front des bataillons; il fit signe qu'il voulait parler. Les tambours se turent; les armes immobiles, les respirations même suspendues laissèrent entendre sa voix répercutée par les hautes murailles du palais, jusqu'aux derniers rangs de sa garde.

«Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous ai constamment trouvés sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de fidélité et de bravoure... Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable; c'eût été la guerre civile, et la France en eût été plus malheureuse. J'ai donc sacrifié nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars...

«Vous, mes amis, continuez à servir la France; son honneur était mon unique pensée, il sera toujours l'objet de mes vœux.

«Ne plaignez pas mon sort! Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble. Adieu, mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur... Que j'embrasse au moins votre général, votre drapeau!»

Ces mots attendrirent les soldats. Un frémissement parcourut les rangs, agita les armes. Le général Petit, qui commandait la vieille garde en l'absence des maréchaux, homme de trempe martiale, mais sensible, s'avança, au signe répété de Napoléon, entre les rangs de ses soldats et son Empereur. L'Empereur l'embrassa longtemps; les deux capitaines sanglotaient. Un sourd sanglot répondit de tous les rangs à ce spectacle. Des grenadiers s'essuyèrent les yeux du revers de leur main gauche. «Qu'on m'apporte les aigles», reprit l'Empereur, qui voulait graver en lui et dans ce signe une mémoire de César. Des grenadiers s'avancèrent en portant devant lui les aigles des régiments. Il prit ces signes chers au soldat, les pressa contre sa poitrine, et, les touchant de ses lèvres: «Chère aigle, dit-il, d'un accent à la fois mâle et brisé, que ce dernier baiser retentisse dans le cœur de tous mes soldats!»

«Adieu encore une fois, mes vieux compagnons, adieu!» L'armée entière fondit en pleurs et rien ne répondit qu'un long et sourd gémissement des troupes. Une voiture ouverte, où le général Bertrand attendait son maître et son ami, reçut l'Empereur, qui s'y précipita en se couvrant les yeux de ses deux mains. Elle roula vers la première station de son exil.

Le premier empire était fini. Napoléon connaissait la puissance de l'imagination sur les hommes. Il savait le rôle que le cœur joue dans l'histoire. Il avait offert le sien et celui de ses troupes en spectacle à la France et au monde dans cette scène. Elle parut même à ses ennemis digne des plus grandes pages de la vie des peuples. Il avait fallu quinze ans de victoires et de revers pour la préparer, une armée et un héros pour la jouer, un monde pour la regarder, un exil pour l'attendrir. C'est la page pathétique de l'Empereur. Il avait été souverain, jamais homme. En revenant à la nature, il retrouva la grandeur. Son adieu à son armée lui rendit l'admiration, la pitié et le cœur du peuple.

Victor Hugo (1802-1885).

Victor Hugo, fils du comte Hugo, lieutenant-général, et d'une mère vendéenne, est né à Besançon en 1802. Dans ses premières années il suivit son père en Italie et en Espagne, puis rentré en France il montra pour la poésie des dispositions précoces. A vingt ans il publia les *Odes et Ballades*, son premier recueil de poésies lyriques. Depuis, il a fait paraître successivement *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, le meilleur de ses recueils, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, *les Châtiments*, *les Contemplations* et *la Légende des Siècles*.

Ces différents recueils assurent peut-être à M. Victor Hugo la première place parmi nos poètes lyriques. Artiste éminent en fait de style, sa langue est riche comme la palette de Rubens.

Victor Hugo a été moins heureux dans ses drames. On y voit avec peine ces personnages imaginaires et faux; cette mutilation de l'histoire, arrangée selon les caprices du poète, cette réhabilitation systématique de toutes les laideurs; cette alliance du burlesque avec le grandiose, et ce mélange de la tragédie, de la comédie, de l'épopée. *Hernani*, *Ruy-Blas* et *les Burgraves* sont les meilleurs de ses drames.

Nous avons encore de M. Victor Hugo des romans composés d'après le même système que les drames. Les plus remarquables sont *le Dernier jour d'un Condamné*, *Notre-Dame de Paris*, *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer* et *Quatre-vingt-treize*, qui est une apologie de la Terreur.

HERNANI.

Nous sommes en Espagne au XVIe siècle. Dona Sol est aimée à la fois par le roi Don Carlos, par le bandit Hernani et par Ruy Gomez, son oncle, dans la maison duquel elle demeure et qui veut en faire sa femme. Un soir qu'elle attend Hernani, Don Carlos arrive et se cache dans une armoire. Bientôt survient le bandit. Dona Sol lui déclare qu'elle est prête à tout quitter pour le suivre dans la montagne. Don Carlos, à l'étroit dans son armoire, en sort. Hernani et le roi veulent croiser leurs épées, lorsque Ruy Gomez apparaît. Don Carlos se fait reconnaître, et le calme en lui disant qu'il est venu le consulter sur une affaire d'importance. Son aïeul l'empereur Maximilien d'Autriche est mort et il veut se mettre sur les rangs pour lui succéder. Quant au bandit, il le fait passer pour un homme de sa suite; on le laisse sortir.

Hernani revient le lendemain pour enlever Dona Sol, mais le roi fait tout manquer. Quelque temps se passe et la jeune fille, n'entendant plus parler de Hernani, se décide à épouser son oncle, bien résolue à se tuer après la noce. Au milieu des préparatifs, survient un pèlerin. Gomez lui accorde l'hospitalité, mais l'étranger, voyant la jeune fille en parure de mariée, s'écrie: Je suis Hernani, ma tête est à prix, qui veut gagner la somme promise? Ruy Gomez le fait taire, l'hospitalité est sacrée pour lui, mais il n'est pas sûr de ses gens. Le roi arrive furieux et exige que le bandit lui soit livré. Le vieillard refuse. Don Carlos se retire en menaçant et en emmenant dona Sol, qui lui servira d'otage. Le monarque parti, Gomez rend la liberté à Hernani et veut se battre avec lui. Il lui apprend qu'on lui a enlevé sa fiancée. «Mais il l'aime

s'écrie Hernani. Ne nous battons pas, vengeons-nous, après tu me tueras, Prends ce cor et quand tu voudras, sonnes-en, je mourrai». Hernani part.

Au quatrième acte, nous sommes à Aix-la-Chapelle, dans le caveau où se trouve le tombeau de Charlemagne. Charles y attend son élection. Ruy Gomez et Hernani veulent y frapper leur victime; mais le roi sait tout, il a pris ses mesures et lorsque les trois coups de canon lui apprennent qu'il est élu, il sort du tombeau, frappe des mains, et une foule de soldats entourent les conjurés. Cependant, après les avoir effrayés, il leur pardonne. Hernani se fait reconnaître. Il est le fils de Jean d'Aragon, que Philippe le Beau a fait mettre à mort. Dona Sol pourra épouser Hernani. Dans l'acte suivant la noce est célébrée. Les invités se sont retirés, les nouveaux époux sont sur une terrasse. Tout à coup un cor se fait entendre. C'est Ruy Gomez qui rappelle à son rival la promesse qu'il lui a faite. Un répit est demandé, le vieillard refuse. Hernani s'empoisonne, dona Sol meurt avec lui et Ruy Gomez se tue.

ACTE III. SCÈNE III.

DON RUY GOMEZ, HERNANI, DONA SOL, EN PARURE DE MARIÉE, PAGES, VALETS, FEMMES.

DON RUY GOMEZ *présente la main à dona Sol, toujours pâle et grave.*

Ma belle mariée,
Venez. — Quoi! pas d'anneau! pas de couronne encor!

HERNANI, *d'une voix tonnante.*

Qui veut gagner ici mille carolus d'or?
(Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds, et en sort en costume de montagnard).
Je suis Hernani.

DONA SOL, *à part avec joie.*

Ciel! vivant!

HERNANI, *aux valets.*

Je suis cet homme
Qu'on cherche.
(Au duc.)
Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diego? — Non, je me nomme Hernani.
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit. Vous voyez cette tête?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête.
(Aux valets.)
Je vous la donne à tous. Vous serez bien payés.
Prenez; liez mes mains, liez mes pieds, liez!
Mais non, c'est inutile; une chaîne me lie
Que je ne romprai point!

DONA SOL, *à part.*
Malheureuse!
DON RUY GOMEZ.
Folie!
Ça, mon hôte est un fou!
HERNANI.
Votre hôte est un bandit.
DONA SOL.
Oh! ne l'écoutez pas.
HERNANI.
J'ai dit ce que j'ai dit.
DON RUY GOMEZ.
Mille carolus d'or, monsieur! la somme est forte,
Et je ne suis pas sûr de tous mes gens.
HERNANI.
Qu'importe!
Tant mieux, si dans le nombre il s'en trouve un qui veut.
(*Aux valets.*)
Livrez-moi! vendez-moi!
DON RUY GOMEZ, *s'efforçant de le faire taire.*
Taisez-vous donc! on peut
Vous prendre au mot.
HERNANI.
Amis, l'occasion est belle
Je vous dis que je suis le proscrit, le rebelle
Hernani!
DON RUY GOMEZ.
Taisez-vous!
HERNANI.
Hernani!
DONA SOL, *d'une voix éteinte, à son oreille.*
Ho! tais-toi!
HERNANI, *se détournant à demi vers dona Sol.*
On se marie ici! Je veux en être, moi!
Mon épousée aussi m'attend.
(*Au duc.*)
Elle est moins belle
Que la vôtre, seigneur, mais n'est pas moins fidèle.
C'est la mort!
(*Aux valets.*)
Nul de vous ne fait un pas encor?
DONA SOL, *bas.*
Par pitié!

HERNANI, *aux valets.*

Hernani! mille carolus d'or!

DON RUY GOMEZ.

C'est le démon!

HERNANI, *à un jeune valet.*

Viens, toi; tu gagneras la somme.
Riche alors, de valet tu redeviendras homme.
(*Aux valets, qui restent immobiles.*)
Vous aussi, vous tremblez! Ai-je assez de malheur!

DON RUY GOMEZ.

Frère, à toucher ta tête, ils risqueraient la leur.
Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte, je te dois protéger en ce lieu,
Même contre le roi, car je te tiens de Dieu.
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure!
(*A dona Sol.*)
Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure;
Rentrez chez vous. Je vais faire armer le château,
J'en vais fermer la porte.
(*Il sort. Les valets le suivent.*)

ACTE III. SCÈNE VI.

DON RUY GOMEZ, DONA SOL *voilée;* DON CARLOS; SUITE.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
Par les saints! je croyais ta dague plus rouillée,
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing!
(*Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.*)
C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans? serait ce qu'on me nomme
Boabdil ou Mahom, et non Carlos, répond!
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur...

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs, saisissez-vous des portes!
(*Au duc.*)
Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes?

Pardieu! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi,
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries!

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Sans détours
Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours!
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle?
C'est toi! Ce Hernani, rebelle, empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête — ou bien la tienne.
Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Mais qu'à cela ne tienne!
Vous serez satisfait.

(*Dona Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur le fauteuil.*)

DON CARLOS, *radouci.*

Ah! tu t'amendes. — Va
Chercher mon prisonnier.

DON RUY GOMEZ, *montrant au roi les vieux portraits.*

Celui-ci, des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme;
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

(*Passant au portrait suivant.*)

Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid!
On lui garde à Toro, près de Valladolid,
Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon du tribut des cent vierges.

(*Passant à un autre.*)

— Don Blas, — qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
S'exila pour avoir mal conseillé le roi.

(*A un autre.*)

— Christoval. — Au combat d'Escalona, don Sanche,
Le roi fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient; il cria: Christoval!
Christoval prit la plume et donna son cheval.

(*A un autre.*)

— Don Jorge, — qui paya la rançon de Ramire,
Roi d'Aragon.

DON CARLOS, *croisant ses bras et le regardant de la tête aux pieds.*

Pardieu, don Ruy, je vous admire!
Continuez !

DON RUY GOMEZ, *passant à un autre.*

Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacques et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles,
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Ansequerra, Suez,
Nijar, et mourut pauvre.— Altesse, saluez.
(*Il s'incline, se découvre et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.*)
Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.

(*A un autre.*)

— Don Gaspard, de Mendoce et de Silva l'honneur!
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

DON CARLOS.

Vous raillez-vous ?

DON RUY GOMEZ, *allant à d'autres portraits.*

Voilà don Vasquez, dit le Sage,
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures tout seul. —
J'en passe, et des meilleurs. —
(*Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits à gauche du spectateur.*)
Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux Juifs.

(*A l'avant-dernier.*)

Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père

Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre;
Il fit tailler en pierre un comte Alvier Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier!

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS.

Mon prisonnier, sur l'heure!

DON RUY GOMEZ.

(*Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Dona Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.*)

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci!
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici:
«Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître, et vendit la tête de son hôte!»

(*Joie de dona Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants. — Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.*)

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas.

DON RUY GOMEZ.

Car vous me le paîriez, Altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.
(*Aux portraits.*)
N'est-il pas vrai, vous tous?

DON CARLOS.

Duc! cette tête est nôtre,
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.
(*Aux portraits.*)
N'est-il pas vrai, vous tous ?
(*Montrant sa tête.*)
Je donne celle-ci.
(*Au roi.*)
Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds : grand merci !
La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
On la prenne aux cheveux. La tienne ? que m'importe !
Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain ;
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main !

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront ! ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté!

DON CARLOS.

Livre-nous Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS, *à sa suite.*

Fouillez partout! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.

Je suis le roi!

DON RUY GOMEZ.

Hors que de mon château démoli pierre à pierre
On ne fasse ma tombe, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain. — Livre-moi le bandit,
Duc! ou, tête et château, j'abattrai tout.

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Eh bien donc! au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

(*Au duc d'Alcala.*)
Jorge, arrêtez le duc.

DONA SOL, *arrachant son voile et se jetant entre le roi, le duc et les gardes.*

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!

DON CARLOS.

Grand Dieu! que vois-je? dona Sol!

DONA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol!

DON CARLOS, *troublé.*

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

(*Il s'approche de dona Sol.*)

(*Bas.*)
C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère.
Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
Ah! quand on est haï, que vite on est méchant!
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand, j'eusse été le lion de Castille;
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
Le voilà qui rugit, madame, taisez-vous!
(*Dona Sol lui jette un regard. Il s'incline.*)
Pourtant, j'obéirai.
(*Se tournant vers le duc.*)
Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
C'est bien; je te fais grâce et suis meilleur que toi.
— J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement!

DONA SOL, *interdite.*

Moi, seigneur!

DON CARLOS.

Oui, vous.

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage!
Oh! la grande clémence! ô généreux vainqueur,
Qui ménage la tête et torture le cœur!
Belle grâce!

DON CARLOS.

Choisis. Dona Sol ou le traître,
Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Ah! vous êtes le maître!

(*Don Carlos s'approche de dona Sol pour l'emmener. Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.*)

DONA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur!

(*Elle s'arrête. — A part.*)

Malheureuse, il le faut!

La tête de mon oncle ou l'autre! moi plutôt!

(*Au roi.*)

Je vous suis.

DON CARLOS, *à part.*

Par les saints! l'idée est triomphante!

Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante!

(*Dona Sol va d'un pas grave et assuré au coffret, qui renferme l'écrin, l'ouvre, et y prend un poignard, qu'elle cache dans son sein. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.*)

DON CARLOS, *à dona Sol.*

Qu'emportez-vous là?

DONA SOL.

Rien.

DON CARLOS.

Un joyau précieux?

DONA SOL.

Oui.

DON CARLOS, *souriant.*

Voyons.

DONA SOL.

Vous verrez.

(*Elle lui donne la main et se dispose à le suivre. Don Ruy Gomez, qui est resté immobile et profondément absorbé dans sa pensée, se retourne et fait quelques pas en criant.*)

DON RUY GOMEZ.

Dona Sol! terre et cieux!

Dona Sol!—Puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,

A mon aide, croulez, armures et murailles!

(*Il court au roi.*)

Laisse-moi mon enfant! je n'ai qu'elle, ô mon roi!

DON CARLOS, *lâchant la main de dona Sol.*

Alors, mon prisonnier!

(*Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible hési-*

tation; puis il se relève, et regarde les portraits en joignant les mains vers eux.)

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,
Vous tous!

(Il fait un pas vers la cachette; dona Sol le suit des yeux avec anxiété. Il se retourne vers les portraits.)

Oh! voilez-vous! votre regard m'arrête.

(Il s'avance en chancelant jusqu'à son portrait, puis se retourne encore vers le roi.)

Tu le veux?

DON CARLOS.

Oui.

(Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.)

DONA SOL.

Dieu!

DON RUY GOMEZ.

Non!

(Il se jette aux genoux du roi.)

Par pitié, prends ma tête!

DON CARLOS.

Ta nièce!

DON RUY GOMEZ, *se relevant.*

Prends-la donc, et laisse-moi l'honneur.

DON CARLOS, *saisissant la main de dona Sol tremblante.*

Adieu, duc.

DON RUY GOMEZ.

Au revoir!

(Il suit de l'œil le roi, qui se retire lentement avec dona Sol, puis il met la main sur son poignard.)

Dieu vous garde, seigneur!

(Il revient sur le devant du théâtre, haletant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, qui les soulève comme par des mouvements convulsifs. Cependant le roi sort avec dona Sol, et toute la suite des seigneurs sort après lui, deux à deux, gravement et chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux.)

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Roi, pendant que tu sors joyeux de ma demeure,
Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure.

ACTE V. SCÈNE V.

HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE.

— «Quoi qu'il puisse advenir,
«Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heure,
«S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
«Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
«Tout sera fait». — Ce pacte eut les morts pour témoins,
Eh bien! tout est-il fait?

HERNANI, *à voix basse.*

C'est lui!

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir?
Que feras-tu de moi? Parle.

LE MASQUE.

Tu peux choisir
Du fer ou du poison. Ce qu'il faut, je l'apporte.
Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous?

HERNANI.

Qu'importe!

LE MASQUE.

Que prends-tu?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien! donne-moi ta main.
(*Il présente une fiole à Hernani, qui la reçoit en pâlissant.*)
Bois, pour que je finisse.
(*Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.*)

HERNANI.

Oh! par pitié, demain!
Oh! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme,
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme,
Un mort damné, fantôme ou démon désormais;

Si Dieu n'a point encor mis sur ton front: «Jamais»!
Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime;
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
Attends jusqu'à demain. — Demain tu reviendras!

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi! demain! demain! — tu railles!
La cloche a ce matin sonné tes funérailles!
Et que ferais-je, moi, cette nuit? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après!
Seul descendre au tombeau! Jeune homme, il faut me suivre.

HERNANI.

Eh bien, non! et de toi, démon, je me délivre!
Je n'obéirai pas.

LE MASQUE.

Je m'en doutais. — Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment? Ah! sur rien.
Peu de chose, après tout! La tête de ton père.
Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père! — Mon père!... — Ah! j'en perdrai la raison!

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc!

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,
Adieu!

(*Il fait un pas pour sortir.*)

HERNANI.

Ne t'en vas pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel.

(*Il prend la fiole.*)

Revenir sur mes pas à la porte du ciel!

(*Rentre dona Sol, sans voir le masque, qui est debout près de la rampe au fond du théâtre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DONA SOL.

DONA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret.

HERNANI, *à part.*

Dieu ! c'est elle !
Dans quel moment !

DONA SOL.

Qu'a-t-il? je l'effraie, il chancelle
A ma voix ! — Que tiens-tu dans ta main? quel soupçon !
Que tiens-tu dans ta main ? réponds.
(*Le domino se démasque. Elle pousse un cri, et reconnaît don Ruy.*)
C'est du poison !

HERNANI.

Grand Dieu !

DONA SOL, *à Hernani.*

Que t'ai-je fait? quel horrible mystère ?
Vous me trompiez, don Juan !

HERNANI.

Ah ! j'ai dû te le taire.
J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva.

DONA SOL.

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
Tous vos autres serments !
(*A don Ruy Gomez.*)
Duc, l'amour me rend forte
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ, *immobile.*

Défends-le, si tu peux, contre un serment juré.

DONA SOL.

Quel serment ?

HERNANI.

J'ai juré.

DONA SOL.

Non, non ; rien ne te lie
Cela ne se peut pas ! crime, attentat, folie !

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc !
(*Hernani fait un geste pour obéir. Dona Sol cherche à l'arrêter.*)

HERNANI.

Laissez-moi, dona Sol, il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là-haut !

DONA SOL, *à don Ruy Gomez.*

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits, qu'à moi celui que j'aime.
Savez-vous ce que c'est que dona Sol? Longtemps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce, innocente et timide ;
Mais voyez-vous cet œil de pleurs de rage humide ?
(*Elle tire un poignard de son sein.*)
Voyez-vous ce poignard ? Ah ! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?
Prenez garde, don Ruy ! — je suis de la famille,
Mon oncle ! — écoutez-moi, fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux !
(*Elle jette le poignard et tombe à genoux devant le duc.*)
Ah ! je tombe à vos pieds ! Ayez pitié de nous !
Grâce ! Hélas ! monseigneur, je ne suis qu'une femme,
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme,
Je me brise aisément, je tombe à vos genoux !
Ah ! je vous en supplie, ayez pitié de nous !

DON RUY GOMEZ.

Dona Sol !

DONA SOL.

Pardonnez ! Nous autres Espagnoles,
Notre douleur s'emporte à de vives paroles,
Vous le savez. Hélas ! vous n'étiez pas méchant !
Pitié ! vous me tuez, mon oncle, en le touchant !
Pitié ! je l'aime tant !...

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Vous l'aimez trop !

HERNANI.

Tu pleures !

DONA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures !
Non, je ne le veux pas.
(*A don Ruy.*)
Faites grâce aujourd'hui ;
Je vous aimerai bien aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui !

De ces restes d'amour, d'amitié, — moins encore, —
Croyez-vous apaiser la soif qui me dévore ?
(*Montrant Hernani.*)
Il est seul ! il est tout ! Mais moi, belle pitié !
Qu'est-ce que je peux faire avec votre amitié ?
O rage ! il aurait, lui, le cœur, l'amour, le trône
Et d'un regard de vous il me ferait l'aumône !
Et s'il fallait un mot à mes vœux insensés,
C'est lui qui vous dirait : — Dis cela, c'est assez ! —
En maudissant tout bas le mendiant avide
Auquel il faut jeter le fond du verre vide !
Honte ! dérision ! Non, il faut en finir,
Bois !

HERNANI.

Il a ma parole, et je dois la tenir.

DON RUY GOMEZ.

Allons!
(*Hernani approche la fiole de ses lèvres. Dona Sol se jette sur son bras.*)

DONA SOL.

Oh ! pas encor ! Daignez tous deux m'entendre.

DON RUY GOMEZ.

Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DONA SOL.

Un instant, mon seigneur, mon don Juan ! — Ah! tous deux
Vous êtes bien cruels ! — Qu'est-ce que je veux d'eux ?
Un instant ! Voilà tout... tout ce que je réclame !
Enfin, on laisse dire à cette pauvre femme
Ce qu'elle a dans le cœur !... — Oh ! laissez-moi parler...

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

J'ai hâte.

DONA SOL.

Messeigneurs, vous me faites trembler!
Que vous ai-je donc fait?

HERNANI.

Ah ! son cri me déchire.

DONA SOL, *lui retenant toujours le bras.*

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire.

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

Il faut mourir.

DONA SOL, *toujours pendue au bras d'Hernani.*

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,

Tout ce que tu voudras, tu le feras.
(*Elle lui arrache la fiole.*)
Je l'ai !
(*Elle élève la fiole aux yeux d'Hernani et du vieillard étonné.*)

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes.
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts!
— Adieu...
(*Il fait quelques pas pour sortir. Hernani le retient.*)

HERNANI.

Duc, arrêtez.
(*A dona Sol.*)
Hélas ! je t'en conjure,
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Ecrite sur le front? Par pitié, ce poison,
Rends-le-moi! Par l'amour, par notre âme immortelle...

DONA SOL, *sombre.*

Tu veux?
(*Elle boit.*)
Tiens, maintenant.

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Ah ! c'était donc pour elle!

DONA SOL, *rendant à Hernani la fiole à demi-vidée.*

Prends, te dis-je.

HERNANI, *à don Ruy.*

Vois-tu, misérable vieillard !

DONA SOL.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI, *prenant la fiole.*

Dieu !

DONA SOL.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi! tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne,
Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva.
Mais j'ai bu la première et suis tranquille. — Va
Bois si tu veux !

HERNANI.

Hélas! qu'as-tu fait, malheureuse ?

DONA SOL.

C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.

C'est une mort affreuse

DONA SOL.

Non. — Pourquoi donc ?

HERNANI.

Ce philtre au sépulcre conduit.
(*Il porte la fiole à sa bouche.*)

DONA SOL, *se jetant sur lui.*

Ah! jette loin de toi ce philtre! — Ma raison
S'égare. Arrête; hélas! mon don Juan! ce poison
Est vivant, ce poison dans le cœur fait éclore
Une hydre à mille dents qui ronge et qui dévore !
Oh ! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point !
Qu'est-ce donc que cela? c'est du feu! Ne bois point!
Oh! tu souffrirais trop!

HERNANI, *à don Ruy.*

Ah! ton âme est cruelle!
Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle?
(*Il boit et jette la fiole.*)

DONA SOL.

Que fais-tu?

HERNANI.

Qu'as-tu fait?

DONA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.
(*Ils s'assoient l'un près de l'autre.*)
N'est-ce pas qu'on souffre horriblement?

HERNANI.

Non.

DONA SOL.

Voilà notre nuit de noces commencée!
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée?

HERNANI.

Ah !

DON RUY GOMEZ.

La fatalité s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir!
O tourment! dona Sol souffrir, et moi le voir!

DONA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser!

(*Ils s'embrassent.*)

DON RUY GOMEZ.

O douleur!

HERNANI, *d'une voix affaiblie.*

Oh! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir ma bouche sur ta main!

DON RUY GOMEZ.

Qu'ils sont heureux!

HERNANI, *d'une voix de plus en plus faible.*

Viens... viens, dona Sol, tout est sombre...
Souffres-tu?

DONA SOL, *d'une voix également éteinte.*

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre?

DONA SOL.

Pas encor.

HERNANI, *avec un soupir.*

Voici...

(*Il tombe.*)

DON RUY GOMEZ, *soulevant sa tête qui retombe.*

Mort!

DONA SOL, *échevelée et se dressant à demi sur son séant.*

Mort! non pas! nous dormons.
Il dort. C'est mon époux, vois-tu, nous nous aimons,
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce.

(*D'une voix qui s'éteint.*)

Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce.

(*Elle retourne la figure d'Hernani.*)

Mon amour, tiens-toi vers moi tourné.
Plus près, plus près encor...

(*Elle retombe.*)

DON RUY GOMEZ.

Morte! Oh! je suis damné.

(*Il se tue.*)

POÉSIE.

LOUIS XVIII [1]).

I.

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent,
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent!
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.
C'était un bel enfant qui fuyait de la terre;
Son œil bleu du malheur portait le signe austère;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre, unissaient sur sa tête
La couronne des Innocents [2]).

II.

On entendit des voix qui disaient dans la nue:
«Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;
«Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir;
«Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
«Séraphins, Prophètes, Archanges,
«Courbez-vous, c'est un roi: chantez, c'est un martyr!»

«— Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre.
«Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
«Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
«Où donc ai-je régné? Seigneur, dites-le-moi.
«Hélas, mon père est mort d'une mort bien amère,
«Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel;
«Je suis un orphelin; je viens chercher ma mère,
«Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel».

Les anges répondaient: «Ton Sauveur te réclame,
«Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme;
«Fuis ta terre insensée où l'on brise la croix,
«Où jusque dans la mort descend le régicide,

---

[1]) Fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, né en 1785 et mort en 1795 sans avoir régné.

[2]) On désigne sous ce nom tous les petits enfants qu'Hérode, roi de Judée, fit mettre à mort l'année où naquit le Sauveur.

«Où le meurtre, d'horreurs avide,
«Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois!»

«— Quoi! de ma longue vie ai-je achevé le reste?
«Disait-il; tous mes maux, les ai-je enfin soufferts?
«Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste
«Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers?
«Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
«J'ai prié; Dieu veut-il enfin me secourir?
«Oh! n'est-ce pas un songe! A-t-il brisé ma chaîne?
«Ai-je eu le bonheur de mourir?

«Car vous ne savez point quelle était ma misère!
«Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;
«Et lorsque je pleurais, je n'avais pas ma mère
«Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
«D'un châtiment sans fin languissante victime,
«De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
«J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
«J'avais commis dans mon berceau.

«Et pourtant, écoutez: bien loin dans ma mémoire,
«J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi;
«J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
«Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
«Un jour, tout disparut dans un sombre mystère;
«Je vis fuir l'avenir à mes destins promis;
«Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
«Hélas! et j'eus des ennemis!

«Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;
«Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil,
«Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
«Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
«Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
«Seigneur; mais les méchants sont toujours malheureux;
«Oh! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
«Car je viens vous prier pour eux».

Et les anges chantaient: «L'arche à toi se dévoile,
«Suis-nous: sur ton beau front nous mettrons une étoile,
«Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils:
«Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
«Ou, dans leur brûlante demeure,
«D'un souffle lumineux rajeunir les soleils!»

III.

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent;
Il baissa son regard par les larmes terni;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini:

«O roi! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines;
«Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes,
«Va, mon fils, bénis tes revers.
«Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
«Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
«Si tes bras sont meurtris de fers.

«Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie;
«Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
«Avait entouré ton berceau!
«Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
«Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
«Porta le sceptre de roseau!»

NAPOLÉON II.

Mil huit cent onze! ô temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le Ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: «Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?»

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts!
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle.
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
«L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!»

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose,
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Dieu demain fait mûrir l'effet.

Demain c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain c'est le tombeau.

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ;

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée !
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pas, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée,
Comme les mâts des bataillons ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,

Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise ;
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu...
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

LUI.

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides,
Là massacrant le peuple au nom des régicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,

Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

A Rome où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout! — Au Nil je le retrouve encore;
L'Égypte resplendit des feux de son aurore;
Son astre impérial se lève à l'Orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent;
Le peuple redoutait ses armes inouïes;
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon;
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom,

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit: «Debout!» Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument. Il passe sur le sable ;
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'aquilon sans cesse y fatigue son aile?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon, soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe?
Ton aigle, dans son vol, haletants nous emporte,
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

FANTOMES.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles !
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants ;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées,
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide ;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

Toutes, fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps !

Quoi ! mortes ! quoi ! déjà sous la pierre couchées !
Quoi ! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix,
Tant de flambeaux éteints ! tant de fleurs arrachées !...
Ah ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées
Et m'égarer au fond des bois !

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées ;
Je les vois, je les vois ! Elles me disent : « Viens ! »
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées ;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées ;
Alors je songe et me souviens...

Une surtout ! un ange, une jeune Espagnole,
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents ;
Un œil noir où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans à remplir des corbeilles ;
Des fleurs, à payer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses,
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts,
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine [1]) agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille :
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Mais, hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue

[1]) Sorte de jupe courte, à l'usage des Espagnoles.

Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre
Adieu, parure et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

Elle est morte... à quinze ans, belle, heureuse, adorée...
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas! et, des bras d'une mère égarée,
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau;
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

La pauvre mère, hélas! de son sort ignorante,
Avait mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et veillé si longtemps sa jeunesse souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante,
Toute petite en un berceau!

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles! joyeuse, et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour!

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs;
Mais qu'elle a passé vite, hélas! l'infortunée!
Ainsi qu'Ophélia [1]) par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs!

---

[1]) Fiancée d'Hamlet, dans Shakespeare. Elle devient folle et se noie en *cueillant des fleurs.*

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ora pro nobis!

I.

Ma fille! va prier! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'Occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit, la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

II.

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère
Faisant deux parts pour toi dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi! J'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piège ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore! — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoique en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
«Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,

Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand!»
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie:
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend;

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente.
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe;
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs.

LA GRAND'MÈRE.

«Dors-tu?... réveille-toi, mère de notre mère!
D'ordinaire en dormant ta bouche remuait;
Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre,
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

«Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir!

«Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras!

«Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées;
Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

«Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes;
Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant;
Quel rubis étincelle au front du roi des gnomes,
Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

«Ou montre-nous ta bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages;
Fais-nous lire du doigt dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

«Mère!... — Hélas! par degrés s'affaisse la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer.
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

«Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux... Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
Tu parlais de la mort... dis-nous, ô notre mère!
Qu'est-ce donc que la mort?... — Tu ne nous réponds pas!»

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups;
Et le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits-enfants qui priaient à genoux.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas: «Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens!»

Et puis à votre fête il compare, en son âme,
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau;
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en-bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: «Jouissez!» aux autres: «Enviez!»

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité,

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: «Buvez, mangez! c'est ma chair et mon sang».

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;

Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous!»
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux!

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel:
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

MA FILLE.

I.

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche au bois,

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait: «Mon père»,
Tout mon cœur s'écriait: «Mon Dieu!»

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois;
Comme nous allions dans la plaine
Comme nous courions dans les bois!

Puis vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée,
En tournant le coin du vieux mur.

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des choses du ciel;
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange, aux candides pensées
Elle était gaie en arrivant...
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

II.

Elle était pâle et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent: «Je n'ose»,
Elle ne disait jamais: «Je veux!»

Le soir elle prenait ma Bible
Pour y faire épeler sa sœur,
Et, comme une lampe paisible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire
Leurs yeux purs venaient se fixer;
Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser!

Sur l'enfant qui n'est pas la seule
Elle penchait son front charmant,
Et l'on aurait dit une aïeule,
Tant elle parlait doucement!

Elle lui disait: «Sois bien sage»,
Sans jamais nommer le démon;
Leurs mains erraient, de page en page,
Sur Moïse et sur Salomon.

Moi j'écoutais... ô joie immense
De voir la sœur près de la sœur!
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi, rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu!

III.

O souvenir, printemps, aurore,
Doux rayon triste et réchauffant!
Lorsqu'elle était petite encore
Que sa sœur était tout enfant,

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller;
Mois, je n'ouvrais pas ma croisée
De peur de la faire envoler.

Je toussais, on devenait brave;
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave:
«J'ai laissé les enfants en bas.»

Nous jouions toute la journée;
O jeux charmants, chers entretiens!
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait: «Père, viens!

«Nous allons t'apporter ta chaise,
«Conte-nous une histoire, dis!»
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du Paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond,
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste [1]) et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre,
J'entrevoyais un coin des cieux!

LE DÉVOUEMENT.

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.
Sois béni, toi qui, jeune, à l'âge où vient s'offrir
L'espérance joyeuse encore,
Pouvant rester, survivre, épuiser tes printemps,
Ayant devant les yeux l'azur de tes vingt ans
Et le sourire de l'aurore,

A tout ce que promet la jeunesse, aux plaisirs,
A de nouveaux bonheurs, aux oublieux désirs,
Par qui toute peine est bannie,
A l'avenir, trésor des jours à peine éclos,
A la vie, au soleil, préféras sous les flots
L'étreinte de cette agonie!

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
Que de vouloir mourir, jeune homme, amant, époux,

---

[1]) Auteur du *Roland furieux;* né en 1474, il mourut en 1533.

Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille!
Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché.
Sois béni sous la pierre où te voilà couché.
Dors, mon fils, auprès de ma fille!

Dors! — ô mes douloureux et sombres bien-aimés,
Dormez le chaste hymen du sépulcre! Dormez —
Dormez au bruit du flot qui gronde,
Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain
Chasse les noirs vivants, à travers le destin
Et les marins à travers l'onde!

Ou plutôt, car la mort n'est pas un lourd sommeil,
Envolez-vous tous deux dans l'abîme vermeil,
Dans les gouffres profonds de joie,
Où le juste qui meurt semble un soleil levant,
Où la morte au front pâle est comme un lis vivant,
Où l'ange frissonnant flamboie!

Fuyez, mes doux oiseaux! Évadez-vous tous deux
Loin de notre nuit froide et loin du mal hideux!
Franchissez l'éther d'un coup d'aile!
Volez loin de ce monde, âpre hiver sans clarté,
Vers cette radieuse et bleue éternité
Dont l'âme humaine est l'hirondelle!

O chers êtres absents, on ne vous verra plus
Marcher au vert penchant des coteaux chevelus,
Disant tout bas de douces choses:
Dans le mois des chansons, des nids et des lilas,
Vous n'irez plus semant des sourires, hélas!
Vous n'irez plus cueillant des roses!

Villequier, Caudebec [1]), et tous ces frais vallons
Ne vous entendront plus vous écrier: «Allons,
Le vent est bon, la Seine est belle!»
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui!
Les hardis goëlands ne diront plus: «C'est lui!»
Les fleurs ne diront plus: «C'est elle!»

Dieu qui ferme la vie et rouvre l'idéal
Fait flotter à jamais votre lit nuptial

---

[1]) Petite ville des bords de la Seine. C'est à Caudebec que Léopoldine s'embarqua pour la promenade où elle périt.

Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs ;
Ce père souriant, pour les champs pleins de fleurs,
Vous donne les cieux remplis d'astres.

Allez des esprits purs accroître la tribu.
De cette coupe amère où vous n'avez pas bu,
Hélas nous viderons le reste.
Pendant que nous pleurons, de sanglots abreuvés,
Vous, heureux, enivrés de vous-mêmes, vivez
Dans l'éblouissement céleste !

A VILLEQUIER.

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre,
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que, dans l'ombre,
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité,

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé !

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme,
Est le commencement.

Je conviens, à genoux, que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue,
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse, et que les enfants meurent ;
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre,
Et dire à mon enfant: «Sens-tu que je suis là?»

Laissez-moi lui parler incliné sur ces restes,
Le soir quant tout se tait,
Comme si, dans la nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait.

Hélas! sur le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie,
Où je l'ai vue ouvrir son aile, et s'envoler.

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu, cette plaie a si longtemps saigné!
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais non pas résigné.

JEAN VALJEAN.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entrait dans la petite ville de D—. Les rares habitants qui se trouvaient, en ce moment, à leurs fenêtres ou

sur le seuil de leurs maisons, regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue; il avait une cravate, tordue en corde, un pantalon de coutil bleu, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés; car ils commençaient à pousser un peu et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il? Du Midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans D — par la même rue qui sept mois auparavant avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra; puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte sur le banc de pierre où le général Drouot monta le 4 mars pour lire à la foule effarée des habitants de D — la proclamation du golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville.

Il y avait alors à D— une belle auberge à l'enseigne de la Croix-de-Colbas. Cette auberge avait pour hôtelier un nommé Jacquin Labarre.

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés; un grand feu flambait gaiement dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles, fort occupé et surveillant un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux:

— Que veut monsieur?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta: en payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit:

— J'ai de l'argent.

— En ce cas on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu. D— est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

— Dîne-t-on bientôt? dit l'homme.

— Tour à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois: — Dîne-t-on bientôt?

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur, qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

— Comment? avez-vous peur que je ne paie pas? voulez-vous que je paie d'avance? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc?

— Vous avez de l'argent...

— Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement : — Mettez-moi à l'écurie.

— Je ne puis.

— Pourquoi?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Eh bien! repartit l'homme, un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

— Ah bah! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paie. Je veux manger.

— Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire, et se tourna vers la cheminée et les fourneaux: — Rien! et tout cela?

— Tout cela m'est retenu.

— Par qui?

— Par ces messieurs les rouliers.

— Combien sont-ils?

— Douze.

— Il y a là à manger pour vingt.

— Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix:

— Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.

L'hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir: — Allez-vous-en.

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement et, comme il ouvrait la bouche pour

répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta, toujours à voix basse: — Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire?

En parlant ainsi il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence:

— J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.

Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de la Croix-de-Colbas sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt; et, aux regards de défiance et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

La belle hôtellerie s'était fermée pour lui; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre.

Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue; une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

C'était en effet un cabaret. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment, et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La

flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à une crémaillère.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier.

Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

— Qui va là? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défaisait son sac.

L'hôte lui dit: — Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie, chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine. Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très fatigué, lui avait demandé de le prendre en croupe, à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas. Ce poissonnier faisait partie, une demi-heure auparavant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de la Croix-de-Colbas. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme et lui dit:

— Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur: — Ah, vous savez?...

— Oui.

— On m'a renvoyé de l'autre auberge.

— Et l'on te chasse de celle-ci.

— Où voulez-vous que j'aille?

— Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Comme il sortait, quelques enfants qui l'avaient suivi depuis la Croix-de-Colbas et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. A la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna.

Un guichet s'ouvrit.

— Monsieur le guichetier, dit-il en ôtant respectueusement sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit?

Une voix répondit:

— Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter, on vous ouvrira.

Le guichet se referma.

Il entra dans une petite rue où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont enclos que de haies, ce qui égaie la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux, avec un lit drapé d'indienne imprimée, et un berceau dans un coin, quelques chaises de bois et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était servie au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche, le broc d'étain luisant comme l'argent et plein de vin et la soupière brune qui fumait. A cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui une femme, toute jeune, allaitait un autre enfant. Le père riait, l'enfant riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur, il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très faible.

On n'entendit pas.

Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait: — Mon homme, il me semble qu'on frappe.

— Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva, prit la lampe et alla à la porte, qu'il ouvrit.

C'était un homme de haute taille, demi-paysan, demi-artisan. Il portait un vaste tablier de cuir qui montait jusqu'à son épaule gauche et dans lequel faisaient ventre un marteau, un mouchoir rouge, une poire à poudre, toutes sortes d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Il renversait la tête en arrière; sa chemise largement ouverte et rabattue montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

— Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans le jardin? Dites, pourriez-vous? en payant?

— Qui êtes-vous? demanda le maître du logis.

L'homme répondit: — J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous? en payant?

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui paierait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

— Il n'y a pas de place.

— Bah! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre?

— Oui.

— Eh bien?

Le voyageur répondit avec embarras: — Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

— Êtes-vous allé chez chose, de la rue de Chaffaut?

L'embarras de l'étranger croissait; il balbutia: — Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement:

— Est-ce que vous seriez l'homme?...

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Cependant, aux paroles du paysan: est-ce que vous seriez l'homme?... la femme s'était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras, et s'était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante.

Tout cela se fit en moins de temps qu'il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instants l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit:

— Va-t'en!

— Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verrous. Un moment après la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'approcha de la hutte; elle avait pour porte une étroite ouverture très basse et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier; il souffrait du froid et de la faim; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement, tant il était fatigué. Puis comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte.

C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la

niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons.

Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier: — Je ne suis pas même un chien!

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs, et s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui.

L'horizon était tout noir; ce n'était pas seulement le sombre de la nuit; c'était des nuages très bas qui semblaient s'appuyer sur la colline même et qui montaient, emplissant tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la colline.

Il revint sur ses pas. Les portes de D — étaient fermées. D—, qui a soutenu des sièges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure.

Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire.

Il y a au coin de cette place une imprimerie.

Epuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est à la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

— Que faites-vous là, mon ami? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère: — Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était madame la marquise de R.

— Sur ce banc? reprit-elle.

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat?

— Oui, bonne femme. Soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas, dit madame de R., je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

— Donnez toujours.

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua: — Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes.

— Eh bien?

— Partout on m'a chassé.

La «bonne femme» toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

— Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes?

— Oui.

— Avez-vous frappé à celle-là?

— Non.

— Frappez-y.

Ce soir-là, M. l'évêque de D—, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s'occupait d'un grand travail sur les Devoirs, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les Pères et les Docteurs ont dit sur cette grave matière.

Il travaillait encore à huit heures, quand madame Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue, et fenêtre sur le jardin.

Madame Magloire achevait en effet de mettre le couvert.

Tout en vaquant au service, elle causait avec mademoiselle Baptistine.

Une lampe était sur la table; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans: madame Magloire petite, grosse, vive; mademoiselle Baptistine douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère.

On frappa à la porte un coup assez violent.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

Madame Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit, et resta béante.

Mademoiselle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entrait et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute:

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier, qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu.

J'ai été à une autre auberge. On m'a dit: va-t'en! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et je suis rentré dans la ville. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit: frappez là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici? êtes-vous une auberge? J'ai de l'argent, ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je paierai. Qu'est-ce que cela me fait? j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table: — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu? je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport: «Jean Valjean, forçat libéré, natif de...» cela vous est égal... «— est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux.» Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous? Est-ce une auberge? voulez-vous me donner à manger et à coucher? avez-vous une écurie?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

L'évêque se tourna vers l'homme:

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou:

— Vrai? quoi? vous me gardez? vous ne me chassez pas? un forçat! vous m'appelez monsieur! vous ne me tutoyez pas! Va-t'en, chien! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Vous êtes de dignes gens. D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous? je paierai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre! reprit l'homme. Oh! un brave homme de prêtre! alors vous ne me demandez pas d'argent? le curé, n'est-ce pas? le curé de cette grande église? Tiens! c'est vrai, que je suis bête! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche, et s'était assis. Mademoiselle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua:

— Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paie?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans!

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit: — J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avions un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur qu'on l'appelle. C'était l'évêque de la Majore, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c'est si loin: — Vous comprenez, nous autres! — Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte, qui était restée toute grande ouverte.

Madame Magloire rentra. Elle apportait un couvert qu'elle mit sur la table.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. — Et se tournant vers son hôte: — Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur.

Chaque fois qu'il disait ce mot monsieur avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, la visage de l'homme s'illuminait. L'ignominie a soif de considération.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Madame Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent, qu'elle posa sur la table tout allumés.

— Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main: — Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez; vous avez faim et soif; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le dissiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés:

— Vrai? vous saviez comment je m'appelle?

— Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

— Tenez, monsieur le curé! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici, mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.

L'evêque le regarda et lui dit:

— Vous avez bien souffert?

— Oh! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, la double chaîne pour rien, le cachot pour un mot, même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux! dix-neuf ans! j'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune. Voilà.

— Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Écoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en l'armes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

L'évêque servit lui-même la soupe. L'homme se mit à manger avidement.

Après avoir donné le bonsoir à sa sœur, monseigneur Bienvenu prit sur la table un des deux flambeaux d'argent, remit l'autre à son hôte, et lui dit:

— Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre.

L'homme le suivit.

Le logis était distribué de telle sorte que pour passer dans l'oratoire où était l'alcôve ou pour en sortir, il fallait traverser la chambre à coucher de l'évêque.

Au moment où il traversait cette chambre, madame Magloire serrait l'argenterie dans le placard qui était au chevet du lit. C'était le dernier soin qu'elle prenait chaque soir avant de s'aller coucher.

L'évêque installa son hôte dans l'alcôve. Un lit blanc et frais y était dressé. L'homme posa le flambeau sur une petite table.

— Allons, dit l'évêque, faites une bonne nuit. Demain matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de nos vaches, tout chaud.

— Ah ça! décidément! vous me logez chez vous, près de vous comme cela!

Il s'interrompit et ajouta avec un rire où il y avait quelque chose de monstrueux:

— Avez-vous bien fait toutes vos réflexions? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné?

L'évêque répondit:

— Cela regarde le bon Dieu.

Puis, gravement et remuant les lèvres comme quelqu'un qui prie ou qui se parle à lui-même, il dressa les deux doigts de sa main droite et bénit l'homme, qui ne se courba pas, et sans tourner la tête, et sans regarder derrière lui, il rentra dans sa chambre.

Quand l'alcôve était habitée, un grand rideau de serge tiré de part en part dans l'oratoire cachait l'autel. L'évêque

s'agenouilla en passant devant ce rideau et fit une courte prière.

Un moment après, il était dans son jardin, marchant, rêvant, contemplant, l'âme et la pensée tout entières à ces grandes choses mystérieuses que Dieu montre la nuit aux yeux qui restent ouverts.

Quant à l'homme, il était vraiment si fatigué qu'il n'avait même pas profité de ces bons draps blancs. Il avait soufflé sa bougie et s'était laissé tomber tout habillé sur le lit, où il s'était tout de suite profondément endormi.

Minuit sonnait comme l'évêque rentrait de son jardin dans son appartement.

Quelques minutes après, tout dormait dans la petite maison.

Vers le milieu de la nuit, Jean Valjean se réveilla.

Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu; son père s'appelait Jean Valjean ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de voilà Jean.

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Sa mère était morte. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant quelle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'atteindre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour sa sœur, qui l'avait élevé. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal payé.

Il gagnait dans la saison de l'émondage dix-huit sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manœuvre, comme garçon de ferme-bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu, Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. A la lettre. Sept enfants.

Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la

place de l'église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte; le voleur s'enfuyait à toutes jambes ; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passait en 1795. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux du temps «pour vol avec effraction la nuit dans une maison habitée».

Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. A Toulon, il fut revêtu de la casaque rouge. Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom; il ne fut même plus Jean Valjean; il fut le numéro 24601. Que devint la sœur? que devinrent les sept enfants ? Qui est-ce qui s'occupe de cela? Ces pauvres êtres vivants, ces créatures de Dieu, sans appui désormais, sans guide, sans asile, s'en allèrent au hasard, qui sait même ? chacun de leur côté peut-être, et s'enfoncèrent peu à peu dans cette froide brume où s'engloutissent les destinées solitaires, mornes ténèbres où disparaissent successivement tant de têtes infortunées dans la sombre marche du genre humain. Ils quittèrent le pays. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia ; la borne de ce qui avait été leur champ les oublia; après quelques années de séjour au bagne, Jaen Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y eut une cicatrice. Voilà tout.

Vers la fin de sa quatrième année, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada. Il erra deux jours en liberté dans les champs; si c'est être libre que d'être traqué; de tourner la tête à chaque instant; de tressaillir au moindre bruit; d'avoir peur de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil. Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation de trois ans,

ce qui lui fit huit ans. La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader; il en usa, mais il ne put consommer sa fuite. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et à la nuit les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction; il résista aux gardes-chiourme qui le saisirent. Évasion et rébellion. Ce fait prévu par le code spécial fut puni d'une aggravation de cinq ans, dont deux ans de double chaîne. Treize ans. La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans. Enfin, ce fut, je crois, pendant la treizième année qu'il essaya une dernière fois et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré; il était entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et pris un pain.

Jean Valjean était entré au bagne sanglotant et frémissant; il en sortit impassible. Il y était entré désespéré; il en sortit sombre.

Comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, Jean Valjean se réveilla.

Ce qui le réveilla, c'est que le lit était trop bon. Il y avait vingt ans bientôt qu'il n'avait couché dans un lit, et, quoiqu'il ne se fût pas déshabillé, la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler son sommeil.

Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à ne pas donner beaucoup d'heures au repos.

Il ouvrit les yeux, et regarda un moment dans l'obscurité autour de lui, puis ils les referma pour se redormir. Il ne put se rendormir, et il se mit à penser.

Il était dans un de ces moments où les idées qu'on a dans l'esprit sont troublées. Il avait une sorte de va-et-vient obscur dans le cerveau. Ses souvenirs anciens et ses souvenirs immédiats y flottaient pêle-mêle et s'y croisaient confusément, perdant leurs formes, se grossissant démesurément, puis disparaissant tout à coup comme dans une eau fangeuse et agitée. Beaucoup de pensées lui venaient, mais il y en avait une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Cette pensée, nous allons la dire tout de suite: — Il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuillère que madame Magloire avait posés sur la table.

Ces six couverts d'argent l'obsédaient. — Ils étaient là. — A quelques pas. — A l'instant où il avait traversé la chambre d'à côté pour venir dans celle où il était, la vieille servante les mettait dans un petit placard à la tête du lit. — Il avait bien remarqué ce placard. — A droite, en entrant par la salle à manger. — Ils étaient massifs. — Et de vieille argenterie. — Avec la grande cuillière, on en tirerait au moins deux cents francs. — Le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans.

Son esprit oscilla toute une grande heure dans des fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux, se dressa brusquement sur son séant, étendit le bras et tâta son havresac qu'il avait jeté dans le coin de l'alcôve, puis il laissa pendre ses jambes et poser ses pieds à terre, et se trouva, presque sans savoir comment, assis sur son lit.

Il resta un certain temps rêveur dans cette attitude, qui eût eu quelque chose de sinistre pour quelqu'un qui l'eût aperçu ainsi dans cette ombre, seul éveillé dans la maison endormie. Tout à coup il se baissa, ôta ses souliers et les posa doucement sur la natte près du lit, puis il reprit sa posture de rêverie et redevint immobile.

Au milieu de cette méditation hideuse, les idées que nous venons d'indiquer remuaient sans relâche son cerveau, entraient, sortaient, rentraient, faisaient sur lui une sorte de pesée; et puis il songeait aussi, sans savoir pourquoi, et avec cette obstination machinale de la rêverie, à un forçat nommé Brevet qu'il avait connu au bagne, et dont le pantalon n'était retenu que par une seule bretelle de coton tricoté. Le dessin en damier de cette bretelle lui revenait sans cesse à l'esprit.

Il demeurait dans cette situation, et y fût peut-être resté indéfiniment jusqu'au lever du jour, si l'horloge n'eût sonné un coup, — le quart ou la demie. Il sembla que ce coup lui eût dit: allons!

Il se leva debout, hésita encore un moment, et écouta; tout se taisait dans la maison; alors il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre qu'il entrevoyait. La nuit n'était pas très obscure; c'était une pleine lune sur laquelle couraient de larges nuées chassées par le vent. Cela faisait au dehors des alternatives d'ombre et de clarté, des éclipses, puis des éclaircies, et au dedans une sorte de crépuscule. Ce crépuscule, suffisant pour qu'on pût se guider, intermittent à cause

des nuages, ressemblait à l'espèce de lividité qui tombe d'un soupirail de cave devant lequel vont et viennent des passants. Arrivé à la fenêtre, Jean Valjean l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée, selon la mode du pays, que d'une petite clavette. Il l'ouvrit, mais comme un air froid et vif entra brusquement dans la chambre, il la referma tout de suite. Il regarda le jardin de ce regard attentif qui étudie plus qu'il ne regarde. Le jardin était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader. Au fond, au delà il distingua des têtes d'arbres également espacées, ce qui indiquait que ce mur séparait le jardin d'une avenue ou d'une ruelle plantée.

Ce coup d'œil jeté, il fit le mouvement d'un homme déterminé, marcha à son alcôve, prit son havresac, l'ouvrit, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une de ses poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette, dont il baissa la visière sur ses yeux, chercha son bâton en tâtonnant et l'alla poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il y avait déposé. Cela ressemblait à une barre de fer courte, aiguisée comme un épieu à l'une de ses extrémités.

Il eût été difficile de distinguer dans les ténèbres pour quel emploi avait pu être façonné ce morceau de fer. C'était peut-être un levier? C'était peut-être une massue?

Au jour on eût pu reconnaître que ce n'était autre chose qu'un chandelier de mineur. On employait quelquefois alors les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur. Les chandeliers des mineurs sont en fer massif, terminés à leur extrémité inférieure par une pointe au moyen de laquelle on les enfonce dans le rocher.

Il prit le chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque, comme on sait. Arrivé à cette porte, il la trouva entrebâillée. L'évêque ne l'avait point fermée.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit.

Il poussa la porte.

Il la poussa du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible et silencieux qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment.

Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Jean Valjean reconnut la difficulté. Il fallait à toute force que l'ouverture fût encore élargie.

Il prit son parti, et poussa une troisième fois la porte, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois il y eut un gond mal huilé qui jeta tout à coup dans cette obscurité un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Le bruit de ce gond sonna dans son oreille avec quelque chose d'éclatant et de formidable comme le clairon du jugement dernier.

Dans les grossissements fantastiques de la première minute, il se figura presque que ce gond venait de s'animer et de prendre tout à coup une vie terrible, et qu'il aboyait comme un chien pour avertir tout le monde et réveiller les gens endormis.

Il s'arrêta, frissonnant, éperdu, et retomba de la pointe du pied sur le talon. Il entendit ses artères battre dans ses tempes comme deux marteaux de forge, et il lui semblait que son souffle sortait de sa poitrine avec le bruit du vent qui sort d'une caverne. Il lui paraissait impossible que l'horrible clameur de ce gond irrité n'eût pas ébranlé toute la maison comme une secousse de tremblement de terre; la porte, poussée par lui, avait pris l'alarme et avait appelé; le vieillard allait se lever, les deux vieilles femmes allaient crier, on viendrait à l'aide; avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied. Un moment il se crut perdu.

Il demeura où il était, pétrifié comme la statue de sel, n'osant faire un mouvement. Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne. Ce premier danger était passé, mais il y avait encore en lui un affreux tumulte. Il ne recula pas pourtant. Même quand il s'était cru perdu, il

n'avait pas reculé. Il ne songea plus qu'à finir vite. Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était dans un calme parfait. On y distinguait çà et là des formes confuses et vagues qui, au jour, étaient des papiers épars sur une table, des in-folio ouverts, des volumes empilés sur un tabouret, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu, et qui à cette heure n'étaient plus que des coins ténébreux et des places blanchâtres. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit. Il y était arrivé plus tôt qu'il n'aurait cru.

La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions avec une espèce d'à-propos sombre et intelligent, comme si elle voulait nous faire réfléchir. Depuis près d'une demi-heure un grand nuage couvrait le ciel. Au moment où Jean Valjean s'arrêta en face du lit, ce nuage se déchira, comme s'il l'eût fait exprès, et un rayon de lune, traversant la longue fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était presque vêtu dans son lit, à cause des nuits froides des Basses-Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Sa tête était renversée sur l'oreiller dans l'attitude abandonnée du repos; il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral et d'où étaient tombées tant de bonnes œuvres et tant de saintes actions. Toute sa face s'illuminait d'une vague expression de satisfaction, d'espérance et de béatitude. L'âme des justes pendant le sommeil contemple un ciel mystérieux.

Il y avait presque de la divinité dans cet homme ainsi auguste à son insu.

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, effaré de ce vieillard lumineux. Jamais il n'avait rien vu de pareil. Cette confiance l'épouvantait. Le monde moral n'a pas de plus grand spectacle que celui-là: une conscience troublée et inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action, et contemplant le sommeil d'un juste.

Ce sommeil, dans cet isolement, et avec un voisin tel que lui, avait quelque chose de sublime qu'il sentait vaguement, mais impérieusement.

Nul n'eût pu dire ce qui se passait en lui, pas même lui.

Pour essayer de s'en rendre compte, il faut rêver ce qu'il y a de plus violent en présence de ce qu'il y a de plus doux. Sur son visage même on n'eût rien pu distinguer avec certitude. C'était une sorte d'étonnement hagard. Il regardait cela. Voilà tout. Mais quelle était sa pensée? Il eût été impossible de le deviner. Ce qui était évident, c'est qu'il était ému et bouleversé. Mais de quelle nature était cette émotion?

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de lune faisait confusément visible au dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure; la clef y était; il l'ouvrit; la première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie; il le prit, traversa la chambre à grands pas, sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

Le lendemain, au soleil levant, monseigneur Bienvenu se promenait dans son jardin. Madame Magloire accourut vers lui toute bouleversée.

— Monseigneur, monseigneur, cria-t-elle, Votre Grandeur sait-elle où est le panier d'argenterie?

— Oui, dit l'évêque.

— Jésus-Dieu soit béni! reprit-elle. Je ne savais ce qu'il était devenu.

L'évêque venait de ramasser le panier dans une plate-bande. Il le présenta à madame Magloire.

— Le voilà.

— Eh bien? dit-elle. Rien dedans! et l'argenterie?

— Ah! repartit l'évêque. C'est donc l'argenterie qui vous occupe? Je ne sais où elle est.

— Grand bon Dieu! elle est volée! c'est l'homme d'hier soir qui l'a volée!

En un clin d'œil, avec toute sa vivacité de vieille alerte, madame Magloire courut à l'oratoire, entre dans l'alcôve et revint vers l'évêque. L'évêque venait de se baisser et considérait en soupirant un plant de cochléaria des Guillons que le panier avait brisé, en tombant à travers la plate-bande. Il se redressa au cri de madame Magloire,

— Monseigneur, l'homme est parti! l'argenterie est volée!

Tout en poussant cette exclamation, ses yeux tombaient sur un angle du jardin où l'on voyait des traces d'escalade. Le chevron du mur avait été arraché.

— Tenez! c'est par là qu'il s'en est allé. Il a sauté dans la ruelle Cochefilet! Ah! l'abomination! Il nous a volé notre argenterie!

L'évêque resta un moment silencieux, puis leva son œil sérieux, et dit à madame Magloire avec douceur:

— Et d'abord, cette argenterie était-elle à nous?

Madame Magloire resta interdite. Il y eut encore un silence, puis l'évêque continua:

— Madame Magloire, je détenais à tort et depuis longtemps cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qui était-ce que cet homme? Un pauvre évidemment.

— Hélas, Jésus! repartit madame Magloire. Ce n'est pas pour moi ni pour mademoiselle. Cela nous est bien égal. Mais c'est pour monseigneur. Dans quoi monseigneur va-t-il manger maintenant?

L'èvêque la regarda d'un air étonné.

— Ah ça! est-ce qu'il n'y a pas des couverts d'étain?

Madame Magloire haussa les épaules.

— L'étain a une odeur.

— Alors, des couverts de fer.

Madame Magloire fit une grimace expressive.

— Le fer a un goût.

— Eh bien, dit l'évêque, des couverts de bois.

Quelques instants après, il déjeunait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille. Tout en déjeunant, monseigneur Bienvenu faisait gaiement remarquer à sa sœur qui ne disait rien et à madame Magloire qui grommelait sourdement, qu'il n'est nullement besoin d'une cuillère ni d'une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans une tasse de lait.

— Aussi a-t-on idée! disait madame Magloire toute seule en allant et venant, recevoir un homme comme cela! et le loger à côté de soi! et quel bonheur encore qu'il n'ait fait que voler! Ah, mon Dieu! cela fait frémir quand on songe!

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étrange et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes; l'autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie, qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

— Monseigneur, dit-il...

A ce mot, Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

— Monseigneur! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé...

— Silence! dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque.

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah! vous voilà! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis aise de vous voir. Eh bien, mais! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourrez bien avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait était donc vrai? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie.

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre

chez lequel il avait passé la nuit? je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici? c'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller?

— Sans doute, répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean, qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse? dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans le sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix. — A propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet jour et nuit.

Puis se tournant vers la gendarmerie:

— Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes s'éloignèrent.

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir.

L'évêque s'approcha de lui, et lui dit à voix basse:

— N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Jean Valjean, qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec solennité:

— Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

En effet Jean Valjean cherche à se réhabiliter et rencontre toujours la sentence rendue contre lui. Condamné de nouveau au bagne pour un second vol, il se sauve et se cache sous le nom de Madeleine, devient un grand industriel et la Providence de son pays. Soudain il apprend que la justice, qui a perdu ses traces, accuse un innocent. Une lutte de conscience s'engage en lui. Il se décide à se dénoncer et la scène de la cour d'assises où il accomplit son devoir est grande et majestueuse. Il parvient à dérouter la police et finit par mourir tranquille.

A. de Vigny (1799-1863).

Le comte Alfred de Vigny est né dans la petite ville de Loches, en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Il entra jeune dans l'armée, servit douze ans, et se retira avec le grade de capitaine. Doué du talent poétique, de Vigny avait consacré aux muses ses loisirs de garnison et publié plusieurs petits poèmes, dont les plus beaux sont *Dolorida*, *Moïse* et surtout *Éloa*, peinture de l'abnégation et du dévouement de la femme, représentée par Éloa, vierge-archange, formée d'une larme de l'Éternel. De Vigny a fait depuis une traduction en vers de l'*Othello* de Shakspeare.

Les ouvrages en prose de Vigny lui assurent une place distinguée parmi les prosateurs de notre époque. Nous lui devons *Cinq-Mars*, roman historique; *Stello*, peinture intéressante des souffrances et de la fin tragique de Chatterton, de Gilbert et d'André Chénier; *Servitude et Grandeur militaires*, récit touchant de la vie dure et de l'héroïsme ignoré du soldat; deux drames remarquables, *Chatterton* et la *Maréchale d'Ancre*. Ses œuvres posthumes ont été publiées en 1864; elles consistent surtout dans *les Destinées*, poèmes philosophiques plus dignes de l'auteur par le sentiment que par le style.

LOUIS XIII ET RICHELIEU.

(Cinq-Mars, favori de Louis XIII, a formé une conjuration contre Richelieu. Le roi en a été instruit. Le cardinal est informé de tout. Louis XIII et Richelieu sont à Perpignan, où la guerre les a conduits.)

Louis XIII marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le P. Sirmond, qui se retira et le laissa avec le cardinal; celui-ci s'était levé avec la plus grande peine, et ne put faire un pas au-devant du roi, parce que ses jambes malades étaient enveloppées; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et, seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante.

— Je m'en vais, mon cher cardinal; je sens que je m'en vais à Dieu; je m'affaiblis de jour en jour; ni l'été, ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez, mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service. — Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter le cœur pour m'aimer, dit le roi. — Votre Majesté en peut-elle douter? répondit le cardinal en

fronçant le sourcil et se mordant les lèvres par l'impatience que lui donnait ce début. — Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret; et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi en inquiétant leur dominateur du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avait couru un grand danger; mais il vit en même temps le besoin de confesser toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien, tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement; je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre. — N'est-ce que cela, sire? dit Richelieu; sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer magie des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés... — Assez, c'en est assez, cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage; je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient, j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela, on m'avait caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes? — Je les eus toutes entre les mains, sire; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation; elle daigna la première jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait

alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté! mais comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule... — Vous, à la bonne heure; mais moi! dit le prince avec amertume.

— Eh! sire, s'écria le cardinal, le fils de Dieu lui-même vous en donna l'exemple; et c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis; et si les monuments dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis, quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid; et le cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le roi, il dit froidement: — Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort? — Moi! dit le roi; on vous a trompé; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose; mais je n'ai rien ordonné contre vous. — Ce n'est pas ce que disent les conjurés, sire; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner?— Je... voulais vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à Monsieur... — Ah! sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous, et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le roi étonné lut:

Monseigneur,

Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à la fidélité que je dois à Votre Majesté; je la supplie très-humblement d'agréer que je lui en demande un million de pardons, avec un compliment de soumission et de repentance.

Votre très-humble sujet,
GASTON.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Louis; osaient-ils s'armer contre moi aussi? — Aussi, dit tout bas le cardinal en se mordant les lèvres; puis il reprit: Oui, sire, aussi; c'est ce que me ferait croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papiers.

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé d'un morceau de bois de sureau creusé, et le déployait sous les yeux du roi: — C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent. — Les traîtres! s'écria Louis agité; il faut les faire saisir; mon frère renonce et se repent; mais faites arrêter le duc de Bouillon... — Oui, sire. — Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie. — Je réponds de son arrestation sur ma tête, sire: mais ne restera-t-il pas un autre nom? — Lequel?... quoi? Cinq-Mars? dit le roi en balbutiant. — Précisément, sire, dit le cardinal. — Je le vois bien... mais... je crois que l'on pourrait... — Ecoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui: votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant; il n'y a pas de milieu. — Eh! que voulez-vous donc si je vous favorise? dit le roi. — Sa tête et celle de son confident. — Jamais... c'est impossible, reprit le roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux? pourquoi cette division? c'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui; vous me rendez le plus malheureux des hommes!

Est-ce ainsi, disait le ministre avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur? Vous me dites un jour que l'Eglise vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration, que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout con-

duit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'État, ressuscite les prétentions écrasées, et rallume enfin la ligue éteinte par votre père; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Êtes-vous prêt au combat? où donc est votre massue?

Le roi anéanti ne répondait pas, et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit: — Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'État dans la main d'un jouvenceau. Vous pensez bien que, depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré une retraite, où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un règne pareil! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils osèrent à Henri IV sur son trône: Partagez-nous tous les grands gouvernements à titre héréditaire et de souveraineté: nous serons contents? Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu; et ce sera plus heureux peut-être: car pour gouverner l'Ile-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

En parlant ainsi, il poussa avec colère la vaste table qui remplissait presque la chambre, et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre. — Eh bien! monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul. — A la bonne heure, dit Richelieu; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire. — Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres. — Essayez donc, dit Richelieu; je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna: à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un appartement, car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix: Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, où tout était confusion: sur des édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de la Rochelle, se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets; sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots: «sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, ou peut lui faire un procès criminel». Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les huguenots, et les plans de république qu'ils avaient arrêtés.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme, d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet: c'était un secrétaire d'État nommé Desnoyers; il s'avança en saluant:

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il. — D'Espagne, par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne. — De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant; et il lut:

«Don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Portugal, des Algarves, royaumes deçà l'Afrique, seigneur de la Guinée, conquêtes, navigation et commerce de l'Éthiopie, Arabie, Perse et des Indes»... — Qu'est-ce que tout cela? dit le roi; qui parle donc ainsi? — Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une... il y a quelque temps, sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée. — La Catalogne se

révolte aussi! Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc. — Au contraire, sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des états généraux catalans à Sa Majesté Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes sacrilèges et excommuniées. Le roi de Portugal... — Dites le duc de Bragance, reprit Louis; je ne connais pas un révolté. — Le duc de Bragance donc, sire, dit froidement le conseiller d'État, envoie à la principauté de Catalogne son neveu D. Ignace de Mascarennas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan. — Eh bien! qu'importe? dit Louis. — Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi... au duc de Portugal. — Moi soutenir des rebelles! vous osez!... — C'était le projet de Son Éminence, poursuivit le conseiller d'Etat; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots. — C'est bon, j'y penserai, dit le roi, laissez-moi. — Sire, les états généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux... — Nous verrons... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'État sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Glocester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu profitable à Sa Majesté Britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles 1[er] demande des secours, que la reine ne trouve plus en Hollande. — Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédents, et, en parcourant les notes du cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main:

«Faut réfléchir longtemps et attendre: — les communes sont fortes; le roi Charles compte sur les Ecossais, ils le vendront.

«Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'on ne devait jamais frapper les princes qu'à la tête. REMARQUABLE, ajoutait le cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant REDOUTABLE.

Et plus bas:

«Cet homme domine Fairfax, il fait l'inspiré; ce sera un grand homme: — secours refusé; — argent perdu».

Le roi dit alors: Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai. — Mais, sire, dit Chavigny, les événements sont rapides! si le courrier retarde d'une heure, la perte du roi peut s'avancer d'un an. — En sont-ils là? demanda Louis. — Dans le camp des indépendants, on prêche la république la Bible à la main; dans celui des royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit. — Mais un moment de bonheur peut tout sauver! — Les Stuarts ne sont pas heureux, sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser. — Laissez-moi, dit le roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'État sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. Il se leva, et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe: il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides; sous chaque contrée il crut voir fumer un volcan; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds: sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur. — Richelieu! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on appelle le cardinal!

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières et se retrouva seul avec le cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants

et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue. — Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous? Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée armée de deux yeux flamboyants, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal. — Régnez, dit-il d'une voix faible. — Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant. — Régnez, répéta le roi en détournant la tête. — Signez donc, reprit Richelieu; ce papier porte: «Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs». Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa. — Laissez-moi, par pitié, je meurs, dit-il. — Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous: il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

«Quand le roi ira voir le cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le cardinal ira chez le roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté.

«De plus:

«Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement». — Mes enfants! s'écria Louis, relevant la tête, vous osez!

— Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu. Le roi signa. — Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement.

NAISSANCE D'ÉLOA.

Il naquit sur la terre un ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure, et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie [1]);

---

[1]) *Béthanie*, bourg près de Jérusalem, où Lazare fut ressuscité. (Saint-Jean, chap. XI.)

A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtant, priant et consolant;
Assis auprès d'un champ, le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole.
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc, pareil à l'imposteur;
Et de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Cananéenne écoutait la requête [1]),
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant la ville et subissant l'édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.
Or, pendant ce temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée.
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui, dans ses périls, il s'était retiré.
C'était Marthe et Marie; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain: «Il dort».
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. Larme sainte, à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.

---

[1]) La *Cananéenne*, dont Jésus guérit la fille possédée du démon. (Saint-Matthieu, chap. xv.)

Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante.
Une voix s'entendit qui disait: «Éloa!»
Et l'ange apparaissant répondit: «Me voilà!»

Toute parée aux yeux du ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
Ses cheveux, partagés comme deux gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes:
Comme on voit la comète errante dans les cieux,
Fondre, au sein de la nuit, ses rayons gracieux;
Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
N'a pas de son teint frais la couleur virginale,
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.

CHUTE D'ÉLOA.

ÉLOA QUITTE LE CIEL ET RENCONTRE LE TENTATEUR.

Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
Plus forte, elle parut se souvenir des cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvant pour gémir ses lèvres enchantées;
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Ralluma tout à coup l'audace de ses yeux,

Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du ciel qu'il destine à son temple;
Comme pour lui-montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui même à ce regard divin,
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'ange;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change.
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La vierge dans le ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé;
Ses cheveux dénoués sont épars; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure; ils se parlent ainsi:

«Que vous ai-je donc fait? Qu'avez-vous? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
— J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule est le dieu qui peut sauver un ange.
— Que puis-je faire? hélas! dites, faut-il rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous?—Le plus beau, c'est nous-mêmes.
Viens. — M'exiler du ciel? — Qu'importe, si tu m'aimes?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as j'amais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs,
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les cieux?»

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des anges:
«Gloire dans l'univers, dans les temps, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui!»
Les cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.
Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha les cieux qu'elle ne voyait plus.
Des anges au chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes:
«Où me conduisez-vous, bel ange? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton dieu!
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? — Un crime.
— Serais-tu plus heureux? du moins es-tu content?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan».

Alfred de Musset (1810-1857).

Alfred de Musset est né à Paris. Après avoir étudié le droit, la médecine, la peinture, il se voua aux lettres. A vingt ans, il débuta par des *Contes en vers*, qui le placèrent au premier rang des poètes contemporains. Depuis, il a publié des *Nouvelles* en prose, des *Comédies et Proverbes* et deux *Recueils de poésies* qui renferment des élégies, des contes, des satires, des stances, des chansons, des sonnets, etc.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.
Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.

Tu demandes à Dieu de soulager ton âme;
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.
Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir;
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore.
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.
Ton corps est abattu du mal de ta pensée :
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

(*Epître à M. de Lamartine.*)

LA NUIT D'OCTOBRE.

FRAGMENT.

Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence;
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant, car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs.
La joie a pour symbole une plante brisée
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré quel cas en ferais-tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?

De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?

SONNET.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

L'ESPOIR EN DIEU.

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui vaincus tour à tour sont tous deux immortels [1]);
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,

---

[1]) Manès (240-274), savant médecin persan, auteur de l'hérésie des Manichéens, enseignait que le monde est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants.

Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels [1]).
Je vois rêver Platon et penser Aristote [2];

J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être [3]).
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons [4]).
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître [5]),
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible [6]);
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible [7]),
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine [8]).
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand [9])
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science!
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté!
Ah! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;

---

[1]) Le déisme, qui admet l'existence d'un Dieu, mais rejette toute religion révélée.

[2]) *Platon* (430-387) et *Aristote* (384-322), son disciple, célèbres philosophes grecs.

[3]) *Pythagore* (né 584 ans av. J.-C.), célèbre philosophe grec, enseignait que l'âme passe de corps en corps, et arrive par la vertu à la vie parfaite, ou par le vice aux supplices de l'enfer.

— *Leibnitz* (1646-1716), le plus grand des philosophes allemands.

[4]) *Descartes* (1596-1650), le plus grand des philosophes français. Le poète fait ici allusion à l'hypothèse erronée des *tourbillons* de matière subtile au sein desquels circulent les planètes, suivant Descartes.

[5]) *Montaigne* (1533-1592), philosophe et moraliste français.

[6]) *Pyrrhon* (384-304 avant J.-C.), philosophe grec, a donné son nom au scepticisme.

— *Zénon* (né en 362 av. J.-C.), philosophe grec, chef des stoïciens.

[7]) *Spinosa* (1632-1677), philosophe hollandais, donne son nom au panthéisme, qui confond le Créateur et l'univers: Dieu est tout, tout est Dieu.

[8]) *Locke* (1632-1704), célèbre philosophe anglais, enseignait que toutes nos idées nous viennent par les sens.

[9]) *Kant* (1724-1804), philosophe allemand, tombe dans le scepticisme.

Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains; votre orgueil part d'un âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance!
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver son existence,
Et de faire épeler ton nom.

Le monde entier te glorifie;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

HISTOIRE.

Joseph Michaud (1767-1839).

Joseph Michaud, né à Bourg-en-Bresse, débuta dans la presse royaliste. Sous la révolution, il fonda le journal *la Quotidienne* et soutint la cause de la royauté et de la religion. Il fut condamné à mort, puis à la déportation, et alla chercher un asile dans le Jura. On doit à Michaud plusieurs poèmes *(le Printemps d'un Proscrit*, etc.), *l'Histoire des Croisades, la Correspondance d'Orient* et une *Collection de mémoires sur l'Histoire de France.*

HISTOIRE DES CROISADES.

L'*Histoire des Croisades* est un ouvrage consciencieux, exact et complet; c'est le meilleur récit que, dans aucune langue, on ait fait de ces grandes entreprises.

En 1095, les populations de l'Occident se levèrent à la voix de Pierre l'Ermite, qui commença, sans succès, ces expéditions avec des bandes indisciplinées. La croisade ne prit un caractère sérieux qu'au départ des milices féodales, sous la conduite de Godefroi de Bouillon et de divers princes, dont les corps d'armée se réunirent à Constantinople. Après deux victoires remportées sur Kilidje-Arslan, sultan des Turcs seldjoucides, à Nicée et à Dorylée, ils arrivent enfin devant Antioche.

PRISE D'ANTIOCHE (1098).

Antioche, après sept mois de siège, allait échapper aux armes des chrétiens, si la ruse, la politique et l'ambition n'avaient fait pour la cause des croisés ce que n'avaient pu faire la patience et la bravoure. Bohémond [1]), que le désir d'accroître sa fortune avait entraîné dans la croisade, cherchait partout l'occasion de réaliser ses projets. Il osa jeter ses vues sur Antioche et fut assez favorisé par les circonstances pour trouver un homme qui pût remettre cette place entre ses mains. Cet homme, qui se nommait Phirous, était, quoi qu'en disent plusieurs historiens qui lui donnent une noble origine, le fils d'un Arménien dont le métier consistait à faire des cuirasses. D'un caractère inquiet et remuant, il aspirait sans cesse à changer de condition et d'état. Il avait abjuré la religion chrétienne par esprit d'inconstance et dans l'espoir d'avancer sa fortune: il était doué d'un sang-froid admirable, d'une audace à toute épreuve, et toujours prêt à faire pour de l'argent ce qu'on pouvait à

[1]) Bohémond, prince de Tarente, fils du célèbre aventurier normand Robert Guiscard, fut au onzième siècle le véritable fondateur de la domination des Normands en Italie.

peine attendre du plus ardent fanatisme. Pour satisfaire son ambition et son avarice, rien ne lui paraissait injuste ou impossible. Comme il était actif, adroit et insinuant, il avait obtenu la confiance d'Accien [1]), qui l'admettait à son conseil. Le prince d'Antioche lui avait confié le commandement de trois des principales tours de la place. Il les défendit d'abord avec zèle, mais sans avantage pour sa fortune; il se lassa d'une fidélité stérile, dès qu'il put penser que la trahison pouvait lui être plus profitable.

Dans l'intervalle des combats, il avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le prince de Tarente. Ces deux hommes se devinèrent à la première vue, et ne tardèrent pas à se confier l'un à l'autre. Dans les premiers entretiens, Phirous se plaignit des outrages qu'il avait reçus des musulmans; il s'affligea d'avoir abandonné la religion de Jésus-Christ, et pleura sur les chrétiens d'Antioche. Il n'en fallait pas davantage au prince de Tarente pour connaître les secrètes pensées de Phirous. Il loua ses remords et ses sentiments, et lui fit les plus magnifiques promesses. Alors le renégat lui ouvrit son cœur. Ils se jurèrent l'un à l'autre un inviolable attachement, et promirent d'entretenir une active correspondance.

Lorsqu'il fut convenu avec Phirous des moyens d'exécuter les projets qu'ils avaient longtemps médités, Bohémond fit assembler les principaux chefs de l'armée chrétienne. Il leur exposa avec chaleur les maux qui jusqu'alors avaient désolé les croisés, et les maux plus grands encore dont ils étaient menacés.

Bohémond montra les lettres de Phirous qui promettait de livrer les trois tours qu'il commandait. Phirous déclarait qu'il était prêt à tenir sa promesse: mais il ne voulait avoir affaire qu'au prince de Tarente. Il exigeait, pour prix de ses services, que Bohémond restât maître d'Antioche...

A peine sorti du conseil, le prince de Tarente fait avertir Phirous, qui lui envoie son propre fils en otage. L'exécution du complot est fixée au lendemain. Pour laisser la garnison d'Antioche dans la plus grande sécurité, on décide que l'armée chrétienne quittera son camp; qu'au retour de la nuit, elle reviendra sur ses pas, et se réunira sous les murs d'Antioche. Le lendemain, au point du jour, les troupes reçoivent l'ordre

[1]) Accien, petit-fils de Malek-Schah, souverain d'Antioche, s'y était enfermé avec une armée.

de préparer leur départ. Les croisés sortent du camp quelques heures avant la nuit; ils s'éloignent, les trompettes sonnantes et les enseignes déployées. Après quelques moments de marche, ils reviennent en silence vers Antioche. Au signal du prince de Tarente, ils s'arrêtent dans un vallon situé à l'occident, et voisin de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous. Ce fut là qu'on déclara à l'armée chrétienne le secret de la grande entreprise qui devait lui ouvrir les portes de la ville.

Enfin on arriva au moment décisif. La nuit était obscure; un orage qui s'était élevé augmentait encore l'épaisseur des ténèbres. Le vent qui ébranlait les toits, les éclats de la foudre ne permettaient aux sentinelles d'entendre aucun bruit autour des remparts. Le ciel paraissait enflammé vers l'occident, et la vue d'une comète qu'on aperçut alors sur l'horizon semblait annoncer à l'esprit superstitieux des croisés les moments marqués pour la ruine et la destruction des infidèles.

Ils attendaient le signal avec impatience. La garnison d'Antioche était plongée dans le sommeil. Phirous seul veillait et méditait son complot. Un Lombard, nommé Payen, envoyé par Bohémond, monte dans la tour par une échelle de cuir. Phirous le reçoit et lui dit que tout est préparé.

Au moment où ils s'entretenaient de leur complot, un officier de la garnison vient visiter les postes. Il se présente avec une lanterne devant la tour de Phirous. Celui-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, fait cacher l'émissaire de Bohémond, et vient au-devant de l'officier. Il reçoit des éloges sur sa vigilance, et se hâte de renvoyer Payen avec des instructions pour le prince de Tarente. Le Lombard revient auprès de l'armée chrétienne, où il raconte ce qu'il a vu, et conjure Bohémond, de la part de Phirous, de ne pas perdre un moment pour agir.

Mais tout à coup la crainte s'empare des soldats. Au moment de l'exécution, ils ont vu toute l'étendue du danger. Aucun d'eux ne se présente pour monter sur le rempart. En vain Godefroi [1]), en vain le prince de Tarente emploient tour à tour les promesses et les menaces; les chefs et les soldats restent immobiles. Bohémond monte lui-même par l'échelle de corde, dans l'espoir qu'il sera suivi par les plus braves;

---

[1]) Godefroi (Gottfried) de Bouillon, duc de Lorraine, fut un des premiers à prendre la croix et fut bientôt reconnu pour chef de la croisade.

personne ne se met en devoir de marcher sur ses pas. Il arrive seul dans la tour de Phirous, qui lui fait les plus vifs reproches sur sa lenteur. Bohémond redescend à la hâte vers ses soldats, auxquels il répète que tout est prêt pour les recevoir. Son discours, et surtout son exemple, raniment enfin les courages. Soixante croisés, parmi lesquels on distingue le comte de Flandre [1]) et plusieurs des principaux chefs, montent par l'échelle de cuir. Bientôt soixante autres croisés se pressent sur les pas des premiers; ils sont suivis par d'autres, qui montent en si grand nombre et avec tant de précipitation que le créneau auquel l'échelle était attachée s'ébranle et tombe avec fracas dans le fossé. Ceux qui touchaient au sommet des murailles retombent sur les lances et les épées nues de leurs compagnons. Le désordre, la confusion règnent parmi les assaillants; cependant les chefs du complot voient tout d'un œil tranquille. Phirous embrasse ses nouveaux compagnons et les met en possession des trois tours confiées à son commandement. Sept autres tours sont bientôt tombées en leur pouvoir. Phirous appelle alors à son aide toute l'armée chrétienne, il attache au rempart une nouvelle échelle, par laquelle montent les plus impatients; il indique aux autres une porte qu'ils enfoncent, et par laquelle ils pénètrent en foule dans la ville.

Godefroi, Raymond [2]), le duc de Normandie [3]) sont bientôt dans les rues d'Antioche à la tête de leurs bataillons. On fait sonner toutes les trompettes, et sur ses quatre collines la ville retentit du cri terrible: *Dieu le veut! Dieu le veut!* Au premier bruit du tumulte, les chrétiens qui habitaient Antioche croient tous que leur dernière heure est venue, et que les musulmans viennent pour les égorger. Ceux-ci, à moitié endormis, sortent de leurs maisons pour connaître la cause du bruit qu'ils entendent et meurent sans savoir quels sont les traîtres, quelle main les a frappés. Quelques-uns, avertis du danger, fuient vers la montagne où s'élevait la citadelle; d'autres se précipitent hors des portes de la ville. Tous ceux qui ne pouvaient fuir tombent sous les coups du vainqueur.

Au milieu de cette sanglante victoire, Bohémond ne négligea point de prendre possession d'Antioche; et lorsque

---

[1]) Robert, comte de Flandre, un des chefs les plus vaillants de la première croisade.

[2]) Raymond, comte de Toulouse, le plus âgé et le plus puissant des princes chrétiens de la première croisade.

[3]) Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant.

le jour parut, on vit flotter son drapeau rouge sur l'une des plus hautes tours de la ville. A cet aspect, les croisés qui étaient restés à la garde du camp font éclater leur joie ; ils arrivent à la hâte dans la place pour prendre part à la nouvelle conquête des chrétiens. Le carnage des musulmans se poursuivait avec fureur. La plupart des chrétiens, habitants d'Antioche, qui, pendant le siége, avaient beaucoup souffert de la tyrannie des infidèles, se réunirent à leurs libérateurs; plusieurs d'entre eux montraient les fers dont ils avaient été chargés par les Turcs, et cette vue irritait encore la fureur de l'armée victorieuse. Les places publiques étaient couvertes de cadavres; le sang coulait par torrents dans les rues. On pénètre dans les maisons; des signes religieux indiquent aux croisés celles des chrétiens ; des hymnes sacrés leur font connaître leurs frères. Tout ce qui n'est pas marqué d'une croix est l'objet de leur fureur, tous ceux qui ne prononcent pas le nom du Christ sont massacrés sans miséricorde. Dans une seule nuit, Antioche vit périr plus de dix mille de ses habitants. Plusieurs de ceux qui s'étaient enfuis dans les campagnes voisines furent poursuivis et ramenés dans la ville, et ils y trouvèrent l'esclavage ou la mort.

Après avoir reçu de grandes richesses pour prix de sa trahison, le renégat Phirous embrassa le christianisme qu'il avait abandonné, et suivit les croisés à Jérusalem. Deux ans après, comme son ambition n'était pas satisfaite, il revint à la religion de Mahomet, et mourut abhorré des musulmans et des chrétiens, dont il avait tour à tour embrassé et trahi la cause.

Quand les chrétiens furent lassés du carnage, il firent des dispositions pour attaquer la citadelle d'Antioche; mais comme elle s'élevait sur le sommet d'une montagne inaccessible de plusieurs côtés, tous leurs efforts furent inutiles. Ils se contentèrent de l'entourer de soldats et de machines de guerre pour contenir la garnison; ils se répandirent ensuite dans la ville, où ils se livrèrent à toute l'ivresse que leur inspirait la victoire. Le pillage d'Antioche leur avait donné d'immenses richesses; et quoiqu'ils y eussent trouvé peu de vivres, ils s'abandonnèrent à tous les excès de l'intempérance et de la débauche.

Ces choses se passaient dans les premiers jours de juin 1098; le siège d'Antioche avait commencé au mois d'octobre de l'année précédente.

Guizot (1787-1874).

Guizot (François-Pierre-Guillaume), historien, orateur et homme d'État, né à Nîmes, était le fils d'un avocat protestant, mort sur l'échafaud en 1794. Après avoir fait ses études à Genève il vint à Paris comme précepteur dans une famille genevoise. Divers ouvrages, entre autres le *Dictionnaire des synonymes*, attirèrent sur lui l'attention et lui valurent en 1812 une chaire d'histoire à la Sorbonne. Le cours qu'il y professa fonda sa réputation d'historien et de chef de l'école philosophique. Après la révolution de 1830, il fut successivement ministre de l'intérieur, de l'instruction publique, des affaires étrangères. La révolution de février 1848 le rendit à la vie privée. Nous devons à sa plume : *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1827), *l'Histoire de la civilisation en Europe* (1829), *l'Histoire de la civilisation en France* (1829) qui forment avec son *Cours d'histoire moderne* (1828-1830) d'impérissables monuments de la science historique. Il publia encore *Shakespeare et son temps*, *Corneille et son temps* et enfin les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE (1827-1844).

L'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, commencée en 1827 et terminée en 1844, est un écrit froid et sévère, mais exact et instructif. Cet ouvrage, dans l'origine, était destiné à servir d'introduction à une *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*. M. Guizot a publié de même une *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France* jusqu'au treizième siècle, un grand nombre d'écrits de circonstance, parmi lesquels on peut citer les écrits sur Washington et sur Monck.

MORT DE CHARLES Ier (1649).

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit: «J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert; il faut que je me lève promptement», et il se mit à sa toilette. Herbert, troublé, le peignait avec moins de soin. «Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je dois être paré aujourd'hui comme un marié». En s'habillant, il demanda une chemise de plus: «La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur; je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible [1]». Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices

[1]) Bailly, ex-maire de Paris, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1793, fut conduit au supplice par un temps froid et humide. «Tu trembles, lui disait la foule. — C'est de froid», répondit Bailly.

religieux; comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ: «Milord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? — Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier». Le roi parut profondément touché et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre. Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore. «Allez voir qui est là», dit le roi. C'était le colonel Hacker... Faites-le entrer, dit-il. — Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall[1]: Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. — Je pars dans l'instant, répondit Charles; laissez-moi». Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes; puis, prenant l'évêque par la main: «Venez, dit-il, partons. Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois». Et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour aller à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque; à la gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu duc de Buckingham[2]), à la mort du roi son père. «Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon». Arrivé à Whitehall, il monta légère-

[1]) Palais de Londres auprès duquel eut lieu l'exécution.

[2]) Le duc de Buckingham, favori de Jacques Ier et de Charles Ier. C'est au conseil de cet homme orgueilleux et vicieux qu'il faut attribuer une partie des fautes commises par le roi au commencement de son règne.

ment l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque, qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants [1]), Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services. «Le roi est en prières, leur répondit Juxon» [2]); ils insistèrent. «Eh bien, dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant.» Ils se retirèrent: le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et, se relevant avec vivacité: «Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur, je suis prêt à tout ce qui va m'arriver». On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre. «Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeun depuis longtemps, il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse... — Vous avez raison, dit le roi»; et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure: Hacker frappa à la porte. Juxon et Herbert tombèrent à genoux. «Relevez-vous, mon vieil ami, dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main». Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte. «Marchez, dit-il au colonel, je vous suis». Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait: les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir où se tenaient deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place: nul ne pouvait

---

[1]) La secte des indépendants se forma parmi les presbytériens ou calvinistes d'Ecosse. Si les presbytériens rejettent la hiérarchie de l'Eglise anglicane, les indépendants n'admettent même ni prêtres ni discipline.

[2]) Juxon, nom de l'évêque de Londres qui préparait le roi à la mort. Les régicides le jetèrent ensuite dans une prison pour lui arracher les secrets que le roi avait pu lui confier, mais ils ne purent rien obtenir.

approcher: il se tourna vers Juxon et Tomlinson[1]). «Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il: ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles»; et il leur adressa, en effet, un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement, qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: «Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal». Et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: «Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache!» répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait: il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: «Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet», répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque. «J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — Juxon: Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — Le Roi: Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble»; et se tournant vers l'exécuteur: «Mes cheveux sont-ils bien?» Il ôta son manteau et son Saint-George» [2]), donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant: «Souvenez-vous» [3]); ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot: «Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur. — Il est ferme, sire. — Le Roi: Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors...» — Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper. «Attendez le signe, lui dit-il. — Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Ma-

[1]) Colonel de l'armée anglaise.

[2]) Son Saint-George, c'est-à-dire sa décoration de l'ordre de Saint-George. Selon la légende, saint George était un jeune prince de Cappadoce qui souffrit le martyre sous Dioclétien (300 après J.—C.).

[3]) On n'a jamais su à quelle recommandation se rapportait ce mot.

jesté». Au bout d'un instant, le roi étendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. «Voilà la tête d'un traître!» dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitaient autour de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule.

Augustin Thierry (1795—1856).

Augustin Thierry est né à Blois, d'une famille pauvre et obscure. Après de brillantes études, il professa quelque temps. Il débuta dans la littérature par une série d'articles d'histoire et de critique, insérés dans divers journaux, et publiés depuis sous le titre de *Dix ans d'études historiques* et de *Lettres sur l'Histoire de France*. Ces excellents recueils ont exercé une grande influence sur les historiens venus après Augustin Thierry. L'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, publiée en 1826, est un récit dramatique et philosophique, plein d'érudition et d'imagination. En 1840, parurent les *Récits des temps mérovingiens*, intéressante suite de tableaux de la vie civile, politique et religieuse en France, au VI^e^ siècle. Augustin Thierry, devenu aveugle, a poursuivi avec la même ardeur le cours de ses glorieux travaux. Depuis 1835 il a dirigé l'immense publication faite par le gouvernement français de tous les matériaux appartenant à l'histoire du tiers-état.

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

SUR LE CARACTÈRE DES FRANKS. — LETTRE VI.

Les Franks n'étaient point un peuple, mais une confédération de peuplades anciennement distinctes, différant même d'origine, bien que toutes appartinssent à la race tudesque ou germanique. En effet, les unes se rattachaient à la branche occidentale et septentrionale de cette grande race, à celle dont l'idiome originel a produit les dialectes et les patois du bas-allemand; les autres étaient issues de la branche centrale, dont l'idiome primitif, adouci et un peu mélangé, est aujourd'hui la langue littéraire de l'Allemagne. Formée, comme les ligues germaniques les plus anciennement connues, de tribus dominantes ou sujettes, la ligue des Franks, au moment où elle entra en lutte avec la puissance romaine, étendait son empire sur les côtes de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Rhin, et sur la rive droite de ce dernier fleuve, à peu près jusqu'à l'endroit où

le Mein s'y jette. A l'est et au sud, l'association franke confinait avec les associations rivales des Saxons et des Alamans. Mais il est impossible de fixer la limite de leur territoire respectif. D'ailleurs, ces limites variaient souvent au gré des chances de la guerre ou de l'inconstance naturelle aux Barbares; et des populations entières, soit de bon gré, soit par contrainte, passaient alternativement d'une confédération dans l'autre.

Les écrivains modernes s'accordent à donner au nom des *Franks* la signification d'*hommes libres*; mais aucun témoignage ancien, aucune preuve tirée des racines de l'idiome germanique ne les y autorisent. Cette opinion, née du défaut de critique, et propagée par la vanité nationale, tombe dès qu'on examine historiquement les différentes significations du nom dont le nôtre est dérivé, et qui, dans notre langue actuelle, exprime tant de qualités diverses. C'est depuis la conquête de la Gaule, et par suite de la haute position sociale acquise dans ce pays par les hommes de race franke, que leur vieille dénomination prit un sens correspondant à toutes les qualités que possédait ou prétendait posséder la noblesse du moyen âge, comme la liberté, la résolution, la loyauté, la véracité, etc. Au treizième siècle, le mot *franc* exprimait tout ensemble la richesse, le pouvoir et l'importance politique; on l'opposait à *chétif*, c'est-à-dire pauvre et de basse condition. Mais cette idée de supériorité, non plus que celle d'indépendance, transportée de la langue française dans les autres langues de l'Europe, n'a rien de commun avec la signification primitive du mot tudesque.

Soit qu'on l'écrivit avec ou sans l'*n* euphonique, *frak* ou *frank*, comme le latin *ferox*, voulait dire *fier*, *intrépide*, *féroce*[1]). L'on sait que la férocité n'était point regardée comme une tache dans le caractère des guerriers germains; et cette remarque peut s'appliquer aux Franks d'une manière spéciale; car il paraît que, dès la formation de leur ligue, affiliés au culte d'Odin, ils partageaient la frénésie belliqueuse des sectateurs de cette religion. Dans son principe, leur confédération dérivait, non de l'affranchissement d'un grand nombre de tribus, mais de la prépondérance, et probablement de la tyrannie de quelques-unes. Il n'y avait donc pas lieu pour

---

[1]) On trouve, dans de très anciens glossaires, *Franci a feritate dicti. Frech*, en allemand moderne, signifie *hardi, téméraire*; *vrang*, en hollandais, veut dire *âpre, rude. (Augustin Thierry.)*

la communauté de se proclamer indépendante; mais elle pouvait annoncer, et c'est ce qu'à mon avis elle se proposa en adoptant un nom collectif, qu'elle était une société de braves résolus à se montrer devant l'ennemi sans peur et sans miséricorde.

Les guerres des Franks contre les Romains, depuis le milieu du troisième siècle, ne furent point des guerres défensives. Dans ses entreprises militaires, la confédération avait un double but, celui de gagner du terrain aux dépens de l'empire, et celui de s'enrichir par le pillage des provinces limitrophes. Sa première conquête fut celle de la grande île du Rhin qu'on nommait l'île des Bataves. Il est évident qu'elle nourrissait le projet de s'emparer de la rive gauche du fleuve, et de conquérir le nord de la Gaule. Animés par de petits succès et par les relations de leurs espions ou de leurs coureurs, à la poursuite de ce dessein gigantesque, les Franks suppléaient à la faiblesse de leurs moyens d'attaque par une activité infatigable. Chaque année ils lançaient de l'autre côté du Rhin des bandes de jeunes fanatiques dont l'imagination s'était enflammée au récit des exploits d'Odin et des plaisirs qui attendaient les braves dans les salles du palais des morts. Peu de ces enfants perdus repassaient le fleuve. Souvent leurs incursions, qu'elles fussent avouées ou désavouées par les chefs de leurs tribus, étaient cruellement punies, et les légions romaines venaient mettre à feu et à sang la rive germanique du Rhin; mais dès que le fleuve était gelé, les passages et l'agression recommençaient. S'il arrivait que les postes militaires fussent dégarnis par les mouvements de troupes qui avaient lieu d'une frontière de l'empire à l'autre, toute la confédération, chefs, hommes faits et jeunes gens, se levait en armes pour faire une trouée et détruire les forteresses qui protégeaient la rive romaine. C'est à l'aide de pareilles tentatives, bien des fois réitérées, que s'accomplit enfin, dans la dernière moitié du cinquième siècle, la conquête du nord de la Gaule par une portion de la ligue des Franks.

Parmi les tribus dont se composait la confédération franke, un certain nombre se trouvaient placées plus avantageusement que les autres pour l'invasion du territoire gaulois. C'étaient les plus occidentales, celles qui habitaient les dunes voisines de l'embouchure du Rhin. De ce côté, la frontière romaine n'était garantie par aucun obstacle naturel; les forteresses étaient bien moins nombreuses que vers le cours du haut

Rhin; et le pays, coupé de marécages et de vastes forêts, offrait un terrain aussi peu propre aux manœuvres des troupes régulières qu'il était favorable aux courses aventureuses des bandes germaniques. C'est en effet près de l'embouchure du Rhin que sa rive gauche fut la première envahie d'une manière durable, et que les incursions des Franks eurent un résultat fixe, celui d'un établissement territorial qui s'agrandit de proche en proche. Le nouveau rôle que jouèrent dès lors, comme conquérants territoriaux, les Franks de la contrée maritime, leur fit prendre un ascendant marqué sur le reste de la confédération. Soit par influence, soit par force, ils devinrent population dominante, et leur principale tribu, celle qui habitait, vers les bouches de l'Yssel, le territoire appelé *Saliland*, ou pays de Sale, devint la tête des toutes les autres. Les *Saliskes*, ou Saliens, furent regardés comme les plus nobles d'entre les Franks; et ce fut dans une famille salienne, celle des *Merowings*, ou enfants de Merowig, que la confédération prit ses rois, lorsqu'elle eut le besoin d'en créer.

Le premier de ces rois, dont l'histoire constate l'existence par des faits positifs, est Chlodio; car Faramond, fils de Markomir, quoique son nom soit bien germanique et son règne possible, ne figure pas dans les histoires les plus dignes de foi. C'est au nom de Chlodio que se rattachèrent, dans les temps postérieurs, tous les souvenirs de la conquête. On lui attribuait à la fois l'honneur d'être entré le premier sur le territoire des Gaules et celui d'avoir porté jusqu'au bord de la Somme la domination des Franks. Ainsi l'on personnifiait en quelque sorte les victoires obtenues par une succession de chefs dont les noms demeuraient dans l'oubli, et l'on concentrait sur quelques années des progrès qui avaient dû être fort lents, et mêlés de beaucoup de traverses. Voici de quelle manière ces événements sont présentés par un historien très postérieur, il est vrai, plein de fables, mais qui paraît être l'écho fidèle d'anciennes traditions populaires:

«Les éclaireurs revinrent et rapportèrent que la Gaule «était la plus noble des régions, remplie de toute espèce de «biens, plantée de forêts d'arbres fruitiers; que c'était une «terre fertile, propre à tout ce qui peut subvenir aux besoins «des hommes. Animés par un tel récit, les Franks prennent «les armes et s'encouragent, et, pour se venger des injures «qu'ils avaient eu à souffrir des Romains, ils aiguisent leurs «épées et leurs cœurs; ils s'excitent les uns les autres par «des défis et des moqueries à ne plus fuir devant les Ro-

«mains, mais à les exterminer. En ces jours-là les Romains «habitaient depuis le fleuve du Rhin jusqu'au fleuve de la «Loire; et depuis le fleuve de la Loire jusque vers l'Espagne «dominaient les Goths; les Burgondes, qui étaient ariens «comme eux, habitaient de l'autre côté du Rhône. Le roi «Chlodio ayant donc envoyé ses coureurs jusqu'à la ville de «Cambrai, lui-même passa bientôt après le Rhin avec une «grande armée. Entré dans la forêt Charbonnière, il prit la «cité de Tournai et de là s'avança jusqu'à Cambrai. Il y résida «quelque temps et donna ordre que tous les Romains qui s'y «trouvaient fussent mis à mort par l'épée. Gardant cette «ville, il s'avança plus loin et s'empara du pays jusqu'à la «rivière de Somme...»

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette narration, c'est qu'elle retrace d'une manière assez vive le caractère de barbarie empreint dans cette guerre, où les envahisseurs joignaient à l'ardeur du pillage la haine nationale et une sorte de haine religieuse. Tout ne se passa pas avec une continuité de progrès si régulière; et le terrain de la seconde province belgique fut plus d'une fois pris et repris avant de rester au pouvoir des Franks. Clodion lui-même fut battu par les légions romaines et obligé de ramener ses troupes en désordre vers le Rhin. Le souvenir de ce combat nous a été conservé par un poète latin du cinquième siècle [1]). Les Franks étaient arrivés jusqu'à un bourg appelé Helena, qu'on croit être la ville de Lens. Ils avaient placé leur camp, fermé par des chariots, sur des collines près d'une petite rivière, et se gardaient négligemment à la manière des Barbares, lorsqu'ils furent surpris par les Romains sous les ordres d'Aétius. Au moment de l'attaque ils étaient en fêtes et en danses pour le mariage d'un de leurs chefs. On entendait au loin le bruit de leurs chants, et l'on voyait la fumée du feu où cuisaient les viandes du banquet. Tout à coup les légions débouchèrent, en files serrées et au pas de course, par une chaussée étroite et un pont de bois qui traversait la rivière. Les Barbares eurent à peine le temps de prendre leurs armes et de former leurs lignes. Enfoncés et obligés à la retraite, ils entassèrent pêle-mêle, sur leurs chariots, tous les apprêts de leur festin, des mets de toute espèce et de grandes marmites parées de guirlandes. Mais les voitures, avec ce qu'elles contenaient,

[1]) Sidoine Apollinaire, *Panégyrique de Majorien.*

dit le poète, et l'épousée elle-même, *blonde comme son mari*, tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La peinture que les écrivains du temps tracent des guerriers francs à cette époque, et jusque dans le sixième siècle, a quelque chose de singulièrement sauvage. Ils relevaient et rattachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres avec un large ceinturon auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi, et rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper.

Outre la hache, qui, de leur nom, s'appelait *francisque*, ils avaient une arme de trait qui leur était particulière, et que, dans leur langue, ils nommaient *hang*, c'est-à-dire hameçon. C'était une pique de médiocre longueur et capable de servir également de près et de loin. La pointe, longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants et recourbés. Le bois était couvert de lames de fer dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coups d'épée. Lorsque le hang s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni en rendant l'extraction impossible, il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité; alors le Frank qui l'avait jeté s'élançait, et, posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. Quelquefois le hang attaché au bout d'une corde servait en guise de harpon à amener tout ce qu'il atteignait. Pendant qu'un des Francs lançait le trait, son compagnon tenait la corde, puis tous deux joignaient leurs efforts, soit pour désarmer leur ennemi, soit pour l'attirer lui-même par son vêtement ou son armure.

Les soldats francs conservaient encore cette physionomie et cette manière de combattre un demi-siècle après la conquête, lorsque le roi Théodebert passa les Alpes et alla faire la guerre en Italie. La garde du roi avait seule des chevaux et portait des lances du modèle romain: le reste des troupes

était à pied, et leur armure paraissait misérable. Ils n'avaient ni cuirasses, ni bottines garnies de fer; un petit nombre portait des casques, les autres combattaient nu-tête. Pour être moins incommodés par la chaleur, ils avaient quitté leur justaucorps de toile et gardaient seulement des culottes d'étoffe ou de cuir, qui leur descendaient jusqu'au bas des jambes. Ils n'avaient ni arc, ni fronde, ni autres armes de trait, si ce n'est le hang et la francisque. C'est dans cet état qu'ils se mesurèrent avec plus de courage que de succès contre les troupes de l'empereur Justinien.

Quant au caractère moral qui distinguait les Franks à leur entrée en Gaule, c'était, comme je l'ai dit plus haut, celui de tous les croyants à la divinité d'Odin et aux joies sensuelles du Walhalla. Ils aimaient la guerre avec passion, comme le moyen de devenir riches dans ce monde, et, dans l'autre, convives des dieux. Les plus jeunes et les plus violents d'entre eux éprouvaient quelquefois dans le combat des accès d'extase frénétique, pendant lesquels ils paraissaient insensibles à la douleur et doués d'une puissance de vie tout à fait extraordinaire. Ils restaient debout et combattaient encore, atteints de plusieurs blessures dont la moindre eût suffi pour terrasser d'autres hommes. Une conquête exécutée par de pareilles gens dut être sanglante et accompagnée de cruautés gratuites: malheureusement les détails manquent pour en marquer les circonstances et les progrès. Cette pauvreté de documents est due en partie à la conversion des Franks au catholicisme: conversion très populaire dans toute la Gaule et qui effaça la trace du sang versé par les nouveaux chrétiens orthodoxes. Leur nom fut rayé des légendes destinées à maudire la mémoire des meurtriers des serviteurs de Dieu; et les martyrs qu'ils avaient faits dans leur invasion furent attribués à d'autres peuples, comme les Huns ou les Vandales: mais quelques traits épars, rapprochés par la critique et complétés par l'induction, peuvent mettre en évidence ce qu'ont voilé soit la flatterie des chroniqueurs, soit la sympathie religieuse.

FUITE D'ATTALE.

Après la mort des fils de Chlodomir, les Etats de ce dernier furent partagés entre ses trois frères, Théoderik, Hildebert et Chlother. Théoderik reçut le Maine et l'Anjou, à

condition d'oublier l'injure que Hildebert lui avait faite en s'emparant de l'Auvergne. Les deux rois se jurèrent amitié et pour garantie de leurs serments se donnèrent mutuellement des otages. Ils les prirent, non dans les familles des Franks, trop fiers pour subir de bonne grâce cette espèce de captivité, mais parmi les fils des nobles Gaulois. Beaucoup de jeunes gens de race sénatoriale furent ainsi déportés d'un royaume dans l'autre, et donnés en garde par chacun des deux rois à ceux des capitaines franks dans lesquels ils avaient le plus de confiance. Ce ne fut qu'un exil tant que la paix dura, mais à la première mésintelligence, tous les otages, sans exception, furent réduits en servitude; les uns devenant la propriété du fisc [1]), les autres celle des chefs qui les avaient reçus en garde. Assujettis soit aux travaux publics, soit à un service domestique dans la maison de leurs maîtres, ils employèrent pour sortir d'esclavage toutes les ruses d'un esprit plus adroit et plus inventif que celui des Franks. Beaucoup réussirent à s'évader; c'étaient probablement ceux qui étaient retenus à peu de distance du centre de la Gaule. Mais les otages du roi Théoderik, disséminés dans les environs de Trèves et de Metz, furent moins heureux.

Au nombre de ces derniers se trouvait un jeune homme appelé Attale, neveu de Grégoire, alors evêque de Langres, et anciennement comte d'Autun. Issu d'une des premières familles sénatoriales de la Gaule, il était devenu l'esclave d'un Frank qui habitait le voisinage de Trèves, et son emploi était de garder au champ les nombreux chevaux de son maître. Dès que la discorde eut éclaté entre les rois Hildebert et Théoderik, l'évêque de Langres se hâta d'envoyer dans le nord à la recherche de son neveu, afin de savoir exactement en quel état il se trouvait. Au retour des gens chargés de cette commission, l'évêque les envoya de nouveau avec des présents pour le Barbare dont Attale gardait les chevaux; mais celui-ci refusa tout, en disant: «Un homme de si grande famille ne peut se racheter à moins de dix livres d'or». On rapporta cette réponse à l'évêque, et en un moment toute sa maison en fut instruite. Les esclaves s'apitoyaient sur le sort du jeune homme. L'un d'eux, nommé Léon, qui avait l'office de cuisinier, dans un élan de dévouement, courut vers son maître, et lui dit: «Si tu voulais me permettre d'y aller, je suis sûr que je parviendrais à le tirer

[1]) C'est-à-dire: la propriété de l'administration du trésor public.

de sa captivité». L'évêque répondit qu'il le voulait bien; et Léon, tout joyeux, partit en diligence pour le lieu qu'on lui avait indiqué.

A son arrivée, il épia d'abord l'occasion d'enlever le jeune homme; mais la chose était trop difficile, et il fut contraint d'y renoncer. Alors il confia son projet à un homme probablement romain de naissance, et lui dit: «Viens avec moi à la maison de ce barbare, et là, vends-moi comme esclave; l'argent sera pour toi: tout ce que je demande c'est que tu me facilites les moyens d'accomplir ce que j'ai résolu». Cet arrangement fait, tous deux entrèrent dans la maison du Frank, et le cuisinier fut vendu par son compagnon pour la somme de douze pièces d'or. Avant de payer, le maître demanda à l'esclave quel genre d'ouvrage il savait faire. «Moi, répondit Léon, je suis en état de préparer tout ce qui se mange à la table des maîtres, et je ne crains pas que pour ce talent on trouve mon pareil. Je te le dis en vérité, quand tu voudrais donner un festin au roi, je me ferais fort de tout apprêter de la manière la plus convenable. — Eh bien! reprit le Frank, voici le jour du soleil [1]) qui approche; ce jour-là j'inviterai chez moi mes voisins et mes parents, il faut que tu me fasses un dîner qui les étonne et dont ils disent: nous n'avons rien vu de mieux dans la maison du roi. — Que mon maître donne l'ordre de me fournir un bon nombre de volailles, et j'exécuterai ce qu'il me commande». Le dimanche venu, le repas fut servi à la grande satisfaction des convives, qui ne cessèrent de complimenter leur hôte jusqu'au moment de se séparer.

Depuis ce jour, l'habile cuisinier devint le favori de son maître; il avait l'intendance de la maison et le commandement sur les autres esclaves, auxquels il distribuait à son gré leurs rations de potage et de viande. Il employa un an à s'assurer les bonnes grâces de son maître et à lui inspirer une entière confiance. Puis, croyant le moment venu, il songea à se mettre en relation avec Attale, auquel il avait affecté jusque-là de paraître absolument étranger. Il se rendit, comme par passe-temps, dans le pré où le jeune homme gardait ses chevaux, et s'assit par terre à quelques pas de lui, pour qu'on ne les vît pas causer ensemble. Dans cette position, il lui dit: «Voici le temps de songer au pays; cette nuit, quand

[1]) C'est ainsi que les Barbares avaient coutume de désigner le dimanche.

tu auras ramené les chevaux à leur étable, je t'avertis que tu ne dois point céder au sommeil, mais te tenir prêt au premier appel; car nous nous mettrons en route». Le jour où cet entretien eut lieu, le Frank avait à dîner chez lui plusieurs de ses parents, parmi lesquels se trouvait le mari de sa fille. C'était un homme d'un caractère jovial et qui ne dédaignait pas de plaisanter avec les esclaves de son beau-père. Vers minuit, tous les convives ayant quitté la table pour aller se coucher, le gendre, qui craignait d'avoir soif, se fit suivre à son lit par Léon, portant une cruche de bière ou d'hydromel. Pendant que l'esclave posait le vase, le Frank se mit à le regarder entre les yeux, et lui parla ainsi d'un ton railleur: «Dis-moi donc, toi, l'homme de confiance, est-ce que bientôt l'envie ne te prendra pas de voler les chevaux de mon beau-père pour retourner dans ton pays? — Cette nuit même je compte le faire, s'il plaît à Dieu, répondit le Romain sur le même ton. — S'il en est ainsi, repartit le Frank, je ferai faire bonne garde autour de moi, afin que tu ne m'emportes rien». Là-dessus il rit aux éclats d'avoir trouvé cette bonne plaisanterie, et Léon le quitta en riant.

Quand tout le monde fut endormi, le cuisinier sortit de sa chambre, courut à l'étable de chevaux, et appela Attale. Le jeune homme fut debout en un instant, et sella deux chevaux. Quand ils furent prêts, son compagnon lui demanda s'il avait une épée. «Je n'ai, répondit-il, d'autre arme qu'une petite lance». Alors Léon, entrant hardiment dans le corps de logis qu'habitait le maître, lui prit son bouclier et sa framée[1]). Au bruit qu'il fit, le Frank s'éveilla et demanda qui c'était, ce qu'on voulait. L'esclave répondit: «C'est moi, Léon ton serviteur; je viens de réveiller Attale pour qu'il se lève en diligence et mène les chevaux au pré: il a le sommeil aussi dur qu'un ivrogne. — Fais comme il te plaira,» répondit le maître; et aussitôt il se rendormit. Léon donna les armes au jeune homme, et tous deux, prenant sur leurs chevaux un paquet d'habits, passèrent la porte extérieure sans être vus de personne. Ils suivirent la grande route de Reims depuis Trèves jusqu'à la Meuse; mais quand il fallut traverser la rivière, ils trouvèrent sur le pont des gardes qui ne voulurent point les laisser passer outre à moins de

[1]) La framée était une sorte de javeline qu'on jetait de loin à son ennemi.

savoir qui ils étaient, et s'ils ne prenaient pas de faux noms. Obligés de passer le fleuve à la nage, ils attendirent la chute du jour, et, abandonnant leurs chevaux, ils nagèrent en s'aidant avec des planches jusqu'à l'autre bord. A la faveur de l'obscurité ils gagnèrent un bois et y passèrent la nuit.

Cette nuit était la seconde depuis celle de leur évasion, et ils n'avaient encore pris aucune nourriture; par bonheur ils trouvèrent un prunier couvert de fruits dont ils mangèrent, et qui soutinrent un peu leurs forces. Ils continuèrent de se diriger sur Reims à travers les plaines de la Champagne, observant soigneusement si quelqu'un ne venait pas derrière eux. Pendant qu'ils marchaient ainsi avec précaution, ils entendirent le trot de plusieurs chevaux. Aussitôt ils quittèrent la route, et trouvant près de là un buisson, ils se mirent derrière, couchés par terre, avec leurs épées nues devant eux. Le hasard fit que les cavaliers s'arrêtèrent près de ce buisson. L'un d'eux, pendant que les chevaux se reposaient, se mit à dire: «Quel malheur que ces maudits coquins aient pris la fuite, sans que j'aie pu encore les retrouver: mais, je le dis pour mon salut, si je mets la main sur eux, je ferai pendre l'un et hacher l'autre par morceaux». Les fugitifs entendirent ces paroles et aussitôt après le pas des chevaux qui s'éloignaient. La nuit même ils arrivèrent à Reims, sains et saufs, mais accablés de fatigue. Ils demandèrent à la première personne qu'ils virent dans les rues la demeure d'un prêtre de la ville, nommé Paul. Ayant trouvé la maison de leur ami, ils frappèrent à sa porte au moment où l'on sonnait matines. Léon nomma son jeune maître et conta en peu de mots leurs aventures, sur quoi le prêtre s'écria: «Voilà mon songe vérifié: cette nuit j'ai vu deux pigeons, l'un blanc et l'autre noir, qui sont venus en volant se poser sur ma main».

C'était le dimanche, et ce jour-là l'Eglise, dans sa rigidité primitive, ne permettait aux fidèles de prendre aucune nourriture avant la messe. Mais les voyageurs, qui mouraient de faim, dirent à leur hôte: «Dieu nous pardonne, et sauf le respect dû à son saint jour, il faut que nous mangions quelque chose; car voici le quatrième jour que nous n'avons touché ni pain ni viande». Le prêtre, faisant cacher les deux jeunes gens, leur donna du pain et du vin, et sortit pour aller à matines. Le maître des fugitifs était arrivé avant eux à Reims; il y cherchait des informations et donnait partout le signalement et les noms de ses deux esclaves. On lui dit que

le prêtre Paul était un ancien ami de l'évêque de Langres; et, afin de voir s'il ne pourrait pas tirer de lui quelques renseignements, il se rendit de grand matin à son église. Mais il eut beau questionner; malgré la sévérité des lois portées contre les recéleurs d'esclaves, le prêtre fut imperturbable. Léon et Attale passèrent deux jours dans sa maison. Ensuite, en meilleur équipage qu'à leur arrivée, ils prirent la route de Langres. L'évêque, en les voyant, éprouva une grande joie, et, selon l'expression de l'historien auquel nous devons ce récit, pleura sur le cou de son neveu.

L'esclave qui à force d'adresse, de persévérance et de courage, était parvenu à délivrer son jeune maître, reçut en récompense la liberté dans les formes prescrites par la loi romaine. Il fut conduit en cérémonie à l'église; et là, toutes les portes étant ouvertes en signe du droit que devait avoir l'affranchi d'aller partout où il voudrait, l'évêque Grégoire déclara devant l'archidiacre, gardien des rôles d'affranchissement, qu'eu égard aux bons services de son serviteur Léon, il lui plaisait de le rendre libre et de le faire citoyen romain. L'archidiacre dressa l'acte de manumission[1]), suivant le protocole usité, avec les clauses suivantes: «Que ce qui a été fait selon la loi romaine soit à jamais irrévocable. Aux termes de la constitution de l'empereur Constantin, de bonne mémoire, et de la loi dans laquelle il est dit que quiconque sera affranchi dans l'église sous les yeux des évêques, des prêtres ou des diacres, appartiendra dès lors à la cité romaine et sera protégé par l'Eglise; dès ce jour le nommé Léon sera membre de la cité; il ira partout où il voudra et du côté qu'il lui plaira d'aller, comme s'il était né de parents libres. Dès ce jour, il est exempt de toute sujétion de servitude, de tout devoir d'affranchi, de tout lien de patronage; il est et demeurera libre, d'une liberté pleine et entière, et ne cessera en aucun temps d'appartenir au corps des citoyens romains». L'évêque donna au nouveau citoyen des terres, sans la possession desquelles ce titre n'eût été qu'un vain nom. L'affranchi, ainsi élevé au rang de ceux que les lois désignaient par le nom de *Romains possesseurs*, vécut libre avec sa famille, de cette liberté dont une famille gauloise pouvait jouir sous le régime de la conquête et dans le voisinage des Franks.

[1]) Cet acte constatait que le maître, en présentant son esclave au magistrat, l'avait tenu par la main, et lui avait donné un petit soufflet sur la joue en le laissant aller.

François Mignet (1796-1884).

Mignet, né à Aix en Provence, se lia d'une étroite amitié avec Thiers. Il se fit bientôt connaître parmi les historiens de l'école philosophique. Il a écrit une *Histoire de la Révolution française* et une foule de portraits, de notices, d'études biographiques d'une grande valeur: *Antonio Perez*, *Marie Stuart*, *Charles-Quint*. D'autres ouvrages d'une moindre étendue ont été réunis en 1852 sous le titre de *Portraits et notices historiques et littéraires*.

PORTRAITS ET NOTICES.

VIE DE FRANKLIN. CHAP. 1^er^. — ENSEIGNEMENTS QU'OFFRE LA VIE DE FRANKLIN.

«Né dans l'indigence et dans l'obscurité, dit Franklin en écrivant ses Mémoires, et y ayant passé mes premières années, je me suis élevé dans le monde à un état d'opulence, et j'y ai acquis quelque célébrité. La fortune ayant continué à me favoriser, même à une époque de ma vie déjà avancée, mes descendants seront peut-être charmés de connaître les moyens que j'ai employés pour cela, et qui, grâce à la Providence, m'ont si bien réussi; et ils peuvent servir de leçon utile à ceux d'entre eux qui, se trouvant dans des circonstances semblables, croiraient devoir les imiter».

Ce que Franklin adresse à ses enfants, peut être utile à tout le monde. Sa vie est un modèle à suivre. Chacun peut y apprendre quelque chose, le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, le simple citoyen comme l'homme d'État. Elle offre surtout des enseignements et des espérances à ceux qui, nés dans une humble condition, sans appui et sans fortune, sentent en eux le désir d'améliorer leur sort, et cherchent les moyens de se distinguer parmi leurs semblables. Ils y verront comment le fils d'un pauvre artisan, ayant lui-même travaillé longtemps de ses mains pour vivre, est parvenu à la richesse à force de labeur, de prudence et d'économie; comment il a formé tout seul son esprit aux connaissances les plus avancées de son temps, et plié son âme à la vertu par des soins et avec un art qu'il a voulu enseigner aux autres; comme il a fait servir sa science inventive et son honnêteté respectée au progrès du genre humain et au bonheur de sa patrie.

Peu de carrières ont été aussi pleinement, aussi vertueusement, aussi glorieusement remplies que celle de ce fils d'un teinturier de Boston, qui commença par couler du suif

dans des moules de chandelles, se fit ensuite imprimeur, rédigea les premiers journaux américains, fonda les premières manufactures de papier dans ces colonies, dont il accrut la civilisation matérielle et les lumières; découvrit l'identité du fluide électrique et de la foudre, devint membre de l'Académie des sciences de Paris et de presque tous les corps savants de l'Europe; fut auprès de la métropole le courageux agent des colonies soumises; auprès de la France et de l'Espagne le négociateur heureux des colonies insurgées, et se plaça à côté de George Washington comme fondateur de leur indépendance; enfin, après avoir fait le bien pendant quatre-vingt-quatre ans, mourut environné des respects des deux mondes comme un sage qui avait étendu la connaissance des lois de l'univers, comme un grand homme qui avait contribué à l'affranchissement et à la prospérité de sa patrie, et mérita non-seulement que l'Amérique tout entière portât son deuil, mais que l'Assemblée constituante de France s'y associât par un décret public.

Sans doute, il ne sera pas facile, à ceux qui connaîtront le mieux Franklin, de l'égaler. Le génie ne s'imite pas, il faut avoir reçu de la nature les plus beaux dons de l'esprit et les plus fortes qualités du caractère pour diriger ses semblables, et influer aussi considérablement sur les destinées de son pays. Mais si Franklin a été un homme de génie, il a été aussi un homme de bon sens; s'il a été un homme vertueux, il a été aussi un homme honnête; s'il a été un homme d'État glorieux, il a été aussi un citoyen dévoué. C'est par ce côté du bon sens, de l'honnêteté, du dévouement, qu'il peut apprendre à tous ceux qui liront sa vie à se servir de l'intelligence que Dieu leur a donnée pour éviter les égarements des fausses idées; des bons sentiments que Dieu a déposés dans leur âme, pour combattre les passions et les vices qui rendent malheureux et pauvre. Les bienfaits du travail, les heureux fruits de l'économie, la salutaire habitude d'une réflexion sage qui précède et dirige toujours la conduite, le désir louable de faire du bien aux hommes, et par là de se préparer la plus douce des satisfactions et la plus utile des récompenses, le contentement de soi et la bonne opinion des autres: voilà ce que chacun peut puiser dans cette lecture.

Mais il y a aussi dans la vie de Franklin de belles leçons pour ces natures fortes et généreuses qui doivent s'élever au-dessus des destinées communes. Ce n'est point sans difficulté

qu'il a cultivé son génie, sans efforts qu'il s'est formé à la vertu, sans un travail opiniâtre qu'il a été utile à son pays et au monde. Il mérite d'être pris pour guide par ces privilégiés de la Providence, par ces nobles serviteurs de l'humanité, qu'on appelle les grands hommes. C'est par eux que le genre humain marche de plus en plus à la science et au bonheur. L'inégalité qui les sépare des autres hommes et que les autres hommes seraient tentés d'abord de maudire, ils en comblent promptement l'intervalle par le don de leurs idées, par le bienfait de leurs découvertes, par l'énergie féconde de leurs impulsions. Ils élèvent peu à peu jusqu'à leur niveau ceux qui n'auraient jamais pu y arriver tout seuls. Ils les font participer ainsi aux avantages de leur bienfaisante inégalité, qui se transforme bientôt pour tous en égalité d'un ordre supérieur. En effet, au bout de quelques générations, ce qui était le génie d'un homme devient le bon sens du genre humain, et une nouveauté hardie se change en usage universel. Les sages et les habiles des divers siècles ajoutent sans cesse à ce trésor commun où puise l'humanité, qui sans eux serait restée dans sa pauvreté primitive, c'est-à-dire dans son ignorance et dans sa faiblesse. Poussons donc à la vraie science, car il n'y a pas de vérité qui, en détruisant une misère, ne tue un vice. Honorons les hommes supérieurs, et proposons-les en imitation; car c'est en préparer de semblables, et jamais le monde n'en a eu un besoin plus grand.

(Thiers 1797-1877).

Louis-Adolphe Thiers, historien, orateur et homme d'État distingué, naquit à Marseille; il appartenait à une famille d'ouvriers. Reçu avocat, il vint à Paris. Des articles de journaux, dirigés contre le gouvernement de la Restauration, lui valurent une prompte célébrité. La publication d'une *Histoire de la révolution française* lui assura une position littéraire éminente. Elle fut suivie de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1863), qui est bien supérieure à la première.

PASSAGE DU SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE.

Le général Bonaparte, alors premier consul, se rendait en Italie pour faire la campagne qui enleva tout le bassin du Pô aux Autrichiens, et fut illustrée par la grande victoire de Marengo (1800).

Toutes les dispositions étaient achevées; les troupes commençaient à paraître; le général Bonaparte, établi à Lausanne, les inspectait toutes, leur parlait, les animait du feu

dont il était plein, et les préparait à l'immortelle entreprise qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal. Il avait eu soin d'ordonner deux inspections: une première à Lausanne, une seconde à Villeneuve [1]). Là, on passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier, et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car, malgré toutes les peines qu'il s'était données, le premier consul voyait souvent arriver de vieux soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service. Il s'en plaignait vivement, et faisait réparer les omissions dont la précipitation ou la négligence des agents, toujours inévitable à un certain degré, étaient la cause. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers pour réparer les harnais de l'artillerie. Il avait écrit lui-même plusieurs lettres sur ce sujet, en apparence si vulgaire; et nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard pour éviter l'encombrement. Le premier consul était à Martigny, dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République. Il fit donner enfin l'ordre du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-Bernard pour correspondre le plus longtemps possible avec le gouvernement et pour tout expédier lui-même au-delà des monts. Berthier [2]), au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard pour recevoir les divisions et le matériel que le premier consul allait lui envoyer.

---

[1]) Villeneuve, ville suisse à l'extrémité orientale du lac de Genève.—Martigny, petite ville suisse (Valais), à l'ouverture de la vallée de la Drance, que suit la route qui conduit au col du Saint-Bernard.—Saint-Pierre est entre Martigny et le couvent du Saint-Bernard.—Saint-Remy est à deux lieues du col, sur le revers méridional.

[2]) Berthier et Lannes, célèbres généraux devenus plus tard maréchaux de l'Empire.

Lannes passa le premier à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai 1800. Il commandait six régiments de troupes d'élite parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jour, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride: c'était sans danger à la montée, mais à la descente le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva, en effet, quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là une surprise, ménagée par le premier consul, ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos, on se remit en route, et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions et particulièrement le matériel.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succé-

daient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée, et, avec le secours des soldats, on s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit: ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile: on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer; les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et, malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on

leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard; on prenait quelque repos, pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions de Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie, et l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col, le 20, avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côte du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit

le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition,

Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière, de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté, elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

DÉPART POUR SAINTE-HÉLÈNE.

Il fut décidé que Napoléon serait qualifié du simple titre de général, et considéré comme prisonnier de guerre; qu'il serait désarmé, que les officiers de sa suite le seraient également, qu'on lui accorderait seulement trois d'entre eux pour l'accompagner, en excluant le général Lallemand et le duc de Rovigo, considérés comme dangereux; qu'on visiterait ses effets et ceux de ses compagnons, qu'on prendrait l'argent, la vaisselle, les bijoux précieux dont ils seraient porteurs, afin de les priver de tout ce qui serait de nature à faciliter une évasion; qu'ils seraient immédiatement conduits à Sainte-Hélène, où Napoléon pourrait se mouvoir dans un espace déterminé, assez étendu pour que la promenade à cheval y fût possible, et que s'il voulait franchir cet espace il serait suivi par un officier. Certes, nous le répétons, toutes les précautions ayant pour but d'empêcher l'illustre captif de s'évader, étaient de droit, et la juste punition des inquiétudes qu'il causait au monde: mais lui contester le titre sous lequel la postérité le reconnaîtra, fouiller ses effets, lui compter ses compagnons d'exil, lui enlever son épée, c'étaient là d'inutiles indignités; car que pouvaient-ils à trois, à quatre, à six? que pouvaient-ils avec leurs épées et quelques mille louis cachés dans leurs bagages? Ah! ce n'était pas son épée, dont il ne s'était jamais servi, qu'il fallait demander à Napoléon, mais son génie, et puisqu'on ne pouvait le lui arracher qu'en le tuant, ce que Blucher avait voulu, ce que les

ministres de la libre Angleterre n'osaient pas vouloir, ce que pas un des souverains de l'Europe n'aurait ordonné, il fallait l'enchaîner, l'enchaîner pour le repos universel, mais sans aggraver inutilement le poids de ses chaînes, sans y ajouter surtout d'inqualifiables outrages!

Il fut décidé en outre que, le *Bellérophon* étant trop vieux pour une longue traversée, Napoléon serait transféré sur le *Northumberland*, excellent vaisseau de haut bord, qu'une division composée de bâtiments de différents échantillons l'escorterait, que l'amiral Cockburn commanderait cette division, et serait chargé du premier établissement à faire à Sainte-Hélène pour y recevoir les prisonniers. On recommanda à l'amirauté de ne mettre à exécuter ces ordres que le temps absolument nécessaire pour que le *Northumberland* fût en état de prendre la mer, car on était incommodé d'avoir à Plymouth un objet de curiosité passionnée, et on était pressé d'en débarrasser l'Angleterre et l'Europe.

Ces résolutions à peine adoptées furent mandées à Plymouth, avec ordre à lord Keith d'en donner communication à celui qu'elles concernaient. Déjà le bruit en était arrivé par les journaux, et il n'avait point surpris Napoléon, qui s'attendait bien à ne pas obtenir le traitement d'un prince inoffensif. Mais ce bruit causa une vive douleur à ses compagnons d'infortune, qui se virent condamnés ou à se séparer de lui, ou à s'ensevelir tout vivants dans le tombeau de Sainte-Hélène. Lord Keith, assisté du sous-secrétaire d'État Bunbury, s'étant présenté à bord du *Bellérophon*, fit lecture à Napoléon des résolutions prises à son égard. Napoléon écouta cette lecture avec froideur et dignité; puis, la lecture terminée, énuméra à lord Keith, sans emportement, mais avec fermeté, les raisons qu'il avait de protester contre les décisions du gouvernement britannique. Il dit qu'il n'était point prisonnier de guerre, car il s'était transporté volontairement à bord du *Bellérophon*; qu'il n'y avait pas même été contraint par la nécessité, car il lui eût été facile de se jeter dans les rangs de l'armée de la Loire, et de prolonger indéfiniment la guerre; qu'il aurait même pu, en renonçant à la prolonger, choisir parmi ses ennemis une autre puissance que l'Angleterre pour se livrer à elle; que s'il s'était abandonné à l'empereur Alexandre, longtemps son ami personnel, ou à l'empereur François, son beau-père, ni l'un ni l'autre ne l'auraient traité de la sorte; que c'était pour mettre fin aux maux de l'humanité qu'il s'était rendu,

et par estime pour l'Angleterre qu'il était venu lui demander asile; qu'elle ne justifiait pas en ce moment l'honneur qu'il lui avait fait, et que la conduite qu'elle tenait aujourd'hui envers un ennemi désarmé, n'ajouterait guère à sa gloire dans l'avenir; qu'il protestait donc contre l'infraction au droit des gens commise sur sa personne, qu'il en appelait à la nation anglaise elle-même des actes de son gouvernement, et surtout à l'histoire, qui jugerait sévèrement des procédés peu généreux. Napoléon dédaigna de s'occuper des points relatifs à son futur séjour, aux traitements qu'il y recevrait, et quitta lord Keith avec la fierté qui convenait à sa grandeur, laquelle ne dépendait ni des caprices de la fortune, ni de la violence de ses ennemis.

Il fut profondément sensible néanmoins aux indignes détails ajoutés à cet arrêt de détention perpétuelle prononcé contre lui. Il était trop clairvoyant pour ne pas reconnaître que cette détention était pour l'Europe un droit et une nécessité; mais il sentit vivement les humiliations gratuites par lesquelles on aggravait sa captivité, comme de songer à lui ôter son épée, son titre souverain et quelques débris de son naufrage. Il n'en dit rien, mais il résolut de ne point se prêter aux indignes traitements qu'on voudrait lui infliger, dût-il être amené ainsi aux dernières extrémités. Son premier projet avait été de prendre un de ces noms d'emprunt que les princes adoptent quelquefois pour simplifier leurs relations. Ainsi il avait eu l'idée de prendre le titre de colonel Muiron, en mémoire d'un brave officier tué au pont d'Arcole en le couvrant de son corps. Mais dès qu'on lui contestait le titre que la France lui avait donné, que l'Europe lui avait reconnu, que sa gloire avait légitimé, il ne voulait point faciliter à ses ennemis la tâche de l'humilier, ni laisser infirmer de son consentement le droit que la France avait eu de le choisir pour chef. Il persista à se qualifier d'Empereur Napoléon. Quant à son épée, il était déterminé à la passer au travers du corps de celui qui tenterait de la lui enlever.

Lorsqu'il revit ses compagnons d'infortune après ces communications, il leur parla avec calme, et les pressa instamment de consulter avant tout leurs intérêts de famille et leurs affections dans le parti qu'ils avaient à prendre. Il les trouva tous décidés à le suivre partout où on le transporterait, et aux conditions qu'y mettrait la haine ombrageuse des vainqueurs de Waterloo. Il regretta beaucoup l'exclusion prononcée contre les généraux Lallemand et Savary, mais

il n'y avait point à disputer. Il désigna le grand-maréchal Bertrand, le comte de Montholon et le général Gourgaud. Ces désignations avaient épuisé son droit de choisir ses compagnons de captivité limités à trois. Il était entendu que les femmes avec leurs enfants ne feraient pas nombre, qu'elles pouvaient accompagner leurs maris, et accroître ainsi la petite colonie qui allait suivre Napoléon dans son exil. Cependant, parmi les personnages venus avec lui en Angleterre s'en trouvait un auquel il tenait, bien qu'il le connût depuis peu de temps, c'était le comte de Las Cases, homme instruit, de conversation agréable, sachant bien l'anglais, ayant été jadis officier de marine et pouvant être fort utile au delà des mers. Napoléon désirait beaucoup l'emmener à Sainte-Hélène, et lui était prêt à suivre Napoléon en tous lieux. On profita de ce que les ordres britanniques, en limitant le nombre des compagnons d'exil de Napoléon, n'avaient parlé que des militaires, pour admettre M. de Las Cases à titre d'employé civil. On accorda en outre un médecin et douze domestiques. Ces détails une fois réglés, on disposa tout pour le départ le plus prochain.

Dès que le *Northumberland*, équipé fort à la hâte, put mettre à la voile, on le dirigea sur la rade de Start-Point, où le *Bellérophon* l'attendait, exposé sur ses ancres à un très mauvais temps. Lord Keith, qui s'appliqua constamment à tempérer dans l'exécution la rigueur des ordres ministériels, avait réservé pour le moment du départ d'Europe l'accomplissement des mesures les plus pénibles, telles que le désarmement des personnes et la visite de leurs bagages. On demanda leur épée à ceux qui en portaient, et un agent des douanes visita leurs effets, prit en dépôt leur argent, et en général tous les objets de quelque valeur. Le fidèle Marchand, valet de chambre de Napoléon, qui par sa bonne éducation, son dévouement simple et modeste, lui rendit depuis tant de services, avait pris d'adroites précautions pour lui conserver quelques ressources. Il ne restait à l'ancien maître du monde que les quatre millions secrètement déposés chez M. Laffite, environ 350,000 francs en or, et le collier de diamants que la reine Hortense l'avait forcé d'accepter. Le collier fut confié à M. de Las Cases, qui l'enferma dans une ceinture. Les 350,000 francs furent répartis entre les domestiques et cachés sous leurs habits, sauf la somme de 80,000 francs, qui fut seule laissée en évidence et prise en dépôt par l'agent des douanes. Comme l'indignité des procédés ne fut pas poussée

jusqu'à visiter les personnes, les objets cachés ne furent point découverts. Les autres furent inventoriés pour être remis aux prisonniers au fur et à mesure de leurs besoins. Ces tristes formalités accomplies, on transporta les prisonniers dans les canots de la flotte, et le capitaine Maitland, s'approchant avec respect, fit à Napoléon des adieux qui le touchèrent. Bien que dans son désir de l'amener à bord du *Bellérophon* le capitaine Maitland eût promis peut-être plus qu'il n'espérait, il n'avait été ni l'auteur ni le complice d'une perfidie, et il regrettait sincèrement le traitement auquel était destiné l'illustre prisonnier. Napoléon ne lui fit aucun reproche, et le chargea même de ses remercîments pour l'équipage du *Bellérophon*. Au moment de passer d'un vaisseau à l'autre, l'amiral Keith, avec un chagrin visible et le ton le plus respectueux, lui adressa ces paroles : Général, l'Angleterre m'ordonne de vous demander votre épée. — A ces mots Napoléon répondit par un regard qui indiquait à quelles extrémités il faudrait descendre pour le désarmer. Lord Keith n'insista point, et Napoléon conserva sa glorieuse épée. C'était le moment de se séparer de ceux qui n'avaient pas obtenu l'honneur de l'accompagner. Savary, Lallemand se jetèrent dans ses bras, et eurent la plus grande peine à s'en arracher. Napoléon, après avoir reçu leurs embrassements, leur dit ces paroles : Soyez heureux, mes amis... Nous ne nous reverrons plus, mais ma pensée ne vous quittera point, ni vous ni tous ceux qui m'ont servi. Dites à la France que je fais des vœux pour elle... — Il descendit ensuite dans le canot amiral qui devait le conduire à bord du *Northumberland*, où il arriva escorté de l'amiral Keith. L'amiral Cockburn, entouré de son état-major, et ayant ses troupes sous les armes, le reçut avec tous les honneurs dus à un général en chef. Là, comme ailleurs, Napoléon, à qui il ne restait que sa gloire, put jouir de l'éclat qu'elle répandait autour de lui. Ces marins, ces soldats, ne s'occupant d'aucun des grands dignitaires de leur nation, le cherchaient des yeux, le dévoraient de leurs regards. Ils lui présentèrent les armes, et il les salua avec une dignité tranquille et affectueuse. Une fois la translation d'un bord à l'autre terminée, l'amiral ne perdit pas un instant pour lever l'ancre, car la rade n'était pas sûre, et il avait l'ordre de hâter son départ. Le *Northumberland* mit immédiatement à la voile, le 8 août 1815, suivi de la frégate la *Havane* et de plusieurs corvettes et bricks chargés de troupes. Cette division se dirigea vers le

golfe de Gascogne pour venir doubler le cap Finistère, et descendre ensuite au Sud, le long des côtes d'Afrique. Napoléon en sortant de la Manche aperçut les côtes de France à travers la brume, et les salua avec une vive émotion, convaincu qu'il était de les voir pour la dernière fois.

Le moment du départ est un moment de trouble qui étourdit le cœur et l'esprit, et ne leur permet pas de sentir dans toute leur amertume les séparations les plus cruelles. C'est lorsque le calme est revenu, et qu'on est seul, que la douleur devient poignante, et qu'on apprécie complètement ce qu'on a perdu, ce qu'on quitte, ce qu'on ne reverra peut-être plus. Une tristesse muette et profonde régna parmi le petit nombre d'exilés que la volonté de l'Europe poussait en cet instant vers un autre hémisphère. Sans afficher une indifférence affectée, Napoléon se montra calme, poli, sensible aux égards de l'amiral Cockburn, qui dans la limite de ses instructions était disposé à adoucir autant que possible la captivité de son glorieux prisonnier. L'amiral George Cockburn était un vieux marin, grand, sec, absolu, susceptible, jaloux à l'excès de son autorité, mais sous ces dehors déplaisants cachant une véritable bonté de cœur, et incapable d'ajouter à la rigueur des ordres de son gouvernement. Il avait établi Napoléon sur son vaisseau le mieux qu'il avait pu, et tâché de lui rendre les coutumes anglaises supportables. Ayant défense de le traiter en empereur, il lui donnait le titre d'Excellence, mais en corrigeant par la forme ce que ce changement pouvait avoir de blessant. Napoléon avait à la table de l'amiral la place du commandant en chef; ses compagnons étaient répartis à ses côtés, suivant leur rang. Les officiers de l'escadre, invités tour à tour, lui étaient présentés successivement. Napoléon les accueillait avec bienveillance, leur adressait des questions relatives à leur état en se servant de M. de Las Cases pour interprète, ne montrait ni admiration ni dédain pour ce qu'il voyait, avait soin de louer ce qui était louable dans la tenue des vaisseaux anglais, et demeurait en tout simple, vrai et tranquille. Une seule chose lui avait paru tout à fait incommode, et il ne l'avait pas dissimulé, c'était la longueur des repas anglais. Lui qui dans son ardente activité n'avait jamais pu, quand il était seul, demeurer plus de quelques instants à table, ne pouvait se résigner à y passer des heures avec les Anglais. L'amiral ne tarda point à comprendre qu'il fallait faire céder les coutumes nationales devant un tel hôte, et le service fini il

se levait avec son état-major, assistait debout à la sortie de Napoléon, lui offrait la main si le pont du vaisseau était agité par les flots, et venait ensuite reprendre la vie anglaise avec ses officiers.

Napoléon se promenait alors sur le pont du *Northumberland*, quelquefois seul, quelquefois accompagné de Bertrand, Montholon, Gourgaud, Las Cases, tantôt se taisant, tantôt épanchant les sentiments qui remplissaient son âme. S'il était peu disposé à parler, il allait, après s'être promené quelque temps, s'asseoir à l'avant du bâtiment, sur un canon que tout l'équipage appela bientôt le canon de l'Empereur. Là, il considérait la mer azurée des tropiques, et se regardait marcher vers la tombe où devait s'ensevelir sa merveilleuse destinée, comme un astre qu'il aurait vu coucher. Il n'avait aucun doute, en effet, sur l'avenir qui lui était réservé, et se disait que là-bas, vers ce sud où tendait son vaisseau, il trouverait, non pas une relâche passagère, mais la mort après une agonie plus ou moins prolongée.

Jules Michelet (1798-1874).

Michelet, né à Paris, fut tour à tour professeur au collège de Sainte-Barbe, suppléant de M. Guizot, maître de conférences à l'Ecole normale, professeur au Collège de France, chef de la section historique aux Archives. Ses écrits sont empreints d'une originalité toute particulière, il est artiste et poète autant qu'historien. Nous citerons parmi ses productions historiques: *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825), *Histoire romaine* (1831), *Histoire de France*, *Histoire de la révolution française* (1847), *la Réforme et la Renaissance* (1855), etc. A la fin de sa vie, vivant dans la retraite à Hyères, il s'est adonné à l'étude de la nature. Il a publié de fruit le ses recherches dans *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Femme*, *la Mer*, *la Sorcière*, *la Bible de l'humanité*, *la Montagne*, etc.

HISTOIRE DE FRANCE.

L'*Histoire de France* est écrite avec une grande vigueur; mais, longtemps suspendue dans sa publication, elle manque d'unité dans le point de vue; l'auteur renie, dans les derniers volumes, plusieurs de ses opinions du début. Souvent aussi il se contente d'indiquer rapidement les faits dans leur masse, tandis que d'autres relativement secondaires sont longuement développés.

MORT DE JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc (1412—1451), de Domremy, près de Vaucouleurs, se croyant inspirée de Dieu pour délivrer la France du joug des Anglais,

se présenta à Charles VII, qui lui donna des troupes, se jeta dans Orléans, dont elle fit lever le siège, et alla faire couronner le roi à Reims. Elle déclara alors sa mission accomplie. Forcée de combattre encore, elle fut faite prisonnière au siége de Compiègne par les Bourguignons, qui la livrèrent aux Anglais.

Nous donnons ici le récit de son jugement et de sa mort.

L'effroyable cérémonie commença par un sermon. Maître Nicolas Midy, une des lumières de l'Université de Paris, prêcha sur ce texte édifiant: «Quand un membre de l'Eglise est malade, toute l'Eglise est malade». Cette pauvre Eglise ne pouvait guérir qu'en se coupant un membre. Il concluait par la formule: «Jeanne, allez en paix, l'Eglise ne peut plus vous défendre».

Alors le juge d'Eglise, l'évêque de Beauvais, l'exhorta bénignement à s'occuper de son âme et à se rappeler tous ses méfaits, pour s'exciter à la contrition. Les assesseurs avaient jugé qu'il était de droit de lui relire son abjuration; l'évêque n'en fit rien. Il craignait des démentis, des réclamations. Mais la pauvre fille ne songeait guère à chicaner ainsi sa vie, elle avait bien d'autres pensées. Avant même qu'on ne l'eût exhortée à la contrition, elle s'était mise à genoux, invoquant Dieu, la Vierge, saint Michel et sainte Catherine, pardonnant à tous et demandant pardon, disant aux assistants: «Priez pour moi!...» Elle requérait surtout les prêtres de dire chacun une messe pour son âme... Tout cela de façon si dévote, si humble et si touchante, que l'émotion gagnant, personne ne put plus se contenir; l'évêque de Beauvais se mit à pleurer, celui de Boulogne sanglotait, et voilà que les Anglais eux-mêmes pleuraient et larmoyaient aussi, Winchester comme les autres.

Serait-ce dans ce moment d'attendrissement universel, de larmes, contagieuse faiblesse, que l'infortunée, amollie et redevenue simple femme, aurait avoué qu'elle voyait bien qu'elle avait eu tort, qu'on l'avait trompée apparemment en lui promettant délivrance? Nous ne pouvons trop croire là-dessus le témoignage intéressé des Anglais. Toutefois il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour douter, qu'ainsi trompée dans son espoir, elle n'ait vacillé dans sa foi... A-t-elle dit le mot? C'est chose incertaine; j'affirme qu'elle l'a pensé.

Cependant les juges, un moment décontenancés, s'étaient remis et raffermis; l'évêque de Beauvais, s'essuyant les yeux, se mit à lire la condamnation. Il remémora à la coupable

tous ses crimes, schismes, idolâtrie, invocation de démons; comment elle avait été admise à pénitence, et comment, séduite par le prince du mensonge, elle était retombée, ô douleur! *comme le chien qui retourne à son vomissement* ... Donc, nous prononçons que vous êtes un membre pourri, et comme tel, retranché de l'Eglise. Nous vous livrons à la puissance séculière, la priant toutefois de modérer son jugement, en vous évitant la mort et la mutilation des membres».

Délaissée ainsi de l'Eglise, elle se remit en toute confiance à Dieu. Elle demanda la croix. Un Anglais lui passa une croix de bois, qu'il fit d'un bâton; elle ne la reçut pas moins dévotement, elle la baisa et la mit, cette rude croix, sous ses vêtements et sur sa chair... Mais elle aurait voulu la croix de l'église, pour la tenir devant ses yeux jusqu'à la mort. Le bon huissier Massieu et frère Isambart firent tant, qu'on la lui apporta de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'Isambart l'encourageait, les Anglais commencèrent à trouver tout cela bien long; il devait être au moins midi; les soldats grondaient, les capitaines disaient: «Comment, prêtre, nous ferez-vous dîner ici?...»

Alors perdant patience, et n'attendant pas l'ordre du bailli, qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort, ils firent monter deux sergents pour la tirer des mains des prêtres. Au pied du tribunal, elle fut saisie par des hommes d'armes qui la traînèrent au bourreau, lui disant: «Fais ton office...» Cette furie des soldats fit horreur; plusieurs des assistants, des juges même s'enfuirent pour n'en pas voir davantage.

Quand elle se trouva en bas dans la place, entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, la nature pâtit et la chair se troubla; elle cria de nouveau: «O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure!...» Elle n'en dit pas plus, et *ne pécha pas par ses lèvres*, dans ce moment même d'effroi et de trouble ...

Elle n'accusa ni son roi, ni ses saintes. Mais, parvenue au haut du bûcher, voyant cette grande ville, cette foule immobile et silencieuse, elle ne put s'empêcher de dire: «Ah! Rouen, Rouen, j'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort!» Celle qui avait sauvé le peuple et que le peuple abandonnait, n'exprima en mourant (admirable douceur d'âme!) que de la compassion pour lui...

Elle fut liée sous l'écriteau infâme, mitrée d'une mitre

où on lisait: «Hérétique, relapse, apostate, idolâtre...» Et alors le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et poussa un cri... Puis, comme le frère qui l'exhortait ne faisait pas attention à la flamme, elle eut peur pour lui, s'oubliant elle-même, et elle le fit descendre.

Ce qui prouve bien que jusque-là elle n'avait rien rétracté expressément, c'est que ce malheureux Cauchon fut obligé (sans doute par la haute volonté satanique qui présidait) à venir auprès du bûcher, obligé à affronter de près la face de sa victime, pour essayer d'en tirer quelque parole... Il n'en obtint qu'une, désespérante. Elle lui dit avec douceur ce qu'elle avait déjà dit: «Evêque, je meurs par vous... Si vous m'aviez mise aux prisons d'Eglise, ceci ne fût pas advenu». On avait pensé sans doute que, se croyant abandonnée de son roi, elle l'accuserait enfin et parlerait contre lui. Elle le défendit encore: «Que j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon roi n'y est pour rien; ce n'est pas lui qui m'a conseillée».

Cependant la flamme montait... Au moment où elle la toucha, la malheureuse frémit et demanda l'eau bénite, de l'eau, c'était apparemment le cri de la frayeur... Mais, se relevant aussitôt, elle ne nomma plus que Dieu, que ses anges et ses saintes. Elle leur rendit témoignage. «Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée!...» Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire qu'elle accepta la mort pour la *délivrance* promise, qu'elle n'entendit plus le *salut* au sens judaïque et matériel, comme elle avait fait jusque-là; qu'elle vit clair enfin, et que, sortant des ombres, elle obtint ce qui lui manquait encore de lumière et de sainteté.

Cette grande parole est attestée par le témoin obligé et juré de la mort, par le dominicain qui monta avec elle sur le bûcher, qu'elle en fit descendre, mais qui d'en bas lui parlait, l'écoutait et lui tenait la croix.

Nous avons encore un autre témoin de cette mort sainte, un témoin bien grave, qui lui-même fut sans doute un saint. Cet homme, dont l'histoire doit conserver le nom, était le moine augustin, déjà mentionné, frère Isambart de la Pierre; dans le procès, il avait failli périr pour avoir conseillé la Pucelle, et néanmoins, quoique si bien désigné à la haine des Anglais, il voulut monter avec elle dans la charrette, lui fit venir la croix de la paroisse, l'assista parmi cette foule furieuse, et sur l'échafaud et au bûcher.

Vingt ans après, les deux vénérables religieux, simples moines, voués à la pauvreté et n'ayant rien à gagner ni à craindre en ce monde, déposent ce qu'on vient de lire: «Nous l'entendions, disent-ils, dans le feu, invoquer ses saintes, son archange; elle répétait le nom du Sauveur... Enfin, laissant tomber sa tête, elle poussa un grand cri: «Jésus!»

«Dix mille hommes pleuraient...» Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal; ses camarades le menèrent à une taverne pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre: «J'ai vu, disait-il hors de lui-même, j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une colombe». D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait: «Jésus!» Le bourreau alla le soir trouver frère Isambart; il était tout épouvanté; il se confessa; mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais... Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut en revenant: «Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte».

Cette parole échappée à un ennemi, n'en est pas moins grave. Elle restera. L'avenir n'y contredira point. Oui, selon la religion, selon la patrie, Jeanne d'Arc fut une sainte.

Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire! Mais il faut se garder bien d'en faire une légende; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respectant la réalité touchante et terrible...

Henri Martin (1810-1883).

Henri Martin, membre de l'Institut, sénateur, naquit à Saint-Quentin (Aisne). Il fut destiné au notariat, mais en 1830 il se jeta dans la carrière des lettres, où il débuta par des romans historiques dont l'époque de la Fronde était le sujet: la *Vieille Fronde*, *Minuit et midi*, le *Libelliste*. Les relations de M. Henri Martin avec M. Paul Lacroix l'amenèrent à aborder plus directement l'histoire. Son *Histoire de France* en seize volumes in-8° valut à l'auteur le prix biennal de 20,000 francs, décerné par l'Institut. M. H. Martin a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1871 et membre de l'Académie française en 1878.

HISTOIRE DE FRANCE.

L'auteur montre le caractère gaulois persistant dans le développement de la France. Au début de son livre, il peint avec charme les mœurs, la civilisation et la religion des peuples primitifs de la France.

LES GAULOIS.

Les maisons, spacieuses et rondes, sont construites avec des poteaux et des claies revêtues en dehors et en dedans de terre battue; leurs toits élevés sont formés de bardeaux de chêne et couverts de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'argile. Des tables en bois, des peaux de bêtes servant de lits, de sièges et de tapis, sont à peu près tous les meubles de ces demeures vastes et nues. Parfois des vases d'argent, contrastant avec cette simplicité, révèlent la richesse minérale du pays. Cette richesse apparaît bien mieux encore au cou, aux bras et aux doigts des hommes et des femmes. Les colliers, les bracelets, les anneaux d'or, étincellent de toutes parts chez les guerriers de renom; l'or, l'argent et le corail ornent leurs sabres et leurs boucliers; leurs saies, de laine épaisse ou légère suivant la saison, sont bariolées de carreaux aux vives couleurs ou semées de paillettes et de fleurons éclatants. Les Gaulois aiment tout ce qui est vif et brillant, tout ce qui réjouit l'œil et l'imagination, au contraire des Euskes, dont l'humeur sombre se plaît aux vêtements noirs et a communiqué cette mode aux Celtes d'Ibérie. Éblouir ses amis et faire trembler ses ennemis est la grande ambition du Gaulois. Rien de splendide et de terrible à la fois comme l'aspect d'un chef de guerre. Sa haute taille est encore exhaussée par son casque d'airain, fait en forme de mufle de bête sauvage et surmonté de cornes d'urus [1]) ou d'élan, d'ailes d'aigle ou de crinières flottantes; ses yeux bleus ou vert de mer étincellent sous une épaisse chevelure dont l'eau de chaux a changé la nuance blonde en une teinte enflammée; de longues moustaches rousses ombragent ses lèvres. Sur son grand bouclier quadrangulaire, peint de couleurs brillantes, se relève en bosse quelque figure d'oiseau ou d'animal sauvage, emblème adopté par le guerrier. Un énorme sabre pend sur sa cuisse droite; il tient à la main deux gais (épieux), ou une lance dont le fer, long d'une coudée et large de près

[1]) Aurochs; il n'en existe plus que dans la Lithuanie, les Karpathes et le Caucase.

de deux palmes[1]) droit vers la pointe, recourbé à la base en replis sinueux, fait d'horribles et mortelles blessures.

Le caractère national se manifeste sous des aspects contradictoires dans ces repas nombreux et bruyants où se complaisent les Gaulois. Le banquet, ouvert dans l'expansion la plus cordiale, se termine souvent au milieu des rixes soulevées par l'humeur la plus querelleuse qui soit chez aucun peuple. Et qui dit rixe, parmi eux, dit combat, et combat à mort: le Gaulois ne discute pas avec les poings, mais avec le fer, et l'on ne peut pas même dire qu'il laisse aux femmes le combat de la langue; car la Gauloise sait fort bien intervenir avec d'autres armes dans le péril de son mari, et «ses grands bras blancs lancent de grosses pierres avec la roideur d'une catapulte[2])». Il semble que les Gaulois ne puissent vivre les uns sans les autres, ni les uns avec les autres. Chacun aspirant à passer pour le plus fort et le plus brave, leurs prétentions s'entrechoquent sans cesse; le sentiment excessif de leur valeur personnelle fait que chacun tient peu de compte de son voisin, et que tous ensemble ont en grand dédain les guerriers des nations étrangères; et cependant ces hommes si dédaigneux sont avides, comme les Grecs eux-mêmes, de toutes choses nouvelles et lointaines; ils s'intéressent à tout ce qui se passe dans le monde. Les voyageurs sont accueillis, fêtés avec une hospitalité sympathique; les tribus entières s'assemblent pour écouter leurs récits; on les arrête en plein champ pour les questionner avec une curiosité infatigable.

Le premier aspect de la ville ou du village gaulois est dur cependant à l'œil de l'étranger venu des brillantes cités de la Grèce ou de la basse Italie; le voyageur recule en apercevant des têtes d'hommes clouées aux portes de la ville et à celles des maisons, à côté des hures et des mufles d'animaux sauvages, trophées de la chasse. Mais les manières franches et ouvertes de ses hôtes, leur cordiale simplicité, la propreté, l'espèce d'élégance rustique des habitations et des vêtements remettent le cœur de l'étranger, et il finit par s'habituer à regarder sans trop de répugnance au fond d'un grand coffre, ouvert solennellement par le chef gaulois, d'autres têtes embaumées qui sont comme les archives de la famille,

---

[1]) *Coudée*, longueur du coude au bout de la main; *palme*, longueur de la main.

[2]) Ancienne machine de guerre qui lançait des pierres.

dépouilles choisies des chefs des héros ennemis, tombés sous les coups du guerrier ou de ses ancêtres. Ces titres de noblesse, le guerrier qui les céderait pour leur pesant d'or serait déshonoré dans toute sa nation.

Des contrastes toujours plus étonnants se révèlent à mesure qu'on pénètre plus avant dans les mœurs des Gaulois. Ces féroces exterminateurs, capables de tant de cruauté dans le délire de la victoire, sont toujours prêts à s'émouvoir aux plaintes des opprimés, et à défendre les faibles contre les forts; ils sont à la fois naïfs et sagaces, ennemis de tout détour et pénétrant aisément les détours d'autrui, rudes et fins, enthousiastes et moqueurs, imitateurs et spontanés; ils passent, dans leurs discours, d'une brièveté énigmatique et sentencieuse à une éloquence impétueuse et intarissable en figures hardies; leur mobilité singulière en ce qui concerne les personnes et les choses extérieures ne tient pas seulement à la vivacité de leur imagination, mais aussi à leur indomptable personnalité, toujours prête à réagir contre le despotisme du fait; cette mobilité cache une persistance opiniâtre dans les sentiments intimes et dans les directions de la vie.

Dans les républiques grecques et italiques, le principe essentiel, aux belles époques, est la vertu civique, l'attachement absolu du citoyen à l'État. Dans la société gauloise, les sentiments dominants sont l'honneur, c'est-à-dire l'estime exaltée de chacun pour sa personnalité, et le dévouement à l'homme qu'on s'est choisi pour chef et pour modèle. A la guerre, les autres peuples combattent pour le succès, les Gaulois pour l'honneur. Ces hommes, «simples et sans malice,» comme dit Strabon [1]) répudient tous stratagèmes, toutes embûches indignes des braves. Ils ne combattent qu'à force ouverte, autant par mépris de la ruse que par cet instinct d'action collective et sympathique qui les pousse aux grandes batailles comme aux grandes assemblées. Dédaigneux de la tactique et de tout artifice, ils rejettent jusqu'aux armes défensives! On voit, dans les grandes journées, les plus jeunes et les plus beaux, dépouillés de leurs vêtements, étaler au premier rang leurs vastes corps blancs et nus, parés de colliers et de bracelets d'or pour la fête des lances. Le Lacédémonien, si courageux qu'il soit, s'habille de rouge pour ne pas voir couler son sang; le Gaulois s'enorgueillit et se décore du sien comme d'une parure.

---

[1]) Géographe grec, contemporain d'Auguste.

Ce même point d'honneur qui rend les Gaulois si téméraires au combat, qui envoie leurs vieillards à la guerre jusqu'au dernier souffle, fait chez eux de la vie privée une lutte perpétuelle. Le duel, inconnu des Grecs et des Latins, est chez eux un incident de tous les jours. On se bat dans les banquets pour se disputer le morceau d'honneur, réservé au plus vaillant. On croise le fer, par manière de jeu, après le repas; puis, le jeu s'échauffant et l'amour-propre s'irritant, on se battrait jusqu'à la mort si les assistants ne se hâtaient de séparer les deux jouteurs. Le duel est arrivé à l'état d'institution judiciaire chez certains peuples gaulois, dans l'Ombrie par exemple [1]).

Le point d'honneur explique ces mœurs si différentes de l'antiquité classique; mais cet enivrement de soi-même qui produit le point d'honneur, d'où vient-il? Le point d'honneur explique le duel, il n'explique pas le suicide; il n'explique pas les étranges immolations volontaires aux dieux dans les solennités nationales, ni ces suicides bien plus étranges encore où le Gaulois, pour quelques pièces d'or et quelques cruches de vin qu'il distribue libéralement à ses amis, tend la gorge au couteau et meurt en riant. Le caractère essentiel qui domine tout ce que nous venons de dire, le cachet de la race gauloise, c'est de jouer avec la mort comme jamais ne l'a fait aucune race humaine. Ils jouent avec la mort, ils la provoquent, ils se livrent à elle comme des désespérés, et pourtant ils sont plus joyeux dans la vie que les autres hommes; rien de moins sombre et de moins mélancolique que ces esprits qui se répandent sur tout et s'ouvrent à tout.

D'où procède donc cette force surhumaine contre l'angoisse qu'inspire à la créature pensante l'approche de la dissolution de son corps?

Pourquoi la Gaule est-elle la terre
Où l'on ne connaît pas la terreur de la mort? (HORACE.)

L'auteur établit que ce mépris des Gaulois pour la mort provenait de leur foi à la persistance de l'âme après la vie. L'homme en mourant ne faisait, suivant eux, que changer de séjour, et poursuivait son existence sur une autre terre. Il cite à l'appui de cette thèse des chants celtiques conservés par les Bretons, qui parlent encore aujourd'hui l'ancienne langue de la Gaule.

Toutes les coutumes étranges ou naïves, touchantes ou cruelles, qui étonnaient les Grecs et les Romains chez les

[1]) Aujourd'hui une partie de la Lombardie.

Gaulois, s'expliquent par cette foi dans la vie active et réelle outre tombe. De là ces dettes stipulées remboursables dans l'autre monde, comme si la vie nouvelle n'était communément que l'exacte continuation de celle-ci; de là ces lettres jetées dans la flamme des bûchers funéraires, afin que l'âme du défunt en prît connaissance et reportât les souvenirs et les effusions d'ici-bas aux parents et aux amis déjà partis pour les sphères lointaines; de là ces armes, ces ornements, ces chevaux, ces chiens, et quelquefois aussi ces esclaves, brûlés et ensevelis avec le guerrier défunt pour qu'il retrouvât de l'autre côté de la tombe tout ce qui lui avait servi sur notre terre; de là ces hécatombes [1]) volontaires des amis à l'ami, des *dévoués* à leur chef qu'ils ne veulent pas laisser entrer seul dans un monde inconnu et qu'ils se hâtent de rejoindre. Une autre croyance combinée avec la foi à la vie nouvelle, c'est qu'un homme en peut racheter un autre dont les jours sont comptés par les génies de la transmigration. L'homme en péril de mort que ses affections ou ses devoirs enchaînent à la vie, trouve sans peine un remplaçant. Le Gaulois dont la conscience n'est pas souillée de crime ne craint la mort dans aucun cas; à plus forte raison lorsque, par l'immolation spontanée aux puissances divines, il espère être enlevé directement aux sphères d'en haut. Il distribue aux siens les dons de l'homme qui l'envoie à sa place au «conducteur des âmes» et court joyeusement s'étendre sur la pierre consacrée, où l'attend le couteau de l'ovate [2]).

Dans ces sacrifices humains tant reprochés au druidisme, il y a donc trois sortes de victimes, de conditions bien différentes: les premières s'immolent volontairement, soit pour sauver un autre homme, soit, comme le *Curtius* latin [3]), pour détourner de la chose publique la colère d'en haut, soit tout simplement pour monter droit au ciel par une étrange apothéose du suicide. La seconde classe se compose des criminels. Si les dieux acceptent le sacrifice volontaire comme un acte de magnanimité qu'ils récompensent par le ciel, ils aiment l'immolation des criminels comme un acte de justice et de

---

[1]) Sacrifice de cent victimes.

[2]) Sacrificateur gaulois.

[3]) Le sol s'était fendu dans Rome à la suite d'un tremblement de terre. L'oracle consulté à ce sujet déclara qu'il fallait jeter dans la fente ce que l'on avait de plus précieux, et qu'alors elle se refermerait. Curtius pensa que ce qu'il y avait de plus précieux pour Rome, c'était la vie d'un brave. Il se jeta dans le gouffre et le gouffre se referma.

réparation. Ainsi ces supplices, ces gibets, ces bûchers, ces colosses d'osier creux qu'on remplit d'hommes vivants et qui disparaissent dans des torrents de flamme et de fumée parmi les chants des druides et des bardes, ces effrayants spectacles dont la terreur doit se prolonger à travers l'histoire, ne sont communément que des exécutions judiciaires revêtues d'un caractère religieux. Une troisième espèce de victimes, qui justifie mieux le reproche de férocité dans la bouche des Grecs et des Romains, ce sont ces esclaves parfois immolés par les familles avec le maître défunt, mais surtout ces captifs des batailles livrés à de grandes exterminations après la victoire. La croyance est pure en Gaule, et le culte barbare. Le mépris de la mort, quand il n'est pas tempéré par d'autres sentiments, par le respect de l'œuvre de Dieu en nous-même et dans les autres, n'est pas propre à rendre l'homme avare du sang humain. La croyance est donc pure ici, mais incomplète. Il y manque le sentiment de la fraternité.

ROMAN ET THÉATRE.

Xavier de Maistre (1763-1852).

Le comte Xavier de Maistre, né à Chambéry, se réfugia en Russie lorsque la Savoie fut conquise par les Français; il y prit du service, se distingua dans la guerre contre la Perse et gagna le grade de général-major; il y est mort en 1852. Il n'a composé qu'un petit nombre de nouvelles, mais qui ont suffi pour lui faire une réputation européenne. Ce sont: *Voyage autour de ma chambre; Expédition nocturne autour de ma chambre*; le *Lépreux de la cité d'Aoste;* les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne*.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par ses remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse:

de là le nom de Bramafan (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu: on l'appelle *la tour de la frayeur*, parce que le peuple la crut longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait les provisions de l'hôpital.— Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour par hasard auprès du jardin du lépreux, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste: Qui est là, et que me veut-on? — Excusez un étranger, répondit le militaire, à qui l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. — N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main, n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre. — Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bienvenu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé. Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous

agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

De l'intérêt!.. Je n'ai jamais excité que la pitié. — Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.— C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir. — Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure. — Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire: vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes; et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture. — En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi. — Remarquez ce petit buisson de roses; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie. — Il devrait être l'emblème de l'ingratitude. — Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir; mais je ne les touche jamais. — Pourquoi donc? — Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir. — A qui les destinez-vous? — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi: Bonjour, Lépreux, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu. — Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces. — Les arbres sont encore jeunes; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur. — Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire! — Aussi je l'aime beau-

coup; je vois ici la campagne et les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne. — J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert. — La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.— Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie? — Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité. — Avez-vous toujours vécu seul? — J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami. — Infortuné! — Tels sont les desseins de Dieu. — Quel est votre nom, je vous prie? — Ah! mon nom est terrible! Je m'appelle le Lépreux! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis le Lépreux, voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis! — Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous? — Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines et je tâchais d'adoucir les siennes.—Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde? — Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale. — Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir. — Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes; je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les

heures que le travail me laisse. Enfin, l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte. — Elle devrait vous paraître un siècle. — Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature; toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même; et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours. — J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux arbres; et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés. — Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour: aussi tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les rochers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens: je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charbensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété; il me semble qu'une

réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible. — Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir. — Je vous tromperais en vous laissant croire que je sois toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Le sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter. — Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant. — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule; j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la

ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments; et la prière ramène un peu de calme dans mon âme. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps! — Ces derniers ne sont pas les plus cruels! — Ils vous laissent donc quelquefois du relâche! — Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature: ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause. — Quoi! le sommeil même vous abandonne! — Ah! monsieur, les insomnies! les insomnies! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir; mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux: mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncèlent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes, mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.—

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.—Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais bien que vous dissiez vrai: j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre! — Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage et nous converserons sans nous voir. — Pourquoi donc! Non, vous ne me quitterez point; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.) — Imprudent! Vous alliez saisir ma main! —Eh bien! je l'aurais serrée de bon cœur. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé: ma main n'a jamais été serrée par personne.—Quoi donc! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables? — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre. — Vous me faites frémir! —Pardonnez, compatissant étranger! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes. — Parlez, homme intéressant! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés. — Mais pourquoi

vous imposer cette dure contrainte? — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblons que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.— On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait. — Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul: il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparait déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre: mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille: jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors

sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le Miserere. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée: «Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux: que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété!» Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille. — Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie! — Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite. — Un crime! je ne puis vous en croire capable. — Cela n'est que trop vrai; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin: depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quel-

ques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois: je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, quil'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir: je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle, les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur; je détournai mes

regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne... Quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence: puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant: malheur à toi! lépreux! malheur à toi! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement: malheur à toi! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après: malheur à toi!

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches: c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée: «Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses».

En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés; je m'approchai en tremblant du livre sacré: Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis, et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant: je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur: «Mon frère, je vais bientôt te quitter; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde; alors je pourrai te montrer toute mon affection; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses vivre et mourir en bon chrétien!»

Lettre chérie! elle ne me quittera jamais; je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau: une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses

rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir auprès de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes? — Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait: c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir. — Vous l'avez perdue bien jeune! — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis; depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée: de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter: elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir: un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers: c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. «Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel». Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. «Soutiens-

moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher». Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers: je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation; je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau; j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. «Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants: «Passe à l'éternité! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras!» Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. «Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile».

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite: Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne: c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel: Dieu de bonté! s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant!

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir

d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui.

Adieu, généreux étranger, soyez heureux... Adieu pour jamais. Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

Honoré Balzac (1799-1850).

Né à Tours, Balzac commença ses études au collège de Vendôme et les acheva avec éclat à Paris, où il devint clerc de notaire. Il se consacra aussitôt à la littérature et devint un des romanciers les plus célèbres de notre époque. Dans ses romans il trace, sous le nom général de *Comédie humaine*, le tableau complet de la société. Cette comédie est divisée en diverses séries: Scènes de la vie privée, — de la vie parisienne, — de la vie de province, — de la vie politique, — de la vie militaire, etc. Il a laissé aussi des contes.

EUGÉNIE GRANDET (1833).

Eugénie Grandet vit au fond d'une province avec son père, vieil avare qui entasse des trésors, et impose aux siens et à lui-même une vie de privations. Eugénie a un cousin qui est obligé de partir avec peu d'argent; elle lui donne une collection d'anciennes pièces d'or que son père lui a remises et qu'il se fait montrer de temps à autre pour s'assurer que rien n'y manque. La jeune fille prévoit la colère du vieil avare quand il faudra lui avouer qu'elle a disposé de son trésor, mais elle brave tout pour faire plaisir à celui qu'elle aime. Le jour de l'aveu, Grandet, furieux, condamne sa fille à une réclusion absolue au pain et à l'eau. Ce supplice ne finit qu'à la mort de son père: elle attend alors son cousin, ne regrettant pas ce qu'elle a souffert pour lui; elle en reçoit une lettre bien polie, dans laquelle il la remercie de ce qu'elle a fait pour l'obliger; il lui renvoie la valeur des pièces qu'elle lui a données, et lui annonce son prochain mariage avec une jeune personne qu'il a rencontrée en Amérique.

I. M. GRANDET.

Il n'y avait personne dans Saumur qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auquel le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs,

avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions. M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs, quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier?

Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un aubergiste disait-il aux étrangers avec un certain contentement: «Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais quant à M. Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune!» En 1826, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à quatre millions, et il était présumable qu'il possédait, en argent, une somme presque égale à celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsque, après une partie de boston ou quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de M. Grandet, les gens capables disaient-ils: «Le père Grandet?... le père Grandet doit avoir cinq à six millions!» Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularités de sa vie donnèrent prise au ridicule et à la moquerie, le ridicule et la moquerie s'étaient usés. En ses moindres actes, M. Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, où chacun, après l'avoir étudié, comme un naturaliste

étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements. «L'hiver sera rude, disait-on, le père Grandet a mis ses gants fourrés. Il faut vendanger; le père Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura beaucoup de vin cette année». M. Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Les fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'œufs, de beurre et de blé de rente. Il possédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. M. Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage etait coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles treilles, à moitié pourries, qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient, par complaisance, dans son bûcher, et recevaient ses remercîments. Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille, et le payement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de sa bonne, l'étamage de ses casseroles, l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ses exploitations. Il avait six cents arpents de bois récemment achetés, qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement il mangeait du gibier.

Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu; généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante; aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion, ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique attribué à un défaut d'éducation, étaient affectés et lui servaient à connaître la pensée des autres en les engageant à achever la sienne, par impatience. D'ailleurs quatre phrases, exactes autant que des formules algébriques, lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce: «Je ne sais pas; je ne puis pas; nous verrons cela». Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-

on? Il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite, en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions, desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions, en croyant le tenir, il lui répondait: «Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme». Sa femme, qu'il avait réduite à un idiotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner. Il ne faisait jamais de bruit, et semblait vouloir économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres, par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes de tonneilier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contragnait moins que partout ailleurs.

Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui, le voyait tel qu'il était depuis 1791; ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puce boutonné carrément, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker; ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, duraient vingt mois, et pour les conserver propres, il les portait sur les bords de son chapeau, à la même place, par un geste méthodique. Saumur ue savait rien de plus sur ce personnage.

II. MORT DE GRANDET.

Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Son avarice le soutenait instinctivement, aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle pas avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient

le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec des closiers, ou donner des quittances. Il s'agitait alors dans son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à sa domestique: «Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas». Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille: «Y sont-ils? Y sont-ils?» d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique. «Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi». Eugénie lui étendait de l'or sur une table, et il demeurait des heures entières, les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme un enfant, il lui échappait un sourire pénible. «Ça me réchauffe», disait-il quelquefois, en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide. «Mon père, bénissez-moi! — Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça là-bas», dit-il, et il expira.

Rodolphe Tœpffer (1799-1846).

Tœpffer, écrivain genevois et fils d'un peintre distingué, se destina d'abord à la peinture, mais une maladie des yeux le força d'y renoncer.

Il fonda à Genève une maison d'éducation, puis fut nommé professeur de rhétorique à l'Académie de sa ville natale. Ses principales productions sont: le *Presbytère*, les *Nouvelles genevoises*, *Rosa et Gertrude*, les *Voyages en zig-zag*, où l'auteur raconte les excursions faites avec ses élèves dans les montagnes.

LE LAC DE GERS.

De Sixt on peut se rendre dans la vallée de l'Arve en franchissant une chaîne de hautes montagnes qui s'étend entre Cluses et Sallenche. Ce passage n'est guère connu et pratiqué que des contrebandiers, qui abondent dans cette contrée. Ces hommes hardis s'approvisionnent à Martigny en Valais; puis s'acheminant, chargés de poids énormes, au travers de cols inaccessibles, ils viennent descendre dans les vallées intérieures de la Savoie, pendant que les douaniers font bonne garde sur la lisière du pays.

Les douaniers sont des hommes qui ont un uniforme, les mains crasseuses, et une pipe à la bouche. Assis au soleil, ils fainéantent jusqu'à ce que vienne à passer une voiture, qui ne passe devant eux que par cette raison justement qu'elle ne contient pas trace de contrebande. — Monsieur n'a rien à déclarer? — Non. Et les voilà aussitôt, nonobstant cette réponse catégorique, qui ouvrent les valises, et fourrent les susdites mains parmi le linge blanc, les robes de soie et les mouchoirs de poche. L'État les paye pour exercer cet état. Cela m'a toujours paru drôle.

Les contrebandiers sont des hommes armés jusqu'aux dents, et toujours disposés à piquer d'une balle un douanier qui aurait l'idée d'aller se promener sur le chemin qu'ils se sont réservé pour eux. Heureusement les douaniers, qui se doutent de cette circonstance, ne se promènent pas, ou se promènent partout ailleurs. Cela m'a toujours paru un signe de tact chez les douaniers.

J'ai eu souvent affaire avec les douaniers. Mes chemises ont eu l'honneur d'être palpées sur toutes les frontières par les agents de tous les gouvernements, absolus ou autres. Ils n'y ont rien trouvé de prohibé. J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers; cependant j'eus quelque rapport avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul de Sixt à Sallenche par les montagnes dont j'ai parlé. Je m'étais fait indiquer la route: une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac nommé le lac de Gers; au delà on suit une arête de rocs qui traverse une plaine de neiges glacées;

après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un étang encaissé entre des pentes verdoyantes, qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol. Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse, je m'y regardais... je m'y regardais manger une aile de poulet sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux, qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient, dans ce miroir, voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir. Je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien ; en sorte qu'attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau, je me remis en route, bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et, quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

Il faisait fort chaud dans mon couloir; toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet..., je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés ; j'allais m'imaginer que ce pouvait être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement je suis né très peureux; je déteste le danger, où les héros se plaisent, dit-on; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite en tête, en queue et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour

me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif; d'une susceptibilité obtuse, malgre ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pis qu'un duel, ce pouvait être un attentat sur ma bourse ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable; et personne pour en porter la nouvelle! Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers, pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent; et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement en fumant leurs pipes, qu'ils rallumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'y assirent sur leurs sacs. Par bonheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent fort bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets. L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir; puis, revenant vers ses compagnons: On ne le voit plus, dit-il.

— Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre! Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant. Un douanier déguisé, je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part...

— Ah! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et solitaire! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit le second qui avait parlé. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a péri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine: c'est celle-ci. Son procès fut vite fait. A peine on le tint, que Lammèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe; et le farceur ne lui dit qu'après: Jean-Jean, fais ta prière!

Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ. Parbleu! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur!

Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je vis ou je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

— Messieurs, leur dis-je, messieurs, je ... vous vous trompez ... Permettez ... baissez d'abord ces armes ... Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde (ils froncèrent le sourcil)... baissez, je vous prie, vos armes, qui pourraient partir sans votre volonté ... Je suis homme de lettres, tout particulièrement étranger aux douanes ... marié, père de famille... Baissez, je vous en conjure, vos armes, qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi ... Je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer! reprit d'un ton de Cartouche le plus mauvais des trois.

— Du tout! du tout! ... je suis ici pour...

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît; on t'a vu là-bas épier, regarder ...

— La belle nature, mes bons messieurs; rien autre.

— La belle nature?... Et ce coin où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples? Mauvais métier que celui que tu fais. Ces montagnes sont à nous: malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière.

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent, plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles à la suite desquelles l'un d'eux, plaçant sans façon sa charge sur mes épaules: Yu! cria-t-il.

C'est ainsi que je me trouvai faire partie d'une expédition de contrebande.

C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi.

Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai toutefois de revenir sur la dé-

monstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand j'étais à considérer la flaque d'eau.

— C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre; marche. Voici tout à l'heure la forêt; on t'y fera ton affaire.

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade qui nous conduisit à la forêt voisine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié. Encore avais-je en ma faveur mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas, je ne voulus pas de l'autre, en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là, ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et... au lieu de *m'abattre*, comme ils avaient fait de Jean-Jean: Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie. Demain, en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret. Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute; ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était réellement rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et quand je revins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler au récit d'angoisses devenues risibles par le dénoûment auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur dans cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré je rendis grâce à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes que je versais avec tant de douceur étaient

celles de cet amour et de cette gratitude profonde qui ne peuvent être sentis que pour Celui-là seulement qui tient nos jours en sa main? Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments, que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange: mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et sous le nez une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac de contrebande apparemment.

— Holà! hé! au secours! brave homme! lui criai-je. Au lieu d'accourir, il s'arrêta court et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent. Il ne précipite rien, il n'allonge le bras que là où il y voit clair, et ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux; d'ailleurs, le meilleur homme du monde: ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde; mais cet homme attaché à un mélèze, ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un ou de par autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer, il voulait me voir venir.

A la fin: — Fait un bien joli temps, me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade; bien joli!

— Venez donc me délier, au lieu de me parler de beau temps, plaisant que vous êtes!

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Il y a trois heures. Allons! à l'ouvrage! Il fit deux pas: — C'est-il bien des méchants qui vous ont ainsi arrangé?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours.

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux: — Dites voir? C'est bien des gens de la contrebande?

— Tout juste; vous y êtes. Ces scélérats-là m'ont attaché dans ce bois, pour que je meure d'ici à demain qu'ils repasseront.

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel. Il recula de frayeur et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma colère, je l'insultai, et je le traitai comme le dernier des misérables qui ont, ou plutôt qui n'ont pas une face humaine. Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures: — On verra voir, murmurait-il en se retirant tout doucement. On vous déliera assez!... Puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier. Je l'accompagnai de mes malédictions.

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas lui-même un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement, et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis mais timides animaux, se croyant seuls dans le bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvements que tue la crainte, et, se poursuivant d'arbre en arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeurèrent immobiles, comme d'un commun accord; ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point. Un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois men-

tons, une face de pleine lune, l'œil petit et malheureusement très prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation. — Qui êtes-vous? lui criai-je.

— Le syndic de la commune, répondit-il sans avancer d'un pas.

— Eh bien, syndic de la commune, je vous somme de me délier ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés!

— On vous déliera assez! dirent-ils tous les deux en même temps... Dites voir un peu votre affaire, ajouta le syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers. — Mon histoire? elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande d'être délivré promptement.

— Ah! voilà l'affaire! dit le syndic. Des brigands, que vous dites?...

— Oui, des brigands. Je passais la montagne avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise...

— Ah! voilà l'affaire!

— Bien certainement que voilà l'affaire! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et déliez-moi promptement. Allons!

— Voilà l'affaire! répéta-t-il au lieu d'avancer. Dites voir! C'est que ça va coûter beaucoup en écritures...

— Déliez-moi toujours, misérable. Que voulez-vous donc que je fasse de vos écritures?

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez-moi toujours.

— Pas possible, mon bon monsieur. Je serais en faute. Verbaliser d'abord et puis vous délier après. Je vas faire quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez! et puis leur journée à payer; mais monsieur a les moyens... Puis se tournant vers le naturel: — Descends voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme le notaire; tu iras le quérir pour qu'il monte; après quoi, tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benoîton le marguillier, qui y est, bien sûr, puisqu'il sonne aujourd'hui la noce pour le Chozet; tu lui dis qu'il monte de même. Et que le notaire

apporte l'écritoire, la nôtre s'est répandue mardi à la veillée, et aussi le papier timbré. Va, mon garçon, fais diligence; avec les honnêtes gens on compte après, et on n'y perd rien. Va, et en passant à Veluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve, et qu'on lui a mis les feux; mais que l'automne la refera. Va.

— Qu'il aille au diable; et Jean-Marc, et sa cavale, et vous avec!... Magistrat stupide! misérables sans humanité!... Ou bien, tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun.

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le syndic: — Vous payerez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté: s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or, que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est syndic de la commune de père en fils, depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare l'Arve n'aura plus d'eau? Vas-tu, toi! cria-t-il au naturel. Prenez patience, ajouta-t-il en me quittant, je vas vous quérir une chopine de rouge, qui vous va réconforter des mieux.

C'est ainsi que la désolante mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et, cette fois, bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin, je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs de mélèze se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes jaunes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au-dessus de ma tête avaient disparu; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance qui y éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, molle-

ment remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée, et, en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée et le rassérénant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes silhouettes sur le transparent feuillage des mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé, qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner au profit de ma délivrance tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme; il montait lentement. — Ohé! dit-il en m'apercevant; ces scélérats vous ont vilainement emmaillotté, monsieur! Je vous salue.

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard me ravirent de joie. — Vilainement en vérité, répondis-je; excusez-moi, si par leur faute je ne puis ni m'incliner ni vous tirer mon chapeau, monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques instants en particulier?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il. Vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au syndic, à l'œuvre! et coupez-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait.

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine, ayant tiré son couteau, se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud, qu'il parvint à défaire au bout de quelques instants. A peine libre, je serrai la main du curé, et dans les premiers mouvements de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés: Je suis prêt à vous écouter, me dit-il. Et tout le village, femmes, marmots, pâtres, syndic

et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je contai mon histoire dans toute sa vérité. Les circonstances atroces qui avaient accompagné la mort de Jean-Jean pénétrèrent d'effroi ces bonnes gens; et lorsque j'eus répété le blasphème qui avait provoqué le rire des contrebandiers: *Jean-Jean, fais ta prière!* tous, curé et paroissiens, se signèrent d'un commun mouvement, au milieu d'un respectueux silence. Ému à cette vue, et vivement pressé de m'associer à ce naïf essor d'un sentiment si naturel, je portai instinctivement la main à mon chapeau, et je me découvris... Les paroissiens parurent surpris, le curé demeura grave et immobile, et moi... je me trouvai déconcerté. — Continuez, continuez, me dit le bon vieillard. J'achevai l'histoire, sans oublier la prudence excessive du naturel ni le louable désintéressement du syndic.

Quand j'eus achevé ce récit: — C'est bien, dit le vieux curé. Puis s'adressant à ses paroissiens: Vous autres, écoutez-moi. Vous tremblez devant ces scélérats, et voilà pourquoi ils osent tout; car ce sont les poltrons qui font les braves. Et ce qui est bien pis, c'est que quelques-uns profitent de leur abominable négoce. Vois-tu bien, à présent, André, où t'a conduit ton désordre de tabac, et cette brutale façon d'en consommer par-dessus tes moyens? Ton nez est gorgé, et tu n'as pas de bas; passe encore de n'avoir pas de bas: mais ce tabac tu l'achètes des fraudeurs; et puis voilà que, pour ne pas te brouiller avec eux, tu n'oses délivrer un homme en peine, comme doit faire un chrétien! Mais sais-tu, André, que ces brigands-là seront grillés en enfer, et tirés à quatre diables... et que je ne réponds de rien pour ceux qui les ménagent? Crois-moi, mon garçon, prends moins de tabac, et achète-le au bureau. Pour Antoine, il a cru bien faire, et, ce qui vaut mieux, il a bien fait. C'est la règle qui l'enchaîne, lui, et non pas ses appétits. Le bon curé, en achevant ces mots, frappa familièrement sur l'épaule d'Antoine, qui, glorieux de cette approbation donnée par-devant tout le village à sa conduite prudente et désintéressée, se rengorgea naïvement, tenant sa chopine d'une main et son chapeau à cornes de l'autre.

Pendant ces discours, la mule était arrivée. On m'aida à me hisser dessus, et je pus enfin prendre congé de mon mélèze. Nous descendîmes. Le syndic tenait la bride, le bon curé causait à mes côtés, puis venaient les paroissiens; et

cette pittoresque procession marchait à la lueur d'un clair crépuscule, tantôt éparse sur les mousses de la forêt, tantôt agglomérée dans le fond d'un ravin, ou descendant à la file les contours sinueux d'un étroit sentier. Au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes des pâturages ouverts, d'où l'on découvrait l'autre revers de la vallée de l'Arve, déjà enseveli dans une nuit profonde, et à peu de distance de nous, quelque culture, des hêtres, et la flèche penchée d'un clocher délabré. C'était le village. Quand nous y entrâmes: Bonsoir à tous! dit le curé à son monde. Pour vous, monsieur, je vous offre un lit et à souper. C'est jour maigre, mais j'ai vu là-haut que vous n'êtes pas catholique; ainsi nous vous restaurerons de notre mieux. Marthe! cria-t-il en approchant de la cure, apprête au plus vite un poulet, et donne-moi la clef de la cave.

Je soupai en tête-à-tête avec cet excellent homme, qui fit maigre, pendant que je dévorais le poulet. Après que nous eûmes bu la fin d'une bouteille de vin vieux qu'il avait débouchée en mon honneur, je pris congé de mon hôte pour aller goûter un repos dont j'avais grand besoin.

Le lendemain, je descendis à Maglan. Mon but avait été de visiter Chamounix; mais, après des émotions si vives et une si rude aventure, je ne me sentais plus la moindre velléité de courir le pays, en sorte que je tournai le dos aux montagnes, et je me hâtai de regagner mes foyers par le plus court chemin.

A. Dumas (1802-1870).

Alexandre Dumas, né à Villers-Cotterets, arriva à Paris en 1823 et fut occupé au secrétariat du duc d'Orléans; il passa au rang de bibliothécaire après avoir fait jouer son drame en prose: *Henri III et sa cour*. Cette pièce fut suivie d'une quantité d'autres. L'auteur publiait en même temps ses *Impressions de voyage en Suisse, en Italie, en Espagne, en Russie,* etc., et une quantité de romans dont les plus connus sont *les Trois Mousquetaires, le Chevalier de Maison-Rouge, Monte-Christo,* etc. Ses pièces les plus remarquables sont: *Henri III, Antony la tour de Nesle, M^lle de Belle-Isle, Catherine Howard, Un mariage sous Louis XV.*

LE CURÉ DE BOULOGNE.

Le 14 novembre de l'année 1766, une calèche découverte, attelée de chevaux de poste, emportant trois officiers de

marine, dont l'un était assis sur la banquette du fond, et les deux autres sur la banquette de devant, ce qui indiquait une différence notable dans les grades, traversait le bois de Boulogne, venant de la barrière de l'Étoile, et suivant l'avenue de Saint-Cloud.

A la hauteur du château de la Muette, elle croisa un prêtre qui se promenait à petits pas, lisant son bréviaire, dans une contre-allée.

— Hé! postillon, cria l'officier assis au fond de la calèche, arrêtez donc un peu, s'il vous plaît.

Le postillon s'arrêta.

Cette invitation donnée à haute voix, et le bruit que fit le postillon en arrêtant ses chevaux, amenèrent naturellement le prêtre à lever la tête, et à fixer les yeux sur la calèche et les trois voyageurs.

— Pardieu! je ne me trompais pas, dit l'officier assis au fond de la voiture, c'est toi, mon cher Rémy?

Le prêtre regardait avec étonnement; cependant, peu à peu son visage s'éclairait du jour qui se faisait en lui-même, et sa bouche passait de l'étonnement au sourire.

— Ah! dit-il enfin, c'est vous?

— Comment, *vous*?

— Non... c'est toi, Antoine!

— Oui, c'est moi, Antoine de Bougainville.

— Mon Dieu! qu'es-tu donc devenu depuis vingt-cinq ans que nous nous sommes quittés?

— Ce que je suis devenu, cher ami? dit Bougainville; viens t'asseoir un instant près de moi, et je te le dirai.

— Mais...

Le prêtre regarda autour de lui avec inquiétude, comme s'il avait peur de s'écarter de son domicile.

Bougainville comprit sa crainte.

— Sois tranquille; nous irons au pas, répondit-il.

Un valet descendit du siège de derrière, et abaissa le marchepied.

— C'est qu'il est onze heures un quart, dit le prêtre, et Marianne m'attend pour dîner.

— Où demeures-tu, d'abord?... Mais assieds-toi donc!

Et Bougainville tira légèrement par sa soutane le prêtre, qui s'assit.

— Où je demeure? dit celui-ci.

— Oui.

— A Boulogne... Je suis curé de Boulogne, mon ami.

— Ah! ah! je t'en fais mon compliment; tu avais toujours eu la vocation.

— Aussi, tu vois, suis-je entré dans les ordres.

— Et tu es content?

— Enchanté, mon ami! La cure de Boulogne n'est pas une cure de premier ordre: elle ne rapporte que huit cents livres; mais mes goûts sont modestes, et il me reste encore quatre cents livres par an à donner aux pauvres.

— Cher Rémy!,.. Vous pouvez aller au petit trot, afin que nous perdions le moins de temps possible.

Le postillon fit prendre à ses chevaux l'allure demandée, laquelle, si modérée qu'elle fût, n'en amena pas moins un nuage d'inquiétude sur la physionomie du curé.

— Mais sois donc tranquille, dit Bougainville, puisque nous allons du côté de Boulogne.

— Mon ami, dit en riant l'abbé Rémy, il y a vingt ans que je suis curé à Boulogne; il y a quinze ans que Marianne est avec moi, et jamais, à moins d'être retenu près d'un mourant, je ne suis rentré à midi cinq minutes; aussi, à midi juste, la soupe est sur la table, et... tu comprends?...

— Oui; ne crains rien, je ne voudrais pas inquiéter Marianne... A midi juste, tu seras chez toi.

— Voilà qui me rassure... Mais parlons un peu de toi-même: n'est-ce pas l'uniforme de la marine que tu portes là?

— Oui, je suis capitaine de vaisseau.

— Comment cela se fait-il? Je te croyais avocat.

— Vraiment?

— Dame, en sortant du collège, ne t'étais-tu pas mis à l'étude des lois?

— Que veux-tu, mon cher Rémy! toi, l'élu du Seigneur, tu dois mieux que personne connaître le proverbe: «L'homme propose et Dieu dispose!» C'est vrai, j'ai été reçu, en 1752, avocat au parlement de Paris.

— Ah! je savais bien, moi! dit le bon prêtre en tirant de son bréviaire son doigt, qui indiquait la place où il en était resté de sa lecture. Ainsi, tu as été reçu avocat?

— Oui; mais, en même temps que j'étais reçu avocat, continua Bougainville, je me faisais inscrire aux mousquetaires.

— Oh! en effet, tu avais toujours eu du goût pour les armes, et sourtout des dispositions pour les mathématiques.

— Tu te rappelles cela?

— Tiens, par exemple ! N'étais-je pas ton meilleur ami au collège ?

— Ah ! c'est bien vrai !

— Est-ce toi ou ton frère Louis qui est de l'Académie? Bougainville sourit.

— C'est mon frère, dit-il, ou plutôt c'était mon frère ! car il faut que tu saches que j'ai eu le malheur de le perdre il y a trois ans.

— Ah! pauvre Louis... Mais, que veux-tu ! nous sommes tous mortels, et il fait bon ne regarder cette vie que comme un voyage qui nous mène au port... Pardon, mon ami, il me semble que nous passons Boulogne.

Bougainville regarda à sa montre.

— Bah ! dit-il, qu'importe! il n'est que onze heures et demie, et, par conséquent, tu as encore vingt bonnes minutes devant toi. Plus vite, postillon !

— Comment, plus vite ?

— Puisque tu es pressé, mon ami !

— Bougainville!...

— Quoi! le désir de savoir ce que je suis devenu ne l'emporte pas en toi sur la crainte d'inquiéter Marianne par un retard de cinq minutes ?... Oh! le triste ami que j'ai là!

— Tu as raison... ma foi, cinq minutes de plus ou de moins... Raconte-moi cela, mon cher Antoine. D'ailleurs, quand je dirai à Marianne que c'est pour toi et par toi que je suis en retard, elle ne grondera plus.

— Marianne me connaît donc?

— Si elle te connaît ? Je le crois bien ! Vingt fois je lui ai parlé de toi... Mais, voyons, dépêche-toi, et achève de me dire comment il se fait que, ayant été reçu avocat, et t'étant fait inscrire dans les mousquetaires, je te retrouve officier de marine.

— C'est bien simple, et, en deux mots, je vais t'expliquer tout cela. En 1753, j'entrai comme aide-major dans le bataillon provincial de Picardie ; l'année suivante, je fus nommé aide de camp de Chevert, que je quittai pour devenir secrétaire d'ambassade à Londres et me faire recevoir membre de la Société royale; en 1756 je partis comme capitaine de dragons avec le marquis de Montcalm, chargé de défendre le Canada...

— Bon ! bon ! bon ! interrompit l'abbé Rémy, je te vois venir!... Continue, mon ami, continue, je t'écoute.

Complètement captivé par le récit de Bougainville, l'abbé n'avait pas remarqué que les chevaux étaient passés tout doucement du petit trot au grand trot.

Bougainville continua:

— Une fois au Canada, j'étais presque maître de mon avenir ; je n'avais qu'à bien faire pour arriver à tout. Je fus chargé par le marquis de Montcalm de plusieurs expéditions que je menai à bonne fin; ainsi, par exemple, après une marche de soixante lieues à travers des bois que l'on jugeait impénétrables, et tantôt sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, je m'avançai jusqu'au fond du lac du Saint-Sacrement, où je brûlai une flottille anglaise sous le fort même qui la protégeait.

— Comment, dit l'abbé, c'est toi qui as fait cela? Oh! j'ai lu la relation de cet événement; mais je ne savais pas que tu en fusses le héros...

— N'as-tu pas reconnu mon nom?

— J'ai reconnu le nom, mais je n'ai pas reconnu l'homme... Comment veux-tu que je reconnaisse, dans un basochien que je quitte étudiant les lois, et aspirant à être avocat au parlement, un gaillard qui brûle des flottes au fond du Canada?... Tu comprends bien que ce n'était pas possible.

En ce moment, la voiture s'arrêta devant une maison de poste.

— Oh! dit l'abbé Rémy, où sommes-nous, Antoine?

— Nous sommes à Sèvres, mon ami.

— A Sèvres!... Et quelle heure est-il?

Bougainville regarda à sa montre.

— Il est midi dix minutes.

— Oh! mon Dieu! s'écria l'abbé; mais jamais je ne serai à Boulogne pour midi.

— C'est plus que probable.

— Une lieue à faire!

— Une lieue et demie.

— Si, au moins, je trouvais un coucou...

L'abbé se leva tout droit dans la voiture, porta ses regards autour de lui aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et n'aperçut pas le plus mince véhicule.

— N'importe, j'irai à pied.

— Mais non, tu n'iras pas à pied, dit Bougainville.

— Comment, je n'irai pas à pied?

— Non, il ne sera pas dit que tu auras attrapé une pleurésie pour avoir fait la conduite à un ami.

— J'irai doucement.

— Oh! je te connais; tu craindras d'être grondé par mademoiselle Marianne, tu presseras le pas, tu arriveras en sueur, tu boiras froid, tu te donneras une fluxion de poitrine... et, trois jours après, bonsoir... plus d'abbé Rémy!

— Il faut pourtant que je retourne à Boulogne. Hé! postillon! postillon! arrêtez... arrêtez donc!

La voiture, relayée, repartait au trot.

— Écoute, dit Bougainville, voici ce qu'il y a de mieux à faire.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, mon bon ami, mon cher Antoine, c'est d'arrêter les chevaux, afin que je descende et que je regagne Boulogne.

— Mais non, dit Bougainville; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de venir avec moi jusqu'à Versailles.

— Jusqu'à Versailles?...

— Oui, puisque tu as manqué le dîner de mademoiselle Marianne, tu dîneras avec moi à Versailles. Pendant que j'irai prendre les derniers ordres de Sa Majesté, un de ces messieurs se chargera de trouver un coucou qui te ramènera à Boulogne.

— En vérité, mon ami, ce serait avec grand plaisir, mais...

— Mais quoi?

L'abbé Rémy tâta les poches de sa veste, plongea alternativement les deux mains jusqu'au fond de ses goussets.

— Mais, continua-t-il, Marianne n'a pas mis d'argent dans mes poches.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher Rémy: à Versailles, je demanderai au roi cent écus pour les pauvres de Boulogne; le roi me les accordera, je te les donnerai; tu leur emprunteras un petit écu afin de retourner en coucou à Boulogne, et tout sera dit.

— Comment, tu crois que le roi te donnera cent écus pour mes pauvres?

— J'en suis sûr.

— Parole d'honneur?

— Foi de gentilhomme!

— Mon ami, voilà qui me décide.

— Merci! tu ne serais pas venu pour moi, et tu viens pour tes pauvres; mieux vaut, à ce qu'il paraît, être ton pauvre que ton ami.

— Je ne dis pas cela, mon cher Antoine; mais, tu comprends, un curé qui se dérange, il lui faut une excuse.

— Une excuse?... Oh! si tu découchais, je ne dis pas...

— Comment, si je découchais? s'écria l'abbé Rémy effrayé; aurais-tu donc l'intention de me faire découcher?... Postillon! hé! postillon!

— Mais non, n'aie donc pas peur... Au train dont nous allons, nous serons à Versailles à une heure; nous aurons dîné à deux; tu pourras partir à trois.

— Pourquoi à trois, et pas à deux?

— Mais parce qu'il me faut le temps de voir le roi et de lui demander les cent écus.

— Ah! c'est vrai.

— Trois heures pour revenir en coucou de Versailles; tu seras chez toi à six heures.

— Que dira Marianne?

— Bah! quand Marianne te verra revenir avec cent écus émanant directement du roi, Marianne sera heureuse et fière de ton influence.

— Tu as, ma foi, raison... Tu me raconteras tout ce que le roi t'aura dit; elle en aura pour huit jours, avec ses voisines, à parler de cette aventure.

— Ainsi, c'est convenu, nous dînons à Versailles?

— Va pour Versailles! Mais, au moins, dis-moi la fin de ton histoire.

— Ah! c'est vrai!... Nous en étions à mon expédition sur le Saint-Sacrement. Elle me valut le grade de maréchal des logis de l'un des corps d'armée, et la mission d'aller à Versailles expliquer la situation précaire du gouverneur du Canada et demander pour lui du renfort. Je restai deux ans et demi en France sans rien obtenir de ce que je demandais; il est vrai que j'obtins ce que je ne demandais pas, c'est-à-dire la croix de Saint-Louis et le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue. J'arrivai au Canada juste pour recevoir du marquis de Montcalm le commandement des grenadiers et des volontaires dans la fameuse retraite de Québec, que je fus chargé de couvrir. Arrivé sous les murs de la ville, Montcalm crut pouvoir risquer une bataille; les deux généraux furent tués: Montcalm, dans nos rangs; Wolf, dans ceux des Anglais. Moncalm mort, notre armée battue, il n'y avait plus moyen de défendre le Canada. Je revins en France, et je fis, en qualité d'aide de camp de M. de Choiseul-Stainville, la campagne de 1761, en Allemagne...

— Mais alors, c'est donc à toi, interrompit le curé de Boulogne, que le roi a fait cadeau de deux canons?

— Qui t'a appris cela?

— Mais je l'ai lu, mon ami, dans la *Gazette de la Cour*... Aurais-je pu penser que ce Bougainville-là était mon ami Antoine?

— Et qu'as-tu dit du cadeau?

— Dame, il m'a paru bien mérité... mais, pourtant, j'ai trouvé que le roi aurait pu donner à ce M. Bougainville, que j'étais si loin de me douter être toi, quelque chose de plus facile à transporter que deux canons... car enfin, c'est très honorable, deux canons, mais on ne peut pas conduire cela partout où l'on va.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, reprit Bougainville en riant; mais, comme en même temps le roi venait de me nommer capitaine de vaisseau et de me charger de fonder, pour les habitants de Saint-Malo et aussi pour moi-même, un établissement dans les îles Malouines, je pensai que mes deux canons pourraient avoir là leur utilité.

— Ah! cela c'est vrai, dit l'abbé Rémy; mais, excuse mon ignorance en géographie, mon cher Antoine, où prends-tu les îles Malouines?

— Pardon, mon ami, dit Bougainville, j'aurais dû les appeler les îles Falkland, attendu que c'est moi qui leur ai donné ce nom d'îles Malouines, en l'honneur de la ville de Saint-Malo.

— A la bonne heure! dit l'abbé Rémy en souriant, sous ce nom-là, je les reconnais! Les îles Falkland appartiennent à l'archipel de l'océan Atlantique; je les vois d'ici, près de la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, à l'est du détroit de Magellan.

— Par ma foi, dit Bougainville, Strong, qui les a baptisées, n'aurait pas mieux déterminé leur gisement... Tu t'occupes donc de géographie dans ta cure de Boulogne?

— Oh! mon ami, étant jeune, j'avais toujours ambitionné une mission dans les Indes... J'étais né voyageur, moi, et je ne sais pas ce que j'aurais donné pour faire le tour du monde... autrefois, pas maintenant.

— Oui, je comprends, dit Bougainville en échangeant un coup d'œil avec ses deux compagnons, aujourd'hui, cela te dérangerait de tes habitudes... Alors, tu as voyagé?

— Mon ami, je n'ai jamais dépassé Versailles.

— Ainsi, tu ne connais pas la mer?

— Non.

— Tu n'as jamais vu un vaisseau?

— J'ai vu le coche d'Auxerre.

— C'est quelque chose; mais cela ne peut te donner qu'une idée très imparfaite d'une frégate de soixante canons.

— Je le crois comme toi, ajouta naïvement l'abbé Rémy. Et tu dis donc que tu partis pour les îles Malouines, où le gouvernement t'avait autorisé à fonder un établissement, — que tu fondas, je n'en doute pas?

— En effet... Malheureusement, les Espagnols, après la paix de Paris, firent valoir leurs droits sur ces îles; leur réclamation parut juste à la cour de France, qui les leur rendit, à la condition qu'ils m'indemniseraient des frais que j'avais faits.

— Et t'ont-ils indemnisé, au moins?

— Oui, mon cher ami, ils m'ont donné un million.

— Un million?... Peste! joli denier.

Le bon abbé avait presque juré, comme on voit.

— Et, aujourd'hui, continua-t-il, tu vas?

— Je vais au Havre.

— Pour quoi faire?... Mais, pardon, mon ami, peut-être suis-je indiscret...

— Indiscret? Ah! par exemple! Je vais au Havre pour visiter une frégate dont le roi vient de me nommer capitaine.

— Et elle s'appelle, ta frégate?

— *La Boudeuse.*

— Ce doit être un beau bâtiment?

— Superbe.

L'abbé Rémy poussa un soupir.

Il était évident que le pauvre prêtre pensait au plaisir qu'il eût éprouvé, du temps qu'il était libre, à voir la mer et à visiter une frégate.

Ce soupir amena entre Bougainville et les deux officiers un nouvel échange de regards accompagnés d'un sourire.

Sourire et regards passèrent inaperçus du digne abbé Rémy, qui était tombé dans une si profonde rêverie, qu'il ne revint à lui que lorsque la voiture s'arrêta devant un grand hôtel.

— Ah! il paraît que nous sommes arrivés, dit-il. J'ai très faim!

— Eh bien, nous n'attendrons pas, car le dîner doit être commandé d'avance.

— L'agréable vie que celle de capitaine de vaisseau!

dit l'abbé: on reçoit des millions des Espagnols; on court la poste dans une bonne calèche, et, quand on arrive, on trouve un dîner qui vous attend!... Pauvre Marianne! elle a dîné sans moi, elle!

— Bah! dit Bougainville, une fois n'est pas coutume... Nous allons dîner sans elle, nous, et j'espère que son absence ne t'ôtera pas l'appétit.

— Oh! sois tranquille... C'est que j'ai véritablement très faim.

— Eh bien, alors, à table! à table!

— A table! répéta gaillardement l'abbé Rémy.

Le dîner était bon; Bougainville était un gourmet; il ne buvait que du vin de Champagne; la mode venait d'être inventée de le glacer...

L'abbé Rémy voulut d'abord ne boire que quelques gouttes de vin dans son eau; puis il mélangea le vin et l'eau en parties égales; puis, enfin, il se décida à boire son vin pur.

Quand Bougainville le vit arrivé à ce point, il se leva, annonçant que l'heure était venue pour lui de se présenter chez le roi, auquel il allait adresser la requête relative aux pauvres de Boulogne.

Les deux officiers devaient, pendant ce temps, tenir compagnie à l'abbé Rémy...

Bougainville s'en va; au bout d'une heure, l'abbé Rémy le voit revenir.

— Eh bien, dit-il en apercevant Bougainville, et mes pauvres?

— Ce n'est pas trois cents livres que le roi m'a données pour eux, dit Bougainville en tirant un rouleau de sa poche; c'est cinquante louis!

— Comment, cinquante louis? s'écria l'abbé Rémy tout ébouriffé de la largesse royale; douze cents livres?...

— Douze cent livres.

— Impossible!

— Les voici.

L'abbé Rémy tendit la main.

— Mais le roi me les a remises à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu boiras à sa santé.

— Oh! qu'à cela ne tienne!

Et il présenta son verre, sur le bord duquel Bougainville inclina le goulot de la bouteille.

— Assez! assez! dit l'abbé.

— Allons donc! reprit Bougainville, un demi-verre? Eh bien, le roi serait content s'il voyait boire à sa santé dans un verre à moitié vide!

— Le fait est, dit gaiement l'abbé Rémy, que douze cents livres, cela vaut bien un verre entier... Verse tout plein, Antoine, et à la santé du roi!

— A la santé du roi! répéta Bougainville.

— Ah! dit l'abbé Rémy en posant son verre sur la table, voilà ce qui s'appelle une véritable orgie!... Il est vrai que c'est la première que je fais, et que de longtemps je n'aurai pas l'occasion d'en faire une seconde.

— Sais-tu une chose? dit Bougainville en posant ses coudes sur la table.

— Non, répondit l'abbé Rémy, dont les yeux brillaient comme des escarboucles.

— Une chose que tu devrais faire.

— Laquelle?

— Tu m'as dit que tu n'avais jamais vu la mer.

— Jamais.

— Eh bien, tu devrais venir au Havre avec moi.

— Moi?... au Havre avec toi?... Mais tu n'y songes pas, Antoine.

— Au contraire, je ne songe qu'à cela... Un verre de vin de Champagne?

— Merci, je n'ai déjà que trop bu!

— Ah! à la santé de tes pauvres... c'est un toast que tu ne saurais refuser.

— Oui, mais une goutte.

— Une goutte! quand tu as bu le verre plein pour le roi? Un verre plein pour les pauvres de Boulogne, ou pas du tout.

— Va donc pour le verre plein, mais c'est le dernier!

Et l'abbé vida aussi gaillardement son verre à la santé des pauvres qu'il l'avait vidé à la santé du roi.

— Là! dit Bougainville; et, maintenant, c'est dit, nous partons pour le Havre.

— Antoine, tu es fou!

— Tu verras la mer, mon ami... et quelle mer! pas un lac, comme cette pauvre Méditerranée: l'Océan, qui enveloppe le monde!

— Ne me tente pas, malheureux!

— L'Océan, que tu avoues toi-même avoir eu envie de voir toute ta vie!

— *Vade retrò, Satanas!*

— C'est l'affaire de huit jours.

— Mais tu ne sais donc pas que, si je m'absentais huit jours sans congé, je perdrais ma cure!

— J'ai prévu le cas, et, comme monseigneur l'évêque de Versailles était chez le roi, je lui ai fait signer ta permission, en lui disant que tu venais avec moi.

— Tu lui as dit cela?

— Oui.

— Et il a signé ma permission?

— La voici.

— C'est, parbleu! bien sa signature!... Bon! voilà que je jure, moi!

— Mon ami, tu es marin dans l'âme.

— Donne-moi mes cinquante louis, et laisse-moi m'en aller.

— Voici les cinquante louis; mais tu ne t'en iras pas.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis autorisé par le roi à t'en remettre cinquante autres au Havre, et que tu ne seras pas assez mauvais chrétien pour priver tes pauvres, — c'est-à-dire tes enfants, ton troupeau, ceux dont le Seigneur t'a donné la garde, — de cinquante beaux louis d'or!

— Eh bien, s'écria l'abbé Rémy, va pour le voyage du Havre! mais c'est uniquement pour eux que j'y consens.

Puis, s'arrêtant tout à coup:

— Mais non, dit-il avec explosion, c'est impossible!

— Comment, impossible?

— Et Marianne!...

— Tu vas lui écrire qu'elle ne soit pas inquiète.

— Que lui dirai-je, mon ami?

— Tu lui diras que tu as rencontré l'évêque de Versailles, et qu'il t'a donné une mission pour le Havre.

— Ce sera mentir, cela!

— Mentir pour un bon motif n'est pas péché, c'est vertu.

— Elle ne me croira pas.

— Tu lui montreras ta permission signée de l'évêque.

— Tiens, c'est vrai.., Ah! ces avocats, ces militaires, ces marins, ils ont réponse à tout.

— Voyons, veux-tu une plume, de l'encre et du papier?

L'abbé Rémy réfléchit un instant, et sans doute se dit-il qu'un mensonge écrit était un plus gros péché qu'un mensonge de vive voix, car, tout à coup :

— Non, dit-il, j'aime mieux lui conter cela à mon retour... Mais elle me croira mort.

— Elle n'en sera que plus joyeuse de te revoir vivant.

— Alors, mon ami, ne me laisse pas le temps de la réflexion, enlève-moi!

— Rien de plus facile!

Puis, se tournant vers les deux officiers:

— Les chevaux sont attelés, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine.

— Eh bien, en voiture, alors!

— En voiture! répéta l'abbé Rémy, comme un homme qui se jette tête baissée dans un péril inconnu.

— En voiture! répétèrent gaiement les deux officiers.

On monta en voiture, on courut la poste toute la nuit; le lendemain, à cinq heures du matin, on était au Havre.

Bougainville choisit lui-même la chambre que devait occuper son ami, lequel, fatigué de la route, et un peu alourdi encore du dîner de la veille, s'endormit, et ne se réveilla qu'à midi.

Juste comme il se réveillait, Bougainville entra dans sa chambre et ouvrit les fenêtres.

L'abbé jeta un cri de surprise et d'admiration: les fenêtres donnaient sur la mer.

A un quart de lieue en rade se balançait gracieusement *la Boudeuse*, affourchée sur ses ancres.

— Oh! demanda l'abbé Rémy, qu'est-ce que ce magnifique bâtiment?

— Mon ami, dit Bougainville, c'est *la Boudeuse*, où nous sommes attendus pour dîner.

— Comment, tu veux que je m'embarque?

— Bon! tu serais venu au Havre, et tu t'en retournerais sans avoir visité un bâtiment? Mais, cher ami, c'est comme si tu allais à Rome sans voir le pape.

— C'est vrai, dit l'abbé Rémy; mais quand revenons-nous?

— Cela te regarde... après dîner, quand tu voudras... Tu donneras tes ordres; c'est toi qui seras capitaine à mon bord.

— Eh bien, partons plus tôt que plus tard... Nous avons mis quatorze heures pour venir; mais je mettrai bien cinq ou six jours pour m'en aller.

— Que t'importe, puisque tu as permission pour une semaine?

— Je sais bien; mais, vois-tu, c'est Marianne...

— Te figures-tu les cris de joie qu'elle poussera en te revoyant?

— Tu crois que ce seront des cris de joie?

— Mordieu! je l'espère bien!

— Moi aussi, je l'espère, dit l'abbé d'un air qui prouvait qu'il y avait dans son esprit plus de doute que d'espérance.

Puis, en homme qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins:

— Allons, allons, dit-il, à la frégate!

Bougainville semblait être servi par des génies, et ces génies semblaient obéir à l'abbé Rémy. De même que, lorsque celui-ci avait crié: «Au Havre!» il avait trouvé la calèche tout attelée, de même, en criant: «A la frégate!» il trouva la yole du capitaine toute parée.

Il descendit dans la barque, s'assit près de Bougainville, qui prit le gouvernail. Douze matelots attendaient, les rames levées.

Bougainville fit un signe; les douze rames retombèrent, battant l'eau d'un mouvement si égal, qu'elles ne frappèrent qu'un seul coup.

La yole volait sur la mer comme ces araignées des eaux qui glissent sur leurs longues pattes.

En moins de dix minutes, on était à bord.

Il va sans dire que cette merveille maritime qu'on appelle une frégate éveilla au plus haut degré l'enthousiasme du bon abbé Rémy; il demanda à Bougainville le nom de chaque mât, de chaque vergue, de chaque agrès.

De voiles, il n'en était pas question: toutes étaient carguées.

Au milieu de la nomenclature des différentes pièces qui composent un bâtiment, on vint prévenir le capitaine qu'il était servi.

L'abbé et lui descendirent dans la salle à manger.

La salle à manger pouvait le disputer en commodité et en élégance à celle du plus riche château des environs de Paris.

L'abbé marchait d'étonnement en étonnement.

Par bonheur, quoiqu'on fût au 15 novembre, la mer était magnifique: il faisait une de ces belles journées d'automne qui semblent un adieu envoyé à la terre par ce soleil d'été que l'on ne reverra que dans six mois.

L'abbé Rémy n'avait pas le moindre mal de mer, ce qui

lui valut les félicitations des officiers supérieurs admis à la table du capitaine, et celles du capitaine lui-même.

Cependant, vers le milieu du dîner, il lui sembla que le mouvement de la frégate augmentait.

Bougainville répondit que c'était le reflux, et se livra à l'exposé d'une savante théorie sur les marées.

L'abbé Rémy écouta avec la plus grande attention et le plus vif plaisir la dissertation scientifique de son ami, et, comme il n'était pas étranger aux sciences physiques, il fit, de son côté, des observations qui parurent ravir en admiration les officiers.

Le dîner se prolongea plus longtemps que les convives ne le croyaient eux-mêmes.

Rien ne trompe sur la durée des heures comme une conversation intéressante arrosée de bon vin.

Puis arriva le café, ce doux nectar pour lequel l'abbé Rémy avouait sa prédilection.

Celui du capitaine Bougainville offrait un si savant et si heureux mélange de moka et de martinique, qu'en le sirotant à petites gorgées, l'abbé Rémy déclara n'en avoir jamais pris de pareil.

Puis, après le café, vinrent les liqueurs, ces fameuses liqueurs de madame Anfoux, qui faisaient les délices des gourmets de la fin du dernier siècle.

Enfin, les liqueurs savourées, l'abbé Rémy proposa de remonter sur le pont.

La frégate marchait bâbord amures, le cap au nord-nord-ouest, ayant le vent grand largue, toutes voiles dehors, des bonnettes basses aux bonnettes de perroquet.

Il n'y avait pas jusqu'aux voiles d'étai qui ne fussent déployées.

On pouvait filer onze nœuds à l'heure.

Le premier sentiment du bon abbé fut tout à l'admiration que lui causait ce chef-d'œuvre d'architecture maritime endimanché de toutes ses voiles.

Puis il s'aperçut que la frégate marchait.

Puis il regarda autour de lui.

Puis il poussa un cri de terreur.

La terre de France n'apparaissait plus que comme un nuage à l'horizon.

Il regarda Bougainville d'un air qui contenait toute la gamme des reproches que peut faire à un ami la confiance trompée.

— Mon cher, lui dit Bougainville, j'ai eu tant de bonheur à te revoir, toi, mon plus ancien et mon plus cher camarade, que j'ai résolu que nous ne nous quitterions que le plus tard possible... Il me fallait un aumônier à bord de ma frégate; j'ai demandé pour toi cette place à Sa Majesté, qui t'a fait la grâce de te l'accorder avec mille écus d'appointements... Voici ton diplôme.

L'abbé Rémy jeta un regard effaré sur sa nomination.

— Mais, dit-il, où allons-nous?

— Faire le tour du monde, mon cher.

— Et combien de temps cela peut-il demander, de faire le tour du monde?

— Oh! de trois ans à trois ans et demi tout au plus... Mais compte plutôt trois ans et demi que trois ans.

L'abbé se laissa tomber anéanti sur le banc de quart.

— Oh! murmura-t-il, je n'oserai jamais me représenter devant Marianne! ..

— Je te promets de te reconduire jusqu'au presbytère et de faire ta paix avec elle, dit Bougainville.

Le 15 mai 1770, la frégate *la Boudeuse* rentrait dans le port de Saint-Malo.

Il y avait juste trois ans et demi qu'elle avait quitté le Havre; Bougainville ne s'était pas trompé d'un jour.

Dans l'intervalle, elle avait fait le tour du monde.

Dieu seul sait ce qui se passa dans la première entrevue qui eut lieu entre l'abbé Rémy et Marianne!

George Sand (1804-1876).

Madame Dudevant, connue sous le nom de George Sand, est née à Paris en 1804. Elle passa la plus grande partie de son enfance à Nohant, près de La Châtre, où sa grand'mère avait un petit bien. On la mit ensuite au couvent des Anglaises, à Paris. Après trois ans de séjour dans cette institution, elle retourna chez sa grand'mère, qui mourut bientôt. Mlle Dupin quitta alors son village pour aller vivre auprès de sa mère, à Paris. Elle ne tarda pas à épouser M. Dudevant, fils d'un ancien militaire de l'empire. Cette union ne fut pas heureuse. Madame Dudevant vivait, tantôt à Paris, tantôt à Nohant; mais ses moyens d'existence étaient fort bornés, et elle eut recours à divers expédients pour augmenter ses revenus. Enfin, elle publia un roman qui eut un succès prodigieux, et qui lui révéla son génie. Depuis, elle a écrit une foule d'ouvrages qui lui ont valu une grande célébrité, et qui peuvent se répartir en quatre catégories:

I. Les romans de sentiment: *André.*

II. Les romans mystiques, démocratiques, parmi lesquels on distingue: *Spiridion, Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt, Jeanne.*

III. Les romans champêtres: *la petite Fadette, la Mare au diable.*

IV. Les romans sans caractère spécial, par exemple *le Marquis de Villemer.*

Plusieurs de ses romans ont été heureusement transportés sur la scène; les plus goûtées de ses pièces de théâtre sont: *Claudie, le Pressoir,* et surtout *le Mariage de Victorine.*

LE MARIAGE DE VICTORINE.

Nous nous trouvons dans la maison de M. Vanderke, riche négociant. Victorine, fille de l'homme de confiance de M. Vanderke, doit épouser Fulgence, un des commis. Celui-ci, caractère hautain, s'offense des présents que l'on fait à sa fiancée et jalouse surtout Alexis, jeune officier, fils du patron. On s'en aperçoit. M. Vanderke envoie son fils à Paris pour ne pas contrecarrer le mariage. Il revient bientôt après apporter une mauvaise nouvelle à son père et profite de l'occasion pour revoir Victorine chez sa sœur. Fulgence les surprend ensemble, et renonce à sa fiancée, qui épouse le jeune officier.

ACTE I. — SCÈNE XII.

VICTORINE, *seule, debout auprès de la table.*

De la moire! des perles! oh! qu'elles sont lourdes!... Elles sont fines, j'en réponds... Des dentelles anglaises!... et de l'argent, beaucoup d'argent!... (*Elle touche à tout et laisse tout retomber.*) Oh! je vais donc être bien riche, bien belle, bien heureuse!... et Fulgence m'aime beaucoup!... (*Elle s'attriste de plus en plus.*) Et mon père est bien content... C'est singulier, j'étouffe!... (*Elle s'assied dans la chaise d'Antoine.*) Est-ce la joie?... Je me sens!... Ah! que ça fait mal d'être contente comme ça!...

(*Elle fond en larmes.*)

SCÈNE XIII.

ALEXIS, VICTORINE.

ALEXIS, *sans être vu, à la porte du fond.* Elle pleure! Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? aurait-elle du chagrin de se marier!... (*Approchant.*) Si je le croyais!... (*Haut.*) Victorine! tu pleures!...

(*Il lui prend les mains.*)

VICTORINE, *suffoquée, se levant.* Ah! mon Dieu! ne le dites pas!... mon père est bien en colère quand je pleure!

ALEXIS. Tu pleures donc souvent?

VICTORINE. Non, quelquefois... (*Essuyant ses yeux.*) Cela se passe! ce n'est rien, allez!

ALEXIS. Mais quelle peine as-tu?

VICTORINE. Je n'en ai pas.

ALEXIS. Tu pleures sans sujet?

VICTORINE. Apparemment.

ALEXIS. Tu es donc un peu folle?

VICTORINE, *souriant.* Ça se peut bien.

ALEXIS. Fulgence?...

VICTORINE. Eh bien! Fulgence?...

ALEXIS. Fulgence est doux, honnête, bien élevé; il a une jolie figure, il est jeune, il te plaît, n'est-ce pas?

VICTORINE. Oh! oui, il me plaît bien.

ALEXIS. Enfin, ce n'est pas ton mariage qui te rend malheureuse?

VICTORINE. Oh non! il n'y a pas de quoi; mais c'est l'idée du mariage qui me donne toujours envie de pleurer. Ce serait avec un autre, ce serait la même chose.

ALEXIS. Vrai?

VICTORINE. Vrai!

ALEXIS, *à part, soupirant un peu.* Allons!... (*Haut.*) Allons, ma petite Victorine, ma petite sœur, il ne faut pas te gâter les yeux; et puis, si tu es triste comme cela, je n'oserai pas te faire mon compliment et mon cadeau, car je t'apportais à mon tour... (*Regardant les cartons et tirant une petite boîte de sa poche.*) Je vois que j'arrive le dernier, mais c'est la faute de l'ouvrier qui m'a fait attendre.

VICTORINE. Vous m'apportez un bijou? Ah! c'est quelque chose que je pourrai porter toujours, tant mieux.

ALEXIS. J'en serai bien fier, si cela te plaît. Regarde!

VICTORINE, *ouvrant la boîte.* Oh! votre montre! votre belle montre à répétition! celle qui a passé une nuit avec moi, la veille de votre duel! Ah! quel souvenir de chagrin... et de bonheur aussi... car après cette vilaine nuit où je n'ai pas fermé l'œil... puisque je savais, moi, que vous alliez vous battre... quelle joie, le lendemain, de vous voir revenir sain et sauf! Nous étions tous si heureux! Ah! je vous remercie d'avoir pensé à me donner cela!... mais que dira votre sœur? car, cette montre, c'est le cadeau de noce qu'elle vous a fait.

ALEXIS. Aussi, j'en ai fait faire une toute pareille, avant de te donner celle-ci. Tiens, vois! c'est afin que ma sœur ne sache pas...

VICTORINE. Ah ! mais, il ne faudrait pas tromper votre sœur, pourtant!

ALEXIS, *voulant échanger les montres, avec un léger ton de reproche.* Si cela ne te fait rien.

VICTORINE, *retenant la montre tristement.* Si!... cela me fait beaucoup ! j'aimerais bien mieux l'ancienne... vous me l'aviez confiée la veille du duel ! Vous me disiez : Tu ne la rendras *qu'à moi, qu'à moi, entends-tu?* Vous vouliez me la laisser en souvenir, dans le cas où vous... Dieu merci, j'ai pu vous la rendre ! Mais comment donc faire ? vous ne devez pas vous en séparer, votre sœur est plus que moi pour vous !

ALEXIS. N'es-tu pas ma sœur aussi? Sophie n'est pas jalouse de toi ! Est-ce qu'elle n'approuverait pas l'échange, si je pouvais lui raconter...

VICTORINE. Ah! oui! le duel ! c'est resté un secret entre votre père et vous, entre mon père et moi... et Fulgence... Ah! par conséquent, je peux dire à Fulgence que c'est votre montre de ce jour-là ?

ALEXIS, *un peu troublé.* A Fulgence ?... mais... (*Avec franchise.*) Mais oui ! oui, certainement ! pourquoi pas ? Allons, prends, prends celle-ci, je t'en prie !

VICTORINE, *s'attachant la montre.* Ah ! que je suis donc contente. Voyez donc ! Il me semble que je vous vois, en me voyant moi-même avec cette montre-là !... (*Elle saute de joie.*)

ALEXIS. Voilà donc que tu ris, à présent ? Allons, je suis bien content aussi de t'avoir rendu la gaieté !

SCENE XV.

FULGENCE, *seul, les suivant.*

Cette gaieté avec lui, cette tristesse avec moi !... ces présents !... cette dot !... Ah ! le doute et la colère me rongent le cœur ! (*Il sort.*)

ACTE II. — SCÈNE VI.

MONSIEUR VANDERKE, FULGENCE.

M. VANDERKE, *à Fulgence, qui rêve.* Eh bien! nous voilà seuls, Fulgence, et je crois qu'il est bon pour vous d'ouvrir votre cœur et de demander conseil à un homme qui a le double de votre âge, et qui peut être meilleur juge que vous de certaines choses de la vie.

FULGENCE. Ah! Monsieur Vanderke, votre douceur me touche... je crois à votre sagesse... mais n'exigez pas... non! je ne veux rien vous dire.

M. VANDERKE. J'essaierai donc de deviner. Peut-être que votre condition ici vous semble trop médiocre, et que vous craignez de ne pouvoir pas bien élever une famille avec les honoraires...

FULGENCE. Non, monsieur, non! Voilà ce qui me mortifie: c'est que vous me supposiez des vues intéressées, quand c'est le contraire, quand je suis honteux... et, faut-il le dire, mécontent... blessé, de la dot que vous avez faite à Victorine aujourd'hui.

M. VANDERKE, *l'étudiant avec attention.* Mécontent! blessé! pourquoi cela? Ne savez-vous pas qu'Antoine est mon serviteur, mon compagnon et mon ami depuis trente ans? que nous avons souffert et combattu ensemble, qu'il m'a donné mille preuves de sa fidélité, de sa vertu? Enfin, que tout dernièrement, dans un duel qu'a eu mon fils, il voulait attaquer son adversaire et se faire tuer pour forcer celui-ci à prendre la fuite? Vous trouvez surprenant, inquiétant pour votre honneur (*il appuie sur ces mots*) que je dote modestement la fille d'un tel homme?

FULGENCE, *à part.* Pour mon honneur!... Il semble lire dans mes pensées!

M. VANDERKE. Eh bien! vous ne répondez pas? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

FULGENCE, *ébranlé.* Rien, monsieur, oh! certainement rien... J'ai trop d'orgueil... mais que vous dirai-je?... (*avec amertume*) les bienfaits m'humilient.

M. VANDERKE. Tant pis pour vous! Je n'aime pas qu'on se méfie sans sujet des bonnes intentions.

FULGENCE. Sans sujet!...

M. VANDERKE. Dites donc celui de votre méfiance, allons!...

FULGENCE. Je... je n'ai pas de méfiance contre vous, monsieur! ce serait de l'ingratitude, je le sens.., mais que voulez-vous? je ne puis me changer... Je voudrais que ma femme ne dût qu'à moi l'aisance, les plaisirs de sa jeunesse, et la sécurité de ses vieux jours. Je voudrais être son unique soutien, son seul ami! Je suis né jaloux!... oui, je le suis de ce que j'aime, et je le suis des choses qui vous paraissent peut-être les plus insignifiantes... Je ne sais pas si j'oserai jamais tutoyer Victorine, tant je la respecte, et ici tout le monde la tutoie. Enfin, elle est si choyée, si aimée dans

votre maison, que ses affections ne pourraient s'y concentrer sur moi, et que j'aurais la rage secrète de ne pouvoir être seul consacré à son bonheur.

M. VANDERKE. Je vous ai compris, monsieur, parfaitement compris.

FULGENCE. Et vous me blâmez?

M. VANDERKE. Nullement. La tendresse exclusive, absolue, est le droit le plus sacré de l'amour et du mariage. Je ne chercherai donc pas à vous détourner de vos résolutions; mais il faut que la jeune Victorine vous aime assez pour les accepter sans regret. Je vous conseille donc de retarder votre union avec elle jusqu'à ce que vous lui inspiriez assez de confiance pour qu'elle vous suive avec joie et dévouement.

FULGENCE. Ah! monsieur!... vous me sauvez! Je vous remercie, je vous bénis, je suivrai vos conseils...

(*Monsieur Vanderke lui tend la main*; *Fulgence la serre avec émotion en s'inclinant un peu, mais sans se livrer bien complètement.*)

SCÈNE VII.

ANTOINE, MONSIEUR VANDERKE, FULGENCE.

ANTOINE, *rentrant par le jardin.* Eh bien! monsieur?

M. VANDERKE. Eh bien! Antoine, je crois qu'il faut retarder ce mariage.

ANTOINE. Pardon, pardon, monsieur Vanderke, vous faites tout pour le mieux, mais vous ne savez pas bien les choses... Victorine, avec qui je viens de causer sérieusement, a entendu raison... elle aime assez Fulgence pour consentir à tout; elle l'épousera dimanche prochain, elle partira avec lui dans la huitaine d'après. Je lui ai promis de la suivre et de l'installer où il conviendra à son mari de se fixer, et je reviendrai régler vos affaires pour aller ensuite vivre auprès de ma fille et de mon gendre.

FULGENCE. Mon Dieu!... est-ce vrai, monsieur Antoine?

M. VANDERKE. Fulgence, retournez au travail. Soyons calmes, soyons maîtres de nos émotions. Nous nous reverrons tantôt... (*Fulgence sort par l'antichambre.*)

SCÈNE IX.

MONSIEUR VANDERKE, *seul.*

Non! mon fils n'est pas coupable, mais peut-être... des sentiments dont ni lui ni Victorine ne se rendent compte...

Si Antoine était aveugle... cet excellent homme m'est dévoué comme un chien fidèle!... C'est beau, c'est bon, mais c'est plus que l'homme ne doit à son semblable; trop d'affection peut égarer le jugement, et je ne dois ici m'en rapporter qu'à moi-même...

SCÈNE X.

MONSIEUR VANDERKE, ANTOINE, *puis* ALEXIS.

ANTOINE, *entrant le premier par le jardin.* Voilà votre fils... Est-ce que je dois?...

M. VANDERKE, *debout, appuyé contre la console.* Tu dois entendre ce que j'ai à lui dire... (*Antoine se tient au fond, appuyé contre la cheminée, observant avec une sorte de stupeur monsieur Vanderke et Alexis. — A Alexis qui entre:*) Mon ami, l'affaire dont je vous ai parlé tantôt aurait des conséquences graves, et je crois que vous pourriez m'aider à les conjurer.

ALEXIS. Commandez, mon père! me voilà prêt.

M. VANDERKE. Partez donc pour Paris à l'instant même.

ALEXIS, *tressaillant.* A l'instant même?

M. VANDERKE, *avec douceur et gravité.* Vous hésitez? C'est un déplaisir pour vous?

ALEXIS. Hésiter à vous obéir? jamais! mais je n'étais pas préparé à vous quitter aujourd'hui... si brusquement! Je vais faire mes préparatifs.

M. VANDERKE, *avec intention.* Ne prenez qu'une valise; on vous enverra ce dont vous aurez besoin pour tout le temps de votre séjour à Paris.

ALEXIS. Pour tout le temps? Exigez-vous que j'y reste longtemps, mon père?

M. VANDERKE. Mes affaires et vos plaisirs prendront bien deux mois. N'y comptiez-vous pas rester deux mois?

ALEXIS. J'ai réfléchi que ce serait bien long, loin de ma mère et loin de vous!

M. VANDERKE. Avez-vous quelque raison particulière pour modifier ainsi vos projets?... (*Avec attention, et allant à lui.*) Si cela était, vous m'en feriez part, à moi le premier!... à moi qui suis, qui veux être toujours votre meilleur ami!

ALEXIS. Oh! certainement, mon père; ce serait à vous seul!...

M. VANDERKE. Pensez-y. Je vais préparer vos lettres de

créance, et si vous avez quelque chose à me dire... vous viendrez me trouvez tout à l'heure...

(*Il sort lentement par le fond à gauche, et se retourne avant de disparaître pour regarder Alexis et Antoine*).

SCÈNE XV.

MONSIEUR ET MADAME VANDERKE, SOPHIE, ALEXIS, ANTOINE, VICTORINE.

Mme VANDERKE, *à son mari, entrant par le fond à gauche.* Comment, mon ami, vous hâtez le départ de notre fils? Il n'assistera pas au mariage de Victorine? lui qui s'en faisait une fête!

M. VANDERKE. Pardonnez-moi de vous causer ce chagrin, mais il est des affaires où l'honneur est engagé.

SOPHIE, *stupéfaite.* Mon frère part?...

(*Victorine est pétrifiée*).

ALEXIS. Oui, ma chère sœur... oui, ma bonne mère, je pars. Mon père le désire, et je ne dois rien regretter quand j'ai le bonheur de pouvoir lui être utile.

M. VANDERKE. Allons! viens donc m'embrasser! Tu es un bon fils!

SOPHIE. Mais tu ne resteras pas longtemps absent?

M. VANDERKE. Il restera peut-être deux mois.

VICTORINE. Deux mois!

ALEXIS, *voyant Antoine qui entre du fond à gauche, portant une valise, le manteau et le chapeau d'Alexis.* Tout est prêt, mon père: vous n'avez plus rien à m'ordonner?

M. VANDERKE. Vous vous arrêterez un jour à Beauvais chez monsieur Surmont, qui vous renseignera sur l'affaire dont je vous ai parlé, et, s'il le faut, vous m'enverrez un exprès, un homme sûr.

ALEXIS. Adieu, mon père!... (*Il se jette dans ses bras et va ensuite aux autres.*) Ma bonne mère!... Ma chère Sophie!...

M. VANDERKE. Nous te suivons jusqu'à ta chaise de poste.

ALEXIS. Eh bien! Victorine? Tu ne me dis rien, toi? Est-ce que tu me boudes? ah! si je te manque de parole, c'est bien malgré moi. Allons, donne-moi la main. Je te retrouverai mariée.

VICTORINE. Ah! monsieur, je n'y serai plus, je ne vous reverrai plus, moi!

ALEXIS. Que dis-tu? rêves-tu?

ANTOINE. Vous savez bien qu'elle est folle !

ALEXIS. Ah! tu es folle, décidément. Victorine? réponds-moi donc; voyons! vas-tu me faire cette mine-là? Crois-tu qu'il ne me faut pas du courage, chaque fois que je quitte de si bons parents, et notre chère maison où l'on est si bien?... et toi-même, qui es si gentille quand tu ne boudes pas? — Adieu encore, ma mère... (*Monsieur Vanderke lui fait un signe.*) Oui, oui, mon père, je pars. Tu m'écriras, Sophie?... Antoine, tu me feras part du mariage?... Allons!... (*A Victorine.*) Allons, souris-moi donc! Tu vois bien que je me bats les flancs pour me donner la force de partir! sois un peu gaie pour moi... que je me console en me disant que tu es contente... (*Prenant avec préoccupation son manteau qu'Antoine, inquiet et impatient, lui offre depuis quelques instants.*) Tiens, pense à ta robe de moire, à ton collier, à ta montre!... et le jour de tes noces, tu penseras à ma tante la marquise, tu feras porter ta robe par le petit négrillon que j'ai ramené... Ris donc... ris donc un peu... là!... tout à fait!

VICTORINE, *avec un rire nerveux.* Oui, oui! je rirai bien fort... je me ferai bien belle... je penserai à vous... à votre tante... je me donnerai des airs... j'aurai un nègre !... Mademoiselle Sophie vous écrira tout cela... et vous rirez là-bas... vous rirez, n'est-ce pas?

ALEXIS. La voilà qui rit! c'est bien... Merci, Victorine. Adieu tous!

Mme VANDERKE. Nous te suivons!...

(*Ils sortent tous, excepté Victorine et Sophie, qui reviennent de suite.*)

ACTE III. — SCÈNE III.

Monsieur VANDERKE, ANTOINE.

M. VANDERKE, *préoccupé, tenant une lettre sans la regarder.* Eh bien ! Antoine, tous les préparatifs de noce sont terminés?

ANTOINE. Oui, monsieur. A neuf heures précises, demain matin, nous irons à l'église. Ah! je voudrais déjà en être revenu!

M. VANDERKE. Tu es bien pressé!

ANTOINE. C'est que Fulgence est plus agité que vous ne pensez; il est, ce soir, d'une humeur massacrante.

M. VANDERKE. Mais puisque Victorine va partir avec lui, que veut-il de plus? Il est aussi trop exigeant ce Fulgence!

ANTOINE. Exigeant ou non, il n'y a plus à reculer.

M. VANDERKE. Cependant, si ce mariage était pour Victorine le pire des malheurs?

ANTOINE. Non, monsieur, j'ai confiance en elle, en moi, en Dieu surtout; et puis, j'ai pour moi l'expérience. Quand j'ai épousé sa mère, elle ne m'aimait pas beaucoup, mes manières brusques lui faisaient peur; mais je l'aimais tant, moi, que j'ai su la rendre bien heureuse, et elle est morte en me bénissant.

M. VANDERKE. Oui, elle a été le modèle des femmes et des mères. Mais tu n'étais pas jaloux, toi?

ANTOINE. Si fait, monsieur.

M. VANDERKE. Mais tu ne le faisais pas voir?

ANTOINE. Si fait bien, quelquefois! Allons, allons, je vous dis que Victorine aimera son mari, comme sa mère m'a aimé, avec mes qualités et mes défauts... Mais lisez donc votre lettre, monsieur! elle est pressée à ce qu'il paraît.

M. VANDERKE, *regardant la lettre.* Oui, c'est sur l'adresse... ce n'est pas une raison.

ANTOINE. Ce sera bientôt lu. Les affaires avant tout!

M. VANDERKE, *s'approchant des bougies, et après avoir lu la lettre.* L'écriture de mon fils?... oui! Elle est contrefaite sur l'adresse... (*Il retourne la lettre.*) Mais c'est encore son écriture... Antoine! une nouvelle assez grave. Vois!

ANTOINE, *lisant, près de la console de droite.* «Harris et Morrisson ont failli; j'espère vous l'annoncer à temps pour que vous vous mettiez en mesure». Eh bien! vous n'êtes pas plus ému que cela, monsieur?

M. VANDERKE. Je m'y attendais.

ANTOINE. Mais c'est six cent... bah! sept, huit cent mille livres qu'il vous faudra trouver dans vingt-quatre heures, peut-être!...

M. VANDERKE, *avec calme.* On les trouvera: tout est prévu.

ANTOINE. Ah! monsieur. Et vous ne m'en disiez rien!

M. VANDERKE. A quoi bon? tu étais bien assez tourmenté de tes affaires domestiques.

ANTOINE. Mes affaires ne sont rien quand il s'agit des vôtres.

M. VANDERKE. Mais qui donc a apporté cette lettre?

ANTOINE. Je n'ai vu personne. J'ai trouvé cela sur mon bureau, il n'y a pas dix minutes.

M. VANDERKE. Il y a sûrement un courrier arrivé ici?

ANTOINE. Je vais le chercher et vous l'amener.

M. VANDERKE. Dans mon cabinet, entends-tu? Il ne faut pas que ma famille se doute de rien.

ANTOINE. Soyez tranquille...

(*Monsieur Vanderke sort par le fond, à gauche.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, *puis* FULGENCE, *qui entre comme à la dérobée, et fort agité, par la porte du jardin.*

ANTOINE, *allant reprendre son bougeoir, qu'il rallume aux flambeaux de la console à gauche.* Où sera-t-il passé, ce diable d'homme ?... Je parie qu'il s'est jeté dans l'écurie sur un tas de foin. Il aura fait une course enragée... Ah ! Fulgence, l'as-tu vu ?

FULGENCE. Et vous ?

ANTOINE, *son bougeoir à la main, et tourné vers la sortie.* Non. Où est-il ?

FULGENCE. Je le cherche.

ANTOINE. C'est à l'écurie ou à la cuisine qu'il doit être.

FULGENCE. Monsieur Alexis Vanderke à l'écurie ? à la cuisine ?

ANTOINE. Et qui te parle de monsieur Alexis Vanderke ? Est-ce que ce serait lui-même ?...

FULGENCE. Je n'en sais rien, moi ; je vous le demande.

ANTOINE. Voilà qui est fort ! Jouons-nous aux propos interrompus ? Allons, allons, je n'ai pas de temps à perdre à des folies ! Viens avec moi chercher le courrier... (*Il remonte vers la porte du jardin.*)

FULGENCE, *ironiquement.* Ah ! c'est un courrier ?

ANTOINE, *impatienté.* Oui, un courrier qui apporte une dépêche, à qui monsieur veut parler, et que je n'ai pas encore vu. Est-ce clair ?

FULGENCE. Monsieur Antoine ! vous le prenez avec moi sur un ton !...

ANTOINE. Eh ! parbleu, c'est vous-même qui le prenez sur un ton !...

FULGENCE. Je ne suis pas encore votre gendre, monsieur, et j'ai le droit de m'inquiéter !... Je joue gros jeu ici ! je joue mon honneur !

ANTOINE. Ah ! qu'il faut de patience ! Est-tu fou, Fulgence ? qu'est-ce que ton honneur a à faire avec l'arrivée d'un homme qui apporte ici une lettre ? Allons, je vais moi-même...

FULGENCE. Vous voyez bien que vous vous méfiez aussi de quelque chose !

ANTOINE. Va au diable, je n'y tiens plus !

FULGENCE. Fort bien, monsieur ! Et moi je vous dis que vos impatiences ne m'imposent pas. Je vous dis qu'un homme qui se cache, un homme enveloppé d'un manteau, un homme que les chiens connaissent, car ils n'aboient pas, un homme qui se glisse comme une ombre dans la maison...

ANTOINE, *haussant les épaules. Il est près de la sortie sur l'antichambre.* Un voleur peut-être ?... Allons-y bien vite !

FULGENCE, *avec ironie.* Vous raillez? Prenez garde, monsieur Antoine, vous découvrirez peut-être ce que vous ne voudriez pas savoir !

ANTOINE, *à part.* Le fou me fait peur ! Serait-il possible ? Non !... (*Haut. Revenant.*) Écoute, Fulgence ! veux-tu me dire une bonne fois, une première, une dernière fois, ce que tu soupçonnes et ce qui te rend si hargneux et si bourru à la veille de ton mariage ?

FULGENCE. Eh bien ! oui, je vais vous le dire, quoique vous le sachiez bien et que votre question ne soit pas franche. Je vais vous le dire, parce que je ne suis pas habitué à souffrir ainsi, moi ! J'étais tranquille, j'étais laborieux, j'étais froid! Je ne savais pas ce que c'était que d'aimer. Tenez ! je crois que je n'étais pas né pour aimer ! Pour aimer il faut de la confiance, je n'en ai pas... — Pourquoi me donnez-vous votre fille ? Pourquoi votre fille reçoit-elle une dot pour épouser un homme qui n'a rien ? Pourquoi êtes-vous si pressé de conclure le mariage ? Pourquoi monsieur Alexis Vanderke quitte-t-il la maison au moment où je le soupçonne ? Et, s'il y rentre ce soir, en secret, qu'y vient-il faire ?

ANTOINE, *qui l'a écouté avec une figure soucieuse et troublée, va remettre son bougeoir sur la table, il l'y pose avec colère, en éteignant sa bougie par la violence avec laquelle il pose le bougeoir.* Ah! que tu es heureux que j'aie été jaloux, absurde aussi, moi, dans mon temps ! Sans cela voilà des soupçons que je ne prendrais pas avec tant de patience !... Mais c'est une maladie !... (*Revenant à Fulgence et s'emportant peu à peu malgré l'effort qu'il fait au commencement de l'explication pour rester calme.*) Fulgence ! je vous donne ma fille parce que je veux la marier avec un honnête homme. Je suis pressé d'en finir parce que je sais que vous estimerez Victorine comme elle le mérite quand vous la connaîtrez mieux. Monsieur Vanderke lui donne une dot parce qu'il m'aime. Cette

dot vous chagrine? Tant mieux! Nous la remettrons sans rien dire dans ses coffres!... (*A part.*) Ce qui ne sera peut-être pas de trop dans ce moment-ci! (*Haut.*) Monsieur Vanderke fils est parti parce que... oui, je vous dirai toute la vérité! parce que son père a vu votre jalousie et l'a éloigné par bonté pour vous... pour moi! S'il revient ici ce soir (ce que je ne crois point), c'est qu'il aurait voulu apporter lui-même à son père une nouvelle intéressante que vous saurez... bientôt! Et s'il se cachait de moi... Mais vous avez rêvé cela, et comme c'est impossible, je n'ai pas à en chercher la cause!...

(*Il va rallumer sa bougie aux flambeaux de la table en haussant les épaules.*)

FULGENCE, *avec beaucoup d'amertume.* L'explication me ferme la bouche! Elle me commande d'ignorer, par savoir-vivre, ce qui se passe ici. Elle vous autorise à aller tout seul à la découverte... Allez-y donc; moi j'irai de mon côté, je vous en avertis très humblement.

ANTOINE. Soit! mais je peux bien dire que tu as une tête de fer!... (*Il sort par le jardin.*)

SCÈNE V.

FULGENCE, *seul.*

Oui, oui! s'il n'est pas dupe, il est habile, monsieur Antoine! Nous verrons bien!... Ah! Victorine! Il y a des moments où je la hais encore plus que je ne l'aime, et où je voudrais déjà être son maître, pour avoir le droit de la faire souffrir! Affreuse passion, affreux supplice que la jalousie! Je sens que je deviens méchant, et que je vais faire d'elle et de moi deux victimes! Je ferais mieux de rompre!... Mais on dira que je l'outrage... que je la déshonore. Il faut que j'aille explorer le jardin... c'est là que ce fantôme a dû se réfugier...

(*Il va pour sortir par le jardin et s'arrête en voyant Sophie sortir de sa chambre, à gauche*).

SCÈNE VI.

SOPHIE, FULGENCE.

SOPHIE, *étonnée.* Que faites-vous donc ici, monsieur Fulgence?

FULGENCE. Rien, madame, j'étais venu pour chercher monsieur Antoine, je me retire...

(*Il fait un mouvement pour sortir par le jardin.*)

SOPHIE, *lui montrant la porte de l'antichambre.* Par là, je vous prie... (*Fulgence sort.*)

SCÈNE VII.

SOPHIE, *seule.*

Quel air de menace et de haine! Je ne peux pas souffrir ce garçon-là! Que regardait-il donc du côté du jardin?... (*Elle soulève le rideau*). Il espionne toujours, il espionne partout!... *Elle ouvre la porte vitrée et la referme vivement.*) Un homme avec un manteau! J'ai eu peur!... Bah! c'est mon père... peut-être mon mari qui vient me surprendre... (*Elle retourne ouvrir.*) Ah! mon Dieu, c'est vous, mon frère? (*Elle embrasse son frère qui entre.*)

SCÈNE IX.

ANTOINE, MONSIEUR ET MADAME VANDERKE, SOPHIE, VICTORINE.

(*Sophie, Victorine et madame Vanderke forment un groupe en s'embrassant. Monsieur Vanderke vient sur le devant du théâtre avec Antoine*).

M. VANDERKE. Tu dis que tu n'as pas trouvé cet homme?

ANTOINE. Il faut qu'il se soit envolé en fumée. Personne n'a vu ni homme ni cheval, et la lettre est tombée du ciel!

SOPHIE. C'est qu'il y a un peu de confusion dans la maison, à cause de la noce de demain.

Mme VANDERKE. Quel est donc cet homme qui vous inquiète? Et cette lettre, est-ce quelque chose...

M. VANDERKE. Rien, rien, mon amie. Rien ne m'inquiète, Dieu merci!... (*Bas, à Antoine.*) Mon fils lui aura ordonné de repartir à l'instant et de ne parler à personne pour ne pas donner l'alarme dans la maison. C'est son propre domestique qu'il aura chargé de cette mission délicate.

ANTOINE. Probablement. C'est quelqu'un qui connaît les êtres.

M. VANDERKE, *à Sophie.* Ma fille, nous vous ramenons Victorine, et venons vous souhaiter une bonne nuit, puisque vous nous avez boudés ce soir.

SOPHIE. Boudé! moi? oh! jamais!

Mme VANDERKE. Elle est absorbée par l'idée que son mari va arriver. Elle ne pense plus à nous!... *(A Sophie.)* Nous te le pardonnons bien, va! Demain serait donc un beau jour dans la famille, si Alexis n'était pas absent, et si Victorine ne devait pas nous quitter bientôt!

VICTORINE. Ah! j'étouffe quand j'y pense! Madame, ne m'y faites pas penser!

Mme VANDERKE. Eh bien! tu as le frisson? tu étais si insouciante tantôt, que je t'accusais presque de ne pas nous regretter?

ANTOINE. Est-ce qu'elle sait ce qu'elle pense? Elle est si fantasque!

M. VANDERKE, *observant Victorine.* C'est vrai qu'elle est un peu fantasque... depuis quelque temps... et aujourd'hui, surtout!... Est-ce qu'elle aurait encore la fièvre?

ANTOINE. Non, non, elle ne l'a pas eue aujourd'hui.

Mme VANDERKE, *à son mari.* Mon ami, vous qui êtes le médecin de la maison, le seul en qui j'aie confiance, vous le savez! voyez donc ce soir...

M. VANDERKE, *prenant, en souriant, le bras de Victorine.* Voyons, madame la malade!

VICTORINE. Oh! je ne suis pas malade! *(A part.)* malheureusement pour moi!

Mme VANDERKE, *à son mari, qui est devenu sérieux en tâtant le pouls à Victorine.* Eh bien?

M. VANDERKE. Elle s'est beaucoup agitée aujourd'hui; elle a de la fièvre.

ANTOINE. A cet âge-là, on l'a toujours!

Mme VANDERKE. Mais si elle était malade demain, il faudrait retarder encore la cérémonie. On n'est pas souffrant sans que l'esprit s'en ressente, et il n'est pas nécessaire d'avoir des idées tristes, un jour qui peut décider du reste de la vie.

ANTOINE, *à part.* Ah! voilà madame qui s'en mêle aussi... *(A monsieur Vanderke.)* Monsieur, envoyez donc Victorine dormir. Il se fait tard.

M. VANDERKE. Oui, oui, il faut qu'elle se couche tout de suite, qu'elle dorme bien.

ANTOINE, *à sa fille.* Tu l'entends? Monsieur veut que tu dormes.

VICTORINE. Est-ce qu'on dort comme cela, à volonté?

ANTOINE. Toujours de la résistance... dans les moindres choses! là! pour contrarier!

VICTORINE. Je dormirai, mon papa, je dormirai!

Mme VANDERKE. Allons, embrasse ton père... qui te gronde toujours... parce qu'il t'adore... (*Baissant la voix.*) Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé de lui dire.

VICTORINE. Oh! non, madame. Mon papa, j'ai quelque chose à vous dire, à vous tout seul!

ANTOINE. A moi? tout seul?

Mme VANDERKE. Oui, Antoine; nous vous laissons. Bonsoir, Victorine!... (*Elle embrasse Victorine.*) Bonsoir, ma chère fille!...

(*Elle embrasse sa fille. Monsieur Vanderke en fait autant, et sort avec madame Vanderke, par la porte de l'antichambre. Sophie rentre dans sa chambre, à gauche.*)

SCÈNE XII.

SOPHIE, VICTORINE, *puis* ALEXIS.

SOPHIE, *revenant vers Victorine, qui est comme pétrifiée sur le fauteuil à droite.* Eh bien! qu'a t-elle donc? A quoi songe-t-elle?

(*Alexis sort de la chambre à droite et vient avec Sophie derrière le fauteuil de Victorine.*)

SOPHIE, *bas.* Que faites-vous, mon frère? Ah! ne vous montrez pas, ne lui parlez pas, puisque vous ne pouvez pas la sauver.

ALEXIS. Parlez-lui, ma sœur, elle m'effraie!

SOPHIE, *à Victorine.* Victorine, Victorine! Es-tu sourde, es-tu morte? Réponds-moi donc!

VICTORINE, *sortant comme d'un rêve.* Ah! qu'est-ce qu'il y a?

SOPHIE. Tu oublies donc que je t'attends? Tu ne veux donc pas dormir?

VICTORINE. Tiens! c'est vrai, je n'y songeais plus.

SOPHIE. Que fais-tu là? A quoi songes-tu?

VICTORINE. A rien! Je m'étais assise là, et je regardais le parquet.

SOPHIE. C'est donc bien beau, un parquet?

VICTORINE. Je ne le voyais pas.

SOPHIE. C'est à Fulgence que tu pensais?

VICTORINE. A Fulgence? oui... non... je ne sais pas.

SOPHIE. C'est que tu l'aimes tant!

VICTORINE. Je l'aime tant!... Mon Dieu, je ne le déteste pas, Fulgence... je le crains un peu, voilà tout.

SOPHIE. Tu en as peur? Avoue que tu en as peur?...
VICTORINE. Peur?... pourquoi?...

(*Elle se presse en frissonnant contre Sophie.*)

ALEXIS, *se montrant.* Tu en as peur, Victorine? Oh! c'est que tu ne l'aimes pas, va!

VICTORINE, *se levant.* Ah! monsieur Alexis!... vous voilà revenu? (*Froidement, avec effort.*) vous assisterez à mon mariage?... (*Plus froidement.*) Je vous suis bien reconnaissante.

ALEXIS. Ton mariage... ton mariage ne se fera pas. Je m'y opposerai, moi! Me contrediras-tu?

VICTORINE. Vous vous y opposerez! Et pourquoi donc?

ALEXIS. Parce qu'on doit aimer son mari, et que tu n'aimes pas celui qu'on te donne.

VICTORINE. Qu'en savez-vous, monsieur Alexis? Où prenez-vous que je n'aime pas Fulgence? Qui vous a dit cela?

SOPHIE. Pourquoi feindre ainsi, Victorine? pourquoi mentir quand ton sort peut être décidé par un moment de sincérité?

VICTORINE. Mentir? Pourquoi me dites-vous donc que je mens? pour qui me prenez-vous? que pensez-vous donc de moi tous les deux?

ALEXIS. Victorine, tu sembles égarée. Qu'as-tu, ma chère enfant? voyons, ouvre-nous ton cœur. Ne sommes-nous pas tes meilleurs amis? ne suis-je plus ton frère? ma sœur n'est-elle pas la tienne? Crois-tu que nous ne t'aimions pas de toute notre âme? que nous ne soyons pas résolus à te sauver, si tu nous dis seulement un mot?

VICTORINE. Laissez-moi... j'ai mal à la tête, j'ai la fièvre, et vous me tourmentez; vous me faites du mal pour le plaisir de m'en faire... mais rien ne vous sert de vous moquer de moi; j'aime Fulgence, oui, je l'aime, et malgré vous... malgré tout le monde, je veux l'aimer!...

(*Elle s'échappe des bras de Sophie et va vers la porte de gauche.*)

SOPHIE. Ecoute donc, Victorine, écoute encore...
VICTORINE. Non, non, j'ai dit tout ce que j'avais à dire...

(*Elle sort vivement.*)

ALEXIS. Ne la quittez pas, ma sœur! elle m'inquiète!

SOPHIE. Moi, je ne la reconnais plus; je ne la comprends plus. Oubliez ce que je vous ai dit, mon frère, et partez!

ALEXIS. L'abandonner ainsi? non, certes!

SOPHIE, Ah ! ciel ! on vient ! on frappe ! N'ouvrez pas ! cachez-vous !...

(*Elle rentre précipitamment dans sa chambre, à gauche.*)

SCÈNE XIII.

ALEXIS, *puis* FULGENCE.

ALEXIS, *allant ouvrir la porte au fond.* Non ! je n'oublierai rien, et je ne me cacherai pas... (*Il ouvre la porte.*) Monsieur Fulgence !

FULGENCE. Monsieur Vanderke ! J'en étais sûr !...

(*Il va à la sonnette et la tire avec violence. On doit entendre le bruit de la sonnette au loin.*)

ALEXIS. Que faites-vous ?

FULGENCE. Vous le voyez, monsieur. Je sais que cette sonnette répond au cabinet de monsieur Antoine, et je l'appelle pour qu'il vienne ici, pour qu'il sache bien pourquoi je ne veux pas être son gendre.

ALEXIS. Du scandale, monsieur ? vous voulez faire du scandale ? vous êtes jaloux, je le sais, mais sachez vous-même...

FULGENCE. Je sais ce que je voulais savoir... et je vous prie de croire que, de ce moment, je ne suis plus jaloux.

ALEXIS. Vous voulez perdre Victorine, outrager ma famille par vos soupçons ? Je ne le souffrirai pas. De quel droit êtes-vous ici, vous-même ?

FULGENCE. Du droit d'un fiancé fort ridicule peut-être, mais qui ne veut pas être un époux méprisable. Je vous sentais ici, je vous épiais, monsieur, j'ai voulu m'assurer... J'ai fait mon devoir envers moi-même. Si vous le trouvez mauvais, c'est que vous n'avez guère la conscience du vôtre.

ALEXIS. Monsieur, je vous apprendrai à... Vous me rendrez... Non, j'aurais trop d'avantage sur vous, et les apparences sont contre moi, j'accepte toutes les conséquences d'une faute involontaire. Songez aussi à faire votre devoir, monsieur, et à ne pas être plus coupable à mes yeux que je ne veux l'être aux vôtres. Venez avec moi trouver mon père !

FULGENCE. Non, monsieur, je connais mon devoir aussi bien que vous, mais je connais aussi mon droit. Je vous somme de rester ici, jusqu'à ce qu'on y vienne constater votre présence... (*Avec emportement.*) Prétendez-vous me faire passer pour un calomniateur ? (*Il sonne encore.*)

ALEXIS. Non, certes, monsieur, mon parti est pris. Tenez ! vous ne sonnez pas assez fort ; la main vous tremble. Je vais vous aider...

(*Il prend le cordon de la sonnette et sonne résolument.*)

SCÈNE XIV.

FULGENCE, ALEXIS, MONSIEUR ET MADAME VANDERKE, ANTOINE.

ANTOINE *entre le premier en courant.* Me voilà, Victorine, tu es... (*Il s'arrête pétrifié.*) Fulgence ! Monsieur Alexis...

M. VANDERKE. Mon fils !

Mme VANDERKE. *courant à son fils.* Alexis !...

ANTOINE. Que se passe-t-il donc ?

FULGENCE. Monsieur Antoine, ce que j'ai à dire, un père seul peut l'entendre.

ANTOINE. Un père ? Il s'agit de Victorine ! Eh bien ! vous n'avez rien à me dire de Victorine que tout le monde ne puisse entendre. Parlez, parlez, pas de réticences, je n'en veux pas. Je n'ai pas de secrets, moi, pour monsieur et madame Vanderke.

M. VANDERKE. Alexis, pourquoi êtes-vous ici quand vous devriez être à Paris ?

FULGENCE. Le silence de monsieur est plus éloquent que tout ce que je pourrais dire. Allons, allons ! l'affaire s'arrangera en famille !... Vous êtes bien bon, monsieur Vanderke, d'avoir doté mademoiselle Victorine, mais l'homme qui acceptera de tels bienfaits, cherchez-le ailleurs... ce ne sera pas moi !

M. VANDERKE. Fulgence, la passion vous aveugle, vous devenez outrageant envers moi !... Ecoutez, mon fils m'apportait une nouvelle... Je compte sur votre honneur, voulez-vous que je vous la dise ?

FULGENCE. Non, monsieur, non ! ne comptez pas sur moi, ne comptez sur rien, ne comptez sur personne ; il n'y a que mensonge et trahison en ce monde !

Mme VANDERKE. Monsieur Fulgence, vous accusez donc mon fils... mais il était ici chez sa sœur, et savait-il, sait-il seulement que Victorine était auprès d'elle ? Dites, Alexis, la saviez-vous ?

ALEXIS. Ma mère, je pourrais dire que c'est monsieur qui me l'a appris, mais je ne sais pas mentir ; j'ai vu Victorine, je lui ai parlé.

M. VANDERKE. Sans doute, Sophie était présente?

ANTOINE. Répondez donc, monsieur Alexis!

ALEXIS. Antoine, je ne veux pas répondre, je rougirais d'avoir à me justifier.

ANTOINE. Vous ne voulez pas répondre? vous ne voulez pas... Monsieur Alexis Vanderke?... Je vous estimais, je vous aimais... je vous ai élevé sur mes genoux, je vous ai porté dans mes bras... j'aurais donné ma vie pour vous... Et quand on accuse ma fille... Oh! je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai... mais vous devez répondre, vous devez la justifier auprès de son fiancé... Ces airs de mépris ne conviennent pas... ils nous tuent... Vous ne dites rien?... Eh bien! je vais chercher Victorine...

Mme VANDERKE. Non, non, pas de scènes devant elle, elle est malade.

ANTOINE. Malade ou non, morte ou vive, elle dira la vérité, elle! (*Il va vers la chambre de Sophie. Sophie en sort et l'arrête.*)

SCÈNE XV.

SOPHIE, MONSIEUR ET MADAME VANDERKE, FULGENCE, ANTOINE.

Mme VANDERKE, *à Fulgence.* Vous voyez bien, j'en étais sûre!

FULGENCE. Oh! je ne doute pas que madame ne fût de bonne foi! Je n'incrimine pas cette entrevue. Madame protégeait une scène d'adieux fort touchante, sans doute, mais je ne crois pas aux adieux éternels, moi! D'ailleurs ma femme ne me fût-elle infidèle que par le cœur, c'est plus que je ne pourrais supporter... (*Ici Alexis écoute Fulgence avec intention et intérêt, sans songer à l'affronter davantage.*) Personne ici ne trouvera donc mauvais que je renonce à faire le malheur d'une femme et le mien. Monsieur Antoine, n'y ayez pas de regret, je sens que je l'aurais tuée! Adieu!... (*Il va pour sortir.*)

M. VANDERKE. Oui, Fulgence, il faut nous séparer... (*S'approchant de lui.*) Mais vous accepterez l'emploi que je vous destinais à Marseille, j'ai besoin d'un homme d'honneur comme vous pour surveiller mes intérêts...

FULGENCE. Non, monsieur, je ne veux rien, ni services, ni protection, ni pitié surtout! je saurai me soutenir moi-

même dans le célibat comme dans le mariage, c'est là ma seule ambition. Adieu, monsieur...

(*Il sort par l'antichambre.*)

SCÈNE XVI.

MONSIEUR ET MADAME VANDERKE, ANTOINE, SOPHIE, ALEXIS.

M. VANDERKE, *regardant sortir Fulgence.* Fier, probe et méfiant! Il a raison! Il n'a besoin de personne! (*Revenant à son fils.*) Mais vous, monsieur, vous avez mal agi. Vous ne deviez pas voir Victorine, ni même votre sœur. Voici le premier chagrin que vous me causez par votre faute, mais il est profond.

ANTOINE. Après ce qui vient de se passer, je ne peux plus rester ici, je serais déshonoré... Ma fille mourra dans un couvent, moi, où je pourrai!... loin de vous, monsieur Vanderke, en vous bénissant... et en tâchant de pardonner à ce jeune homme... qui a le bonheur d'être votre fils... sans cela!...

Monsieur et madame Vanderke font le geste de prendre chacun un bras d'Antoine, comme pour le retenir. Madame Vanderke a les yeux attachés sur son fils, d'un air d'attendrissement et de confiance.

ALEXIS, *prenant avec force le bras d'Antoine.* Antoine, je ne veux pas que tu me pardonnes... je veux bien davantage: je veux que tu m'acceptes pour ton fils et que tu m'accordes ta fille.

ANTOINE, *avec joie.* Vous! vous? (*Avec étonnement.*) Est-ce possible? (*Avec incrédulité.*) Êtes-vous fou?... (*Avec fierté.*) Je ne veux pas de cela! Est-ce là un mariage pour vous?... (*Avec autorité.*) Je n'y consens pas, moi!

ANDRÉ.

UNE PARTIE DE JEUNES FILLES.

André avait un peu trop compté sur ses forces en se chargeant de demander le char-à-bancs et le cheval de son père. Il fit cette pénible réflexion en quittant, vers neuf heures, la famille Marteau; et son anxiété prit un caractère

de plus en plus grave, à mesure qu'il approchait du toit paternel; mais ce fut une bien autre consternation, lorsqu'il trouva son père dans un de ses accès de mauvaise humeur les plus prononcés; le plus beau de ses bœufs de travail était tombé malade en rentrant du pâturage, et le marquis, se promenant d'un air sombre dans la salle basse de son manoir, répétait d'une voix entrecoupée, en jetant des regards effarés sur son fils, «des tranchées épouvantables».

— Hélas! mon père, êtes-vous malade? s'écria André, qui ne comprenait rien à son angoisse.

Le marquis haussa les épaules, et, lui tournant le dos, continua à marcher à grands pas.

André, n'osant renouveler sa question, resta fort troublé à sa place, suivant d'un œil timide tous les mouvements de son père, qu'il croyait atteint de vives souffrances.

Enfin le marquis, s'arrêtant tout à coup, lui dit d'une voix brusque:

— Quel a été l'effet de la thériaque [1])? André rassuré et comprenant à demi courut vers la porte en disant qu'il allait le demander.

— Non, non, j'irai bien moi-même, reprit vivement le marquis; restez ici, vous n'êtes bon à rien, vous.

André attendit pendant une heure le retour de son père, espérant trouver un moment plus favorable pour lui présenter sa demande, mais il attendit vainement. Le marquis passa la moitié de la nuit dans l'étable avec ses laboureurs, frictionnant le triste *Vermeil* (c'était le nom de l'animal), et lui administrant toutes sortes de potions. André se hasarda plusieurs fois à s'informer de la santé du malade, et, partant, de l'humeur de son père, mais lorsque le malade commença à se trouver mieux, le marquis, accablé de fatigue, et gardant sur ses traits l'empreinte des soucis de la journée, ne songea plus qu'à se reposer. Il rencontra André sous le péristyle de la maison, et lui dit avec la rudesse accoutumée de son affection:

— Pourquoi n'êtes-vous pas couché, *gringalet* [2])? est-ce qu'on a besoin de vous ici? Allons, vite, que tout le monde dorme, je tombe de sommeil.

C'était peut-être la meilleure occasion possible pour obtenir le cheval et le char-à-bancs; mais André, souffrant des

---

[1]) Nom d'un médicament.

[2]) Terme familier qui approche de la signification du mot *gamin*.

mots communs que lui adressait souvent son père, prenait alors une sorte d'humeur qui le réduisait au silence. Il alla se coucher, en proie aux plus vives agitations. Le lendemain devait être à ses yeux le jour le plus important de sa vie, et pourtant, sans le cheval et le char-à-bancs, tout était manqué, perdu sans retour. Il ne put dormir. Il fallait partir le lendemain avant le jour; comment oserait-il aller trouver son père au milieu de son sommeil? affronter ce réveil en sursaut, si fâcheux chez les hommes replets, s'exposer peut-être à un refus! cette dernière pensée fit frémir André. Ah! plutôt mourir victime de sa colère, s'écria-t-il, que de manquer à ma parole, et perdre le bonheur de passer un jour auprès de Geneviève!

Dès que trois heures sonnèrent, il se rhabilla, et, prenant sa désobéissance furtive pour un acte de courage, il attela lui-même le gros cheval au char-à-bancs, et partit sans bruit, grâce au fumier dont la basse-cour était garnie; mais le plus difficile n'était pas fait: il fallait tourner autour du château, et passer sous les fenêtres du marquis. Impossible d'éviter ce terrible défilé; le chemin était sec, et le mur du château sonore; le char-à-bancs, rarement graissé, criait à chaque tour de roue d'une manière déplorable, et les larges sabots du gros cheval allaient avec maladresse sonner contre toutes les pierres du chemin. André était tremblant comme les feuilles de peuplier qu'agitait le vent du matin. Heureusement, il faisait encore sombre; si son père, en proie à une de ces insomnies auxquelles sont sujets les propriétaires, était par hasard à sa fenêtre, il pourrait bien ne pas reconnaître son char-à-bancs; mais il avait l'oreille si fine, si exercée! Il connaissait si bien l'allure de son cheval et le son de ses roues! André prit le parti de payer d'audace: il fouetta le cheval si vigoureusement, qu'il le força de galoper; c'était une allure inouïe pour le paisible animal, et M. de Morand l'entendit passer sans rien soupçonner et sans quitter la douce chaleur de son lit.

Lorsqu'André fut à cinq cents pas du manoir, il osa se retourner et, voyant derrière lui la route qui commençait à blanchir, et qui était nue comme la main, il éprouva un bien-être inexprimable, et permit à son coursier de modérer son allure.

A sept heures du matin, le cheval avait eu le temps de se rafraîchir, et le char-à-bancs avec André, le fouet en main, était à la porte de madame Marteau; Joseph attelait

sa carriole, et les voyageuses arrivaient une à une, dans leur plus belle toilette des dimanches, mais les yeux encore un peu gros de sommeil. On perdit bien une heure en préparatifs inutiles. Enfin Joseph régla l'ordre de la marche ; il prétendit que la volonté de sa mère était de confier les demoiselles Marteau à André et à Geneviève, comme aux plus graves de la société. Quant à lui, il se chargeait d'Henriette et de ses compagnes; et pour prouver qu'on avait raison de le regarder comme un écervelé, il descendit au triple galop l'horrible pavé de la ville: les jeunes filles firent des cris perçants: tous les habitants mirent la tête à la fenêtre, et envièrent le plaisir de cette joyeuse partie.

Peu à peu, André s'enhardit jusqu'à parler. Mademoiselle Marteau l'aînée était une bonne personne, assez laide, mais assez bien élevée, avec laquelle il aimait à causer. Peu à peu aussi Geneviève se mêla à la conversation, et ils étaient tous presqu'à l'aise en arrivant au Château-Fondu.

La matinée fut charmante : on cueillit des fleurs, on dansa au bord de l'eau, on mangea de la galette chaude dans une métairie ; tout le monde fut gai, et mademoiselle Henriette fut enchantée de voir Geneviève aussi *bonne enfant.* Cependant, lorsque l'après-midi s'avança, Joseph fit observer que le besoin d'un repas plus solide se faisait sentir, qu'on avait assez admiré le Château-Fondu, et qu'il était convenable de chercher un dîner et une autre promenade dans les environs. André tremblait en songeant au voisinage du château de son père et à l'orage qui l'y attendait, lorsque Joseph mit le comble à son angoisse en s'écriant : «Eh parbleu ! le château de notre ami André est à deux pas d'ici ; le père Morand est le meilleur des hommes, c'est mon ami intime, il nous recevra à merveille, allons lui demander un dindon rôti et du vin de sa cave : André, montre-nous le chemin, et passe devant nous pour nous faire les honneurs.»

André se crut perdu : mais, comme tous les gens faibles, qui n'osent jamais s'arrêter et s'embarquent toujours dans de nouvelles difficultés, il se résigna à braver toutes les conséquences de sa destinée, et remonta en voiture avec Geneviève et ses compagnes.

Cependant, à mesure qu'il approchait des tourelles héréditaires, une sueur froide se répandait sur tous ses membres. Dans quelle colère il allait trouver le marquis ! car l'enlèvement du cheval et du char-à-bancs devait, depuis plusieurs heures, causer dans la maison un scandale épouvantable, et

le marquis était incapable, pour quelque raison humaine que ce fût, de sacrifier aux convenances le besoin d'exhaler sa colère. Quelle mortification pour lui d'être traité devant ses amis comme un écolier pris en faute ! Il arrêta son cheval à deux portées de fusil de la maison et descendit. Il s'approcha de la patache, pria Joseph de descendre aussi, et, l'emmenant à quelque distance, il lui confia ses embarras. Vraiment, dit Joseph, en est-il ainsi ? Monte dans ma voiture, et donne-moi le fouet du char-à-bancs ; je passe le premier et je prends tout sur moi».

En effet Joseph fouetta, d'une main arrogante, les flancs respectables du cheval du marquis, et il fit une entrée triomphale dans la cour du château. Le marquis était précisément à la porte de l'écurie. Depuis que l'événement terrible était découvert, le marquis n'avait pas quitté la place. Il attendait son fils pour le recevoir à sa manière. De minute en minute sa fureur augmentait et il se formait en lui un trésor d'injures qui devait mettre plus d'un jour à s'épuiser. Lorsqu'au lieu de la timide figure d'André sur le siège de sa voiture, il vit la mine fière et décidée de Joseph il recula de trois pas, et, avant qu'il eût articulé une parole, Joseph, lui sautant au cou, l'embrassa si fort, qu'il faillit l'étouffer. «Vive Dieu ! s'écria le gai campagnard, que je suis heureux de revoir mon cher marquis : il y a plus de six semaines que j'ai le projet de vous amener ma famille ; mais les femmes sont si longues à se décider pour la moindre chose. Enfin, je n'ai pas voulu marier ma grande sœur sans vous la présenter : la voilà, cher marquis. Ah ! il y a longtemps qu'elle entend parler de vous et de votre beau château, et de votre grand jardin, et de vos étables, les mieux tenues du pays. Ma sœur est une bonne campagnarde, et qui s'entend à toutes ces choses-là, et puis voilà les petites : une, deux, trois ; allons, mesdemoiselles, faites la révérence. Marie, essuie les pruneaux que tu as sur la joue, et va embrasser M. le marquis. Ah ! c'est que c'est un fier papa que le marquis ! demande-lui des dragées, il en a toujours plein ses poches. Ah ça, cher voisin, vous voyez que j'avais une fière envie de venir vous voir : dès trois heures du matin, j'étais dans la chambre d'André. C'était une partie arrangée depuis hier avec ces demoiselles. Elles en grillaient d'envie. Moi, qui sais que vous êtes le plus galant homme, et l'homme le plus galant de France, je voulais vous les amener toutes, car en voilà encore cinq ou six qui ne sont pas mes sœurs, mais qui n'en

valent pas moins, et qui voulaient à toute force voir votre propriété. C'est une si belle chose! il n'est question que de ça dans le pays. Or je suis venu ce matin, pour vous demander votre voiture, votre cheval et votre fils; André m'a répondu que vous étiez fatigué de la veille. Je n'ai jamais voulu souffrir qu'on vous éveillât pour si peu de chose, je n'ai même voulu déranger personne; j'ai attelé moi-même le cheval, et j'ai emmené votre fils malgré lui; car c'est un paresseux!... Et, à propos, comment se porte le bœuf malade? mieux? Ah! j'en suis charmé. Voilà donc comment j'ai enfin réussi à vous amener à dîner toutes ces petites alouettes. J'étais bien sûr que vous m'en remercieriez. Ce marquis est l'homme le plus aimable du département! Allons, mesdemoiselles, n'ayez pas de honte. Dites à monsieur le marquis comme vous aviez envie de venir le voir.

Le marquis, tout étourdi d'un pareil discours et de l'apparition de toutes ces jeunes et jolies figures qui semblaient se multiplier par enchantement à chaque période de Joseph, ne put trouver de prétexte à son ressentiment. La demande inopinée d'un dîner ne le contraria pas trop: il était honorable, et en effet il avait des prétentions à la galanterie. Il prit le parti d'offrir un bras à mademoiselle Marteau, et l'autre à Geneviève, et priant poliment les autres de le suivre, il les conduisit dans la salle à manger, où, en attendant le repas qu'il ordonna sur-le-champ, il leur fit servir des fruits et des rafraîchissements.

André, charmé de voir les choses s'arranger aussi bien, prit courage, et fit lui-même les honneurs de la maison avec beaucoup de grâce. Son père le laissa faire, quoiqu'il jetât sur lui de temps en temps un regard de travers. Le hobereau n'était point avare, et voulait bien offrir tout ce qu'il possédait, mais il voulait le faire lui-même, et ne pouvait souffrir qu'un autre, fût-ce son propre fils, touchât à une fleur, sans sa permission.

André conduisit Geneviève à un petit jardin botanique qu'il cultivait dans un coin du grand verger de son père. Geneviève prit tant d'intérêt à ces fleurs et aux explications d'André, qu'elle oublia tout le reste jusqu'au moment où sonna la cloche du dîner.

L'affabilité du marquis se soutint assez bien pendant tout le temps du repas. Joseph était, selon lui, un convive excellent, un vigoureux buveur, jamais maussade après boire, point querelleur, point casseur d'écuelles et incapable de méconnaître ses amis. Il se conduisit si bien cette fois, et,

sans cesser d'être aux petits soins pour les dames, il fit si bien fête au petit vin de la côte Morand, que le marquis sortit de table un peu animé. Joseph croyait avoir triomphé de sa colère, et s'applaudissait intérieurement de son habileté; mais André, qui connaissait mieux son père, augurait moins bien de cet état d'excitation. Il savait que jamais le marquis n'avait une clairvoyance plus implacable que dans ces moments-là. Il l'observait donc avec inquiétude et s'observait lui-même scrupuleusement, dans la crainte de dire un mot ou de faire un geste qui réveillât les souvenirs confus du cheval et du char-à-bancs enlevés.

Pendant le dîner, la présence de mademoiselle Marteau, les manières douces d'André, le maintien grave et poli de Geneviève, avaient un peu imposé à Henriette et à ses compagnes. Aussi, en sortant de table, leur nature bruyante et indisciplinée reprenant le dessus, elles se répandirent dans le verger, en caracolant comme des cavales débridées; et, sautant sur les plates-bandes, écrasant sans pitié les marguerites et les tomates, elles remplirent l'air de chants plus gais que mélodieux, et de rires qui sonnèrent mal à l'oreille du marquis.

Celui-ci laissa André auprès de Geneviève et de mesdemoiselles Marteau, longea furtivement le mur où ses plus beaux espaliers étendaient leurs grands bras chargés de fruits sur un treillage vert-pomme, et monta la garde autour de ses pêches et de ses raisins. Henriette s'en aperçut, et, décidée à déployer ce grand caractère d'audace et de fierté dont elle tirait gloire, elle coupa le potager en droite ligne, et vint, à trente pas du marquis, remplir lestement son tablier des plus beaux fruits de l'espalier. A son exemple, ses compagnes s'élancèrent à la maraude et firent main-basse sur le reste. Ce qui acheva d'enflammer le marquis d'une juste colère, c'est qu'au lieu de détacher de l'arbre le fruit qu'elles voulaient emporter, elles tiraient obstinément la branche, jusqu'à ce qu'elle cédât et leur restât à la main, toute chargée de fruits verts qu'elles jetaient avec dédain au milieu des allées, après y avoir enfoncé les dents. Moyennant ce procédé aristocratique, au lieu d'une douzaine de pêches et d'autant de grappes de raisin qu'elle eussent pu enlever, elles trouvèrent moyen de mutiler tous les arbres fruitiers, et de mettre en lambeaux ces belles treilles si bien suspendues, que le marquis lui-même avait courbées en berceaux, et qui faisaient l'admiration de tous les connaisseurs.

Le marquis eut envie de prendre une des branches cassées dont elles jonchaient le sable et de *leur courir sus* [1]) en les poursuivant comme des chèvres malfaisantes, mais il vit la grande taille de Joseph se dessiner auprès d'Henriette, et quoique brave, il ne se soucia point d'engager avec lui une discussion qui pouvait devenir orageuse. D'ailleurs il aimait Joseph et voyait bien qu'il n'approuvait pas ce dégât. Il prit un parti plus sage et plus cruel : il alla droit à l'écurie, fit sortir son cheval, atteler le char-à-bancs, et conduire l'un et l'autre à cinq cents pas de la maison, dans une grange dont il prit la clef dans sa poche, puis il revint d'un air calme et rentra dans le salon. Il n'y trouva personne; mais la Vengeance, qui le protégeait, lui fit apercevoir, du premier coup d'œil, quatre ou cinq grands bonnets de tulle et deux ou trois schalls de barège étalés avec soin sur le canapé. Ces demoiselles avaient déposé là leurs atours pour courir plus à l'aise dans le jardin. Le marquis n'en fit ni une ni deux. Il s'étendit tout de son long sur les rubans et sur les dentelles, et ne manqua pas d'allonger ses grosses guêtres crottées sur le fichu de crêpe rose de mademoiselle Henriette. Il attendit ainsi, dans un repos délicieux, que ces demoiselles eussent fini de dévaster son verger.

Quand elles rentrèrent, elles retrouvèrent en effet le malicieux campagnard qui feignait de dormir en écrasant leurs précieux chiffons ; elles le maudirent mille fois, et prononcèrent, assez haut pour qu'il l'entendît, les mots de vieil ivrogne.

— Fort bien ! disait Henriette d'un ton aigre, il faut de la dentelle à M. le marquis, pour dormir en cuvant son vin !

— Ma foi, disait Joseph, en se pinçant le nez pour ne pas éclater de rire, je trouve la chose singulière, et si drôle qu'il m'est impossible de m'en affliger. Vraiment c'est dommage de réveiller ce bon marquis, quand il dort si bien ; l'aimable homme !

En parlant ainsi Joseph secouait doucement la main du marquis. Celui-ci feignit longtemps de ne pouvoir se réveiller. Enfin, il se décida à quitter le canapé et à laisser les jeunes filles ramasser les débris de leur toilette. Dans quel état, hélas ! Henriette écumait de rage. M. de Morand feignit de

---

[1]) Vieille expression employée autrefois en termes de justice pour signifier poursuivre.

ne s'apercevoir de rien. Il prit le bras de Joseph, et sortit sous prétexte de le mener à son pressoir. Mais sa véritable vengeance ne tarda pas à éclater. Le soleil était couché; on parla de retourner à la ville; la patache de Joseph se trouva prête devant la porte aussitôt qu'il l'eut demandée. Prends mes sœurs et Geneviève, dit Joseph à André, et monte dans ma patache; je me charge des autres et du char-à-bancs. Va, pars tout de suite; car, si tu restes là et que ton père ait de l'humeur, cela tombera sur toi, tandis qu'il n'osera pas me faire de difficultés. Va-t'en vite.

André ne se le fit pas répéter; il offrit la main à ses compagnes de voyage, prit les rênes et disparut. Il était à cinq cents pas que Joseph attendait encore le char-à-bancs sur le seuil de la maison. Il avait glissé quelque monnaie dans la main du garçon d'écurie en lui disant d'amener son équipage; mais l'équipage n'arrivait pas, le garçon d'écurie avait disparu, et le marquis ne se montrait plus. Au bout d'un quart d'heure d'attente Joseph prit le parti d'aller à l'écurie : elle était vide; il cherche le char-à-bancs sous le hangar, le hangar est désert; il appelle, personne ne lui répond. Il parcourt la ferme, et trouve enfin le garçon d'écurie qui semble accourir tout essoufflé, et qui lui répond avec toute la sincérité apparente d'un paysan astucieux:—Hélas! mon bon sieur, il n'y a ni char-à-bancs ni cheval; le métayer est parti avec pour la foire de Saint-Denis, qui commence demain matin, et il ne savait pas qu'on en aurait besoin au château. M. le marquis lui avait dit hier de les prendre s'il en avait besoin . . . Qu'est-ce qui pouvait prévoir...

— Morbleu! s'écria Joseph, il est parti! et depuis quand? Est-il bien loin?

— Oh! monsieur, dit le garçon en souriant d'un air piteux, il y a plus de deux heures! il doit être à présent auprès de L..., s'il ne l'a point dépassé.

— Eh bien, dit Joseph, c'est une histoire à mourir de rire! et il alla rejoindre les jeunes filles sans s'affliger autrement d'un événement qui devait les transporter de colère. Henriette jeta les hauts cris; elle refusa de croire au départ du métayer; elle maudit mille fois la malice du marquis; elle le chercha dans toute la maison pour lui faire des reproches, pour lui demander s'il n'avait pas un autre cheval et une autre voiture; le marquis fut introuvable. Le garçon d'écurie se lamenta d'un air désespérant

sur ce fâcheux contre-temps. Enfin il fallut prendre un parti ; le jour baissait de plus en plus, il fallait partir à pied et entreprendre, à l'entrée de la nuit, une promenade de trois lieues par des chemins assez rudes, et avec des bonnets et des fichus en marmelade. Les jeunes filles pleuraient, et Henriette en fureur faisait de durs reproches à Joseph sur son insouciance. Celui-ci se résignait de bonne grâce à lui offrir son bras jusqu'à la ville ; elle refusa d'abord avec dépit, et l'accepta bientôt par lassitude. Elles s'en allèrent ainsi clopin-clopant, se heurtant les pieds contre les cailloux et détestant dans leur âme l'abominable marquis, auteur de leur désastre; tandis que celui-ci, enfermé dans sa chambre et plongé dans le duvet, fredonnait en s'endormant un vieil air à la mode peut-être dans sa jeunesse : *Allez-vous-en, gens de la noce,* etc.

Eugène Scribe (1791-1861).

Fils d'un marchand de soieries, il fut élevé au collège Sainte-Barbe, puis fit son droit. Cédant à son goût passionné pour le théâtre, il commença dès l'âge de dix-huit ans à composer des pièces dont le nombre s'élève à trois cent cinquante. On peut diviser ses œuvres en quatre classes :

La première comprend les vaudevilles comiques. Dans cette catégorie, son chef-d'œuvre est *l'Ours et le Pacha.*

La seconde série se compose de comédies sentimentales, parmi lesquelles nous citerons: *le Mariage d'inclination, le Mariage de raison, Michel et Christine, Rudolphe, Une faute,* etc.

La troisième contient les opéras-comiques et les grands opéras : *Robert le Diable, la Muette, la Juive, les Huguenots, le Prophète,* etc.

La quatrième série se compose des grandes comédies politiques et historiques, la meilleure partie de ses ouvrages, par exemple *Bertrand et Raton, la Camaraderie, le Verre d'eau.*

Enfin sa collaboration avec M. Legouvé a inspiré à Scribe un assez grand nombre de comédies: *les Contes de la reine de Navarre, Adrienne Lecouvreur, Bataille de dames, les Doigts de fée,* etc.

BERTRAND ET RATON.

L'événement historique qui fait le fond de cette pièce est emprunté à l'histoire du Danemark. Struensée, fils d'un pasteur de Halle, exerçait la médecine à Altona, quand le roi de Danemark, Christian VII, le nomma son médecin. Il accompagna le monarque à Copenhague, devint son favori, fut chargé de l'éducation du prince royal, acquit bientôt une grande influence sur la jeune reine Caroline-Mathilde et renversa le ministre Bernstorf (1770). Nommé premier ministre, il opéra une révolution complète dans l'Etat. La reine douairière Marie-Julie et le comte

de Rantzau se mirent à la tête de ses ennemis et obtinrent du roi son arrestation.

ACTE Ier. — SCÈNE VI.

Le Comte de RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, *à Rantzau qui la salue.* Et vous aussi, Monsieur, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très puissant et très heureux collègue...

RANTZAU. Et qui vous dit, Madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à Votre Majesté?

LA REINE. C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU. Croyez-vous qu'on l'oserait?

LA REINE. Eh! mais, c'est à vous que je le demanderai; vous Bertrand de Rantzau, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU. Moi! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE. Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU. Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement; et convenez que c'était une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver.., Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas! et vous espériez le persuader à un front couronné! Votre Majesté devait avoir tort.

LA REINE. Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux!... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres!

RANTZAU. Et qu'on n'y réussit pas... oui, Madame.

LA REINE, *avec mystère.* Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui?

RANTZAU, *souriant.* Mon appui! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, *avec force.* Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger?

RANTZAU. Vraiment!... Il y en a donc?

LA REINE. Puis-je me fier à vous?

RANTZAU. Eh! mais... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre Votre Majesté, et que jamais...

LA REINE, *vivement.* Je le sais. (*A demi-voix.*) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?...

RANTZAU. Oui, Madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, *avec mystère.* Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, *la regardant avec finesse.* Ah! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien?

LA REINE. Oui!... que cela vous suffise.

RANTZAU, *souriant.* Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE. Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, *d'un air d'incrédulité.* D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE. Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant: Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente: et dès demain c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark... Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, *froidement.* Non, Madame; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à Votre Majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE. Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais!

RANTZAU. Pour conspirer!... Votre Majesté avait grand tort.

LA REINE. Et pour quelles raisons?

RANTZAU, *cherchant ses mots.* Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE. Vous allez me tromper.

RANTZAU, *froidement.* Moi! dans quel but? depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... Pourquoi, je vous le demande?

LA REINE. Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui, je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU. C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (*Souriant.*) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée, c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE. Vous en voulez à Koller!

RANTZAU. Moi!... je n'en veux à personne... mais je me dis souvent: Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état: mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE. Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU. Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, monsieur Koller obtienne une

place ? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui ; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins ! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions !... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE. Eh bien ! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis.

RANTZAU, *souriant*. En vérité ! Eh bien ! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à Votre Majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE. Que voulez-vous dire ?

RANTZAU. Voici du monde !

ACTE II. — SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, *portant des étoffes sous son bras*. Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, *brusquement*. Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ? qu'est-ce que tu me veux ?

JEAN. Le velours noir ne lui convient pas ; elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, *allant au comptoir*. Va-t'en au diable !... Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires !... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme, cela te regarde.

JEAN. Et puis voici...

RATON. Encore ! il n'en finira pas.

JEAN, *lui présentant un sac.* L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, *prenant le sac.* Dieu ! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là ! (*Lui rendant le sac.*) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (*Il se met à écrire.*) «Oui, madame, c'est à Votre Majesté...»

JEAN, *passant à droite et pesant le sac.* Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là

MARTHE, *l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.* Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, *à part.* Ah! diable... elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE. Et sur quoi?

JEAN. Ah! dame, je ne sais pas... sur un édit du roi...

MARTHE. Et lequel?

RATON, *d'un air important et toujours au comptoir.* Vous ne savez pas cela, vous autres; l'ordonnance du roi qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN. Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes, et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, *d'un air important.* Certainement, c'est très grave.

JEAN, *avec joie.* Vous croyez?

MARTHE, *à Jean.* Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN. Ça me fait plaisir; parce que, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir dans les rues et de crier avec les autres!...

MARTHE. De crier... quoi?

JEAN. Est-ce que je sais? on crie toujours!

MARTHE. Il suffit! remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, *sortant.* Quel ennui!... il n'y a jamais de profits dans cette maison ci!

MARTHE, *se retournant et voyant Raton, qui pendant ce temps a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.* Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON. Je vais voir ce que c'est.

MARTHE. Et toi aussi?

RATON. N'as-tu pas déjà peur?... les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère!

MARTHE. Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection? Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs; on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON. C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE. Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant; moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui est commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON. A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... Et vous, qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE. Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Etes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON. Ah! si tu te mets sur ce chapitre...

MARTHE. Eh bien! oui, voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'Etat, je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, que de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien... chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, *avec impatience.* Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE. Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles ; qui est toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas ; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne !

RATON. Que veux-tu ?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... car enfin, qu'est-ce qu'il est ?

MARTHE. Il est notre ami ; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien ! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON. Est-il possible !... notre enfant !... notre fils unique !... il est malheureux !

MARTHE. Et tu ne t'en es pas aperçu ?... tu ne t'en doutais pas ?

RATON. Ce sont là des affaires de ménage... moi, je ne m'en mêlais pas ; je comptais sur toi ; j'ai tant d'occupations ! Et qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il lui faut ? Est-ce de l'argent ? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clef de ma caisse ; donne-la-lui.

MARTHE. Taisez-vous, le voici.

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement.* Ah ! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON. C'est ce qu'on dit ; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC. Ce n'est rien, mon père, rien du tout ; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent ; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE. Est-il possible ?

ÉRIC. Ils pourraient finir par le savoir !

RATON. Qu'est-ce que ça me fait ? Je ne crains rien : je

ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient.

ÉRIC, *à demi-voix.* C'est ce qui vous trompe, mon père ; je crois qu'ils oseront.

RATON, *effrayé.* Hein ! qu'est-ce que tu me dis là ?... ce n'est pas possible.

MARTHE. J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

ÉRIC. Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, *tremblant.* Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait; et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela ? d'où le tiens-tu ?

ÉRIC. D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON. Je te crois, mon enfant ; et d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire ?

ÉRIC. L'ordre n'est pas encore signé ; mais d'un instant à l'autre il peut l'être ; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE. Et où cela ?

ÉRIC. Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, *vivement.* Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce...

MARTHE. Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce...

ÉRIC, *d'un air suppliant.* Eh ! ma mère...

MARTHE. Tu as raison ! j'ai tort, ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC. Il n'y a pas le moindre danger, mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON. Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt, quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE. Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC. Comme vous voudrez. (*Apercevant Jean qui descend l'escalier.*) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN. Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE. Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN. Oui, madame.

ÉRIC. Et tu ne le quitteras pas!

JEAN. Oui, monsieur Éric.

RATON. Et surtout de la discrétion, pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN. Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, *à Jean, à demi-voix.* La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN. Ah! bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage! madame m'entendra crier.

RATON. Taisez-vous, vous êtes trop vif.

MARTHE. Vous êtes un tapageur.

ÉRIC. Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, *tristement et à part.* Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, *qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.* Adieu!... adieu!...

(*Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.*)

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, *avec joie et regardant à la cantonade.* C'est ça! à merveille!... continuez comme ça.

ÉRIC. Eh quoi! déjà de retour!... est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, *avec joie.* Mieux que cela.

MARTHE, *avec impatience.* Enfin il est en sûreté?

JEAN, *d'un air de triomphe.* Il a été arrêté.

MARTHE. Ciel!

JEAN. Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, *avec colère.* T'expliqueras-tu ?

JEAN. Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis, s'adressant à votre père: Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux, en ôtant son chapeau, au nom de Son Excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC. Eh bien?

JEAN. Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond: Messieurs, je suis prêt à vous accompagner: et tout cela s'était passé si tranquillement que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces: A moi! au secours! on arrête mon maître... Raton Burkenstaff.., à moi les amis!

ÉRIC. Imprudent!

JEAN. Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage: ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur le pas de leurs portes et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule, qui grossissait toujours; mais en passant la rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant: Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC. Quelle folie!

MARTHE. Et quel malheur!

ÉRIC. D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN. Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris?... voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaie de renverser?

ÉRIC. Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!... Dieu! si c'était... (*Il s'élance dans la rue.*)

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, *accourant tout essoufflé.* Victoire!... victoire!... nous l'emportons!...

MARTHE, ÉRIC ET RANTZAU. Parle vite, parle donc!

JEAN. Je n'en peux plus, j'ai tant crié!... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions: Burkenstaff, Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre qui le condamne; Burkenstaff!!! Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé et on a fait silence... «Mes amis, de faux rapports nous avaient abusés; je révoque toute espèce d'arrestation, et je vous jure ici, au nom de la reine et au mien, que monsieur Burkenstaff est libre et n'a plus rien à craindre.»

MARTHE. Je respire!...

CHRISTINE. Quel bonheur!...

ÉRIC. Tout est sauvé!

RANTZAU, *à part.* Tout est perdu!

JEAN. Alors, c'étaient des cris de: Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff! Et quand j'ai eu dit à mes voisins: C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié: Vive Jean! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, *à part.* Un triomphe! il en perdra la tête.

RANTZAU, *à part.* Quel dommage!... une révolte qui commençait si bien!... A qui se fier à présent!

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, *au fond;* BURKENSTAFF *et plusieurs notables qui l'entourent*; MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, *prenant plusieurs pétitions.* Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre,

et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser.,.

MARTHE, *à part.* A la bonne heure !

BURKENSTAFF. Je l'accepte dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortège, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, *criant en sortant.* Vive Burkenstaff! vive notre chef!

BURKENSTAFF. Notre chef!... vous l'entendez ! quel honneur !... (*A Éric.*) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (*A Marthe.*) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE. Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, *s'essuyant le front.* Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (*Apercevant Christine et Rantzau, qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.*) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (*A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.*) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que demandez-vous?...

RANTZAU, *froidement.* Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, *déconcerté.* Ah !... c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (*Appelant.*) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, *donnant un papier à Marthe.* Voici ma note.

BURKENSTAFF, *criant à sa femme, qui est déjà sur l'escalier.* Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu ?... (*Montrant la porte qui est sous l'escalier.*) Le vin du petit caveau.

MARTHE, *remontant l'escalier.* Est-ce que j'ai le temps de tout faire ?

BURKENSTAFF. Eh bien ! ne te fâche pas... (*A Rantzau.*)

J'irai moi-même... (*Marthe remonte l'escalier et disparaît.*) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (*A Christine, d'un ton protecteur.*) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (*se reprenant*), mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (*D'un ton d'importance.*) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU. Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF. C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, *vivement.* Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF. A la bonne heure!... (*A Éric.*) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... Tu diras: Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN. Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, *saluant Christine.* Adieu, mademoiselle... adieu, mon jeune ami.

(*Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.*)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON. (*Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté à droite.*)

RATON. On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU. J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON. Célèbre!... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU. C'est toujours ainsi que cela arrive. (*A part.*) Et que cela s'en va. (*Haut.*) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps,

RATON. Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, *souriant.* C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON. Comme vous dites... ils m'aiment tant!... Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU. On s'anime.

RATON. On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, *souriant et le rappelant.* Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, *se frappant le front.* C'est juste... Je l'oubliais... (*Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.*) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, *à Raton qui ouvre la porte.* C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON. Non, vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (*Frappant sur la porte.*) Six pouces d'épaisseur, doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (*Prêt à entrer.*) Vous permettez, monsieur le comte!

RANTZAU. Je vous en prie... je monte au magasin. (*Raton est descendu dans le caveau*; *Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant:*) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (*montrant la clef qu'il tient*) il faut les mettre sous clef. (*Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.*)

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, *paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.* Les voici... les voici... c'est superbe à voir, un cortège magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (*On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortège, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.*) Où est donc notre maître? là haut, sans doute. (*Courant à l'escalier.*) Notre maître, descendez donc!... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, *paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.* Et qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN. Je crie après notre maître.

MARTHE. Il est en bas.

JEAN. Il est en haut.

MARTHE. Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, *en dehors.* Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN. Et il n'est pas là... et on va crier sans lui. (*Aux deux garçons de boutique qui sont descendus:*) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, *en dehors.* Vive Burkenstaff!... qu'il paraisse!... qu'il paraisse!...

JEAN, *à la porte de la boutique et criant.* Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (*Parcourant le théâtre.*) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, *rentrant par la droite.* Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, *redescendant du magasin.* Ni nous non plus.., il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, *en dehors, avec des murmures.* Burkenstaff!... Burkenstaff!

JEAN. Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE. Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN. Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites? (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu.... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (*Courant au fond.*) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!..

MARTHE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, *s'adressant à une douzaine de gens du peuple.* Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, les amis!

LE PEUPLE, *se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.* Nous voici!... Vive Burkenstaff:... notre chef... notre ami.

MARTHE. Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN. Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS. Au palais! au palais!

RANTZAU, *paraissant au haut de l'escalier et regardant ce qui se passe.* A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, *agitant leurs bannières et leurs bonnets.* A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours!

(*Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction. La toile tombe.*)

François Ponsard (1814-1867.)

François Ponsard, membre de l'Académie française, est né en Dauphiné à Vienne. D'abord avocat, il abandonna le barreau pour les lettres. Ses débuts au théâtre furent brillants. En 1843, il fit représenter une tragédie de *Lucrèce*, dont le principal mérite était le naturel, la simplicité, l'élégance du style. Le public, fatigué des excès du drame romantique, l'applaudit avec enthousiasme et l'Académie française lui accorda un de ses prix. Depuis, Ponsard a donné *Agnès de Méranie*, *Ulysse*, *Charlotte Corday*, son chef-d'œuvre, et, dans le genre comique, *Horace et Lydie*, *la Bourse*, *l'Honneur et l'Argent*, peinture vive et éloquente du travers des gens qui préfèrent une fortune mal acquise à une honorable pauvreté.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

Le principal personnage de la pièce est George, jeune homme riche et enthousiaste, qui croit à la sincérité de ceux auxquels il donne des dîners splendides. Il a pourtant un ami véritable, Rodolphe, qui vit dans une position modeste et qui a sur le monde des idées saines. George, qui a fait un voyage en Allemagne, ne retrouve plus son père en revenant à Paris. Un notaire lui explique qu'il peut renoncer à une succession criblée de dettes, ne pas payer ses créanciers et garder les six cent mille francs qui lui reviennent du chef de sa mère; mais la mémoire de son père sera déshonorée. George n'hésite pas et renonce au bien de sa mère pour satisfaire les créanciers. Cette noble action n'est pas admirée par son futur beau-père, riche négociant, qui préfère les écus à la probité. Lorsqu'il apprend que le jeune homme n'a plus rien, il retire le consentement qu'il avait déjà donné à l'union de George avec sa fille aînée. Celle-ci se résigne à la volonté de son père et prend pour époux un des plus riches spéculateurs de la Bourse.

Au quatrième acte George est à un bal que donne le notaire, en vue de lui procurer l'occasion de rencontrer d'anciens amis qui pourraient lui venir en aide. George, voyant que tout le monde le fuit, commence à se repentir de sa belle action et à prêter l'oreille aux insinuations d'un capitaliste qui lui conseille une action peu délicate. Son

ami Rodolphe le ramène dans la bonne voie. A la fin tout tourne bien. A l'aide d'un emprunt que le notaire lui procure, George fait valoir une usine qui lui restait de l'héritage paternel. Il arrive à une modeste aisance et épouse la sœur de sa première fiancée.

ACTE II. SCÈNE VI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

(*Le Notaire approche un fauteuil, et fait signe à George de s'asseoir.*)

GEORGE, *s'asseyant.*

Merci,
Monsieur. — Votre billet me mande et me voici.

LE NOTAIRE.

C'est pour une assemblée où vous devez paraître.
Êtes-vous bien au fait de ce qu'il faut connaître?

GEORGE.

Oh! mon Dieu, non; fort peu.

LE NOTAIRE.

Mais c'est un très grand tort.
Et vous négligez trop vos affaires.

GEORGE.

D'accord.
Mais mon père avait mis en vous sa confiance.

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur.

GEORGE.

Il est mort, quand j'étais hors de France;
Je ne recevais point de lettre, et je n'appris
Ce malheur imprévu qu'en rentrant à Paris.

LE NOTAIRE.

C'était un galant homme et cette mort m'afflige.

GEORGE.

Quant aux comptes nombreux qu'un héritage exige,
J'étais trop à mon deuil pour y pouvoir songer,
Et vous voulûtes bien, monsieur, vous en charger.
— Mais, je le reconnais, ces soins sont nécessaires;
Veuillez donc m'exposer l'état de mes affaires.

LE NOTAIRE.

Monsieur, c'est à regret que je vous répondrai;
Mais sans doute à ceci vous êtes préparé.

(*George s'incline.*)

Votre père, chargé de vastes entreprises,

S'est vu paralysé par nos dernières crises.
En vain il a lutté; les révolutions
Ont fait, entre ses mains, périr ses actions;
Les capitaux craintifs ont déserté ses mines;
L'acquéreur méfiant manquait à ses usines:
Un péril l'entraînait dans des périls plus grands;
Bref, il a tout perdu, — plus six cent mille francs.

GEORGE.

Ces six cent mille francs sont dus à juste titre?

LE NOTAIRE.

Oui; j'ai vérifié moi-même ce chapitre;
Et, comme vous savez, j'attends les créanciers,
Qui viendront tout à l'heure, armés de leurs dossiers.

GEORGE.

Je verrai ces messieurs.

LE NOTAIRE.

Les choses sont intactes,
Et vous avez encor le choix entre deux actes:
— Vous pouvez accepter, ou renoncer.

GEORGE.

Fort bien.
— Si je renonce?

LE NOTAIRE.

Alors, vous ne devez plus rien,
Et garderez pour vous les biens de votre mère.

GEORGE.

Et comment paîra-t-on les dettes de mon père?

LE NOTAIRE.

On ne les paîra pas.

GEORGE.

Donc, pour s'être fié
A l'honneur de mon père, on sera spolié!

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous? Tant pis pour qui n'y prend pas garde!
Avant que de prêter, il faut qu'on y regarde.

GEORGE.

Et nos lois ont permis que le nom paternel
Fût souillé par un fils d'un opprobre éternel!

LE NOTAIRE.

C'est un malheur, sans doute.

GEORGE.

Alors, la loi française,
Qui souffre un mauvais acte, est une loi mauvaise.

LE NOTAIRE.

Vous pouvez accepter, monsieur; mais l'héritier
Se charge, en acceptant, du passif tout entier;
Et six cent mille francs, payés pour votre père,
Absorberont, tout net, la dot de votre mère.
Vous serez, d'un seul coup, un homme ruiné.
— Cela vaut examen.

GEORGE.

C'est tout examiné.
J'accepte.

LE NOTAIRE.

Bien! ce mot vous conquiert mon estime.
Dieu garde que j'arrête un élan magnanime!
Pourtant je vous engage à peser mûrement
Les graves résultats d'un premier mouvement.
— Il ne vous restera plus rien.

GEORGE.

Si! mon courage.

LE NOTAIRE.

Nous ne sauverons pas un denier du naufrage.

GEORGE.

En ce cas, je vivrai du travail de ma main,
Et mes pinceaux, monsieur, seront mon gagne-pain.

LE NOTAIRE.

Je ne mets point du tout votre talent en doute;
Mais il est malaisé de se frayer sa route;
Il faut se signaler entre mille rivaux,
Et l'on n'acquiert un nom que par de longs travaux.
Encor que de dégoûts et de déconvenues!
Les plus forts voient souvent leurs œuvres méconnues;
Prud'hon et Géricault ont eu ce même sort
De n'être appréciés, tous deux, qu'après leur mort.
Notez que je vous nomme ici deux hommes rares,
Doués de qualités dont nos temps sont avares;
Que si nous descendons au rang inférieur,
Il n'est pas d'humble état qui n'eût été meilleur;
C'est là qu'est la misère urgente, impitoyable,
Dont vous n'avez jamais vu le spectre effroyable.
— Prenez garde, monsieur; au luxe accoutumé,
Contre la pauvreté vous êtes désarmé,
Et l'assaut des besoins vous sera bien plus rude
Qu'aux hommes aguerris par la vieille habitude.

GEORGE.

Je comprends tout cela, monsieur; mais j'ai la foi.
Les longs travaux n'ont rien de rebutant pour moi.
Quant aux privations qu'il faut que je supporte,
Je suis, pour tout souffrir, d'une trempe assez forte.

LE NOTAIRE.

Il suffit. — Pardonnez, si je suis indiscret,
Et ne veuillez y voir qu'un profond intérêt.
(*George s'incline.*)
Vous êtes sur le point de vous marier? Celle
Dont vous avez fait choix est jeune, riche et belle;
Bref, elle vous convient!

GEORGE.

Non! C'est mal s'exprimer!
J'en suis épris; je l'aime autant qu'on peut aimer:
Je la trouve adorable, et mon unique envie
Est de lui consacrer tous les jours de ma vie;
Je n'imagine pas de bonheur plus complet:
Tout me déplaît loin d'elle, et près d'elle me plaît.
J'abandonne gaîment ce que le sort m'enlève,
Si, me prenant mes biens, il me laisse mon rêve,
Et mes travaux obscurs, mais par elle applaudis,
De mon pauvre atelier feront un paradis.

LE NOTAIRE.

Sans doute, si sa main dépendait d'elle-même;
Mais au père appartient l'autorité suprême.
Les pères, qui sont faits au rebours des amants,
Prisent fort les écus, et fort peu les romans.
Je crains pour votre amour une mésaventure,
Et qu'un si noble trait n'amène une rupture.

GEORGE.

Quoi, monsieur! je serais repoussé, pour avoir
Fait en homme d'honneur, et rempli mon devoir!

LE NOTAIRE.

C'est possible.

GEORGE.

Tandis qu'un père de famille,
Si j'étais un coquin, me confîrait sa fille!

LE NOTAIRE.

Oh! le mot est trop dur: ce que permet la loi...

GEORGE.

Et que dirait de moi celle que j'aime! Et moi,
De quel air l'aborder! De quel front intrépide,

Soutiendrais-je le poids de son regard limpide!
Comment offrir un nom dont elle rougirait!
Quel amour demander à son mépris secret!
— J'aime mieux, mille fois, de mon devoir victime,
Perdre ma fiancée et garder son estime.

LE NOTAIRE.

Après l'avoir perdue, un pire ennui pour vous,
Ce sera de la voir au bras d'un autre époux.

GEORGE.

D'un autre époux!

LE NOTAIRE.

Mais, oui. Quoi! cela vous étonne?
La voulez-vous contraindre à n'épouser personne?

GEORGE.

Je la connais, monsieur, et réponds de sa foi.

LE NOTAIRE.

Je le veux; mais le père imposera sa loi.

GEORGE.

Oh! que me dites-vous!

LE NOTAIRE.

La vérité.

GEORGE.

N'importe!
L'honneur parle, et sa voix doit être la plus forte.
— J'accepte.

LE NOTAIRE.

Est-ce vraiment votre dernier mot?

GEORGE.

Oui.

LE NOTAIRE, *s'approchant, et lui prenant la main.*

Eh bien! c'est d'un cœur noble, et j'en suis réjoui.
J'ai dû vous signaler le péril où vous êtes;
Mais vous avez raison d'agir comme vous faites.
Quel que soit le destin qui vous est réservé,
Vous aurez droit d'aller partout, le front levé;
Et je fais peu de cas du fils qui délibère,
Quand il faut acquitter les dettes de son père.

LE CLERC, *qui entre, au Notaire.*

Monsieur, les créanciers sont arrivés.

LE NOTAIRE.

C'est bien.
Faites entrer ici; dites-leur que je vien.
(*A George.*) (*Le clerc rentre à l'étude.*)

Suivez-moi; nous allons vérifier le compte,
Et voir quelle est la somme où chaque dette monte.
(*Il conduit George dans son cabinet.*)

SCÈNE IX.

GEORGE, LE NOTAIRE,

GEORGE, *regardant sortir les créanciers.*
Quels transports! quelle joie!

LE NOTAIRE.
Oui: la reconnaissance,
Trop froide en vieillissant, est chaude à sa naissance.

GEORGE.
Ils se mettraient au feu pour me remercier.

LE NOTAIRE.
Ne vous y fiez pas. — Voici monsieur Mercier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONSIEUR MERCIER.

MERCIER.
Bonjour, mon jeune ami; bonjour, mon cher notaire,
Avons-nous terminé cette petite affaire?

GEORGE.
Oui, monsieur.

MERCIER.
Bon. Alors nous causerons un peu.

GEORGE, *ayant Mercier à sa droite, le Notaire à sa gauche.*
Monsieur, je dois vous faire, avant tout, un aveu.
Hier, dans un entretien, dont le sujet m'enflamme,
Vous demandiez quels biens j'offrirais à ma femme.
Le passé me trompait, et m'a fait vous tromper;
Mais mon illusion vient de se dissiper;
Et quoique tous mes vœux soient pour cette alliance,
Je ne puis abuser de votre confiance.
— Dussé-je d'un refus avoir le cœur percé,
Il faut que vous sachiez que mon père...

MERCIER.
Je sais.
Ses spéculations ont été malheureuses;
L'actif est absorbé par des dettes nombreuses;
Mais la dot maternelle est intacte, et je tien
Qu'elle peut décemment fournir à l'entretien.

GEORGE.

Mais, monsieur...

MERCIER.

Je pris soin de donner à ma fille
Des goûts simples, l'amour de la vie en famille.

GEORGE.

Monsieur...

MERCIER.

Je suis ravi de montrer, au surplus,
Que ce n'est pas l'argent que j'estime le plus,
Et qu'à mon sentiment la valeur de la somme
Est peu de chose, auprès de la valeur de l'homme.
La richesse est souvent un effet du bonheur;
Mais on ne doit qu'à soi d'être un homme d'honneur.
Les qualités du cœur sont tout dans un ménage,
Et l'on est assez riche avec cet apanage.

GEORGE, *avec joie.*

Alors, monsieur...

MERCIER.

Jamais je n'eusse consenti,
Quelque brillant d'ailleurs eût été le parti,
Si l'éclat de l'honneur, à quoi seul je m'attache,
M'eût paru s'obscurcir de l'ombre d'une tache;

(*Continuant quoique George veuille parler.*)

Et s'il eût fallu prendre un jeune homme estimé,
Mais dépourvu de biens, ou riche et mal famé,
Mon choix eût été prompt, et vous pouvez comprendre
Quel est celui des deux que j'aurais pris pour gendre.

GEORGE, *avec chaleur.*

Monsieur, je suis charmé de vos façons de voir,
Et de tels sentiments me donnent grand espoir.
L'honneur étant aussi ce que je considère,
J'ai promis de payer les dettes de mon père.

MERCIER.

Hein?

GEORGE.

Je craignais, d'abord, perdant tout ce que j'ai,
Que votre bon vouloir ne s'en trouvât changé;
Mais je vois à présent que ma crainte était vaine,
Et que l'acte opposé vous eût fait de la peine.

MERCIER.

Ah! mon Dieu! — Ce n'est pas par contrat solennel!

GEORGE.

J'ai promis.

MERCIER.

Malheureux! Et le bien maternel?

GEORGE.

Dévoré tout entier par le paîment des dettes.

MERCIER.

Tout entier!

GEORGE.

Tout entier!

MERCIER

Imprudent que vous êtes!

GEORGE.

N'était-ce pas loyal, et me blâmez-vous?

MERCIER.

Non.

GEORGE.

Fallait-il imprimer une tache à mon nom?

MERCIER.

Il fallait... il fallait... On ne va pas si vite,
Que diable! On prend conseil, et l'on agit ensuite.
(*Allant vers le Notaire.*)
Six cent mille francs!

LE NOTAIRE.

Mais, s'il n'avait fait ainsi,
L'éclat de son honneur en serait obscurci.

MERCIER.

Un demi-million!

LE NOTAIRE.

Bah! qu'importe la somme!
C'est peu de chose auprès de la valeur de l'homme.

MERCIER.

L'un ne nuit pas à l'autre.

LE NOTAIRE.

Et, si j'ai bien compris,
Les qualités du cœur ont pour vous plus de prix.

MERCIER.

Sans doute; mais...

LE NOTAIRE.

Le trait n'est-il pas honorable?

MERCIER, *brusquement.*

C'est avec ces traits-là que l'on meurt misérable.

LE NOTAIRE.

Vouliez-vous qu'il fraudât les créanciers ?

MERCIER.

Non pas.

LE NOTAIRE.

N'auriez-vous pas agi de même en pareil cas?

MERCIER.

Possible.

GEORGE.

Est-ce un motif qui doive m'interdire
Un espoir qui d'abord a paru vous sourire ?

MERCIER.

Je n'ai pas dit cela.

GEORGE.

M'est-il encor permis
De songer au bonheur que je m'étais promis?

MERCIER.

Monsieur, votre recherche et m'honore et me flatte;
Mais marier ma fille est chose délicate.
On doit fort réfléchir sur ce grave sujet.

LE NOTAIRE.

Eh! monsieur, vous étiez tantôt beaucoup plus net.
Croirai-je que l'honneur ne vous plaît qu'en maxime,
Et qu'au fond l'argent seul a toute votre estime?

MERCIER.

Croyez si bon vous semble: on sait mes sentiments,
Et je suis au-dessus de vos faux jugements.
(Montrant George.)
Ce que monsieur a fait me semble fort honnête
Et ce n'est nullement ce motif qui m'arrête.
Peut-être aurais-je droit de paraître offensé
Que de mon humble avis on se soit dispensé ;
Mais je l'eusse donné sans doute tout semblable,
Et cet acte à monsieur me rend plus favorable.

LE NOTAIRE.

Alors, rien ne s'oppose au contrat, Dieu merci!

MERCIER.

Monsieur, permettez-moi d'être juge en ceci.
Je ne refuse point, ni n'accorde ma fille;
Je connais mes devoirs de père de famille,
Et veux l'interroger d'abord avec douceur;
Car je ne prétends point violenter son cœur.

GEORGE.

C'est fort juste, monsieur, et je ne veux moi-même
Que de son libre choix la personne que j'aime.

MERCIER, *à George.*

Puis ma fille est bien jeune. Au surplus, nous verrons.

GEORGE.

Mais comment dois-je?...

MERCIER, *affectueusement.*

Adieu. Nous en reparlerons.

(*Au Notaire, sèchement.*)

Serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

GEORGE.

Oh!

LE NOTAIRE.

Eh bien?

GEORGE.

Qu'en dites-vous?

LE NOTAIRE.

C'est louche.

GEORGE, *se laissant tomber sur une chaise.*

O mon Dieu!

LE NOTAIRE.

Pauvre enfant! son désespoir me touche.

(*Allant à George et lui posant la main sur l'épaule.*)

Ne vous désolez pas ainsi, rien n'est perdu,
Et peut-être, après tout, ai-je mal entendu.
Il ne refuse pas, à vrai dire, il hésite.

(*George paraît reprendre espérance.*)

— Sortons, nous dresserons notre plan de conduite.

ACTE III. — SCÈNE III.

MERCIER, LAURE, LUCILE.

MERCIER.

Ah! l'on vient à propos.

(*A Laure.*)

Entrez. J'ai quelque chose à vous dire, ma fille.

Allez vous habiller, et faites-vous gentille.
Nous avons à dîner monsieur Richard.

LUCILE, *avec ennui.*

Ah! Dieu!

MERCIER, *à Laure.*

Tâchez d'être agréable et de causer un peu,
Laure. Quand il est là, vous n'ouvrez pas la bouche,
Et vous vous remuez tout autant qu'une souche.

LAURE.

Eh! je ne trouve rien à dire.

MERCIER.

Il faut chercher.
Il doit vous croire bête, à ne vous rien cacher.

LUCILE, *assise derrière Mercier et Laure, qui sont debout.*

Pour lui, je le crois tel, par la raison contraire.
L'une devrait parler; l'autre devrait se taire.

MERCIER.

Paix!

LAURE.

Je ne peux paraître autre que je ne suis,
Mon père: pour parler je fais ce que je puis;
Mais l'inspiration m'a si mal secondée,
Qu'il ne m'est pas encor venu la moindre idée.

MERCIER.

Avec George pourtant vous babilliez sans fin.

LAURE.

Oui. Cela se faisait tout seul et sans dessein.

LUCILE.

C'est qu'à des gens d'esprit on répond de soi-même,
Et que répondre aux sots est un travail extrême.

MERCIER, *à Lucile.*

Silence! l'on n'a pas besoin de vos avis.
Laure, écoutez-moi bien; je sais ce que je dis,
Et vous devez avoir en moi la confiance
Qu'il faut que la jeunesse ait dans l'expérience.
C'est à votre bonheur surtout qu'on doit penser;
Mais je sais mieux que vous, ma fille, où le placer,
Et comme, en pareil cas, la raison se consulte,
Et non l'emportement des cœurs et leur tumulte,
Un père, qui raisonne, est meilleur conseiller
Qu'un cœur de dix-neuf ans, prompt à s'émerveiller.
George a des qualités, par des vices ternies;
Il est léger, et voit mauvaises compagnies!

LAURE.

Mais, mon père...

MERCIER.

Je trouve en lui plus d'un défaut:
Enfin ce n'est point là le mari qu'il vous faut.
Ces dehors, par lesquels les filles sont séduites,
Sont de peu de valeur pour ceux qui voient les suites,
Et, quand du choix qu'on fait dépend tout l'avenir,
C'est un fonds plus solide à quoi l'on doit tenir.

LAURE, *d'un ton suppliant.*

Pourtant...

MERCIER.

Monsieur Richard a ce mérite énorme.
S'il n'a pas le brillant qui ne tient qu'à la forme,
Il est très bien pourvu du côté sérieux;
En un mot, c'est l'époux qui vous convient le mieux.

LAURE, *avec abattement.*

Hélas!

MERCIER.

Je ne suis pas un père sans entrailles
Et, d'ailleurs, les couvents ont perdu leurs murailles;
(*d'un ton patelin*)
Mais si vous respectez un peu mes cheveux gris,
Si mes droits paternels ont pour vous quelque prix,
Vous tiendrez, mon enfant, compte de ma prière,
Et vous réjouirez la fin de ma carrière.
Adieu.

(Il la baise sur le front et sort.)

SCÈNE V.

LAURE, LUCILE, GEORGE.

LAURE.

Ah! ciel!

GEORGE.

Que m'a-t-on dit, grand Dieu!
Que vous vous mariez, vous! et de votre aveu!
— Non, votre père seul en conçut la pensée;
Mais vous, n'est-il pas vrai? vous l'avez repoussée;
Vous n'avez pas payé de cet indigne prix
Un cœur si confiant, si tendrement épris;
Non, dans cet art cruel vous n'êtes pas instruite,
D'encourager l'amour pour le trahir ensuite.

Un amour véritable a dû vous émouvoir;
Car, je vous aime, moi; vous l'avez bien pu voir;
Vous savez bien qu'en vous je ne veux que vous-même,
Tandis que ce Richard, c'est votre dot qu'il aime.
— Parlez! rassurez-moi sur cet affreux hymen;
Dites-moi que jamais il n'aura votre main. —
Vous ne répondez pas! — Vous détournez la vue!...
Parlez, au nom du ciel! — Ce silence me tue. —
Mais c'est donc vrai? Parlez! j'attends à vos genoux.

LAURE.

De grâce! épargnez-moi. Je souffre plus que vous.
Que ne puis-je obéir au penchant de mon âme,
Monsieur George! demain je serais votre femme. —
Ce n'est point un mensonge; oh! vous avez raison:
Je n'ai jamais connu l'art de la trahison.
De votre affection fière et reconnaissante,
Je me sentais pour vous une amitié croissante,
Une amitié, qui vient encore de grandir,
Car à celui qu'on aime il est doux d'applaudir.
Vous avez bien agi, George; j'en étais sûre,
Moi; j'avais deviné votre noble nature.

LUCILE.

A la bonne heure!

GEORGE.

Eh bien?

LUCILE, *à Laure.*

Calme-le tout à fait.
Dis-lui que le Richard n'est point du tout ton fait,
Que tu ne le veux pas, ni rien qui lui ressemble,
Et qu'il peut chercher femme ailleurs, si bon lui semble.

GEORGE, *à Lucile.*

Bien! bien!

LUCILE, *à Laure.*

(Passant vers George.)
Eh! voyons donc! Ferme! les grands moyens!

LAURE, *avec hésitation.*

Mais un père a des droits...

GEORGE.

Eh! n'ai-je pas les miens,
La jeunesse, l'amour, la nature éternelle,
Qui veut qu'un cœur réponde à l'amour qui l'appelle?
Je vous aime; je suis aimé; — vous l'avez dit; —
Quoi de plus? Tout s'éteint où l'amour resplendit.

Ah! je pouvais encor vous céder tout à l'heure;
J'en serais mort, ou bien que faut-il pour qu'on meure!
Je n'avais pas alors entendu votre aveu;
Mais l'ayant entendu, non! ah! ne plaise à Dieu!
Je vous disputerai à la nature entière,
Et vous enlèverai plutôt à votre père!
Laure!...

LAURE, *retirant sa main.*

Vous m'effrayez! — Je vois bien que j'ai tort,
Et que mon imprudence excite ce transport.
Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite,
Et la première faute aux fautes nous invite.

LUCILE, *se retirant au fond du théâtre.*

Ah! le raisonnement! Tout est perdu.

GEORGE.

Quoi donc!

LAURE.

J'ai parlé, monsieur George, avec plein abandon;
Oui, c'est vrai, je l'ai dit, et veux vous le redire,
Vous êtes un grand cœur que j'aime et que j'admire.

GEORGE.

Aimez-moi, seulement.

LAURE.

Vous nous avez fait voir,
D'une haute façon ce que peut le devoir;
Permettez que j'observe aussi la loi sévère.
— Mon devoir me prescrit d'obéir à mon père.

LUCILE.

Oh! pauvre George!

GEORGE.

Ah! Dieu! — Quoi! véritablement?

LAURE.

Oui. Nous en souffrirons, tous deux, cruellement.
— Moi, surtout.

GEORGE.

Vous surtout! O raillerie insigne!

LAURE.

Mais nous aurons, tous deux, suivi la droite ligne.

GEORGE.

Vous en souffrirez, vous! Non, non, à votre sort
Vous vous résignerez, sans un trop grand effort. —
Oh! ce n'est pas possible! Il en est temps encore;
Ayez pitié de moi, Laure! ma chère Laure!

Je vous aime ! Attendez ; je pourrai m'enrichir ;
Résistez ; demandez du temps pour réfléchir...
Pas un mot ! Ainsi donc, en fille obéissante,
Vous acceptez l'époux qu'un père vous présente ?

LAURE.

C'est mon devoir.

GEORGE.

Fort bien ; c'est très clair, et je voi
Qu'il faut, à tout jamais, vous délivrer de moi,
Oh ! les femmes ! Voilà ce qu'on en peut attendre !
Voilà ce qu'elles font de l'amour le plus tendre !
Adieu, madame !

LAURE.

Un jour, il nous sera permis
De nous revoir en paix, comme de bons amis.

GEORGE.

Jamais ! Adieu, madame.

LAURE.

Au revoir !

ACTE IV. — SCÈNE I.

(*Un bal chez le Notaire.*)

LE NOTAIRE, *trois personnes avec lui. A une table de jeu, à gauche, des joueurs, parmi lesquels un homme d'État et un* CRÉANCIER.

PREMIER AMI, *au Notaire.*

Votre bal est charmant.

LE NOTAIRE.

N'est-ce pas ?

PREMIER AMI.

Les parures
Sont de bon goût ; on voit d'adorables figures.

TROISIÈME AMI.

J'ai remarqué surtout, à l'angle du salon,
Deux jeunes femmes.

PREMIER AMI.

Qui ?

TROISIÈME AMI.

Je ne sais pas leur nom :
Deux sœurs, j'ai cru, du moins, voir une ressemblance,
Quoiqu'on observe en l'une un air de nonchalance,

Tandis que l'autre est vive, et, ce qui m'en a plu,
Lance, d'un œil candide, un regard résolu.

LE NOTAIRE.

Je devine.

DEUXIÈME AMI.

L'aînée est aussi fort jolie,
Douce, pâle, des yeux pleins de mélancolie.

LE NOTAIRE.

Elle a déjà connu la souffrance, et je crains
Que l'avenir encor n'accroisse ses chagrins.

DEUXIÈME AMI.

Eh ! Bon Dieu ! pourquoi donc ?

LE NOTAIRE.

Elle est mal mariée ;
Dans ses affections on l'a contrariée,
Et son père a fait choix pour elle d'un époux,
Lequel est sot, brutal, libertin et jaloux.

DEUXIÈME AMI.

En vérité !

LE NOTAIRE.

Bonsoir. Je vais un peu paraître.
Amusez-vous !

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* LE NOTAIRE.

TROISIÈME AMI, *au Premier.*

Sais-tu qui j'ai cru reconnaître ?
— George.

PREMIER AMI.

Que devient-il ? Que fait-il ?

DEUXIÈME AMI.

Je ne sai;
Je ne l'ai rencontré qu'une fois, l'an passé.

PREMIER AMI.

On le dit ruiné.

DEUXIÈME AMI.

C'est vrai. Le pauvre diable
S'est mis dans un état tout à fait pitoyable.

PREMIER AMI.

Comment cela ?

DEUXIÈME AMI.

Que sais-je ? il s'est conduit... fort bien ;
On parle d'un... beau trait. En somme, il n'a plus rien.

PREMIER AMI.

Et comment donc vit-il ?

DEUXIÈME AMI.

Diable, si je m'en doute !
Il barbouillait jadis quelque méchante croûte...

PREMIER AMI.

Parbleu ! je m'en souviens de reste ; quel ennui !
Il fallait voir cela, quand on dînait chez lui.

DEUXIÈME AMI.

Eh bien? il a, dit-on, essayé de les vendre;
Mais, baste, aucun marchand n'aura voulu les prendre.

TROISIÈME AMI.

Je le crois certes bien ; pauvre George ! Entre nous,
C'est les payer trop cher que d'en donner vingt sous.

DEUXIÈME AMI, *apercevant George.*

Eh ! mais ! c'est lui ! Sortons ! car les gens sans ressource
Sont toujours dangereux à l'endroit de la bourse.

PREMIER AMI, *s'arrêtant avant de sortir, pour regarder George.*

Diantre ! le pantalon date de l'an passé ;
L'habit noir est étroit, et fut souvent brossé.

SCENE III.

(*Les Joueurs à la table de jeu*, GEORGE, *vêtu d'un habit boutonné jusqu'au menton.*)

(*Il s'avance, à droite, sur le devant de la scène, et tire de sa poche une lettre qu'il relit.*)

«Mon cher George, quoique vous viviez maintenant en solitaire, ne manquez pas de venir à mon bal; je le donne exprès pour vous; voyez-y un rendez-vous d'affaires, plutôt qu'un soirée mondaine. J'ai imaginé ce moyen de rassembler tous ceux dont vous attendez quelque chose, et que vous ne pouvez pas rencontrer chez eux. D'ailleurs, j'ai à vous parler moi-même.

«P.-S. Je sais que la vue de madame Richard vous est pénible; mais je n'ai pu me dispenser de l'inviter. Tâchez de surmonter cette répugnance.»

Madame Richard! Oui, c'est ainsi qu'on la nomme.
Ce n'est plus Laure, c'est la femme de cet homme.
O lâche que je suis! Pourquoi suis-je venu?
La crainte de la voir ne m'a pas retenu.
Et peut-être en mon cœur rougirais-je de lire
Que l'aspect qui m'effraie est celui qui m'attire!

(*Il s'asseoit à droite, près d'une table de jeu inoccupée.*)

Elle est là, toujours belle! Ah! l'éclat de son teint
Par un fléau vengeur puisse-t-il être éteint!
Elle est là, reine au sein d'une cour qui l'admire,
Parmi des jeunes gens qui briguent son sourire,
Des jeunes gens vêtus à la mode du jour;

(*Regardant son habit.*)

Tandis que moi, morbleu! mon habit est trop court.
Sans doute elle triomphe à me voir lamentable!
Un amant ainsi fait n'est pas bien regrettable.
Oh!

(*Il se lève, en frappant du pied. L'homme d'État, qui a fini de jouer et s'arrête au sortir, se retourne au bruit, et regarde George.*)

GEORGE, *s'approchant de l'homme d'État.*

Bonjour, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! quel bonheur imprévu,
George! Voilà longtemps qu'on ne vous avait vu.

GEORGE.

Je vis loin du monde.

L'HOMME D'ÉTAT.

Oui; l'on m'a dit votre histoire;
Si je m'en souviens bien, elle est à votre gloire.

GEORGE.

Je suis allé chez vous, mais sans être reçu.

L'HOMME D'ÉTAT.

Ah! que je suis fâché de ne pas l'avoir su!
Puis-je vous être bon, mon cher, à quelque chose?

GEORGE.

Oui, c'est même sur vous que mon espoir repose.

L'HOMME D'ÉTAT, *d'un air distrait, et remettant ses gants.*

Il se pourrait?

GEORGE.

Jadis, vous m'aviez proposé
Certaines fonctions qu'alors je refusai;

Mais la façon de voir change avec la fortune,
Et votre offre, à présent, serait fort opportune.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! mon cher, il fallait venir plus tôt à moi.
Tout le monde aujourd'hui veut avoir un emploi.
Dès qu'un poste est vacant, tant de gens le demandent,
Que les mieux appuyés depuis longtemps attendent.

GEORGE.

C'est-à-dire, monsieur, qu'il n'y faut plus penser?

L'HOMME D'ÉTAT, *froidement.*

Plus tard, nous tâcherons. Nous pourrons vous placer.
Nous verrons, en dehors de la voie ordinaire,
A vous faire, d'emblée, expéditionnaire.

GEORGE.

Expéditionnaire!

L'HOMME D'ÉTAT.

On vous avancera.
Je vois souvent Raymond, qui vous protégera.

GEORGE.

Raymond!

L'HOMME D'ÉTAT.

Tous les huit jours, nous dînons l'un chez l'autre.
Nul n'a su mieux comprendre un temps comme le nôtre;
Il a vu, tout d'abord, que la rigidité
N'aboutissait à rien qu'à la mendicité.
Comme il n'a pas l'orgueil de conduire les hommes,
Il suit docilement le courant où nous sommes,
Et soumis, sans murmure, au jugement de tous,
Règle sur le public son esprit et ses goûts;
Au temps de l'anarchie, il fut socialiste;
Mais il est aujourd'hui dévot et royaliste,
Et fonde une pieuse association,
Pour l'établissement de l'inquisition.
Du reste, bon convive, assidu près des dames,
Sans nuire à ses plaisirs, il prend soin de nos âmes.
Ce n'est pas un niais qui se pose en Romain;
C'est un homme d'esprit, qui fera son chemin.

GEORGE, *à part.*

Les choses, ici-bas, changent d'étrange sorte!
C'est lui qui, maintenant, me mettrait à la porte.

L'HOMME D'ÉTAT *s'apprêtant à sortir.*

Il peut beaucoup; je veux vous présenter à lui.

GEORGE, *sèchement.*

Merci, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Bonsoir; comptez sur mon appui. *(Il sort.)*

GEORGE, *seul.*

Je vois s'évanouir mes ressources suprêmes.
Quel changement! pourquoi? mes titres sont les mêmes,
Je vaux ce qu'autrefois je valais; et pourtant
Nul poste alors pour moi n'était trop important.
Ah! c'est qu'alors, n'eussé-je été qu'un imbécile,
Ayant assez d'écus, j'étais assez habile,
Et j'aurais tout l'esprit qu'un homme peut avoir,
Que, n'ayant plus d'argent, je n'ai plus de savoir.
(Il va s'accouder sur la cheminée, à gauche.)
Et Raymond en crédit, Raymond une puissance!

SCÈNE IV.

C'est la fin d'une contredanse. On voit passer plusieurs personnes, hommes et dames. Entrent les Créanciers causant entre eux. Quelques-uns s'assoient sur le divan et sur des fauteuils, à droite, d'autres restent debout, formant un groupe.

GEORGE, LES CRÉANCIERS.

GEORGE, *apercevant les Créanciers.*

Essayons, à présent, de la reconnaissance.

PREMIER CRÉANCIER.

Bel hôtel!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Des salons splendides!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Seigneur Dieu!
L'éclairage du bal n'a pas dû coûter peu.

(Le quatrième Créancier, qui était à la table de jeu, à gauche, se lève; le troisième Créancier vient vers lui, en le saluant. Tous deux restent à gauche, tandis que les autres vont à droite.)

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Du prix de cette fête on aurait une terre.

LE MONSIEUR, *assis à côté du deuxième Créancier.*

Ce luxe ne sied pas chez un simple notaire.
Les bourgeois, au vieux temps, n'avaient pas ce travers

De donner de grands bals, comme des ducs et pairs,
Les rangs étaient gardés; on voyait d'habitude
Le marchand au comptoir, le notaire à l'étude,
Et chacun, conformant ses goûts à son état,
Laissait aux grands seigneurs le luxe et l'apparat.
Les révolutions ont tout mis en déroute,
Et de là vient, monsieur, que l'on fait banqueroute.

GEORGE, *se rapprochant.*

Tous se lèvent. On le salue.

Bonjour, messieurs. Eh bien! Vous n'avez rien perdu?

PREMIER CRÉANCIER.

Non, non. On m'a payé tout ce qui m'était dû.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Tout à l'heure, monsieur, nous en parlions encore,
Et nous disions combien ce trait-là vous honore.

GEORGE.

Je vois avec plaisir que vous n'oubliez pas.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous n'avez point, monsieur, affaire à des ingrats.

GEORGE.

Puisque vous me montrez une amitié si grande,
Je n'hésite donc plus à faire ma demande.

(*On se range en demi-cercle autour de lui.*)

Dans les biens de mon père est un nouveau moulin,
Qu'il avait inventé pour du papier sans fin;
On va vendre à bas prix cette usine inactive,
Qu'un bras laborieux rendrait fort productive.
Si vingt-cinq mille francs pouvaient m'être prêtés
Par vous, chacun prêtant selon ses facultés,
J'achèterais l'usine, et, foi de galant homme!
Je vous rembourserais en deux ans cette somme.

(*Silence. Un des Créanciers s'esquive doucement. Les autres sont retenus par la présence de George, qui se trouve entre eux et la porte. Le Monsieur va s'asseoir. Au premier Créancier.*)

En toute occasion, je peux, vous m'avez dit,
User de votre bourse ou de votre crédit,

PREMIER CRÉANCIER.

Sans doute, cher monsieur, et vous ne sauriez croire
Combien je vous sais gré d'avoir tant de mémoire.
Mais ne vouliez-vous pas cultiver les beaux-arts,
Peindre, animer la toile, exposer aux regards...

GEORGE.

J'envisageais ce but ; mais je n'y puis atteindre,
Et n'ai pas le talent qu'il faut pour oser peindre.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous ne vous rendez pas justice.

GEORGE.

Mon Dieu ! si.
Les marchands de tableaux me jugent bien ainsi.

PREMIER CRÉANCIER.

Ce sont des ânes.

GEORGE.

Non. L'intérêt est bon juge ;
Je les crois, et je cherche un plus humble refuge.
Le métier qu'on fait bien est toujours le meilleur,
Bon papetier vaut mieux que mauvais barbouilleur.

PREMIER CRÉANCIER, *avec feu.*

Vous avez tort, monsieur ; c'est une félonie
Que de se dérober à la voix du génie.
Je suis artiste, moi ; j'adore les tableaux ;
Les vôtres, que j'ai vus, me paraissent fort beaux.
Oh ! les beaux-arts ! Laisser une illustre mémoire !
Suivez, suivez la voie où vous attend la gloire,
Et je suis sûr qu'un jour vous me remercîrez
De ce conseil d'ami, que vous apprécîrez.
(*Il lui serre la main, et s'en va.*)

GEORGE.

(*Au troisième Créancier.*)
Fort bien. Et vous, monsieur ?

TROISIÈME CRÉANCIER.

Je connais cette usine,
Sotte acquisition, monsieur ! C'est la ruine.
Vous y mangeriez tout, et nous ne devons pas
Vous fournir les moyens d'être en ce mauvais cas.
Pour tout autre projet je tiens ma bourse prête ;
Car votre intérêt seul en ce moment m'arrête.
(*Il salue George, et s'en va.*)

GEORGE.

Bien obligé.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Fi donc ! le ladre s'est enfui.
(*A George.*)
C'est honteux ! Si j'étais aussi riche que lui,
Vous verriez.

GEORGE, *à part.*

Est-ce assez de refus que j'affronte
Suis-je rassasié de dévorer ma honte ?
(*Allant vers le groupe des Créanciers encore présents.*)
Va, mendiant! poursuis l'épreuve jusqu'au bout.
Le pauvre n'a pas droit d'écouter son dégoût.
(*Au deuxième Créancier, qui se dispose à sortir avec les autres.*)
Ce serait, disiez-vous, vous faire un tort extrême,
Si j'employais jamais un autre que vous-même.

DEUXIÈME CRÉANCIER, *avec désolation.*

Sot que je suis! Combien je dois me repentir!
Je manque cet honneur, pour avoir fait bâtir.
J'ai, moi-même, besoin d'emprunter ; — impossible !
Les temps sont si mauvais !

CINQUIÈME CRÉANCIER.

Ah !

SIXIÈME CRÉANCIER.

Ah !

SEPTIÈME CRÉANCIER.

Ah !

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est terrible !
Voilà ce que l'on gagne à bâtir des maisons !
(*Frappant de petits coups avec le revers de la main sur le bras de George.*)
Vous n'imaginez pas ce qu'on donne aux maçons.
On a beau calculer et régler la dépense,
Toujours les déboursés vont plus loin qu'on ne pense.
Puis, l'entretien ! On est dévoré par les frais.
(*Solennellement.*)
Voulez-vous un conseil ! Ne bâtissez jamais.
(*Il sort. Tout le monde sort, à l'exception du vieux monsieur qui est assis.*)

LE MONSIEUR, *se levant et s'approchant de George, à qui il présente la main.*

Écoutez ; vous avez mon estime, jeune homme.

GEORGE.

Quoi ! monsieur, vous voulez m'avancer cette somme ?

LE MONSIEUR.

Hein? Je suis un peu sourd ; c'est un effet des ans.

GEORGE.

Est-ce pour vous moquer ?

LE MONSIEUR.

Si ; quelquefois j'entends.
Bonsoir. Continuez d'être un jeune homme honnête ;
On est fort, lorsqu'on a la conscience nette. (*Il sort.*)

GEORGE.

Et les poches aussi. Bien ! Riez-vous de moi,
Faquins ! Je fus bien sot de vous payer, ma foi !
Cependant il faut vivre ; oui, mais comment ? que faire ?
Je ne vois nul moyen de me tirer d'affaire.
J'ai cru la chose aisée, et j'étais un de ceux
Pour qui les indigents sont tous des paresseux.
On ne meurt pas de faim, disais-je ; je soupçonne
Que j'en pourrais mourir sans émouvoir personne.

ACTE V. — SCÈNE I.

Un salon chez Mercier.

MONSIEUR MERCIER, *assis*, LUCILE *est assise à ses pieds*, LAURE *est debout de l'autre côté.*

LUCILE.

Allons, mon père ! Allons ! Souffrez qu'on vous exhorte,
Et ne vous laissez pas abattre de la sorte.

MERCIER.

Ah ! le gueux ! le coquin !

LUCILE.

Ne vous emportez pas.
Vous vous rendrez malade, avec tous ces éclats.

MERCIER.

Tant mieux ! Du déshonneur que la mort me délivre !

LAURE.

Si ce n'est pas pour vous, c'est pour nous qu'il faut vivre.

MERCIER.

L'infâme scélérat !

LAURE.

Mon père, calmez-vous !
Je reconnais ses torts, mais il est mon époux ;
Ménagez votre fille, épargnez à sa femme
De l'entendre nommer un scélérat infâme.

MERCIER, *se levant.*

Dans ma famille, moi, voir un banqueroutier ;
Moi qui ne déviai jamais du droit sentier.
Et toi, ma pauvre fille, à cet homme enchaînée,
Pardonne-moi d'avoir flétri ta destinée !

LAURE.

Vous avez cru bien faire en formant ce lien,
Mon bon père, il suffit. Ne vous reprochez rien.
J'en accuse le sort et non votre tendresse,
Heureuse, si je puis soigner votre vieillesse,
Et si mon dévoûment parvient à dissiper
Les souvenirs du coup qui vient de vous frapper.

MERCIER.

Chère enfant!

LAURE.

On se trompe aisément et nous sommes
Tous sujets en ce monde à mal juger les hommes

MERCIER.

C'est bien vrai! les plus fins auraient été dupés;
L'hypocrite qu'il est nous a tous attrapés.
Il possédait si bien la langue des affaires,
Était si positif, riait tant des chimères,
Traitait la poésie avec tant de mépris,
Que j'ai cru qu'il serait le meilleur des maris.
Toi-même, mon enfant, tu fus dupe du traître;
Car, enfin, je n'ai pas parlé d'un ton de maître;
Je n'ai pas commandé; j'ai donné des avis;
Et tu les croyais bons quand tu les as suivis.
N'est-ce pas?

LAURE.

Sur ce point, mon père, je vous jure
Qu'il ne sortira pas de ma bouche un murmure.

MERCIER.

Outre le bien d'autrui dont il s'en va chargé,
Le drôle emporte encore presque tout ce que j'ai!
A mon âge, il est dur de se voir à la gêne,
Et de perdre d'un coup le fruit de tant de peine!
Coquin! voleur! brigand! banqueroutier maudit!

LAURE.

Mon père! par pitié!

MERCIER.

Rends-moi mon bien, bandit!

LUCILE, *montrant Laure à son père.*

De grâce!

MERCIER, *d'un ton plus calme.*

Ce n'est pas pour moi que je m'emporte.
Je suis déjà vieux; riche ou pauvre, que m'importe!
Mes quelques derniers jours seront bientôt passés,

Et pour ce peu d'instants j'aurai toujours assez.
C'est pour vous; c'est pour toi, Laure, c'est pour Lucile.
Marier cette enfant ne sera pas facile;
Comment la doterai-je? et le monde est si sot,
Qu'au lieu de la personne, il ne voit que la dot.

LUCILE.

Ne soyez point, mon père, en souci sur mon compte.
A prendre mon parti, moi, je suis toujours prompte.
Si l'on m'épouse pauvre, il sera bien prouvé
Qu'on m'épouse pour moi, comme je l'ai rêvé:
Sinon, je verrai fuir sans verser une larme
Ceux pour qui mon argent était mon plus grand charme.
Quant à la pauvreté, ne vous effrayez pas;
Avec de l'ordre on sait se tirer d'embarras.
D'abord, nous renverrons vos gens et je me vante
De pouvoir remplacer serviteur et servante;
Puis, s'il ne suffit pas, bah! je travaillerai:
Je sais broder et coudre, eh bien! je broderai.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGE, RODOLPHE, LE NOTAIRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur George.

LAURE.

Grand Dieu!

LUCILE, *avec joie.*

Le voilà!

MERCIER.

Qu'est-ce à dire?

LE NOTAIRE, *entrant le premier et prenant par la main George, qui reste un moment embarrassé sur le seuil.*

Eh! venez donc! c'est moi qui veux vous introduire.
Vous voyez, cher monsieur, que je me suis permis
De ramener chez vous un de vos vieux amis;
Il revient de bon cœur, et, vous-même, je gage
Qu'il ne vous fâche pas de revoir son visage.

MERCIER, *froidement.*

Certainement, je suis on ne peut plus flatté...

LUCILE, *affectueusement.*

Monsieur n'a pas besoin d'être ici présenté;

Il doit être bien sûr qu'en venant chez mon père
Il trouvera toujours une amitié sincère.

(*George s'incline.*)

MERCIER, *à George.*

Puis-je savoir?...

LE NOTAIRE, *bas à George.*

Allons! c'est le moment.

(*Rodolphe fait également signe à George de parler.*)

GEORGE, *bas à Rodolphe en lui montrant Laure.*

Eh quoi!
Devant elle!

RODOLPHE.

C'est vrai. Je vais parler pour toi.
Vous avez vu, monsieur, chose assez peu commune!
Comment un noble cœur sait perdre sa fortune.
Et vous n'apprendrez pas avec moins de plaisir
Comment un cœur vaillant a su la ressaisir.
Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait avec succès appel à l'industrie:
Le voilà riche encor, moins qu'autrefois, mais mieux,
Car il l'est par lui-même, et non par ses aïeux.

LE NOTAIRE, *à Mercier.*

C'est exact. Ses débuts passent mon espérance.
Il a l'ordre, le zèle et la persévérance.
Son usine déjà lui rend cinq mille écus,
Et lui rapportera l'an prochain deux fois plus.

MERCIER.

J'en suis charmé, messieurs, mais je cherche à comprendre,
En ce qui me concerne...

RODOLPHE.

Ah! vous allez l'entendre.
Quand George se livrait à des soins si nouveaux,
(*Regardant Lucile.*)
Je crois qu'un doux espoir soutenait ses travaux.

LE NOTAIRE, *à Mercier en lui montrant Lucile.*

En un mot, cher monsieur, il aime votre fille.

MERCIER.

Mais c'est donc l'amoureux de toute ma famille!

LAURE, *à part, regardant sa sœur qui paraît joyeuse.*

Elle l'aime.

GEORGE, *à Mercier.*

Il est vrai qu'une première fois
Le sort n'a pas été favorable à mon choix;

Ce fut un rude coup, monsieur, je vous le jure,
Et mon cœur a longtemps souffert de sa blessure.

MERCIER.

Si j'avais écouté mes goûts, il est certain...

GEORGE.

Je n'accuse en cela que mon mauvais destin.
Quoi qu'il en soit, j'eus peine à reprendre courage,
Et dans ce désespoir l'honneur eût fait naufrage,
Si le ciel adouci ne m'avait réservé
Un bon ange gardien par qui je fus sauvé.
Cet ange, ce sauveur, monsieur, c'est votre fille.

LUCILE, *à part.*

C'est donc bien vrai!

GEORGE.

J'aurai, dans la même famille,
Epuisé de l'amour le fiel et la douceur,
Par une sœur perdu, sauvé par l'autre sœur.
(*Montrant Rodolphe.*)
Sans elle, et cet ami, je tombais dans l'abîme.
Ils m'ont retrempé l'âme et rendu mon estime,
Et grâce à l'ami vrai, grâce à l'ange divin,
Le cœur m'est revenu, monsieur, et pas en vain.

LAURE, *à part.*

Oh! c'est mal! oh! mon Dieu! moi, de ma sœur jalouse!
(*A George.*)
Non. — Je vous souhaitais une excellente épouse.
(*A Mercier, avec prière.*)
Monsieur, je suis contente. Et vous consentirez,
Mon père: le malheur nous a trop éclairés.
Nous savons maintenant par notre expérience,
Que c'est avec l'honneur qu'il faut faire alliance.
Monsieur George, à coup sûr, est riche sur ce point;
Pour surcroît de bonheur la fortune s'y joint.
Ainsi, tout à ses vœux doit vous rendre docile;
Tout promet de beaux jours à ma chère Lucile.

GEORGE, *à Laure.*

Oh! que vous êtes bonne!

LAURE.

Ah! vous le confessez?

MERCIER, *à George.*

Je suis reconnaissant plus que vous ne pensez,
Monsieur; mais un aveu me semble nécessaire,

Car je suis, comme vous, franc, loyal et sincère.
— Mon gendre est en faillite.

GEORGE.

On me l'a fait savoir.

MERCIER.

Savez-vous que j'y perds presque tout mon avoir?

GEORGE.

Oui, monsieur.

MERCIER.

Mais la dot ne sera pas bien forte.

GEORGE.

La main de votre fille est tout ce qui m'importe.

MERCIER.

Ah! voilà les amants! ardents et généreux!
C'est bien! J'étais ainsi quand j'étais amoureux.
Ce trait plaide pour vous d'une façon puissante;
Touchez là: mais il faut que Lucile consente.
Je laisse à mes enfants leur pleine liberté,
Et n'ai jamais en rien contraint leur volonté.

(*A Lucile, en lui tendant les bras.*)

Voyons, Lucile! moi, je l'agrérais pour gendre;
Mais c'est ton sentiment que nous voulons entendre.

GEORGE, *à Lucile.*

Oh! si vous acheviez votre œuvre, Dieu puissant!
Jamais amour si tendre et si reconnaissant...

LUCILE.

Permettez, George. Émue autant que je dois l'être,
Je demande un instant afin de me remettre.

(*Elle va vers sa sœur et l'attire à l'écart pendant que tous les autres personnages ont les yeux fixés sur elles.*)

Laure...

LAURE.

Je te comprends, chère sœur; sois à lui.
Sauf la bonne amitié, tout s'est évanoui.
Tu l'aimes, n'est-ce pas?

LUCILE.

Oui; — mais écoute, Laure!
Si d'anciens souvenirs sont... douloureux encore,
Si notre intimité, que tu verras de près,
Peut un jour, malgré toi, réveiller des... regrets,
Dis un mot. Cet hymen n'a plus rien que j'envie,
Dès qu'il faut le payer du repos de ta vie.

LAURE.

Sois à lui sans remords: paisible entre vous deux,
J'oublirai mon malheur en vous voyant heureux.

LUCILE.

Vrai?

LAURE, *la baisant sur le front.*

Vrai! Je ne saurais accuser que moi-même!

(*Lucile va vers son père.*)

Elle sait mieux aimer, et mérite qu'on l'aime.

LUCILE, *à Mercier.*

(*Elle tend sa main à sa sœur.*)

Puisque vous et ma sœur, exprimez ce désir,
Je ne sais pas, pour moi, déguiser mon plaisir.
J'accepte votre main, George, et je puis vous dire
Qu'avec leur sentiment mon propre cœur conspire.

(*Mercier la pousse doucement vers George.*)

GEORGE.

O Lucile!

MERCIER.

Eh! ma foi, j'ai tout bien arrangé.

LE NOTAIRE, *se frottant les mains.*

Vite, un contrat!

LAURE, *allant à George.*

Eh bien! amoureux affligé,
Vous voyez qu'on guérit de tout, que rien ne tue.
Vous pourrez donc, monsieur, vous résoudre à ma vue?

GEORGE, *affectueusement.*

Oui, madame. Jadis elle m'eût fait souffrir.
Je haïssais alors, j'apprends à vous chérir.

LAURE.

C'est dire galamment que l'amour est éteinte,
Du moins que l'amitié m'ôte le droit de plainte.

GEORGE, *lui prenant la main et désignant Lucile.*

Vous serez notre sœur à tous deux.

(*A Rodolphe, en lui montrant Lucile.*)

Je maintien
Qu'on est récompensé de se conduire bien.

RODOLPHE, *saluant Lucile.*

J'aurais mauvaise grâce à nier cette preuve.
Heureux qui, comme toi, triomphe de l'épreuve.

GEORGE.

Eh! eh! c'est tout au plus; j'ai fait quelques faux pas.

(*Entre un domestique.*)

MERCIER.
(*A Rodolphe.*)
Allons dîner. Monsieur ne refusera pas.
RODOLPHE, *faisant le salut militaire.*
J'obéis, mon sergent, par respect militaire.
(*George donne le bras à Lucile et le Notaire à Laure. Rodolphe sort le dernier avec monsieur Mercier.*)
RODOLPHE, *à monsieur Mercier.*
Eh bien! nous disions donc que cet affreux Voltaire...

Octave Feuillet (1822-1890).

Octave Feuillet, né en 1822 à Saint-Lô (Normandie), fit ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris. Le premier travail sorti de sa plume est un roman qu'il publia en collaboration dans le *National*, sous le pseudonyme de Désiré Hazard, et qui n'eut pas grand succès. Deux ou trois ans plus tard, il fit paraître dans différents journaux et revues des nouvelles, des comédies-proverbes, et des comédies qui attirèrent l'attention sur lui. D'abord imitateur d'Alfred de Musset, Feuillet se fit peu à peu un genre à part. Œuvres: *La Brise*, *La Clef d'or*, *L'Ermitage*, *Le Fruit défendu*, *Le Cheveu blanc*, *Rédemption*, *La Partie de dames*, *Le Village*, *L'Urne*, *Dalila*, *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Bellah*, *La petite comtesse*, etc.

LE VILLAGE.

Dupuis s'est fixé, depuis sa jeunesse, dans un petit bourg de la Basse-Normandie; il s'est marié, il a marié sa fille, et il ne songe qu'à finir ses jours en paix auprès d'une femme, un peu vulgaire peut-être, mais pleine de cœur, lorsqu'il voit débarquer chez lui un de ses anciens amis d'enfance, Rouvière, qui a passé sa vie à courir le monde. Rouvière cause de ses voyages et trouve que son ami s'est bien rouillé dans sa vie casanière. Le tableau de cette vie agitée enivre M. Dupuis; lui aussi, il veut voyager, et va faire sa malle pour partir avec son ami. Madame Dupuis, en apprenant cette nouvelle, ne dit que peu de chose, mais elle montre à la fois tant de douleur et de résignation, que Rouvière en est tout ému.

LE VILLAGE.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

GEORGE DUPUIS, ancien notaire.
REINE DUPUIS, sa femme.
THOMAS ROUVIÈRE.
MARIANNE, vieille domestique.

La scène se passe dans un bourg du Cotentin.

Il est six heures du soir en hiver. George Dupuis, Mme Dupuis et Rouvière sont à table devant un bon feu. —

Marianne va et vient pour le service. — Une grosse chatte blanche cherche fortune sur la table.

Mme DUPUIS. C'est comme je vous le dis, monsieur Rouvière, je l'ai cru fou, entièrement fou... A bas, Minette!... Il montait l'escalier quatre à quatre, en criant: C'est Tom! c'est Tom Rouvière! c'est ce diable de Tom!... Pardon, monsieur Rouvière, mais c'est son mot, vous savez? — Et moi, je le suivais clopin-clopant en me tuant de lui dire que c'était bien plutôt M. du Luc avec sa nouvelle calèche, car je savais par madame Le Rendu que M. du Luc dînait aujourd'hui à Sémonville, et comme il ne traverse jamais Saint-Sauveur sans nous dire un petit bonjour, j'étais bien fondée à croire...

DUPUIS. Mais, ma bonne amie, qu'est-ce que cela fait à Rouvière, tout cela? Il ne connaît pas plus M. du Luc que madame Le Rendu, n'est-ce pas?... D'ailleurs tu sais que M. du Luc a ses chevaux et qu'il ne prend jamais la poste; ce ne pouvait être lui par conséquent.

Mme DUPUIS. Enfin, mon ami, j'en étais convaincue, que veux-tu?

DUPUIS. Allons! c'est bien, ma chère... Prends donc garde à ta chatte... elle taquine constamment Rouvière.

Mme DUPUIS. A bas, Minette! Qu'est-ce que c'est donc ça, mademoiselle?... Tu m'avoueras toi-même, Dupuis, qu'il était plus naturel de m'attendre à voir M. du Luc, notre voisin de campagne, que M. Rouvière, que je ne connaissais pas, et dont tu n'avais pas eu de nouvelles depuis plus de trente ans... Là, franchement... j'en fais juge monsieur.

ROUVIÈRE, *évidemment impatienté.* Vous avez raison, madame, dix mille fois raison!... Mais Dieu me pardonne, madame Dupuis, je crois que vos côtelettes sont panées!

Mme DUPUIS. Hélas! et c'est moi qui ai recommandé à Jeannette de les paner!... J'avais cru faire pour le mieux.

ROUVIÈRE. C'est une hérésie capitale, ma chère dame; on ne pane plus les côtelettes, — de même qu'on ne porte plus de manche à gigot.

Mme DUPUIS. Que je suis mortifiée! Un peu de sole, monsieur Rouvière? Nous n'avons la poissonnerie qu'une fois la semaine; mais, comme M. Dupuis aime beaucoup le poisson, j'ai fait un marché particulier avec un pêcheur de Portbail; ce qui nous donne un petit plat d'extra tous les mercredis; et comme, Dieu merci, cela se trouvait aujourd'hui mercredi...

DUPUIS. Allons! Reine, c'est bien! quel intérêt peuvent avoir ces détails pour Rouvière, je te le demande? (*Avec expansion.*) Dis-moi, Tom, où étais-tu, il y a huit jours, à cette heure-ci?

ROUVIÈRE. Il y a huit jours, mon ami!... j'étais à Dublin.

DUPUIS. A Dublin? voyez-vous cela!... ce diable de Tom!

ROUVIÈRE. De Dublin à Londres, de Londres à Jersey, — et me voilà.

DUPUIS. Et c'est à Jersey que t'est venue cette pensée bienheureuse de relancer au gîte ton vieux compagnon de jeunesse?

ROUVIÈRE. Hier matin, mon ami. Il y avait dans le vestibule de mon hôtel une carte de Normandie; je la parcourais machinalement en attendant le déjeuner: le nom de ton village, — Saint-Sauveur-le-Vicomte, — a frappé mes yeux... Tiens! me suis-je dit, Saint-Sauveur-le-Vicomte; mais c'était là, si je ne m'abuse, que demeurait autrefois George Dupuis... mon ami George! Eh bien! ma foi, s'il vit encore, j'irai lui demander à dîner en passant... (*Il promène ses regards sur la table, d'un air inquiet.*)

Mme DUPUIS, *avec empressement.* Vous cherchez quelque chose, monsieur Rouvière?

ROUVIÈRE. Ne faites pas attention, je vous en prie... (*Élevant la voix.*) Marianne! N'est-ce pas Marianne que s'appelle votre domestique? Marianne, ma bonne fille, n'auriez-vous pas un citron? cette sole en réclame.

Mme DUPUIS, *courant à un buffet.* Attendez, attendez, en voici un.

ROUVIÈRE. Ah! mille pardons, madame.

Mme DUPUIS. Ainsi voilà trente ans, monsieur Rouvière, que vous êtes toujours par voies et par chemins, comme le véritable juif errant?

ROUVIÈRE. Positivement, madame.

Mme DUPUIS. Dieu, que je n'aimerais pas cela!

ROUVIÈRE. Sans doute; mais moi, je suis un original, vous voyez.

Mme DUPUIS. Vous avez dû, monsieur Rouvière, dans le cours de vos voyages, manger des choses bien étranges?

ROUVIÈRE, *mangeant avec suite tout en parlant.* Des choses inouïes! madame.— Ah! Marianne, ma bonne fille, approchez un peu... Si j'en juge par l'odeur qui se répand ici, on est en train de torréfier le café dans la cuisine: généralement, surtout en province, on le brûle trop, ce qui lui ôte

la fleur de son arome... Allez donc vite, Marianne, et dites bien à Jeannette... n'est-ce pas Jeannette que s'appelle votre camarade?... dites-lui bien que le café veut être roussi seulement, — roussi, vous entendez!

MARIANNE, *à demi-voix en sortant.* Hon! il n'aime rien comme un autre, celui-là!

ROUVIÈRE. Ma chère dame, il est précisément arrivé à votre volaille l'accident que j'appréhendais pour le café de Jeannette: elle est trop cuite ou plutôt cuite trop rapidement. Cela est fâcheux, car la bête est de bonne race.

Mme DUPUIS, *avec désolation.* Tous les malheurs à la fois! Je vous demande bien pardon, monsieur Rouvière... mais votre arrivée a été si imprévue... nous avons eu si peu de temps devant nous... De grâce, accordez-nous quelques jours, et vous serez mieux traité, je vous le promets.

ROUVIÈRE. Dix mille fois bonne, ma chère dame; mais à neuf heures ce soir, sans une minute de délai, il faut que je roule... Oui, madame, vous pouvez le dire, j'ai mangé, chemin faisant, des choses inouïes! j'ai mangé tour à tour le kouskoussou sous la tente de l'Arabe, — le curry, — l'incendiaire curry sur les bords du Gange, — à Java le hideux tripang, — qui est le hareng du pays, — en Chine, le fameux nid d'hirondelle à l'huile de ricin...

Mme DUPUIS. O ciel!

ROUVIÈRE. A Panama, j'ai mangé du singe... Bah! il n'y a pas un aliment dans la création qui ne m'ait passé sous la dent!

DUPUIS. Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE. Aussi, s'il existe sous le firmament un convive sans façon, j'ose me flatter que c'est moi... Les Indiens des Montagnes-Rocheuses... ces sauvages sont doués véritablement d'une sagacité extraordinaire!... les Indiens, dis-je, m'avaient donné dans leur langue un surnom qui signifiait textuellement «l'estomac de bonne humeur...» Toujours content, — facile à vivre enfin!

DUPUIS. Ce diable de Tom!

Mme DUPUIS. Acceptez-vons une troisième bécassine, monsieur Rouvière? Je vois avec plaisir que vous les aimez.

ROUVIÈRE. Dix mille grâces, madame. Oui, j'aime les bécassines, je ne m'en défends pas; mais celles-ci ont un défaut, je ne puis vous le cacher: outre qu'elles sont trop fraîchement tuées, vous avez négligé de les faire saupoudrer légèrement de poivre fin, ce qui est quasiment indispensable

à ce gibier... Ah ça! excusez ma curiosité, mais rien ne m'a plus intrigué, je crois, dans tout le cours de ma vie que ce plat que voici sur ce réchaud... Au nom du bon Dieu et des saints, qu'est-ce que c'est que cela?

DUPUIS. Mon ami, je l'ai fait mettre pour toi: c'est du macaroni.

ROUVIÈRE. Du macaroni, ceci?

Mme DUPUIS. Oui, monsieur Tom... c'est une attention de George... il m'a rappelé que vous séjourniez souvent en Italie... J'ai envoyé en toute hâte chez l'épicier, qui avait encore par bonheur cette petite provision de macaroni, et, en m'aidant du Cuisinier royal, car Jeannette en perdait la tête, j'ai essayé de vous l'arranger à l'italienne.

ROUVIÈRE. A l'italienne! Mais, ma pauvre chère dame, ça n'a jamais été du macaroni à l'italienne, ça, — jamais, jamais! — Au surplus, c'est peut-être bon tout de même... Voyons.

DUPUIS, *après une pause.* Eh bien! mon ami?

ROUVIÈRE, *résolument.* Mon ami, autant mâcher des tuyaux d'orgue! Oh! mais c'est prodigieux! Ah ça! c'est donc du macaroni fossile, ossifié... je ne sais pas quoi. Il faut faire arrêter l'épicier qui vous a vendu cela!... Il doit être affilié à quelque chose!

DUPUIS. Marianne, vite une assiette à M. Rouvière. Ah! mon ami, quel triste dîner tu fais là!

ROUVIÈRE, *froidement.* Tu plaisantes! Ton vin est exquis d'ailleurs.

Mme DUPUIS. Moi... je ne sais plus que dire... J'en mourrai de chagrin... Monsieur Rouvière, goûtez au moins mon gâteau de riz, je vous en supplie à mains jointes.

ROUVIÈRE. Très volontiers, madame... dès que j'aurai achevé cette conserve de pois, — qui serait parfaite si on y avait un peu plus ménagé le beurre.

(*On entend le tintement d'une cloche.*)

Mme DUPUIS. Eh! déjà l'angelus (*Elle se lève.*) Pardon, monsieur Rouvière... je vous quitte pour un instant; mais je serai revenue bien avant l'heure de votre départ.

(*Elle va prendre une mante posée sur un meuble.*)

ROUVIÈRE. Comment! vous sortez, madame, d'un temps pareil! Il y a un pied de neige... Savez-vous cela?

DUPUIS. Ma femme, mon ami, va tous les soirs à l'église quand l'angelus sonne, quelque temps qu'il fasse, hiver comme

été : c'est une habitude de cinquante ans; tu n'y changerais rien.

ROUVIÈRE. Ah! très bien... J'espère que vous êtes contente de votre curé, madame Dupuis?

Mme DUPUIS. Oh! oui, monsieur ; c'est un si digne homme! Tenez, si vous nous restiez seulement vingt-quatre heures, nous l'avons demain à dîner ; vous ne regretteriez certainement pas d'avoir fait sa connaissance.

ROUVIÈRE. J'en suis persuadé, madame Dupuis, je vous assure; mais ce sera pour une autre fois.

Mme DUPUIS. George, insiste encore, je t'en prie, et n'oublie pas surtout que M. Rouvière m'a promis de goûter mon riz... Ah! monsieur Tom, je vous recommande aussi mes confitures... Je les fais moi-même, et c'est une de mes petites prétentions... A revoir, mon cher monsieur.

ROUVIÈRE. A revoir, madame, à revoir. (*Mme Dupuis sort.*) Ah! ah!... hem! hem! voyons donc ce riz. — Elle est un peu dévote, ta femme, hein?

DUPUIS. Oui, un peu... mais d'une dévotion qui n'a rien de gênant pour son entourage. Elle me laisse, moi, bien tranquille dans ma tiédeur. — Bois donc, mon ami, tu ne bois pas! (*En baissant les yeux.*) Dis-moi, Tom, tu l'as trouvée fièrement provinciale, ma femme, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE. Mais non, mais non.

DUPUIS. Si fait. Que veux-tu? elle n'est jamais sortie de son trou!... Et puis, ton arrivée lui avait monté la tête, je crois... Elle ne savait plus ce qu'elle disait...

ROUVIÈRE. Mais pas du tout.

DUPUIS. Si fait, parbleu!... Ne le nie pas... tu en étais agacé! Moi aussi, du reste... Il semblait qu'elle eût fait vœu de se montrer à toi sous ses côtés les plus défavorables... J'enrageais d'autant plus qu'elle en a de bons, — et à l'occasion d'admirables... Pauvre femme!

ROUVIÈRE. Je n'en doute pas le moins du monde, mon ami... Son riz était excellent, tiens!

DUPUIS, *violemment, à la chatte.* A bas! Minette. Je ferai noyer cette infâme bête! (*A Marianne qui vient d'entrer.*) Emmenez ce chat. S'il rentre ici, je le jette par la fenêtre. — Apportez le café, et vous nous laisserez.

MARIANNE. Allons! viens-t'en, viens-t'en, ma pauvre Blanchette, puisque les messieurs de Paris ne veulent pas de toi... (*A demi-voix en sortant.*) Hon! il bouleverse tout dans la maison, cet Ostrogoth-là!

ROUVIÈRE. Vous n'avez pas de théâtre à Saint-Sauveur, vous autres?

DUPUIS. De théâtre? Tu es bon-là, toi!... Nous avons le théâtre de la foire, tous les ans, à la mi-carême.

ROUVIÈRE. Diantre, c'est dur!... Et qu'est-ce que vous faites donc de vos soirées?

DUPUIS. Heu! l'hiver, nous bavardons au coin du feu; nous faisons un piquet, ma femme et moi, — ou bien un whist avec les voisins...

ROUVIÈRE. Aïe!... Et avec le curé, j'en ferais serment?

DUPUIS. Et avec le curé quelquefois, oui. L'été, j'arrose un peu dans mon jardin... Ensuite, nous nous promenons sur la route, jusqu'au haut de la côte, — ou bien dans le petit bois qui borde la rivière... et puis, on se couche de bonne heure ici!

ROUVIÈRE. Hum! c'est moral, tout cela!

(*Un moment de silence, Marianne achève le service et sort.*)

DUPUIS. Enfin nous voilà seuls! Je puis te serrer la main à mon aise, mon cher Tom, mon vieux camarade! Mais bois donc, Tom, tu ne bois pas! Tu vas me dire ce que tu penses de cette eau-de-vie-là, mon gaillard! A ta santé, mon ami! — Sais-tu qu'il y a trente-cinq ans que nous ne nous étions vus!

ROUVIÈRE. Oui, parbleu! il y a trente-cinq ans, ou peu s'en faut, que nous nous embrassions, — rue Montmartre, — dans la cour des messageries, — en nous jurant amitié et correspondance éternelles... La correspondance s'éteignit, comme de raison, au bout de deux ans... mais l'amitié couva sous la cendre... Gentille eau-de-vie que tu as là!

DUPUIS. Elle est dans ton sentiment? bravo!... Eh! ma foi, il y a encore de bons moments dans la vie, Tom, avoue-le!

ROUVIÈRE. A qui le dis-tu, mon garçon?

DUPUIS. Au fait, qui le saurait mieux que toi? Mais tu as donc signé un pacte avec le diable, Tom! tu n'as pas changé! tu es resté jeune et superbe... «J'étais jeune et superbe!» te rappelles-tu comme Talma disait cela?... Tu as de la barbe et des moustaches comme un lion de l'Atlas... Tu ressembles à Henry IV... Bois donc, mon ami.

ROUVIÈRE. Cher vieux George, va. (*Posant ses coudes sur la table et prenant un ton confidentiel.*) Ah ça! quelle idée as-tu eue, toi, de t'enterrer dans ce bailliage, voyons?

DUPUIS, *sérieux tout à coup*. Tu me trouves rouillé, hein?

ROUVIÈRE. Non, non; mais quelle idée as-tu eue, dis-moi cela, entre nous?

DUPUIS. Si fait, je suis rouillé, je le sens bien. Ah! mon ami, c'est que la province n'est pas un vain mot! Elle n'a pas volé sa réputation, la misérable!... Je la compare volontiers à ces sources d'eaux thermales qui vous prennent un animal vivant, et vous rendent une pétrification. Quelle idée j'ai eue, dis-tu? Eh! mon Dieu, qu'est-ce que la vie, Tom? Un enchaînement de hasards. Voici le rhum, mon ami.

ROUVIÈRE. As-tu coutume de t'abandonner tous les soirs à des libations aussi prolixes, George?

DUPUIS. Jamais, mon ami. C'est pour te faire honneur.

ROUVIÈRE. Aussi je me disais... Ceci est le rhum, n'est-ce pas? Bon, continue ton odyssée.

DUPUIS. A Paris, comme tu sais, j'étais en passe d'un assez bel avenir: j'allais acquérir, aux conditions les plus avantageuses, le cabinet de cet avocat à la cour de cassation chez qui je travaillais. — Je viens ici pour affaires de famille, comptant y rester trois mois au plus... mais oui-dà! quand une fois la province vous a mis la main au collet, elle vous tient bien...

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie!

Bref, je me laissai surprendre. De plus, j'avais encore ma vieille mère, et c'était pour elle une vive satisfaction que de me voir me fixer ici. Enfin je me mariai: j'achetai l'étude de mon beau-père, et tout fut dit. — Prends donc un peu de mon kirsch, Tom.

ROUVIÈRE. Tout à l'heure. Mais, dis-moi, tu n'es pas resté claquemuré depuis trente-cinq ans dans la vicomté de Saint-Sauveur, j'aime à croire? Tu as fait pour le moins ton tour de France? Tu vas quelquefois à Paris?

DUPUIS. Ne me parle pas de cela. J'ai fait mon tour de France dans mon jardin, et je n'ai pas vu Paris depuis notre embrassade de la rue Montmartre!

ROUVIÈRE. Comment, diable!... mais tu avais la passion des voyages autrefois?

DUPUIS. Eh! je l'ai toujours, mon ami; mais qu'y faire? Quand je me mariai, mon projet était de vendre mon étude au bout de quinze ans, après avoir réalisé quelques économies. Je comptais alors mener ma femme à Paris, — et de là aux Pyrénées... C'était ma manie de voir les Pyrénées...

et puis voilà une fille qui nous arrive après cinq ans de mariage.

ROUVIÈRE. Tu as une fille, toi?

DUPUIS. Pardi! je suis grand-père... Eh bien! il a fallu garder mon étude dix ans de plus pour doter convenablement cette enfant. Quand j'ai eu vendu... peuh! j'étais vieux... je suis resté dans mon fauteuil!... Je te l'ai dit, c'est un enchaînement de fatalités que ma vie. — Si nous faisions un petit punch, mon ami?

ROUVIÈRE. Va pour le petit punch!... Ah! tu as une fille? Et tu l'as bien mariée, j'espère?

DUPUIS. Mais fort passablement. Elle a épousé un sous-préfet.

ROUVIÈRE. Un sous-préfet!... Tu mets trop de citron.

DUPUIS. Tu crois?... Or ça, Tom, éclaircis-moi un mystère: comment ta modique fortune a-t-elle pu défrayer, pendant près d'un demi-siècle, ce vagabondage grandiose que tu mènes à travers le monde?

ROUVIÈRE, *s'échauffant.* Mon ami, j'avais dix mille livres de rente en terres; je commençai par transmuter mon patrimoine en billets de banque, ce qui doubla mon revenu; puis je plaçai tout à fonds perdu, ce qui le tripla. Affranchi alors de toute considération étroite, de tout lien de famille, de toute entrave sociale, — citoyen de l'univers, — libre comme l'oiseau du ciel, je m'élançai dans l'espace!... Je te porte un toast, ami George. Hop! hop! hourrah!

DUPUIS. Ce diable de Tom! Eh bien! c'était énergique! c'était grand!

ROUVIÈRE. Je consacrai ma jeunesse aux aventures lointaines, réservant pour mon âge mûr les moindres fatigues. Mon pied, ce pied que voilà, ce pied qui touche le tien sur ce tapis, George, a croisé sa trace avec celles du tigre et de l'éléphant sur le sol de l'Inde. J'ai suivi ces rôdeurs formidables dans leurs forêts de bambous, hautes et solennelles comme des cathédrales.

DUPUIS. C'était vivre cela, morbleu!

ROUVIÈRE. Deux ans plus tard, j'arrivais à Canton. Quelle arrivée, mon ami! C'était au milieu d'une splendide nuit d'été. On célébrait l'avènement du céleste empereur. Notre canot avait peine à se frayer passage à travers les jonques et les bateaux de fleurs pavoisés de lanternes innombrables; des feux de mille couleurs se réfléchissaient dans le fleuve

avec les étoiles, et nous apercevions au loin sur les rives miroiter les temples de porcelaine!

DUPUIS. Spectacle féerique! Heureux Tom!

ROUVIÈRE. Je t'épargne les transitions. — De la Chine, je cinglai vers les Amériques. J'y voyageai plusieurs années, descendant du nord au sud, des savanes aux pampas, des grands bois austères du Canada aux riantes forêts du Brésil, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus souvent en pirogue. Mon plus long séjour fut au Pérou. — Je m'embarquai sur un baleinier américain qui allait faire campagne dans les parages du pôle austral. Je touchai de la main les froides bornes de notre univers; je vis sur leurs socles de glace les morses à figure humaine, accroupis et rêveurs comme les sphinx de Thèbes. Au milieu de ces limbes silencieux, dont tous les aspects sont étrangers à la vie terrestre, j'éprouvai les sensations d'un monde différent. J'eus l'illusion, en quelque sorte posthume, d'une planète nouvelle. Je vis là, si je ne me trompe, des jours et des nuits comme on en doit voir dans notre pâle satellite. Que te dirai-je, mon ami? Après trois autres années également bien remplies, je me trouvais à Rio-Janeiro, d'où je fis voile pour l'Europe, ayant décrit avec le bout de ma canne toute la circonférence du globe. — Ainsi se passa ma jeunesse.

DUPUIS. Mon ami, il n'y a pas de roi qui ne doive te l'envier! Et depuis lors, Tom?

ROUVIÈRE. Depuis lors, je n'ai plus voyagé. Je me suis promené, d'abord sur la Méditerranée... Bah! il me semblait être sur le bassin des Tuileries! J'en ai visité tous les rivages. Peu à peu, à mesure que l'âge est arrivé, j'ai restreint mon cercle, et maintenant je réside en Europe, allant de ville en ville, suivant l'attrait du moment; l'Europe, mon cher, mais elle est à moi! c'est ma propriété, mon domaine! Toutes les fêtes qu'y donnent les hommes ou la nature, c'est à moi qu'ils les donnent! C'est pour moi que Naples a son golfe et son théâtre Saint-Charles, Paris ses boulevards et Rachel, Madrid son Prado et ses combats de taureaux! C'est pour moi qu'on vient de faire l'exposition de Londres! Evviva la libertà! A boire!

DUPUIS. Et les monuments, Tom, tu ne m'en as rien dit non plus? l'Alhambra, le Colisée, le Parthénon?

ROUVIÈRE. Bah! des amis à toi, tout cela! Je ne t'en dis rien, parce que cela traîne partout. Tout le monde a vu ça. (*Un moment de silence.*)

DUPUIS, *frappant violemment sur la table.* Damnation! (*Il se lève, enfonce ses mains dans ses poches et marche à travers le salon.*)

ROUVIÈRE. Eh bien! qu'est-ce qui te prend?

DUPUIS. Ah! Tom! Tom! la rougeur me monte au front, quand je compare à la destinée que tu as su te faire celle que j'ai subie! Tandis que ton cœur comptait chacun de ses battements par quelque noble ou gracieuse émotion, le mien marquait stupidement les heures comme une horloge de cuisine! (*Il s'arrête.*) Car enfin est-ce que j'ai vécu, moi? Fi donc! Je suis né, j'ai dormi et j'ai mangé, voilà tout! Aussi qu'est-il arrivé? Je me suis éteint, je me suis raccorni; je suis descendu dans l'échelle des êtres au niveau du crétin des Alpes... du coquillage... du mollusque!

ROUVIÈRE. Allons! allons! tu vas trop loin. Si tu ne possèdes plus tout à fait la même verdeur d'imagination, la même vivacité d'esprit que je t'avais connues autrefois...

DUPUIS. Ah! ah! tu l'avoues donc enfin, tu me trouves rouillé!

ROUVIÈRE, *il se lève, allume un cigare, s'adosse à la cheminée et dit en brossant ses moustaches de la main.* Écoute, George, je serai franc. — Tu sais que je le fus toujours. — Mon impression, lorsque j'ai mis le pied dans ta demeure, a été sinistre. J'y ai respiré je ne sais quelle vague odeur de nécropole. J'ai cru pénétrer dans une de ces habitations d'un autre âge reconquises sur la mort par la patience de l'antiquaire. — Pendant qu'on était allé avertir, je regardais, avec une sorte de curiosité hébétée, ces meubles, ces tableaux, ces tentures dont la propreté morne semble attendre la vitrine d'un musée: je me rappelais ta délicatesse d'esprit, ton élégance de mœurs, ton goût éclairé des arts, et je ne pouvais absolument concilier cette brillante image qui m'était restée de toi avec l'existence maussade et plate dont les témoignages attristaient mes yeux. Tu es entré alors; je t'ai vu. — Tu m'as parlé... Ma vue, mon jugement étaient-ils altérés par les préoccupations auxquelles tu me trouvais en proie? Je ne sais... mais ton langage m'a surpris... ton front même m'a paru rétréci... j'ai essuyé une larme furtive, — et j'ai murmuré malgré moi, comme j'eusse fait devant ta tombe: Voilà donc tout ce qui reste de mon ami! — Je ne t'offense pas, George?

DUPUIS. Non, Tom, non. J'avais d'ailleurs le sentiment de ma décadence, Je m'en doutais du moins, et ce doute était insupportable. J'aime mieux la certitude.

ROUVIÈRE. Parlons d'autre chose, mon ami. — Tu as vendu ton étude? et que comptes-tu faire maintenant?

DUPUIS. Que veux-tu que je fasse? j'achèverai de mourir!

ROUVIÈRE. Eh! sangdieu! ressuscite plutôt. — Causons sérieusement, George. Tu t'étais, en te mariant, créé des devoirs; tu les a remplis jusqu'au bout: c'est très bien! — Mais aujourd'hui ta position est faite; l'avenir de ta femme, celui de ta fille, sont largement assurés... Qu'est-ce qui t'empêche pendant deux ou trois ans de te replonger dans le courant de ton siècle et d'y retremper tes facultés? Tu sais de quel air miraculeux on voyage à présent: en deux ans, te dis-je, tu peux parcourir l'Europe et même pousser une pointe en Asie... Tu peux recouvrer au contact des plus radieuses créations de la nature et des arts toute la fraîcheur et tout le mouvement de ta pensée... Tu peux assouvir ces regrets qui te rongent le cœur et qui abrègent tes jours! en deux ans, pas davantage! Et maintenant, si tu préfères le suicide à outrance, libre à toi!

DUPUIS. Eh! mon ami, quelle apparence y a-t-il que j'aille, à mon âge, m'embarquer seul par les chemins comme un écolier?

ROUVIÈRE, *allant à lui.* Est-ce qu'il s'agit de s'embarquer seul? Ne suis-je pas là? Est-ce que je ne mets pas à ta disposition mon expérience, ma chaise de poste, mon domestique, — tout ce que je possède enfin?

DUPUIS. Comment! Tom, vraiment? tu m'accompagnerais partout? *(Ils se mettent en marche côte à côte à travers le salon.)*

ROUVIÈRE. Mais je te conduirai par la main, mon garçon! je t'épargnerai les guides, les ciceroni et toute la vermine familière du touriste. Ne me remercie pas, cela m'enchante. Tes impressions raviveront les miennes. Et puis n'est-il pas délicieux, George, de terminer tous deux la vie comme nous l'avons commencée, confondant nos aventures, nos plaisirs, nos cassettes? Allons! c'est entendu, hein?

DUPUIS. Je t'avoue, mon ami, que jamais projet ne m'a souri davantage; mais...

ROUVIÈRE. Point de mais, c'est entendu! Nous irons attendre la fin de l'hiver à Paris: pour prendre patience, tu auras les musées, les spectacles... je te mènerai dans les coulisses... tu entendras Alboni, Cruvelli... Tu aimais la musique autrefois?

DUPUIS. Je l'aime toujours, mon ami! je joue même encore de la flûte.

ROUVIÈRE, *entraîné.* Eh bien, tu emporteras ta flûte... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! l'hiver à Paris, — c'est convenu; mais dès les premiers jours du printemps, si tu m'en crois, nous franchirons les Pyrénées: nous passerons trois mois dans la Péninsule... nous profiterons de l'été pour visiter les capitales de l'Allemagne... et nous redescendrons en Italie par Trieste et Venise... Que dis-tu de ce plan?

DUPUIS. (*Il s'arrête.*) Je dis... (*avec décision.*) je dis qu'il m'ouvre le ciel!... donne-moi un cigare!... je dis que tu as raison, — que j'ai assez longtemps vécu pour les autres... que j'ai fait dans ma vie une part suffisante au sacrifice! Eh! morbleu, on a aussi des devoirs envers soi-même! (*Il lance d'énormes bouffées de fumée.*) On doit compte à la Providence des dons qu'on en a reçus! L'intelligence — l'imagination, — le sentiment du beau, sont des bienfaits qui obligent, Tom! C'est une honte, c'est un crime digne des sauvages que de laisser périr ces flammes sacrées sous l'éteignoir!

ROUVIÈRE. Eh! à la bonne heure! je retrouve mon George!... Ah ça! mon ami, battons le fer pendant qu'il est chaud. (*Il appelle.*) Marianne!

DUPUIS, *baissant la voix tout à coup.* Chut! chut! qu'est-ce que tu lui veux donc?

ROUVIÈRE. Mais je veux la prévenir de ton départ, afin qu'elle s'occupe de ton petit bagage... Marianne!

DUPUIS. Chut! chut!... comment, mon ami? est-ce que nous allons partir ce soir?

ROUVIÈRE. A neuf heures... J'ai commandé les chevaux pour neuf heures, tu sais bien.

DUPUIS. Oui, oui, je le sais... mais la nuit menace d'être diantrement rude... il fait un froid de Sibérie... il me semble que nous pourrions sans inconvénient attendre à demain matin.

ROUVIÈRE. Oh! écoute, si tu as peur d'une onglée et d'une nuit en voiture, enfonce ton bonnet sur tes deux oreilles, couche-toi et ne me parle plus de voyager!

DUPUIS. Mon ami, je n'ai peur de rien, ni de personne; mais la vérité est que cette grande hâte me déconcerte un peu. J'avais compté sur deux ou trois jours pour me retourner, — pour faire mes préparatifs...

ROUVIÈRE. Quels préparatifs? Il te faut une malle et un peu de linge; tu as une heure pour cela, c'est assez. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai. Voyons, pas d'enfantillage, George; si tu diffères ton départ de deux ou trois jours, il est clair, pour toi comme pour moi, que tu ne partiras pas. Je n'ai

pas besoin de te dire quelles influences, quels obstacles amolliront ton courage et ruineront ta résolution. Quoi qu'il en soit, en pareille circonstance, il faut trancher dans le vif ou renoncer...

DUPUIS, *après un moment de réflexion*. Tu as encore raison... Touche là, Rouvière, je suis ton homme.

ROUVIÈRE, *appelant*. Mar...

DUPUIS, *vivement*. Non, n'appelle pas Marianne... c'est inutile. Je sais mieux qu'elle ce qui m'est nécessaire. Je ferai ma malle moi-même, sitôt que ma femme sera rentrée. (*Il regarde à la pendule.*) Huit heures... elle ne peut tarder beaucoup maintenant... Eh bien! quoi? c'est un moment à passer... un triste moment, j'en conviens... mais après tout j'ai ma conscience pour moi... et puis, si ma coupe est pleine d'une généreuse liqueur, qu'importe un peu d'amertume sur les bords?... Ah! Tom, quelle perspective soudaine! quel horizon! Grenade, Venise, Naples!... c'est un rêve!... Huit heures cinq... Ah! je donnerais vingt-cinq louis pour être plus vieux d'une heure... Mon Dieu, d'un quart d'heure seulement... Je sais bien que c'est une faiblesse, mais...

ROUVIÈRE. Allons! veux-tu que je me charge d'avertir ta femme, moi?

DUPUIS. Franchement, Tom, tu me rendras service.

ROUVIÈRE. Eh bien! c'est arrangé. Va-t'en faire ta malle.

DUPUIS. Ce n'est pas au moins que je craigne une scène violente; ce serait méconnaître son caractère.

ROUVIÈRE. Je verrai bien.

DUPUIS. Dis-lui surtout que je la prie instamment de garder son calme. Des attendrissements me feraient mal et ne serviraient à rien.

ROUVIÈRE. Je vais le lui dire. Allons, ta malle!

DUPUIS. J'y cours. (*Revenant.*) Mon ami, dis-lui cela tout doucement, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE. Sois tranquille. Mais toi, ne va pas m'abandonner, quand une fois je me serai mis en avant.

DUPUIS. Fi donc! déserter pendant le combat. Tu ne me connais plus, Tom!

ROUVIÈRE. Non... C'est que, dans ce cas-là, je jouerais un fort sot personnage, tu conçois.

DUPUIS. Tom Rouvière, j'ai l'honneur de vous affirmer que ma résolution est prise, que ce soir à neuf heures, rescousse ou non rescousse, je pars avec vous, et, s'il vous faut ma parole pour gage, je vous la donne... Es-tu content?

ROUVIÈRE, *le prenant par les épaules.* Va faire ta malle!

(*Dupuis sort.*)

ROUVIÈRE, *seul; il se frotte les mains.* Ah! ah! c'est donc à nous deux, ma chère madame Dupuis!... Assurément mon principal but en cette affaire est d'obliger George, — de le rendre à lui-même; mais je ne suis pas indifférent non plus au plaisir de lancer la foudre à travers la sérénité de cette matrone ridicule... Avant même d'avoir vu cette femme, je l'avais comprise, je l'avais jugée: elle m'était odieuse! Oui, je l'avais devinée tout entière, depuis ses souliers de castor jusqu'à son bonnet à tuyaux plats, dans l'ordonnance de ce monde mesquin, son œuvre et son image, — dans la béate symétrie qui prête à chacun de ces meubles, savamment distancés, un air de si profond ennui.

...J'en étais fâché à cause de lui... mais je n'ai pas pu y tenir... je l'ai bourrée comme une caronade pendant tout le dîner. J'ai été maussade comme un Kalmouk! au fond, j'en avais honte... mais, ma foi! on n'a pas des nerfs de bronze... M. du Luc! Madame Le Rendu! et sa poissonnerie,—et sa chatte, — et son curé! Que diable! c'était trop fort... Non, je n'imagine pas que l'existence bornée, l'esprit étroit, le langage commun d'une taupinière de province puissent jamais se résumer dans un type plus complet, et réaliser une figure de famille plus disgracieuse.

Ah! nous allons avoir probablement une chaude explication, car je sais assez quelles âmes de harpie se dérobent sous ces masques débonnaires: j'entrevois la griffe sous le gant ouaté de la dévote... Mais elle va trouver son maître, ou je me trompe fort. J'ai les pleins pouvoirs de George... j'ai sa parole... je sais qu'elle est solide... je ne lâcherai point prise.

Excellent George! que n'a-t-il pas dû souffrir avant de courber sa tête intelligente sous ce joug imbécile!

(*Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se poste carrément le dos au feu.*)

Mme DUPUIS, *parlant à sa chatte, qui essaie de se glisser à sa suite.* Pas du tout! vous vous êtes fait mettre à la porte.— Restez-y. (*Elle referme la porte.*) Oh! Dieu!... oh! les mauvais sujets... ils ont fumé!

ROUVIÈRE. Avons-nous fumé?... (*Il aspire avec bruit.*) Dieu me protège, je le crois! Eh bien! voyez jusqu'où peut aller la distraction, madame Dupuis... je ne m'en étais pas aperçu, tant nous étions absorbés, George et moi, dans notre grand projet.

Mme DUPUIS, *se débarrassant de sa mante et de son chapeau.* Quel projet?... Vous nous restez, monsieur Tom?

ROUVIÈRE. Hum! pas précisément! mais, pour George et pour moi, cela revient au même. Savez-vous deviner les énigmes, madame Dupuis?

Mme DUPUIS, *le regardant fixement.* Vous n'emmenez pas George, par hasard?

ROUVIÈRE. Mais avec votre permission, madame Dupuis, j'ai positivement cet avantage.

Mme DUPUIS, *souriant avec indécision et l'interrogeant du regard.* Non? non, n'est-ce pas?... Vous me jugerez bien simple, monsieur Rouvière, de répondre sérieusement à une plaisanterie... mais je n'en suis pas maîtresse... vous m'avez atteinte à la source de ma vie... Dites-moi... je vous en prie, dites-moi, mon bon monsieur Tom, que vous me laissez mon mari?

ROUVIÈRE. Je vous laisse son cœur sans contredit, ma très chère dame: mais la vérité est que je vous enlève momentanément sa personne. En deux mots, George songeait depuis longtemps à reprendre langue dans le monde des vivants, et il a saisi avec joie l'occasion de ce départ précipité, qui coupe court à tout empêchement subalterne.

Mme DUPUIS, *s'appuyant d'une main sur un fauteuil, les yeux baissés et vagues, murmure à demi-voix:* C'est vrai!

ROUVIÈRE. Tenez, l'entendez-vous, le forcené? quel tapage il fait là-haut avec sa malle! Il la traîne sur le parquet comme un char de triomphe! Ah ça! il ne vous paraîtra pas merveilleux, j'imagine, madame Dupuis, qu'après avoir séjourné trente années consécutives à Saint-Sauveur-le-Vicomte, un homme de la trempe de George...

Mme DUPUIS, *simplement, d'un ton bref.* Oh! ne m'expliquez rien... je comprends. Où l'emmenez-vous?

ROUVIÈRE. Mais à vous dire vrai, ma chère dame, un peu partout: d'abord...

Mme DUPUIS. Pour combien de temps?

ROUVIÈRE. Oh! pour un an — ou deux tout au plus. Ah! madame Dupuis, quel avenir cela vous fait! Combien va s'enrichir en ce petit nombre de mois votre collection, si brillante déjà, d'objets d'art et de curiosités naturelles! Joignez-y une douzaine de reliquaires authentiques — et de chapelets bénits de la main du Saint-Père... *propria manu!* Ah! ah! qu'est-ce que vous dites de cela?

Mme DUPUIS, *qui ne l'a pas écouté, se laisse tomber dans*

le fauteuil et cache son visage dans ses deux mains. Oh! mon Dieu! (*On entend ses sanglots étouffés.*)

ROUVIÈRE, *fronçant le sourcil.* (*A part.*) Ah! cela tourne à l'élégie! (*Haut, après un moment.*) Allons, ma chère madame Dupuis! voyons donc! cela n'est pas raisonnable! de quoi s'agit-il après tout? D'un voyage! Ce n'est pas la mort d'un homme qu'un voyage... on en revient, j'en suis la preuve... Eh! comment font donc les femmes des marins, mon Dieu!... Allons, encore!... Ah! véritablement, ce n'est pas bien! vous me mettez dans l'embarras, madame Dupuis! vous me rendez mon ambassade infiniment pénible!

Mme DUPUIS, *d'une voix brisée.* Excusez-moi, monsieur... vous voyez... je... je ne puis... (*Elle laisse retomber sa tête dans sa main.*)

ROUVIÈRE. (*Il fait un geste d'impatience et commence une rapide promenade, puis s'arrête tout à coup devant madame Dupuis.*) Voilà justement, madame,—j'ai mission formelle de vous le dire,—ce que George tient par-dessus tout à éviter.

Mme DUPUIS, *se levant à demi avec anxiété.* Est-ce que je ne vais pas le voir?

ROUVIÈRE. Vous allez le revoir certainement, si vous reprenez un peu de fermeté: sinon, comme sa détermination est irrévocable, il vaudrait mieux, pour vous et pour lui, en demeurer là.

Mme DUPUIS. Eh bien! je vais être courageuse, je vous le promets... quelques minutes seulement... donnez-moi encore quelques minutes... Je ne puis pas... comme cela... tout d'un coup... Oh! Dieu! Dieu de bonté! (*Elle pleure.*)

ROUVIÈRE, *durement.* Encore une fois, madame, votre désespoir me paraît tout à fait hors de proportion avec l'événement. Que diantre! je ne le mène pas à la guerre, votre mari.

Mme DUPUIS, *parlant comme un enfant, en essuyant ses larmes.* Non, non... je sais bien... il reviendra.

Mais... monsieur Rouvière... c'est qu'il n'est pas habitué, comme vous, à cette vie de fatigues continuelles... sa santé est plus frêle que vous ne le pensez... (*Lui prenant les mains avec élan.*) Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE, *moins rude.* Hem!... sans doute, madame, sans doute: comptez sur moi,... je m'engage à vous le ramener frais et rose comme une demoiselle... Je m'y engage sur l'honneur, entendez-vous?... Mais, je vous en prie, plus de larmes, et surtout point de scène d'adieux.

Mme DUPUIS. Non, monsieur, vous serez content de moi; vous verrez: — c'est fini. (*Souriant.*) Il n'y paraît plus déjà.

ROUVIÈRE. Allons ! c'est bien, madame Dupuis, c'est bien !... Je fais grand cas, moi, des femmes vaillantes, des épouses sincèrement chrétiennes. — Et maintenant, que nous sommes de sang-froid, permettez-moi de vous répéter que cette immense affliction n'avait réellement pas de raison d'être. Qu'est-ce qu'une année? Mon Dieu, vous passerez six mois chez votre fille, je suppose; le reste du temps, vous vivrez ici, gentiment, au milieu de vos habitudes et de celles de George. Il ne sera même qu'à moitié absent, car tout ici vous parlera de lui; vous le trouverez à chaque pas.

Mme DUPUIS, *secouant la tête.* Prenez garde, monsieur Tom, prenez garde, en me cherchant des consolations, d'augmenter une douleur — que vous ne pouvez comprendre.

ROUVIÈRE. Je vous demande pardon, madame; je la comprends, — et je pensais vous le prouver.

Mme DUPUIS. Ce voyage n'est rien sans doute, mais il répond cruellement à une question que je me suis adressée en secret toute ma vie... George est-il heureux?... Eh bien! non. J'étais seule heureuse... voilà la vérité ! (*Avec une vive émotion.*) Il était résigné... mais pas heureux... Hélas ! mon cœur pourtant, j'ose le dire, était digne du sien... mais pour le reste, je lui étais trop inégale; je le sentais amèrement. De quelle ressource pouvait être pour un esprit comme le sien le pauvre entretien d'une fille de province, étrangère à toute chose, et qui ne savait que l'aimer?

ROUVIÈRE. Vous poussez à l'excès, madame, la défiance de vous-même: pour moi, plus je vous connais, et mieux j'apprécie le choix que George a fait de vous.

Mme DUPUIS, *se levant et souriant.* Vous me flattez, monsieur Rouvière, parce que vous me voyez souffrir... vous êtes généreux... je veux l'être aussi, et vous pardonner toutes les peines que vous m'avez causées, car il y a bien longtemps que je vous ai maudit pour la première fois.

ROUVIÈRE. Moi, madame? comment ai-je pu le mériter?... Mais avant tout, dites-moi, vous êtes mieux, n'est-ce pas? je ne sais à quoi cela tient, mais vous me paraissez rajeunie de dix ans.

Mme DUPUIS, *souriant.* Oui... je crois que j'ai un peu de fièvre... c'est ce qu'il faut.

ROUVIÈRE. Voyons, courage!... Mais enfin, à quel titre ai-je figuré d'une façon si pénible dans votre destinée?

Mme DUPUIS, *un peu exaltée.* Mon Dieu! monsieur Tom, vous n'ignorez pas que toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable, — celle des souvenirs de son mari... C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés, — que d'apaiser, nous seules, dans le cœur de notre époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface!... Quant à moi, je m'aperçus bien vite, monsieur, que votre nom, si souvent invoqué, était pour George le symbole favori des plaisirs perdus... la plus riante incarnation des fantômes d'autrefois: vous représentiez, dans cette chère pensée, l'indépendance, l'aventure, le temps des courtes douleurs et des espoirs infinis... moi, j'étais la vie positive, le terre-à-terre du ménage, le souci de la veille et du lendemain... J'étais... la prose, et vous étiez la poésie; c'était donc vous qu'il fallait combattre: j'y mis tous mes soins, toute mon âme... Hélas! j'avais beau faire, vous étiez le plus fort! Tous les jours, George devenait plus rêveur, et je sentais que chaque moment de tristesse marquait un de vos triomphes... Ah! que de fois j'ai caché dans l'ombre de ce foyer, — ou sous les saules de ce petit jardin, — mes défaites et mes pleurs!... Mais j'étais jeune alors, — et Dieu aime la jeunesse!... il me donna ma fille, vous fûtes vaincu. (*Douloureusement*). Aujourd'hui... l'ange est parti, — la victoire vous revient.

ROUVIÈRE, *d'une voix saccadée.* Qui sait, madame? Le dernier mot n'en est pas dit. Vous allez voir George. Parlez-lui. Vous pouvez encore empêcher ce départ.

Mme DUPUIS, *avec douceur.* Je vous l'ai promis, — je n'essaierai pas.

ROUVIÈRE. Eh! je vous rends votre promesse; je ne veux pas être votre mauvais génie, moi! Je suis brusque, madame... personnel quelquefois, c'est mon métier de vieux garçon; mais je ne suis pas méchant, — daignez le croire.

Mme DUPUIS. Je le vois, je le vois; mais je connais George, monsieur: tous mes efforts seraient inutiles; ils l'irriteraient, voilà tout... Et quand même, à force de larmes, je pourrais le retenir, maintenant je ne le voudrais pas... Je n'aurais fait que joindre un regret plus amer et plus récent à tous ceux qui déjà empoisonnaient sa vie. Demain, toujours, son ennui, ses allusions involontaires, son silence même, me reprocheraient mon triste avantage... Non, — il faut qu'il parte.

ROUVIÈRE, *après une pause.* Tout cela est juste, — très juste... Il n'y a pas moyen de le contester... vous êtes dans le vrai. Comptez du moins, madame, que j'abrégerai autant qu'il sera en moi la durée de son absence.

Mme DUPUIS. J'y compte... Merci. (*Elle lui tend sa main, que Rouvière baise en s'inclinant profondément. — On entend au dehors un grand bruit suivi d'un tumulte de voix. Madame Dupuis reprend avec effroi.*) Mon Dieu! qu'y a-t-il?... C'est lui! je reconnais sa voix. (*George Dupuis ouvre la porte avec fracas et entre, suivi de Marianne.*)

DUPUIS, *à Marianne.* Vous êtes une maladroite! taisez-vous! Ne dirait-on pas que cette malle pleine de linge est une montagne à porter? (*A sa femme.*) Figure-toi, ma chère, que cette sotte fille ne trouve rien de si plaisant que de laisser rouler ma malle du haut en bas de l'escalier!

MARIANNE. Dame! monsieur, depuis que vous m'avez dit que vous alliez à Rome, je ne sens plus ni bras ni jambes, moi! je n'ai plus de forces! Aller à Rome! ma foi! voilà du nouveau... et du beau!

DUPUIS. Cette fille est folle!... De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

MARIANNE. De rien. — Mais c'est une drôle d'idée tout de même qui vous prend de laisser madame toute seule, — à son âge, pour aller à Rome! Bien heureux si vous la retrouvez!... je n'en réponds pas...

DUPUIS, *se contenant.* Marianne, prenez garde! vous voyez que je ne suis pas content!

MARIANNE. Je crois bien... Vous n'êtes pas content des autres, parce que vous n'êtes pas content de vous; c'est l'usage.

DUPUIS, *éclatant.* Je vous chasse, Marianne!

Mme DUPUIS, *sévèrement.* Allez vite en bas, ma fille.

DUPUIS. Je vous chasse! Quand ce serait le dernier mot que je dirais dans ma maison, il sera obéi! je vous chasse! (*Marianne sort. A sa femme.*) C'est votre faute aussi, ma chère amie. Vous laissez vos domestiques se mettre vis-à-vis de vous sur le pied d'une familiarité déplacée — et voilà ce qui arrive. Vous avez entendu que j'ai chassé cette fille?

Mme DUPUIS. Oui, mon ami. — Je lui ferai son compte demain matin, — si tu ne reviens pas sur ton arrêt.

DUPUIS. Si je ne reviens pas? Est-ce ma coutume de changer d'avis toutes les cinq minutes? Suis-je une girouette? ou me juge-t-on assez affaibli par l'âge pour me laisser faire la leçon chez moi par mes valets?

Mme DUPUIS. De grâce, mon ami, pas un mot de plus là-dessus : — elle sortira demain. (*Parlant vite.*) Mais je voudrais savoir, George, si tu as bien tout ce qu'il te faut... Permets-moi de jeter un coup d'œil sur cette malle, veux-tu? Les hommes ne sont pas grands connaisseurs en matière de nippes, et il suffit en voyage d'une niaiserie qu'on ne retrouve pas pour vous irriter toute une journée... Je sais bien qu'on peut acheter ce qui manque ; mais à quoi bon, si on peut s'en dispenser?... (*Gaiement.*) Et puis cela vous fera penser à moi le long de la route, vagabond!

DUPUIS. A ta guise, ma chère... Voici les clefs.

(*Madame Dupuis sort.*)

DUPUIS, ROUVIÈRE.

DUPUIS, *changeant de ton et de visage dès que sa femme est sortie.* Dis-moi donc, mon ami, il me semble qu'elle a très bien pris cela!

ROUVIÈRE, *sérieux.* Parfaitement.—Sais-tu, George, qu'elle a du bon, ta femme?

DUPUIS, *le regardant avec attention.* N'est-ce pas?

ROUVIÈRE. Elle est timide, modeste à l'excès ; cela lui fait tort.

DUPUIS. Je te le disais bien, mon ami... Elle avait peur de toi... Tiens, je gagerais qu'une fois la glace rompue entre vous deux tu auras eu de la peine à la reconnaître?

ROUVIÈRE. C'est la vérité. Sous le coup de l'émotion, — car je ne te cache pas qu'elle a été d'abord vivement émue, — elle a trouvé dans son cœur des accents... qui m'ont surpris.

DUPUIS. Oh! pour du cœur, elle en a!

ROUVIÈRE. Tu pourrais ajouter qu'elle a de l'esprit, et du plus délicat, et du plus élevé, au besoin!

DUPUIS, *radieux.* Eh! mon ami, je le sais bien! je ne suis pas moi-même une bête, n'est-ce pas? L'aurais-je épousée, je te le demande, si je n'avais pas compris qu'il y avait là quelque chose?... Aussi, ce serait à refaire, je te le dis la main sur la conscience, je le referais... et non-seulement, Tom, je suis heureux de mon choix, mais j'en suis fier!... Eh! mon Dieu, elle a des travers... je les vois mieux que personne; mais, de bonne foi, qu'est-ce qu'un peu de gaucherie, de jargon local, — quelques préoccupations de clocher,— lorsqu'à côté de ces taches on voit éclater chez une femme la tendresse la plus dévouée et la plus ferme, le sens

le plus droit et le plus exquis, — la piété la plus ardente, — et en même temps la plus discrète... toutes les vertus enfin qui peuvent captiver un honnête homme.

ROUVIÈRE, *riant et lui touchant l'épaule.* Ah! ah! l'honnête homme! Je te vois venir!... Allons... c'est bien.

DUPUIS. Comment?

ROUVIÈRE. Bon! la conclusion de ce discours est assez claire: en y songeant mieux, en évaluant plus à loisir tout le prix du trésor qu'on a dans sa maison, — on a perdu le courage de le quitter. Tu me laisses partir seul enfin... Au surplus, je le comprends.

DUPUIS. Je te jure, mon ami...

ROUVIÈRE. Assez, assez... je le comprends, te dis-je.

DUPUIS, *avec humeur.* Eh! tu le comprends mal... Je n'ai jamais mis en oubli les qualités de ma femme; mais, fût-elle dix fois une sainte, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai vécu, moi, comme un limaçon! Eh! pardié, ses vertus, je n'en jouirai que mieux quand le sentiment de ma dégradation intellectuelle ne se mêlera plus, comme la voix de l'insulteur romain, à mes plus douces émotions!

ROUVIÈRE, *haussant les épaules.* Il me fait rire, ma parole, avec sa dégradation intellectuelle!

DUPUIS. Tu ne riais pas, il n'y a qu'un instant, quand tu me la dépeignais avec des couleurs — dont ton amitié tempérait à peine l'énergie!

ROUVIÈRE. Comment! tu n'as pas vu que je plaisantais?... Tous les gens d'esprit qui habitent la province s'imaginent qu'ils y deviennent idiots. — Je pressentais chez toi cette manie, et je m'amusais à l'irriter... après boire!

DUPUIS. Quoi qu'il en soit, je tiens à ce voyage plus que jamais; si j'ai eu un moment d'hésitation, il est passé; j'ai pu craindre, je l'avoue, l'impression de ce départ sur l'esprit de ma femme; mais sa contenance vient de dissiper mes derniers scrupules.

ROUVIÈRE. Écoute, George; tu te fies trop aux apparences: pour ne pas te contrarier, ta femme affecte une fermeté qui est bien loin de son cœur. Je sais, moi...

DUPUIS, *avec colère.* Tu sais, toi!... tu sais que tu as réfléchi, que je te gênerais, et que tu me plantes là, voilà!

ROUVIÈRE. Mais non, George!... c'est un malentendu, — rien de plus. J'ai cru sincèrement, à ton langage, que tu avais changé de visée... J'ai cru aller au-devant de tes vœux

en te rendant ta parole... Dès que tu persistes, il suffit; j'en suis ravi.

MARIANNE, *ouvrant la porte.* Voilà les chevaux! (*Elle referme la porte brusquement.*)

ROUVIÈRE. Hon, elle m'égorgerait, si elle pouvait, cette vieille-là. Or ça, ceignons nos reins. (*Il s'enveloppe de son manteau en piaffant sur le parquet.* A propos... diable!... je crois me souvenir que tu ne dors pas en voiture, toi?

DUPUIS. Je te demande pardon! le mieux du monde...

ROUVIÈRE. Bon, tant mieux... C'est attelé, je pense?... Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue? (*Il l'entr'ouvre et la referme aussitôt.*) Oh! oh! quelle bise infernale!... c'est à fendre les pierres!... Ah ça! j'y songe... j'ai une glace brisée... j'ai peur que tu ne gèles là-dedans, mon pauvre ami?

DUPUIS, *faisant sa toilette de voyage.* Ne crains rien; je supporte le froid comme un Lapon.

ROUVIÈRE. Oui?... Allons, bravo!... (*Neuf heures sonnent. Entre madame Dupuis portant un châle.*)

Mme DUPUIS, *d'une voix brève et agitée.* Tout est prêt. Voici tes clefs, mon ami. J'ai réparé quelques petits oublis, tu verras, et puis, tiens, je t'ai coupé une moitié de mon vieux cachemire pour t'envelopper le cou.

DUPUIS. Quelle folie! couper son cachemire!... Allons, puisque c'est fait, donne; mais c'est de la folie.

Mme DUPUIS. Et voici l'autre moitié pour vous, monsieur Tom.

ROUVIÈRE. Pour moi? (*Il la regarde fixement.*) Merci, madame, merci bien.

Mme DUPUIS. Vous vous souviendrez de vos promesses, monsieur, n'est-ce pas? (*Rouvière fait signe que oui, et se détourne avec brusquerie.*) Et toi, George, tu écriras à ta fille, surtout?

DUPUIS. Souvent, — et à toi aussi. (*Il enfonce sa casquette sur ses yeux.*)

ROUVIÈRE, *il se chauffe les pieds, et consulte avec distraction un calendrier posé sur la cheminée; tout à coup il s'écrie:* 12 janvier!... Comment! c'est aujourd'hui le 12 janvier!

Mme DUPUIS. Oui, — je pense... Quelle date est-ce donc, le 12 janvier?

ROUVIÈRE. Oh! c'est une date qui ne regarde que moi... Il y a cinq ans, — à pareille époque et presque à pareille heure, — je traversais une épreuve qui sortira difficilement de ma mémoire... (*Frappant du pied.*) Y sommes-nous, George?

DUPUIS. Quelle épreuve? Un accident?

ROUVIÈRE. Non. J'étais malade, tout simplement, — et malade dans une auberge, ce qui n'est pas gai.

DUPUIS, *sèchement*. On est malade partout.

ROUVIÈRE. Évidemment; mais à quel point les impressions de la maladie et de la mort elle-même peuvent être différentes, suivant les conditions où elles nous surprennent, voilà ce qu'il faut avoir éprouvé pour le concevoir.

DUPUIS. Heu! la mort est toujours la mort.

ROUVIÈRE. Tu crois cela, toi?... J'aurais voulu t'y voir... Tiens, c'était à Peschiera, sur le lac de Garde, joli pays d'ailleurs... nous passerons par là... je te montrerai la maison... J'y fus retenu par je ne sais quelle fièvre d'un méchant caractère. Pendant huit jours, tout alla bien, car j'étais dans un délire continuel; mais un beau soir, — dans la soirée du 12 au 13 janvier, justement, — je m'éveillai tout à coup avec un tel sentiment d'anxiété et de faiblesse, et en même temps avec une lucidité d'esprit si bizarre, que je ne doutai pas de ma fin prochaine... Eh bien! George, j'ai affronté dans ma vie bien des scènes d'épouvante, — et je me les rappelle avec une sorte de plaisir; mais, quand je songe à l'instant de mon réveil dans cette misérable chambre d'auberge, — des frissons d'horreur me courent dans les os.

(*Marianne entre; sur un signe de madame Dupuis, elle s'arrête près de la porte.*)

DUPUIS, *se rapprochant*. Que vis-tu donc dans cette chambre?

ROUVIÈRE. Rien d'extraordinaire cependant. — Des gens qui croyaient, comme moi, que j'allais passer; — une vieille femme et un jeune médecin, qui causaient bas dans un coin, un prêtre agenouillé au pied de mon lit, et pour encadrement à ce tableau d'une banalité funèbre, les rideaux flétris et les meubles dépareillés d'un hôtel garni. Mais ce qui me révolta, ce qui me remua jusqu'au fond de l'âme, ce ne fut ni l'aspect ignoble de cet intérieur, ni même l'appareil de mort qui le remplissait; ce fut l'air d'insouciance et de distraction barbare répandu autour de moi, ce fut l'abandon profond, le vide où je me sentais mourir. — Je ne pouvais parler; mais... Dieu! que cette vision m'est demeurée présente!... je regardais comme un suppliant de tous côtés, essayant de rattacher à quelque faible lien la vie qui m'échappait, demandant avec angoisse à ces visages impassibles un signe d'intérêt ou seulement de pitié, interrogeant dans l'ombre

les murs même, les meubles, tout... cherchant un seul objet qui me parlât au cœur... un seul souvenir qui me berçât mon dernier sommeil... quelque chose qui m'eût connu et qui me dît adieu! Tout m'était étranger.

DUPUIS, *sombre et bourru.* Eh! la mort n'est jamais une circonstance agréable! En ce moment de crise, l'isolement peut avoir ses tristesses; mais l'entourage de famille a les siennes, qui ne valent pas mieux.

ROUVIÈRE, *avec une mélancolie grave.* Le penses-tu?... Quant à moi, la mort, telle que Dieu l'a faite pour tous les hommes, telle que le plus grand nombre la souffre, la mort attendrie et consolée, celle qui est pleurée et qui pleure aussi, m'apparaissait, auprès de mon agonie solitaire, comme une douce fête à peine troublée!... Ah! je fis, cette nuit-là, de singulières réflexions!... (*Il se frappe le front de la main.*) Voyons, es-tu prêt?

DUPUIS. Quand tu voudras... Quelles réflexions pouvais-tu faire?

ROUVIÈRE. Ah! pour te dire vrai, je perdis quelques grains de mon orgueil; je me félicitai moins de l'existence que j'avais choisie hors de l'ornière commune... Pourquoi le nier? Le vrai livre de la vie s'ouvrit tout à coup sous mes yeux, et j'y lus à toutes les pages, écrits d'une main divine, les mots devoir, et sacrifice! Je n'avais pas voulu de cette loi vulgaire; je n'en avais vu que les rigueurs: j'en connus les bienfaits!... j'en avais déserté les entraves pour courir à l'indépendance, et je n'avais trouvé qu'un éternel exil... j'avais pensé conquérir sur la routine humaine des biens inconnus de la foule, je n'avais conquis qu'une jeunesse sans affections, — une vieillesse sans appuis, — une mort sans larmes!... (*avec force.*) Alors, George, alors je sus à quel prix Dieu nous vend l'égoïsme!

DUPUIS. Tu fus longtemps dans cet état?

ROUVIÈRE. Assez pour ne l'oublier jamais... Le jeune médecin, voyant mon regard se fixer sur lui, s'approcha de mon lit, et je sentis sur mon bras le contact de sa main froide, indifférente comme son cœur. Je le repoussai et je fermai les yeux.—J'avais vu mourir mon père; je me rappelai soudain, avec une clarté de souvenir qui m'éblouit comme une apparition, tous ceux qui l'avaient assisté à cette heure suprême, les serviteurs familiers de la maison, le vieux docteur et le prêtre à cheveux blancs, l'un et l'autre ses amis d'enfance, — ma mère enfin, mon excellente mère, tous penchés

vers lui, tous lui souriant à travers leurs pleurs, et lui charmant la mort après lui avoir enchanté la vie! A cette pensée, à ces images, mon cœur, tout desséché qu'il fût, se fondit en sanglots... (*sa voix se brise.*) J'étais sauvé. (*Il fait quelques pas; madame Dupuis, debout, le coude appuyé sur la cheminée et la tête dans sa main, détourne les yeux*).

DUPUIS, *troublé.* Ces souvenirs te font mal, mon ami!

ROUVIÈRE, *d'une voix rauque.* Ils me font mal, — oui... c'est que tout ce que je vois ici, dans ce salon même, les réveille... les exalte encore! (*Se parlant à lui-même.*) Tous ces logis d'autrefois se ressemblent... j'ai vu tout cela dans ma première... dans ma meilleure jeunesse... Près de la fenêtre, comme ici, était la petite table de travail devant laquelle je retrouvais ma mère chaque année; au coin du feu, le grand fauteuil d'où mon père se levait pour m'embrasser; sur les murs, les portraits de famille, gardiens de la paix et de l'honneur domestiques; partout, comme ici, la trame visible de deux existences étroitement unies... à jamais enlacées!... C'est là que je les ai vus... J'aurais dû m'instruire à leur exemple... et il m'a fallu traîner par toute la terre l'ennui de ma vie déracinée et le remords sans trêve du devoir méconnu — avant de comprendre qu'ils étaient heureux!... Eux-mêmes le savaient-ils?... Hélas! n'ai-je pas entendu mon père envier ces amers plaisirs que je devais goûter? n'ai-je pas été plus d'une fois le témoin ou le confident de leurs plaintes, de leurs griefs mutuels? Pauvres vieillards! et, dès que l'un d'eux eut disparu, l'autre ne put vivre...

DUPUIS. Mon ami!

ROUVIÈRE, *très ému.* Eh bien! moi, sitôt que cette maison fut vide, je la vendis!... j'eus ce cœur-là... La chambre où j'étais né, la fenêtre où travaillait ma mère, où j'avais vu le soleil pour la première fois, toutes les traditions, toutes les fidèles amitiés du sol natal, je vendis tout!... Je fis mieux... j'aliénai mon patrimoine... je rivai à jamais la chaîne de mon égoïsme... si bien qu'aujourd'hui je ne puis plus même assurer à ma vieillesse, par l'appât d'un héritage, le mensonge d'un peu de dévouement... Hélas! ce qui m'est plus sensible, je ne puis racheter cette pauvre maison de village, pour y être aimé... au moins par des ombres... pour y vivre moins seul les derniers jours qui me restent pour y mourir!... (*Avec violence.*) Eh bien! partirons-nous enfin?

DUPUIS, *avec élan, lui saisissant la main.* Oui, Tom, oui, nous allons partir, — si tu refuses d'accepter pour toujours

à mon foyer de famille la place d'un ami, — la place d'un frère? (*A sa femme.*) Et toi, — ne pleure pas... oublie cette heure d'ingratitude... la première de ma vie... la dernière aussi!

Mme DUPUIS, *lui sautant au cou.* Oh! George! (*Courant à Rouvière, qui les regarde d'un œil humide.*) Oh! monsieur Tom, si ce bonheur que vous venez de nous rendre pouvait vous tenter, avec quelle joie nous vous en ferions votre part!

ROUVIÈRE, *hésitant.* Madame!... mes amis!... Ah! George, on ne joue pas avec la vérité... Je me suis pris comme un enfant au piège que je te tendais. (*Il s'assied comme près de défaillir: George et sa femme l'entourent en le suppliant. Il reprend à demi-voix:*) C'est un doux songe cependant pour un pauvre abandonné comme moi!

Mme DUPUIS, *joignant les mains avec transport.* Il reste!

MARIANNE, *qui s'essuie les yeux dans son coin.* Je vas lui faire son lit dans la belle chambre bleue, n'est-ce pas, madame? (*Elle court vers la porte.*)

ROUVIÈRE, *se levant précipitamment.* Eh! diable, Marianne!

MARIANNE. Je vous dis que j'y vas!

ROUVIÈRE. Eh bien!... oui, c'est bon... mais n'allez pas me mettre les pieds plus haut que la tête, ma toute belle!... Soixante centimètres d'inclinaison, s'il vous plaît! et puis, Marianne, gardez-vous sur votre vie... (*Il s'interrompt, secoue la tête en souriant et ajoute avec douceur:*) Faites comme vous l'entendrez, Marianne, ce sera très bien. (*Marianne sort.*) Vous voyez, mes amis, toujours ce maudit égoïsme qui perce... mais vous me déferez de cela, vous autres... Ah! je vais donc me reposer un peu! (*Il se rassied.*) Faites-moi un grand plaisir, madame Dupuis... Je connais par expérience les misères de l'exil... rappelez votre chatte!

Jules Sandeau (1811-1883).

Sandeau, membre de l'Académie française, né à Aubusson, vint à Paris pour étudier le droit. Ses relations avec Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils y débutèrent ensemble par le roman *Rose et Blanche* et, depuis, la vie de Jules Sandeau est restée consacrée aux travaux littéraires. On a de lui: *Sacs et Parchemins, Mademoiselle de la Seiglière*, etc. Il a écrit avec Emile Augier *le Gendre de M. Poirier, la Pierre de touche, la Ceinture dorée*, etc.

MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE.

La scène se passe au château de la Seiglière, dans le Poitou, en 1817. Le marquis de la Seiglière est un des émigrés français rentrés à la suite

de la famille royale. Plus heureux que bien d'autres, il a pu rentrer en possession de ses terres confisquées, grâce à son fermier Stamply, qui les avait achetées à bas prix. Le marquis trouve cette restitution chose toute naturelle; sa fille Hélène, au contraire, frappée de la haute probité de Stamply, est entraînée vers lui par l'instinct de la reconnaissance. Une voisine du marquis, la baronne de Vaubert, désire marier son fils Raoul à l'héritière des riches propriétés de la Seiglière. Le vieux Stamply meurt. La douce quiétude de la famille va être cruellement troublée. Un jeune homme se présente au château. A défaut du marquis, il lie conversation avec M. Destournelles, avocat de Poitiers. C'est un vieil ambitieux qui, pour parvenir à une place de président à la cour royale, désire s'allier à une famille noble et poursuit de ses déclarations Mme de Vaubert. La baronne vient de le congédier définitivement et il brûle du désir de se venger. Il donne au jeune inconnu, qui n'est autre que Bernard, le fils cru mort de Stamply, tous les renseignements possibles et il entrevoit la possibilité d'un procès. Bernard retourne au château pour revendiquer ses droits, mais l'apparition de Mlle de la Seiglière lui fait perdre son but de vue et il accepte un dîner. Au troisième acte, Destournelles reçoit une lettre et part pour Paris, espérant voir la réalisation de ses rêves ambitieux. Bernard, qui est de plus en plus sous l'impression de celle qui a fermé les yeux à son vieux père, veut renoncer à tous ses droits et partir. L'avocat revient, il a été la dupe de la baronne. Il apprend que Bernard aime la jeune fille et veut s'éloigner. Destournelles contrecarre la résolution de son client et lui dit de demander la main d'Hélène. Après bien des hésitations et malgré Mme de Vaubert, qui plaide la cause de son fils, le jeune Stamply épouse Mlle de la Seiglière.

ACTE II. SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA BARONNE, DESTOURNELLES, BERNARD.

DESTOURNELLES. Venez, venez, noble jeune homme... Oh! pardon, madame la baronne, pardon, monsieur le marquis, mais je suis si ému...

LE MARQUIS. Qu'est-ce donc?

DESTOURNELLES. Tout le village... que j'ai rencontré, et à qui je n'ai pu taire le retour miraculeux de notre jeune guerrier...

LA BARONNE. Eh quoi! vous vous êtes permis...

DESTOURNELLES. Cette nouvelle inattendue a excité une surprise, un enthousiasme universel... Ils sont là... deux cents paysans... qui demandent à grands cris le compagnon de leurs premiers jeux... le héros de Volontina!

LE MARQUIS. Monsieur Destournelles!...

DESTOURNELLES. Si monsieur le marquis veut se mettre à cette fenêtre, il jouira d'un spectacle bien émouvant: deux cents villageois se disputant les mains de leur nouveau seigneur... (*Les cris augmentent.*)

LE MARQUIS, *passant devant la Baronne.* Monsieur Destournelles!

DESTOURNELLES. (*Il va à la porte-fenêtre à droite.*) Tenez, tenez, les entendez-vous?... Voyez! ils ont forcé la grille, les voilà dans la cour.

BERNARD. Un tel accueil! j'étais loin de m'attendre...

DESTOURNELLES. Hâtez-vous... ils sont capables de faire irruption dans le château.

LE MARQUIS. Irruption!... Qu'ils viennent... je les attends... Holà... Jasmin, La Brisée... tous mes laquais?

BERNARD. N'appelez personne, monsieur, ce sont mes amis, et je suffirai pour les congédier. Venez-vous, monsieur Destournelles?

(*Il sort par la porte-fenêtre de droite.*)

DESTOURNELLES, *en sortant, au Marquis.* Comment donc! mon client l'objet d'une ovation aussi populaire! Ah! monsieur le marquis, quel épisode pour ma plaidoirie!

(*Il sort avec Bernard. — A leur aspect les cris redoublent au dehors.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. Quel vacarme... Ces animaux-là ne criaient pas autrement quand je suis revenu.

LA BARONNE. Maudit avocat!

LE MARQUIS. Oh! il ne mourra que sous ma canne... et quant à son client...

LA BARONNE. Calmez-vous.

LE MARQUIS, *parcourant la scène.* Comment!... un drôle, dont j'ai vu la mère apporter ici pendant dix ans le lait de ses vaches, viendra m'insulter chez moi, et je n'y pourrai rien!

LA BARONNE. Calmez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS. Un va-nu-pieds qui trente ans plus tôt se fût estimé trop heureux de panser mes chevaux et de les conduire à l'abreuvoir!

LA BARONNE. Bienfaits de la révolution!

LE MARQUIS. Le malheureux!... Mais avez-vous entendu avec quelle emphase ce fils de bouvier a parlé des sueurs de son père? Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit: La sueur!... la sueur de leurs pères!... Les impertinents et les sots! Comme si leurs pères avaient inventé la sueur et le

travail! S'imaginent-ils donc que nos pères ne suaient pas, eux aussi! Pensent-ils qu'on suait moins sous le haubert que sous le sarrau?

LA BARONNE. Il peut rentrer d'un instant à l'autre.

LE MARQUIS. Et ce Destournelles, avec son héros de Volontina... Les voilà ces héros! Voilà ces fameuses rencontres dont monsieur de Bonaparte a fait si grand bruit!... Il se trouve qu'en fin de compte, les morts se ramassaient eux-mêmes, et les tués ne s'en portent que mieux. Madame la baronne, quand un la Seiglière tombe, c'est pour ne plus se relever.

LA BARONNE. A la bonne heure.

LE MARQUIS. Mais ne fût-on qu'un Stamply, quand on s'est fait tuer au service de la France, c'est le moins qu'on ne vienne pas soi-même le raconter aux gens. Si ce garnement avait pour deux sous de cœur, il rougirait de se sentir en vie, et il irait se jeter tête baissée dans la rivière.

LA BARONNE, *riant*. Que voulez-vous?... ça ne sait pas vivre.

LE MARQUIS. Qu'il vive donc, mais qu'il se cache! — «Cache ta vie», a dit le sage. Que ne restait-il en Sibérie? il y avait ses habitudes.

LA BARONNE. Un héritage d'un million!... On peut quitter pour moins les coteaux de l'Oural et l'intimité des Baskirs.

LE MARQUIS. Un héritage d'un million!... Tenez, baronne, s'il me pousse à bout...

LA BARONNE. Que ferez-vous?

LE MARQUIS. Je le traînerai de tribunaux en tribunaux.

LA BARONNE. Vous lui épargnerez la peine de vous y traîner lui-même; car, vous le voyez, il connaît ses droits; il est bien conseillé.

LE MARQUIS, *irrité*. Oui, par ce Destournelles.

LA BARONNE. Qui l'excite, qui l'aiguillonne... et tant que Bernard sera sous cette influence... Ah! si l'on pouvait les séparer... je répondrais bien encore...

LE MARQUIS, *haussant les épaules*. Oui, mais comment? c'est impossible!

LA BARONNE, *vivement*. Attendez!... oh! quelle idée!... nous le tenons!

LE MARQUIS. Quoi donc?

LA BARONNE. Nous le tenons, vous dis-je. Ma lettre?... cette lettre de tantôt?... que je vous ai donnée?

LE MARQUIS, *montrant la table à gauche*. Eh bien! cette lettre, elle est là dans le tiroir.

LA BARONNE *court à la table, ouvre le tiroir, prend la lettre et sonne.* Jasmin !

LE MARQUIS. Que voulez-vous faire ?

LA BARONNE. Vous le saurez. — Jasmin !

LE MARQUIS. Mais expliquez-moi du moins...

LA BARONNE. Comment, vous ne comprenez pas ?... Cette lettre, vous le savez, appelle Destournelles à Paris. On lui annonce que sa nomination de conseiller dépend de sa promptitude à se rendre auprès du ministre.

LE MARQUIS. Eh bien !

LA BARONNE. Eh bien ! les intérêts de monsieur Bernard lui sont moins chers que les siens propres ; et soyez-en sûr, dans un quart d'heure il partira.

LE MARQUIS. Vous pourriez croire ?...

LA BARONNE. J'en réponds, et une fois parti, je vous garantis qu'il restera là-bas plus de temps qu'il ne nous en faudra pour avoir raison de son client. — Jasmin !... — Dieu ! Bernard !

(*Bernard rentre par la droite.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA BARONNE, BERNARD.

BERNARD. Merci, mes bons amis, merci. — Braves gens ! j'ai vu le moment où ils forçaient la porte ; et sans monsieur Destournelles... oh ! je ne m'en défends pas, je suis touché jusqu'au fond de l'âme.

LA BARONNE. Au moins, monsieur, vous pourrez croire que tout le monde ici ne vous hait pas.

BERNARD, *sans lui répondre, la salue profondément, passe devant elle et va au Marquis.* Monsieur le marquis, avant de sortir de ce château où je ne dois plus rentrer qu'en maître, je reviens le cœur apaisé vous dire que si je n'abandonne aucun de mes droits, si je les revendique tous, vous n'avez à redouter de ma part rien de blessant pour votre dignité, rien qui soit au-dessous de la mienne. Je pars, je vous livre à vos inspirations ; consultez votre honneur : mieux que moi, mieux que la justice, il vous dira ce que vous avez à faire. (*Il s'incline, le Marquis lui rend son salut, Bernard se dirige vers la porte-fenêtre.*)

LA BARONNE, *allant au Marquis, bas.* Il s'en va.

LE MARQUIS. Qu'il s'en aille !

(*Il va s'asseoir dans un fauteuil, à gauche.*)

LA BARONNE, *se rapprochant vivement de Bernard.* Eh quoi! monsieur, est-ce ainsi?...

BERNARD, *se retournant, près de la fenêtre.* Madame la baronne, j'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il s'incline et va sortir; Hélène entre du fond.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *assis*, HÉLÈNE, LA BARONNE, *au second plan*, BERNARD, *entendant Hélène, a quitté la fenêtre et est descendu sur le devant de la scène.*

HÉLÈNE. Ce que je viens d'apprendre est-il vrai?... Mon père! serait-ce possible!... Monsieur Stamply... Bernard...

LE MARQUIS, *montrant Bernard.* Il est devant toi.

HÉLÈNE *se retourne vivement et à la vue de Bernard pousse un cri.* Ah!

BERNARD. Mademoiselle...

HÉLÈNE. Vous vivez... vous vivez, monsieur... c'est donc vrai?

BERNARD. Mademoiselle...

HÉLÈNE. Vous vivez... oh! merci, mon Dieu!... Oui... j'aurais dû vous reconnaître... tant de fois j'ai entendu parler de vous... Pardon, je suis toute tremblante... l'émotion... le bonheur...

LA BARONNE. C'est vrai... monsieur Bernard est de vos vieux amis.

HÉLÈNE. Et votre père, qui a quitté ce monde avec l'espoir de vous retrouver dans l'autre!... Le ciel a donc aussi ses douleurs et ses déceptions. Mais pour nous qui restons, quelle joie!.., oui, madame la baronne a dit vrai, vous êtes de mes amis; vous le voulez, monsieur? Monsieur Stamply m'aimait, et je l'aimais aussi. Il était mon vieux compagnon... avec lui je parlais de vous, avec vous je parlerai de lui.

BERNARD. De lui!

HÉLÈNE. Mais j'y songe... mon père, a-t-on fait préparer l'appartement de monsieur Bernard?

BERNARD. Eh quoi?

HÉLÈNE. Car vous êtes ici chez vous, monsieur.

LE MARQUIS. Ah! bien, oui, son appartement!... Il ne veut rien de nous.

LA BARONNE. Il nous hait.

HÉLÈNE. Vous nous haïssez? J'aimais votre père, vous haïssez le mien... vous me haïssez, moi... Que vous ai-je fait? comment avons-nous pu mériter votre haine?

BERNARD. Non, mademoiselle, non, je ne vous hais pas.

HÉLÈNE, *regardant autour d'elle.* Alors... qui donc?

LE MARQUIS. Ce parquet lui brûle les pieds.

LA BARONNE. Il lui serait impossible de fermer l'œil sous ce toit.

HÉLÈNE. Comment?... (*A elle-même.*) Noble cœur!... victime de la probité de son père, il refuse par orgueil d'en recevoir le prix. — Monsieur Bernard, nous n'avons rien à vous donner, nous ne pouvons que vous rendre d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Vous accepterez pour ne pas nous humilier.

BERNARD. Mademoiselle...

LE MARQUIS. Accepter, lui!... Tu le connais bien... il aimerait mieux se couper le poignet que de mettre sa main dans la nôtre.

HÉLÈNE, *après un silence, tendant la main à Bernard.* Est-ce vrai, monsieur?

BERNARD, *pressant la main d'Hélène.* Mademoiselle, je vous bénis, je vous vénère, mais...

HÉLÈNE. Vous ne partirez pas... vous avez été pendant cinq ans le prisonnier des Russes, vous pouvez bien être un peu le nôtre. C'est donc une perspective si effrayante que celle de se sentir aimé?... Au nom de votre père, qui se plaisait à m'appeller son enfant, vous resterez; je le veux, je l'exige.

BERNARD. Mademoiselle!

HÉLÈNE. Je vous en prie.

LA BARONNE, *à part.* Il est à nous!...

(*Hélène se rapproche de son père.*)

BERNARD, *à part.* Cet ange vit avec eux?... Si l'on m'avait trompé...

HÉLÈNE, *se retournant.* Eh bien?

LA BARONNE, *à part.* Il hésite!

BERNARD. Je ne sais... je ne puis...

JASMIN, *entrant par la porte de gauche.* Monsieur le marquis est servi.

LE MARQUIS, *se levant.* Bonne nouvelle!... Ma foi, qu'il parte ou qu'il reste, à table! je meurs de faim.

HÉLÈNE. Vous dînerez avec nous du moins; vous serez à côté de moi, nous parlerons de votre père.

BERNARD. De mon père!

LE MARQUIS, *près de la Baronne.* Et nous boirons à sa mémoire d'un petit vin qu'il ne détestait pas.

BERNARD. Est-ce un rêve?

LE MARQUIS. Votre bras, Baronne.

HÉLÈNE. Le vôtre, monsieur Bernard.

LE MARQUIS. A table!

LA BARONNE. Allons...

DESTOURNELLES, *entrant du fond.* Ciel! que vois-je? mon client!...

LE MARQUIS. Monsieur Destournelles!...

LA BARONNE. Qui arrive à propos.

HÉLÈNE. Oui. Pour que la fête soit complète, mon bon monsieur Destournelles, vous allez dîner avec nous.

LE MARQUIS. Hein?

(*Hélène passe près de son père, Destournelles descend vivement à la gauche de Bernard.*)

DESTOURNELLES. Comment!...

LA BARONNE, *bas.* Laissez la faire.

DESTOURNELLES, *bas, à Bernard.* Malheureux, que faites-vous?

BERNARD, *bas à Destournelles.* Impossible de refuser... Nous partirons ce soir.

LE MARQUIS, *offrant son bras à la Baronne.* Madame...

LA BARONNE, *bas au Marquis.* Non... emmenez Destournelles.

DESTOURNELLES, *à part, vivement.* Il s'agit de veiller sur mon client... (*Hélène et Bernard sont près de la porte de gauche.*)

LE MARQUIS. Allons, Barthole! allons, Cujas! venez-vous?

DESTOURNELLES. J'accepte, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Je prétends vous griser et nous chanterons au dessert.

DESTOURNELLES. Allons!... *Ils sortent par la gauche, la Baronne les suit du regard; quand ils sont dehors, la Baronne appelle d'un ton bref et à demi-voix Jasmin, qui est à sa gauche.*)

LA BARONNE. Jasmin!

JASMIN. Madame la baronne?

LA BARONNE. Cette lettre... prenez... Pendant le dîner vous la remettrez à monsieur Destournelles, et vous lui direz qu'un exprès... vous entendez, un exprès, un inconnu, vient de l'apporter de Poitiers.

JASMIN. Oui, madame... (*Il va pour sortir et revient à la droite de la Baronne.*) Il s'agit?...

LA BARONNE. De faire ce que je vous dis. Vous avez compris?

JASMIN. Parfaitement... (*Il sort.*)

LA BARONNE, *seule.* Et maintenant, Marquis, vous pouvez chanter au dessert.

ACTE IV. — SCENE I.

DESTOURNELLES, *entrant du fond.*

La mèche est allumée... gare la mine!... nous allons enfin voir, madame la baronne, à qui de nous deux restera le champ de bataille. L'exploit est libellé... Durousseau est exact... (*Il regarde sa montre.*) Trois heures... le poulet doit être entre les mains de monsieur le marquis. Bernard est à Poitiers, il ne sait rien, ne se doute de rien; avant qu'il soit de retour, je serai maître de la place. Encanailler le marquis, confiner la baronne dans son petit castel, unir deux braves jeunes gens qui s'aiment, voilà ma vengeance, voilà mon but, et je l'atteindrai, morbleu!... Le marquis... attention!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DESTOURNELLES.

LE MARQUIS, *entrant par la porte de gauche qui reste ouverte.* C'est vous?

DESTOURNELLES. C'est moi.

LE MARQUIS. Qui diable vous amène?

DESTOURNELLES, *à part.* Il ne sait rien encore... (*Haut.*) Les intérêts de mon client.

LE MARQUIS, *allant s'asseoir à gauche.* Votre client!... Ah! ça, sans reproche, monsieur Destournelles, vous finirez par établir chez moi votre cabinet de consultations.

DESTOURNELLES, *à part.* Je le gêne, mais Durousseau ne saurait tarder... je tiendrai bon... (*Jasmin entre du fond.*) Jasmin!... que vient-il lui servir sur ce plat d'argent?

JASMIN. Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. Qu'est-ce?

JASMIN. Un papier que l'on vient d'apporter pour monsieur le marquis.

DESTOURNELLES, *à part.* Oh!... délicieux!... l'exploit de Durousseau... quel bonheur!...

LE MARQUIS, *tirant son binocle et regardant le papier sans le prendre.* Qu'est-ce que cela? un papier sans enveloppe!

DESTOURNELLES, *à part.* Nous allons rire!

LE MARQUIS, *se décidant à prendre le papier.* Que me

veut ce chiffon?... du papier timbré!... (*Il se lève.*) Pouah!... mes gants!... (*Tâtant ses poches.*) Du papier timbré au marquis de la Seiglière... quel est le drôle qui s'est permis!

JASMIN, *troublé.* Mais je ne sais... ce n'est pas à moi qu'on l'a remis.

LE MARQUIS. Et que chante ce grimoire?... (*Il déploie le papier et lit.*) «L'an 1817, cejourd'hui 5 octobre, à la requête du sieur Bernard Stamply...» Eh! quoi, Bernard?... ce n'est pas possible. Voyons... «Domicilié de droit, et logeant de fait au château de la Seiglière!...» Comment, Bernard?... Sortez, Jasmin... *Jasmin sort par le fond.* — *Le Marquis continuant de lire.*) «Agissant aux poursuites et diligences de maître Destournelles... (*Le Marquis, au nom de Destournelles, lève les yeux par-dessus son binocle sur l'avocat, qui se tient impassible de l'autre côté de la scène.* — *A part.*) Ah! très-bien, c'est l'affaire qui l'amène ici... (*Reprenant sa lecture.*) «De maître Destournelles... j'ai, Guillaume Durousseau, huissier, baillé assignation au sieur Louis Tancrède Hector, marquis de la Seiglière, sans domicile connu...» (*Nouveau coup d'œil du Marquis sur Destournelles.*) «Mais logeant indûment audit château de la Seiglière, où je me suis exprès transporté et où, parlant à une femme à son service, à comparoir...» (*Cherchant à comprendre.*) Comparoir?...

DESTOURNELLES. Comparoir, pour comparaître... terme de pratique.

LE MARQUIS. Ah!... c'est un terme... de... (*A part.*) Pardieu! je suis curieux de savoir jusqu'où ils ont poussé l'insolence et l'audace... Poursuivons... (*Haut et continuant de lire.*) «A comparoir dès demain, vu l'urgence, à sept heures du matin...» Par exemple! «Par devant monsieur le président du tribunal civil, jugeant en état de ré-fé-ré...»

DESTOURNELLES. Référé.

LE MARQUIS, *sans se retourner.* Référé. J'ai parfaitement lu... «Attendu qu'en vertu de l'axiome: *le mort saisit le vif.*» Hein?...

DESTOURNELLES. Terme de pratique.

LE MARQUIS. Ah... toujours... (*A part.*) Patience... nous allons voir. — (*Haut, lisant.*) «Attendu, attendu...» La conclusion... «Voir dire le marquis de la Seiglière que dans les vingt-quatre heures, il sera tenu de déguerpir»... Déguerpir!... «Sinon y être contraint dans les formes accoutumées, avec l'assistance de tous officiers et agents de la force publique...» (*Avec une colère contenue.*) C'est tout.

DESTOURNELLES, *à part.* Le coup est porté.

LE MARQUIS, *pliant le papier, qu'il met froidement et résolument dans la poche.* Jasmin !

DESTOURNELLES. Si monsieur le marquis avait besoin de quelques explications ?...

LE MARQUIS. Je vous suis obligé... Jasmin... mon épée.

DESTOURNELLES. Votre épée !... Que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS. Vous allez le savoir.

DESTOURNELLES. Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *éclatant.* Ah ! vous avez pensé que vous pourriez impunément souffleter mon blason ! Ah ! vous êtes venu pour me narguer, pour me braver en face ! Un huissier a sali le seuil de ma porte, et c'est à vous que je dois cet affront !... Mon épée ! l'épée de mes pères !...

DESTOURNELLES. Encore une fois, que prétendez-vous faire ?

LE MARQUIS. Vous sauterez par cette fenêtre ou je vous couperai les deux oreilles... à votre choix.

DESTOURNELLES, *froidement.* Monsieur le marquis, vous me divertissez.

LE MARQUIS. Je ne vous divertirai pas longtemps... Jasmin !... Mais ce maraud arrivera-t-il ?... Jasmin !

JASMIN, *entrant du fond.* Me voilà... Que demande monsieur le marquis ?

LE MARQUIS. Ce que je demande ?...

DESTOURNELLES, *froidement.* Monsieur le marquis demande son épée.

LE MARQUIS. Hein ?

DESTOURNELLES. Allez la lui quérir.

LE MARQUIS, *à part.* Comment ? voilà l'impression... Il n'a pas peur...

JASMIN, *avec stupeur.* Son épée ?...

DESTOURNELLES. Si monsieur le marquis voulait me dire où il l'a mise ?...

LE MARQUIS. C'est bon... drôle !... laisse-nous.., (*Jasmin sort. — Le marquis se jette avec colère dans son fauteuil.*) Diable d'homme !

DESTOURNELLES, *à part.* C'est le premier transport... Il n'a pas été long.... Frappons les derniers coups... (*Il se rapproche du Marquis ; avec respect.*) Monsieur le marquis veut-il me permettre une observation ?

LE MARQUIS, *après un silence.* Laquelle, monsieur ?

DESTOURNELLES. En me coupant les deux oreilles, monsieur le marquis eût-il sensiblement amélioré sa situation ?

Il est permis d'en douter ; peut-être n'eût-il réussi qu'à se priver des services d'un homme venu ici, non pour le narguer, mais pour l'aider à sortir de l'abîme où il est tombé.

LE MARQUIS. J'en sortirai, monsieur, par le plus court chemin et sans le secours de personne, mais, auparavant, je dirai à monsieur Bernard que s'il chasse comme un gentilhomme, il se conduit comme un manant...

DESTOURNELLES. Vous ne direz pas cela.

LE MARQUIS, *se levant.* Je le dirai... Comment, ventre-saint-gris! un garçon que j'aimais, que j'héberge depuis six semaines, qui boit mon vin, monte mes chevaux, dépeuple mes forêts!... Hier encore, il m'a tué trois loups.

DESTOURNELLES. Eh! monsieur le marquis, depuis six semaines c'est lui qui vous héberge, et c'est vous qui tuez son gibier.

LE MARQUIS. Soit... je pouvais en douter... Mais, tête-bleu, monsieur, lorsqu'on a l'honneur d'avoir sous son toit le marquis de la Seiglière, ce n'est pas par huissier qu'on lui donne congé. Bernard est un manant, et je le lui dirai.

DESTOURNELLES. Pouvez-vous méconnaître à ce point le plus noble cœur qui ait jamais battu dans la poitrine d'un galant homme?

LE MARQUIS. Vous nous la donnez belle... Et ce papier, monsieur, cet immonde papier!

DESTOURNELLES. Ce papier, monsieur le marquis?... Comment n'avez-vous pas deviné sur-le-champ qu'il n'a pu vous être envoyé qu'à l'insu de ce brave jeune homme.

LE MARQUIS. Qui donc, alors ?...

DESTOURNELLES. C'est moi... qui, sans consulter mon client, et usant des pouvoirs qu'il m'avait confiés, ai cru devoir, pour vous sauver, récourir aux moyens extrêmes.

LE MARQUIS. Pour me sauver?

DESTOURNELLES. Pour vous sauver! Il y a des plaies qu'on ne guérit qu'en y portant le fer et la flamme. Sachez-le bien, vous n'êtes ici que par la tolérance de Bernard.

LE MARQUIS. La tolérance !

DESTOURNELLES. Ah!... voilà ce que vous ne paraissiez pas comprendre. Vous ne sentiez pas qu'aux yeux de tous vous êtes dans une condition humiliante et précaire. Monsieur le marquis, vous m'invitiez tout à l'heure à sauter par la fenêtre... eh bien! mieux vaut cent fois sauter par la fenêtre que de se traîner dans les escaliers. On traverse une position équivoque, on n'y séjourne pas. Votre honneur était en péril, vous dormiez, je vous ai réveillé.

LE MARQUIS. Bien obligé. Mais alors, si je vous comprends, je n'ai plus qu'un parti à prendre... et ce parti, c'est de faire mes paquets.

DESTOURNELLES. C'est le plus prompt... c'est le plus sûr, mais...

LE MARQUIS. Pensez-vous qu'il m'effraie?... Je connais le chemin de la pauvreté, monsieur... je le reprendrai sans pâlir.

DESTOURNELLES. Bien, monsieur le marquis, très bien. Je reconnais là l'héritier d'une race de preux... car, à votre âge, renoncer à ce luxe héréditaire, pour aller grelotter au coin du petit feu de la baronne, c'est cruel.

LE MARQUIS. Très cruel.

DESTOURNELLES. Pour vous encore, ce n'est rien; mais votre fille?...

LE MARQUIS. Ma fille!...

DESTOURNELLES. Vous êtes père, monsieur le marquis; si les sacrifices ne coûtent rien à votre grand cœur, s'il vous plaît d'accepter le rôle d'Œdipe, songez que vous imposez à cette aimable enfant la tâche d'Antigone.

LE MARQUIS, *attendri*. Eh quoi?... ma pauvre Hélène... ma fille bien-aimée!...

DESTOURNELLES. Monsieur le marquis, vous êtes bien ici.

LE MARQUIS. C'est vrai, mon ami, je n'y suis pas mal.

DESTOURNELLES. Séjour enchanté!... Si nous pouvions trouver un moyen de tout concilier...

LE MARQUIS. Un moyen?

DESTOURNELLES. Oui, un moyen qui sauverait du même coup l'honneur du père et la fortune de l'enfant.

LE MARQUIS. Est-ce que vous entrevoyez!... Destournelles, voyons, mon vieil ami, car nous sommes de vieux amis, je me mets entre vos mains... conseillez-moi, dirigez-moi... Vous dites qu'il y aurait peut-être un moyen?...

DESTOURNELLES. Sans doute... il y en a un... un seul... mais il est bon.

LE MARQUIS. S'il est bon, je m'en contenterai... Quel est-il?...

DESTOURNELLES, *hésitant*. Ah!... je crains de vous l'apprendre... Vos idées sont telles...

LE MARQUIS. Parlez, parlez, de grâce, ne voyez-vous pas que je peux tout entendre?

DESTOURNELLES. Eh bien! puisque vous le voulez... monsieur le marquis, ce Napoléon que vous jugez si sévèrement n'était pourtant pas sans mérite; il avait compris la nécessité de rapprocher la noblesse et la bourgeoisie. Un homme comme

vous n'est-il pas fait pour s'associer aux grandes pensées de l'Empereur ?

LE MARQUIS. Sans doute... mais veuillez m'apprendre?...

DESTOURNELLES. Pensez-vous que monsieur de Vaubert soit sérieusement épris de sa fiancée ?...

LE MARQUIS. Peuh !...

DESTOURNELLES. Pensez-vous que, de son côté, mademoiselle de la Seiglière aime éperdument le baron ?

LE MARQUIS. Peuh!

DESTOURNELLES. Trouvez-vous en lui le modèle des gendres ?

LE MARQUIS. Il manque un lièvre à vingt pas...

DESTOURNELLES. Vous disiez tout à l'heure que Bernard chasse comme un gentilhomme... Le fait est qu'à vous voir ensemble, on jurerait deux frères d'armes, deux chevaliers de la table ronde... Que lui manque-t-il donc pour être un gentilhomme accompli?

LE MARQUIS. La noblesse.

DESTOURNELLES. Vous l'avez dit. Eh bien! qu'il la reçoive de vous...

LE MARQUIS. Comment ?

DESTOURNELLES. Avec la main de votre fille.

LE MARQUIS. Qu'entends-je?... une mésalliance ?

DESTOURNELLES. Non pas... une fusion de races... et vous êtes sauvé !

LE MARQUIS. Jamais, monsieur, jamais!... Plutôt la ruine.

DESTOURNELLES. Je m'en doutais; à votre aise. Seulement, je m'étonne, monsieur le marquis, qu'un esprit aussi éclairé que le vôtre n'ait pas là-dessus des idées plus conformes aux besoins du siècle.

LE MARQUIS. Je ne me soucie pas mal des besoins du siècle.

DESTOURNELLES. Au temps où nous vivons, déroger, c'est se ménager un appui. Voulez-vous connaître toute ma pensée ?... Vous avez des ennemis.

LE MARQUIS. Moi ?

DESTOURNELLES. Tout homme supérieur en a. Savez-vous ce que les libéraux disent de vous?

LE MARQUIS. Quoi donc ?

DESTOURNELLES. Ils vous signalent comme un ennemi des libertés publiques. Le bruit court que vous détestez la Charte.

LE MARQUIS. Savez-vous bien, monsieur, que c'est une infamie? Moi, l'ennemi des libertés publiques !... Je les adore. Et comment m'y prendrais-je pour détester la Charte? je ne la connais pas.

DESTOURNELLES. Enfin, je ne veux pas vous effrayer... mais si une seconde révolution éclatait...

LE MARQUIS. Parlez-vous sérieusement?... une seconde révolution!...

DESTOURNELLES. Monsieur le marquis, nous sommes sur un volcan.

LE MARQUIS. Un volcan?

DESTOURNELLES. Que deviendra votre fille au milieu de la tourmente?

LE MARQUIS. Que dites-vous? Hélène!

DESTOURNELLES. Le nom seul de monsieur de Vaubert suffira pour attirer la foudre.

LE MARQUIS. Ma fille!... Ah! plutôt que de la voir exposée...

DESTOURNELLES. Comprenez-vous maintenant l'opportunité d'une mésalliance? En adoptant un enfant de l'empire, vous ralliez à vous l'opinion, vous vous créez des alliances dans un parti qui vous repousse, et vous achevez de vieillir, près de votre fille, heureux, tranquille, honoré, à l'abri des révolutions.

LE MARQUIS, *à part.* Il parle bien.

DESTOURNELLES. Et puis, vous serez, pardieu! bien à plaindre d'avoir pour gendre un jeune héros qui vous aime, que vous aimez, qui perpétuera votre nom, et qui héritera, si vous le voulez bien, de votre titre: Le marquis de Stamply-la Seiglière! cela sonne-t-il mal à l'oreille?

LE MARQUIS. Stamply-la Seiglière... J'aimerais mieux la Seiglière-Stamply... Enfin... on verrait. Vous me connaissez, Destournelles, il n'est pas de sacrifice que je ne puisse faire pour assurer l'avenir de ma fille... Mais comment la décider?...

DESTOURNELLES, *souriant.* Croyez-moi, vous y réussirez.

LE MARQUIS. Hein? qui peut vous faire croire?...

DESTOURNELLES. Vous y réussirez, vous dis-je; et quant à Bernard, je réponds de lui.

LE MARQUIS. Parbleu!... Je voudrais bien voir... Mais, Destournelles... nous oublions... Et la baronne?

DESTOURNELLES. Madame de Vaubert?

LE MARQUIS. Mes engagements sont tels...

DESTOURNELLES. Mettez-lui sous les yeux ce petit papier, et vous saurez à quoi vous en tenir sur le désintéressement de cette noble dame.

LE MARQUIS. Qu'entends-je?... Quel trait de lumière!...

(*La porte de droite s'ouvre, la Baronne s'arrête, inquiète, voyant Destournelles.*)

DESTOURNELLES. La voici... Faut-il que je me retire?

LE MARQUIS. Grand Dieu!.,. me laisser seul avec elle...

DESTOURNELLES, *à part.* C'est juste. Pauvre marquis!... Il n'est pas de force.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DESTOURNELLES, LA BARONNE.

LA BARONNE. Encore ici, monsieur Destournelles?

DESTOURNELLES. C'est à peu près ce que monsieur le marquis me faisait l'honneur de me dire, il n'y a qu'un instant; je répare le temps perdu.

LA BARONNE. Vous causiez?...

DESTOURNELLES. Oui, madame!... (*Bas au Marquis, passant derrière lui.*) Allons! ferme! Abordez la question.

LA BARONNE. Puis-je savoir?...

LE MARQUIS. Ah! Baronne, nos affaires vont mal.

LA BARONNE. Que dites-vous?

DESTOURNELLES, *bas.* Le papier... donnez-lui le papier.

LE MARQUIS. Tâchez de déchiffrer ce grimoire.

LA BARONNE, *prenant l'exploit.* Qu'est-ce que cela?... (*Elle parcourt le papier.*) Un exploit... de Bernard!...

LE MARQUIS. Hein?... Qu'en dites-vous?

LA BARONNE, *à part.* Destournelles, ici... C'est un piège... (*Haut.*) Eh bien! Marquis, que comptez-vous faire?

LE MARQUIS. Mais... Baronne... je vous le demanderai... car avant tout... je serais bien aise d'avoir votre avis.

LA BARONNE. Mon avis, monsieur le marquis, est que votre honneur et votre dignité sont deux joyaux plus précieux que votre fortune. Devant un pareil acte de brutalité, l'hésitation n'est plus permise; vous ne pouvez rester ici, vous n'avez plus qu'à vous retirer.

LE MARQUIS. Où?

LA BARONNE. Vous le demandez? Si j'avais pu oublier les engagements qui nous lient, la ruine de votre maison me les rappellerait. Marquis de la Seiglière, le château de Vaubert est à vous.

LE MARQUIS. Généreuse Baronne!... Croyez que mon cœur... (*A part.*) Cela devient fort embarrassant.

LA BARONNE, *à part.* Il paraît troublé.

DESTOURNELLES, *à part.* Tant de grandeur d'âme!... C'est clair, elle est sûre de Bernard.

LA BARONNE. Venez donc, mon ami, le bonheur de nos

enfants vous rendra au centuple les biens que vous aurez perdus.

LE MARQUIS, *la retenant.* Oh! certainement... mais, croyez-vous, Baronne, que nos enfants aient l'un pour l'autre une affection bien tendre?

DESTOURNELLES, *bas.* Très bien!

LA BARONNE. Ils s'adorent.

LE MARQUIS. Vous croyez?

LA BARONNE. J'en suis sûre.

LE MARQUIS. Eh bien! moi, Baronne, après la scène de tantôt, j'en doute un peu.

LA BARONNE. Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS. Et puis, pensez-vous que, dans les circonstances où nous sommes, un tel mariage fût bien d'accord avec les besoins du siècle?

DESTOURNELLES. Bravo!

LA BARONNE. Les besoins du siècle!... Quel conte me faites-vous là?

LE MARQUIS. Voyez-vous, Baronne, j'ai mûrement réfléchi.

LA BARONNE. Vous?

LE MARQUIS. Je ne suis pas, Dieu merci, aussi léger, aussi frivole qu'on se plaît à le dire; Destournelles, qui n'est pas un sot, le reconnaissait tout à l'heure...

LA BARONNE, *à part.* Où veut-il en venir?

DESTOURNELLES. C'est vrai, monsieur le marquis me faisait part...

LE MARQUIS. Je lui disais: Destournelles, nous sommes sur un volcan... Vous le disais-je, Destournelles?

DESTOURNELLES. En effet, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Je ne suis pas le marquis de Carabas, moi.

DESTOURNELLES. Autre temps, autres mœurs!

LE MARQUIS. Allons au peuple...

DESTOURNELLES. C'est cela: pour qu'à son tour il vienne...

LE MARQUIS. Pour qu'à son tour il vienne à nous.

LA BARONNE, *à part.* Je suis jouée... (*Haut.*) Marquis, regardez-moi en face. Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard.

LE MARQUIS. Madame!

DESTOURNELLES, *bas au Marquis.* Pas de faiblesse!

LA BARONNE. Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard.

LE MARQUIS. Moi?

LA BARONNE. Vous!... Ainsi, monsieur le marquis, tandis

que je me sacrifiais au soin de vos intérêts, vous complotiez avec votre digne conseiller de livrer à votre ennemi la fiancée de mon fils, vous portiez un coup de Jarnac au champion qui combattait pour vous.

DESTOURNELLES, *au Marquis.* Un coup de Jarnac!... souffrirez-vous ?...

LE MARQUIS, *étourdi.* Moi !... (*Avec force.*) Eh bien ! oui, madame, c'est la vérité; je suis las du rôle que je joue ici, le cœur m'en lève. Morbleu ! vous me poussez à bout... Ma fille épousera Bernard.

LA BARONNE. Prenez garde, Marquis, c'est la guerre.

LE MARQUIS. Va pour la guerre! Je ne mourrai pas sans l'avoir faite au moins une fois.

LA BARONNE. Monsieur le marquis, c'est bien. Il ne me reste plus qu'à savoir si mademoiselle de la Seiglière se fera complice de votre félonie. Justement, la voici. Je vais...

(*Elle se dirige vers la porte de gauche.*)

DESTOURNELLES. Madame !

LE MARQUIS. Au nom du ciel!

LA BARONNE. Vous le voyez, à la seule pensée de mettre votre fille dans la confidence de vos lâches projets, vous tremblez; la conscience même de monsieur Destournelles se révolte.

LE MARQUIS. C'est que j'entends me réserver le droit, madame, d'expliquer à ma fille...

LA BARONNE. Tenez, j'ai pitié de vous; faites vous-même votre confession... je n'assisterai pas à votre honte. C'est déjà bien assez que vous ayez à rougir devant votre enfant...

(*Hélène entre par la porte de gauche, qui se referme.*)

SCÈNE IV.

DESTOURNELLES, HÉLÈNE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE. Vous arrivez à propos, chère Hélène.

HÉLÈNE. A propos, madame !... Que se passe-t-il donc?

LA BARONNE. Je laisse à votre père le soin de vous l'apprendre... (*Bas au Marquis.*) Allons, monsieur le marquis, à l'œuvre, la tâche est belle. Pour moi, je sais ce qu'il me reste à faire; adieu...

(*Elle sort. Destournelles, pendant ces derniers mots, a rejoint le Marquis.*)

SCÈNE V.

HÉLÈNE. LE MARQUIS, DESTOURNELLES.

LE MARQUIS. Bon voyage.

DESTOURNELLES. Vous triomphez !

LE MARQUIS. Si elle croit que je suis dupe de son désintéressement !... Mais comment préparer ma fille?...

DESTOURNELLES, *bas*. Pas de préparations... Allez droit au but... et je vous réponds du succès. — Je vous laisse.

(*Il sort par la porte de droite.*)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, BERNARD, LE MARQUIS.

BERNARD, *entrant agité, du fond*. Ah! monsieur le marquis, ce qu'on vient de me dire est-il vrai? En mon nom et à mon insu, on s'est permis de vous adresser?...

LE MARQUIS, *bas à Bernard*. Silence! je sais tout.

BERNARD. C'est un indigne abus de confiance...

LE MARQUIS, *bas*. Encore une fois... je le sais, taisez-vous... (*Il passe devant lui. Haut.*) D'ailleurs, c'est bien de cela qu'il s'agit!... J'en apprends de belles sur votre compte, monsieur le héros.

BERNARD. Sur mon compte?

LE MARQUIS. Accueilli sous ce toit comme un frère, comme un fils, oui, monsieur, comme un fils... vous vous êtes oublié jusqu'à porter vos vues...

BERNARD. Ah! monsieur le marquis, épargnez un malheureux. Je m'éloigne, je pars... je vais expier loin de vous, loin de votre fille, un espoir insensé qui n'a fait que traverser mon cœur.

LE MARQUIS. A d'autres!...

BERNARD. Je ne suis revenu que pour me justifier et vous dire un éternel adieu.

LE MARQUIS. Ah! vous croyez, monsieur, que les choses peuvent se passer de la sorte? Vous croyez que lorsqu'on a jeté le trouble dans un jeune cœur, il ne reste plus qu'à faire sa valise, et que tout est dit? non pas, s'il vous plaît.

BERNARD. Si je savais une expiation plus rigoureuse... s'il vous fallait mon sang...

LE MARQUIS. Que diable voulez-vous que je fasse de votre sang? Vous ne partirez pas, monsieur.

BERNARD. Mais, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Vous ne partirez pas, vous dis-je... (*A Hélène.*) Eh bien! et toi, ma fille, tu ne dis rien ?

HÉLÈNE. Monsieur Bernard... puisque mon père l'exige... il vous aime... vous ne voudriez pas l'affliger...

BERNARD, *passant devant le Marquis.* Ah! mon Dieu!... ma raison s'égare... Ai-je rêvé le désespoir, ou bien rêvé-je maintenant le bonheur ? Monsieur le marquis... mademoiselle... que dois-je croire ?

HÉLÈNE. Que mon père est bon comme le bon Dieu.

BERNARD. Oh !... monsieur le marquis...

HÉLÈNE, *apercevant Raoul.* Monsieur de Vaubert !

LE MARQUIS. Ah ! diable, que vient-il faire en ce moment ?... Retirez-vous tous deux, laissez-nous... (*Raoul entre du fond et se tient un moment sur le pas de la porte.*)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, BERNARD, RAOUL, LE MARQUIS.

RAOUL. Monsieur Bernard, vous n'êtes pas de trop entre nous. Mademoiselle, c'est vous que je cherchais.

HÉLÈNE. Moi, monsieur de Vaubert ?

LE MARQUIS. Permettez; vous voulez une explication, vous l'aurez... mais il ne convient pas que ma fille...

RAOUL. Pardon, monsieur le marquis, il est nécessaire, au contraire, que votre fille sache...

LE MARQUIS. Monsieur!... c'est moi seul que cela regarde.

RAOUL. Non, monsieur le marquis, c'est à moi de parler... et je parlerai. Mademoiselle, j'apprends à l'instant même ce que vous ignorez encore, ce qu'on m'avait laissé ignorer jusqu'ici... j'apprends...

LE MARQUIS. Eh !... ventre-saint-gris, monsieur, laissez les gens en paix, et retournez à vos coquilles...

BERNARD. Prenez garde, monsieur, prenez garde.

RAOUL, *avec hauteur.* Qu'entendez-vous par là, monsieur Bernard ?

BERNARD. Monsieur !...

RAOUL. Vous n'étoufferez pas la voix d'un galant homme ; je signalerai à mademoiselle de la Seiglière le précipice où l'on veut la pousser.

HÉLÈNE. Qu'entends-je!... Ah! parlez, monsieur de Vaubert, parlez.

RAOUL. J'apprends, mademoiselle, que la donation faite à monsieur le marquis par son ancien fermier est nulle de

plein droit par le seul fait de l'existence du fils du donateur; depuis six semaines vous n'êtes plus chez votre père, vous êtes chez monsieur Bernard.

HÉLÈNE, *regardant tour à tour Bernard et le Marquis.* Comment?

BERNARD. Mademoiselle...

LE MARQUIS. Chansons que tout cela!...

RAOUL. Ce n'est pas tout... J'apprends aussi les nouvelles dispositions prises pour éteindre un procès, perdu d'avance, pour replacer sur votre tête l'héritage de vos ancêtres.

LE MARQUIS. Eh! morbleu! monsieur...

RAOUL, *poursuivant.* J'apprends qu'aujourd'hui même, sous le coup d'une assignation...

LE MARQUIS, *avec emportement.* N'achevez pas.

BERNARD, *de même.* Cela est faux, monsieur, vous ignorez...

RAOUL, *avec calme.* Vous avez raison. Messieurs, les oreilles de cette noble créature ne sont pas faites à de telles révélations. Mademoiselle, vous êtes libre; il ne sied pas à la pauvreté de se mettre en balance avec la fortune. Sachez seulement qu'en vous rendant votre parole, je n'entends pas retirer la mienne. S'il ne convenait pas à mademoiselle de la Seiglière de se prêter à une transaction, que je m'abstiens de qualifier...

BERNARD. Monsieur de Vaubert !

RAOUL. Ma maison s'ouvrirait avec joie pour vous recevoir, et béni serait le jour où vous auriez pris place à mon foyer...

(*Moment de silence. — Hélène regarde tour à tour et lentement Bernard et monsieur de Vaubert; elle s'approche du Marquis.*)

HÉLÈNE. Répondez, mon père, est-ce vrai?

LE MARQUIS. Quoi?

HÉLÈNE. Ce que monsieur de Vaubert vient de m'apprendre.

LE MARQUIS. Monsieur de Vaubert ne sait ce qu'il dit.

HÉLÈNE. Mon père, répondez franchement, sans détours, et ne craignez pas de trouver votre fille au-dessous des devoirs que pourra lui imposer le soin de votre honneur. Répondez en vrai gentilhomme: Qui reçoit ici l'hospitalité?... Est-ce nous?... Est-ce monsieur Bernard?

BERNARD, *passant devant Raoul.* Mademoiselle...

HÉLÈNE, *l'arrêtant du geste.* Répondez, mon père.

LE MARQUIS. Que veux-tu que je te dise? On a profité de mon absence pour faire un code de lois auxquelles il est

impossible de rien comprendre. Suis-je chez Bernard? Bernard est-il chez moi? Personne n'en peut rien savoir.

HÉLÈNE. C'est donc vrai!... Ainsi, mon père, ainsi, quand ce jeune homme s'est présenté armé de ses droits, nous ne lui avons pas restitué loyalement son héritage!... Au lieu de nous retirer tête haute... nous avons obtenu qu'il consentît à nous garder chez lui! De votre fille qui ne savait rien.. (*Se retournant vers Bernard avec fierté.*) Qu'avez-vous dû penser de moi, monsieur?

BERNARD. Ah! mademoiselle, le ciel m'est témoin...

HÉLÈNE. Quand je vous ai tendu la main, vous croyant pauvre et déshérité... et plus tard... et tout à l'heure encore... (*Avec égarement.*) Oh! mon père, est-ce assez de honte?

LE MARQUIS. Ma fille, mon enfant, calme-toi, je ne voulais que ton bonheur.

HÉLÈNE, *relevant la tête.* Mon bonheur!... et vous ne vous aperceviez pas que j'étais le prix d'un marché.

BERNARD. Non, mademoiselle, non.

HÉLÈNE. Et si monsieur de Vaubert ne fût venu à temps... Bien, monsieur de Vaubert; voici ma main...

(*Raoul s'approche d'elle.*)

BERNARD. O ciel!

RAOUL. Merci, mademoiselle.

HÉLÈNE. Allons, mon père, relevez-vous, la pauvreté n'a pas droit de mésalliance. Marquis de la Seiglière, reprenez la fierté de votre race. Partons, sortons d'ici. Mon père, appuyez-vous sur moi. Baron de Vaubert, emmenez votre femme... (*La Baronne et Destournelles paraissent au fond.*)

SCÈNE IX.

RAOUL, HÉLÈNE, BERNARD, DESTOURNELLES, LA BARONNE, LE MARQUIS.

DESTOURNELLES. Sa femme!

LA BARONNE, *avec joie.* J'en étais sûre!

RAOUL. Oui, ma mère, oui, embrassez votre fille.

BERNARD, *à part.* Ah! tout est perdu.

LA BARONNE. Chère Hélène!... (*Triomphante, bas au Marquis.*) Eh bien! mon vieil ami, était-il si facile de briser des liens aussi sacrés?

LE MARQUIS. Madame!... (*A part.*) Que la peste l'étouffe, elle et son fils.

HÉLÈNE. Par pitié, monsieur de Vaubert, ne restons pas ici.

LA BARONNE. Venez, nobles enfants. (*Ils font un pas pour sortir.*)

DESTOURNELLES, *s'avançant.* Eh ! non, madame; demeurez. Vous vous retiriez devant sa fortune, il n'a plus rien que son épée.

HÉLÈNE. Que veut dire?...

RAOUL. Je ne comprends pas...

LE MARQUIS. Oui, qu'est-ce que cela signifie?

DESTOURNELLES. Ce que cela signifie, monsieur le marquis...

BERNARD. Monsieur Destournelles!

DESTOURNELLES. Oh! soyez tranquille, ce ne sera pas long, et je pars avec vous. Cela signifie que ce matin, quand j'allais chez maître Durousseau pour vous rendre à tous la vue ou la raison, ce brave garçon allait chez un notaire légaliser sa ruine et signer l'abandon de ses droits.

TOUS. O ciel!

HÉLÈNE. Refusez, mon père, refusez.

DESTOURNELLES. Refuser!... Est-ce que vous le pouvez maintenant ? Vous avez accepté la donation du père. Personne au monde ne peut empêcher Bernard de ratifier ce que son père a fait.

LE MARQUIS. Cependant, monsieur...

DESTOURNELLES. Après cela, monsieur le marquis, si la possession de ce château embarrasse votre délicatesse, le domaine public s'en arrangera volontiers. Quant à moi, je sors d'ici pour n'y rentrer jamais; mais je ne partirai pas sans avoir soulagé mon cœur, sans vous avoir dit, madame la baronne, que si vous l'emportez, c'est en faisant votre malheur à tous: celui de monsieur le marquis, séparé pour jamais d'un compagnon qu'il aimait déjà comme son fils...

LE MARQUIS. C'est vrai.

DESTOURNELLES. Celui de vos enfants, que vous condamnez à des regrets éternels...

RAOUL, *regardant Hélène, qui tressaille.* Des regrets!...

DESTOURNELLES. Le vôtre, enfin; oui, madame, le vôtre, car, sachez-le bien, vous n'aurez pas impunément désuni deux cœurs qui s'aiment pour river l'un à l'autre deux cœurs qui ne s'aiment pas. Et maintenant que j'ai tout dit, partons, monsieur Bernard.

HÉLÈNE, *à part.* Grand Dieu!

RAOUL, *l'arrêtant du geste.* Que voulez-vous dire? Non pas, monsieur, expliquez-vous.

DESTOURNELLES. Monsieur... observez ces deux jeunes gens:

leur silence vous apprendra peut-être ce que vous ne devinez pas.

RAOUL. Il serait possible!... (*Il se retourne vers Hélène, et après un silence, l'interrogeant du geste et du regard.*) Hélène?...

HÉLÈNE, *les yeux baissés.* Monsieur de Vaubert, je ne reviens pas sur ma parole! voici ma main.

RAOUL. Bien!... (*Avec effort.*) La vôtre, monsieur Bernard.

BERNARD. La mienne!

RAOUL. La refuserez-vous à votre frère?

BERNARD. Mon frère!

LA BARONNE, *vivement.* Raoul!...

RAOUL. Ma mère, il est temps que chacun reprenne ici sa place. Oui, mon frère, puisque je mets sa main dans la main de ma sœur.

TOUS. O ciel!...

HÉLÈNE. O mon ami!...

BERNARD. Mon frère!...

LE MARQUIS. Ce sont deux paladins!

DESTOURNELLES. A la bonne heure donc... ma cause est gagnée.

BERNARD et HÉLÈNE. Notre cher avocat!

DESTOURNELLES. Votre bonheur paiera mes honoraires.

LE MARQUIS. Quel tableau!... Hein?... qu'en dites-vous, baronne?... (*Il passe derrière la Baronne et va serrer la main de ses enfants.*)

LA BARONNE. Rien. Je ne cherchais que le bonheur de mon fils.

RAOUL. Mon bonheur?... Ne le cherchez plus, ma mère, il est auprès de vous.

DESTOURNELLES. C'est ma plus belle affaire! (*A la Baronne.*) Madame la baronne me pardonnera-t-elle?

LA BARONNE. Quoi donc?

DESTOURNELLES, *s'essuyant le front.* Mon triomphe.

LA BARONNE, *railleuse.* Il y manque encore quelque chose.

DESTOURNELLES. Quelque chose?...

LA BARONNE, *lui remettant un papier.* Il n'y manque plus rien, monsieur le conseiller.

DESTOURNELLES. Que vois-je!... ma nomination!...

LA BARONNE, *avec hauteur et lui tournant le dos.* Nous sommes quittes, monsieur Destournelles.

DESTOURNELLES, *à part.* Quittes?... J'ai la place... et je n'épouse pas... J'y gagne.

Emile Augier (1820-1889).

Émile Augier, poète comique, membre de l'Académie française, est né à Valence en Dauphiné. En 1844, il débuta au théâtre par une petite comédie en deux actes, intitulée *La Ciguë*, imitation plus spirituelle qu'exacte des mœurs antiques. Puis il fit représenter, avec des succès divers, une douzaine de pièces, dont les principales sont: *Un homme de bien*, *l'Aventurière*, *Gabrielle*, *Philiberte*, la *Jeunesse*, son chef-d'œuvre et une des meilleures comédies de notre époque, les *Effrontés*, *Paul Forestier*, le *Gendre de Monsieur Poirier*, etc.

LE GENDRE DE M. POIRIER.

Le duc Hector de Montmeyran et le marquis Gaston de Presles sont deux gentilshommes ruinés. Après avoir dépensé la plus grande partie de son patrimoine, Hector s'est engagé comme simple soldat dans l'armée d'Afrique; devenu brigadier, il a obtenu un congé qu'il vient passer à Paris. Son ami Gaston, qui n'a pas seulement mangé sa fortune, mais qui a fait encore des dettes considérables, a épousé, pour sortir d'embarras, la fille de M. Poirier, marchand de drap, plusieurs fois millionnaire. Le marquis se trompe sur le véritable caractère de son beau-père. M. Poirier, en montrant de la condescendance envers son gendre, en promettant de payer ses dettes, a une arrière-pensée qu'il laisse voir à son ami Verdelet et à sa fille Antoinette. Tous trois conviennent de proposer à Gaston de prendre un emploi. Celui-ci se retranche derrière ses opinions légitimistes et déclare qu'il ne lui est pas permis de briguer une place sous le gouvernement de Juillet. Là-dessus arrivent les créanciers. M. Poirier, qui a appris que son gendre n'a touché en espèces que cinquante pour cent des sommes nominalement dues, leur paye les créances réelles avec six pour cent d'intérêt. Ceux-ci se retirent et rencontrent Gaston. Ils lui reprochent de n'avoir pas fait honneur à sa signature. Le marquis indigné crie, Antoinette signe un papier qui leur assure sur sa dot le payement intégral de leurs créances. Le vieux beau-père, apprenant ce qui vient de se passer, veut louer l'hôtel de son gendre, appelle le cuisinier et le force à donner sa démission. La crise ne se fait pas attendre; le marquis rompt avec les folies de son passé et demande à Verdelet une place dans ses bureaux.

ACTE I. — SCÈNE II.

GASTON, LE DUC, UN DOMESTIQUE.

GASTON. Tiens, c'est toi? (*Ils s'embrassent.*)

LE DOMESTIQUE, *à part.* Fichtre?... j'ai dit une bêtise...

LE DUC. Cher Gaston!

GASTON. Cher Hector! parbleu! je suis content de te voir.

LE DUC. Et moi donc!

GASTON. Tu ne pouvais arriver plus à propos!

LE DUC. A propos?

GASTON. Je te conterai cela. Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait! Qui reconnaîtrait, sous cette casaque,

un des princes de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodigues?

LE DUC. Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés tous les deux: toi, tu t'es marié; moi, je me suis fait soldat, et quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, *regardant l'uniforme du Duc.* Bien obligé.

LE DUC. Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir... *(Il montre ses galons.)*

GASTON. Un galon de laine!

LE DUC. Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON. Et quand auras-tu l'étoile des braves?

LE DUC. Ah! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus. c'était bon autrefois; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et pour l'avoir je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON. Ah ça, tu es donc un troupier fini?

LE DUC. Hé! ma foi, oui, j'aime mon métier... C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regrets. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON. A peu de frais.

LE DUC. Et puis, mon cher, ces idées patriotiques dont nous nous moquions au café de Paris nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues, et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON. Soit; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC. Bah! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON. Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps?

LE DUC. Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie?

GASTON. Non, comment?

LE DUC. Je ne t'ai pas dit!... C'est très ingénieux: avant

de partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine. Cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rentes pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres... J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités; il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON. Merci! Ah! ça, je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC. Oh! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON. Tu ne m'en donneras aucun, il y a justement dans l'hôtel un petit pavillon, au fond du jardin.

LE DUC. Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends! tu vis en famille! ta femme, ton beau-père...

GASTON. Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de drap, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte: Ci-gît Gaston, marquis de Presles! Détrompe-toi, je mène un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux: je tiens table ouverte (entre parenthèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite), bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes, rien... que les créanciers.

LE DUC. Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou?

GASTON. Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à monsieur Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruits, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme: ses vœux sont exaucés.

LE DUC. Bah! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là?

GASTON. Pour te le peindre en un mot, c'est George Dan-

din à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC. Où l'as-tu rencontré?

GASTON. Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur; c'était une chance de nous rencontrer: nous nous rencontrâmes... Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité ; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

LE DUC. Avec quels appointements?

GASTON. Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC. Un million de dot!

GASTON. Mieux que cela: tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible; ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs: ci, cinq cent autres mille francs.

LE DUC. Voilà le million ; après?

GASTON. Après? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel; en sorte que, logé, nourri, chauffé, voituré, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC. C'est très joli.

GASTON. Attends donc!

LE DUC. Il y a encore quelque chose?

GASTON. Il a racheté le château de Presles, et je m'attends, d'un jour à l'autre, à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC. C'est un homme délicieux!

GASTON. Attends donc!

LE DUC. Encore!

GASTON. Après la signature du contrat, il est venu à moi, il m'a pris les mains, et, avec une bonhomie touchante, il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts. Au surplus, je ne le presse pas... il n'est pas gênant, le pauvre homme. Il se tient à sa place, se couche comme les poules, se lève comme les coqs, règle les comptes, veille à l'exécution de mes moindres désirs; c'est un intendant qui ne me vole pas: je le remplacerais difficilement.

SCÈNE IV.

POIRIER, VERDELET.

POIRIER, *se levant.* Encore un d'arrivé! Monsieur Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET. Qu'est-ce que ça me fait?

POIRIER. Comment! ce que ça te fait? Il t'est indifférent de voir un des nôtres parvenir, de voir que le gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants ! N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET. Dieu me garde d'aspirer à la pairie!... Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER. Pourquoi donc? Monsieur Michaud y est bien!

VERDELET. Monsieur Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier: ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissiers se croient poètes.

POIRIER. Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque !

VERDELET. Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce. J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles ! On dirait, ma parole, que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire. Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne ; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État. Ce n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette! Morbleu ! messieurs, que ne vous dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon.

POIRIER. Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET. Au lieu de songer à gouverner la France, gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus.

POIRIER. Est-ce pour moi que tu dis cela ?

VERDELET. Non, c'est pour moi.

SCENE V.

Les Mêmes, ANTOINETTE.

ANTOINETTE. Bonjour, mon père ; comment allez-vous ? Bonjour, parrain. Tu viens déjeuner avec nous ? tu es bien gentil !

POIRIER. Il est gentil ! Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité ?

ANTOINETTE. Vous êtes charmant !

POIRIER. Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet... C'est agréable pour moi.

ANTOINETTE. Où est mon mari ?

POIRIER. A l'écurie. Où veux-tu qu'il soit ?

ANTOINETTE. Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux ? Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes...

POIRIER. Soit, mais je voudrais qu'il aimât autre chose.

ANTOINETTE. Il aime les arts, la peinture, la poésie, la musique.

POIRIER. Peuh ! ce sont des arts d'agrément.

VERDELET. Tu voudrais qu'il aimât les arts de désagrément peut-être : qu'il jouât du piano ?

POIRIER. C'est cela ; prends son parti devant Toinon, pour te faire aimer d'elle... (*A Antoinette.*) Il me disait encore tout à l'heure que ton mari me ruine. Le disais-tu ?

VERDELET. Oui ; mais tu n'as qu'à serrer les cordons de ta bourse.

POIRIER. Il est beaucoup plus simple que ce jeune homme s'occupe.

VERDELET. Il me semble qu'il s'occupe beaucoup.

POIRIER. Oui, à dépenser de l'argent du matin au soir. Je lui voudrais une occupation plus lucrative.

ANTOINETTE. Laquelle ? Il ne peut pourtant pas vendre du drap ou de la flanelle.

POIRIER. Il en est incapable. On ne lui demande pas tant de choses ! qu'il prenne tout simplement une position conforme à son rang !... qu'il prenne une ambassade, par exemple !

VERDELET. Prendre une ambassade ! Ça ne se prend pas comme un rhume.

POIRIER. Quand on s'appelle le marquis de Presles, on peut prétendre à tout.

ANTOINETTE. Mais on est obligé de ne prétendre à rien, mon père.

VERDELET. C'est vrai ! ton gendre a des opinions...

POIRIER. Il n'en a qu'une, c'est la paresse.

ANTOINETTE. Vous êtes injuste, mon père, mon mari a ses convictions.

VERDELET. A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de son parti... Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de sa famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse ?

POIRIER. Tu ne connais pas mon gendre, Verdelet ; moi, je l'ai étudié à fond avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau ; la légèreté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entêtement. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup, il n'eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET. C'est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le mariage.

POIRIER. Que tu es bête ! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché ; il aurait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions que par les bons procédés, par une obsession lente et insensible... Depuis trois mois il est ici comme un coq en pâte...

VERDELET. Je comprends ! tu as voulu graisser la girouette avant de souffler dessus.

ACTE II. — SCÈNE II.

POIRIER, GASTON, LE DUC.

POIRIER. A bientôt, monsieur le marquis, je vais payer vos créanciers.

GASTON. Ah ! ça, monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector, le père Salomon, monsieur Chavassus, monsieur Cogne.

LE DUC. Si je les ai connus ! Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux comme disaient nos pères.

POIRIER. Quel brigandage ! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon !

LE DUC. Que voulez-vous ? Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER. Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC. Les usuriers les respectent et les observent, ils

ne prennent que l'intérêt légal; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER. Et le reste?

LE DUC. On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON. Comme le Chinois.

POIRIER. J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON. J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER. A cinquante pour cent!

GASTON. Ni plus ni moins.

POIRIER. Et vous avez touché des lézards empaillés!

GASTON. Beaucoup.

POIRIER. Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON. C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fît lui-même cette insulte à son nom.

POIRIER. Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON. Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, mais à ma signature.

POIRIER. Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête homme; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON. Il ne s'agit pas ici de probité, c'est question d'honneur.

POIRIER. Quelle différence faites-vous donc entre les deux?

GASTON. L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER. Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer? Vous les décrassez pour vous en servir? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON. C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC. A six pouces près.

POIRIER. Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas?

GASTON. La question est grave.

POIRIER. Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC. Nos temps sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos privilèges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer: *Noblesse oblige.* Et quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER. Eh bien! monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paie vos dettes... Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON. Ah! vous serez bien fin, si vous faites lâcher prise à ces bandits, ils sont maîtres de la situation. (*Antoinette entre.*)

POIRIER. Nous verrons, nous verrons. (*A part.*) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon... (*Haut.*) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC. Non, diable, ils vous dévoreraient.

SCÈNE V.

GASTON, ANTOINETTE, LES CRÉANCIERS.

GASTON. Vous ici, messieurs? vous vous êtes trompés de porte. L'escalier de service est de l'autre côté.

SALOMON. Nous n'avons pas voulu sortir sans vous voir, monsieur le marquis.

GASTON. Je vous tiens quitte de vos remercîments.

COGNE. Nous venons chercher les vôtres.

CHAVASSUS. Vous nous avez assez longtemps traités de Gobseck.

COGNE. De grippe-sous!

SALOMON. De fesse-Mathieu!

CHAVASSUS. Nous sommes bien aises de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens...

GASTON. Quelle est cette plaisanterie?

COGNE. Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, nous vous avons prêté notre argent à six pour cent...

GASTON. Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement?

SALOMON. Il s'en manque d'une bagatelle, comme qui dirait 218,000 francs.

GASTON. Comment?

CHAVASSUS. Il a bien fallu en passer par là.

SALOMON. Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON. Mon beau-père voulait...

COGNE. Oui, oui, il paraît que vous lui en faites voir de grises à ce pauvre homme.

SALOMON. C'est bien fait ; ça lui apprendra.

COGNE. En attendant, ça nous coûte cher.

GASTON, *à Antoinette.* Votre père, madame, a joué là une comédie indigne. (*Aux créanciers.*) Je reste votre débiteur, messieurs, j'ai 25,000 livres de rentes !

SALOMON. Vous savez bien que vous ne pouvez pas y toucher sans le consentement de votre épouse, nous avons vu votre contrat.

COGNE. Et vous ne rendez pas votre épouse assez heureuse.

GASTON. Sortez !

SALOMON. On ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens qui vous ont rendu service (*Antoinette écrit*), qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose.

COGNE. Et qui se sont trompés.

LES CRÉANCIERS. Oui, qui se sont trompés.

ANTOINETTE, *donnant à Salomon le billet qu'elle vient d'écrire.* Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs, vous êtes payés.

GASTON *prend le billet, le parcourt des yeux, et après l'avoir rendu aux créanciers.* Maintenant que vous êtes des voleurs! sortez, canailles, avant qu'on vous balaie.

LES CRÉANCIERS. Trop bon, monsieur le marquis! mille fois trop bon !

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON. Tiens, toi, je t'adore ! (*Il la prend dans ses bras et l'embrasse avec véhémence.*)

ANTOINETTE. Cher Gaston!

GASTON. Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné?

ANTOINETTE. Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami... Il est bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai

fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON. J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE. Vous ne lui ferez pas mauvais visage? bien sûr ?

GASTON. Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous ?

ANTOINETTE. Appelez-moi votre femme ; c'est le seul titre dont je puisse être fière !

GASTON. Vous m'aimez donc un peu ?

ANTOINETTE. Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat !

GASTON. Si fait, mais j'aime à vous l'entendre dire ! surtout dans ce moment-ci !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER. Eh bien ! mon gendre, vous avez vu vos créanciers ?

GASTON, *avec mauvaise humeur*. Oui, monsieur...

ANTOINETTE, *bas à Gaston, lui prenant le bras*. Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, *d'un air aimable*. Oui, cher beau-père, je les ai vus. (*Entre la femme de chambre.*)

ANTOINETTE, *à la femme de chambre*. Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, *à Poirier*. Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté ! vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (*Bas à Antoinette.*) Je suis gentil ?

POIRIER. Vous prenez la chose mieux que je n'espérais ! j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON. Je suis raisonnable, cher beau-père. Vous avez agi selon vos idées ! je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêché d'agir selon les nôtres.

POIRIER. Hein ?

GASTON. Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle ; nous avons payé le reste.

POIRIER, *à sa fille*. Comment, tu as signé ! (*Antoinette fait signe que oui.*) Ah ! Dieu du ciel ! qu'as-tu fait là ?

ANTOINETTE. Je vous demande pardon, mon père.

POIRIER. Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre! Deux cent dix-huit mille francs !

GASTON. Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez... (*La femme de chambre entre, tenant un châle et un chapeau.*)

ANTOINETTE. Adieu, mon père, nous allons au bois.

GASTON. Donnez-moi le bras, ma femme.

SCÈNE VIII.

POIRIER, *seul.*

Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui. Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finie. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien! il me coûte les yeux de la tête!... il est maître chez moi. Il faut que ça finisse. (*Il sonne, entre un domestique.*) Faites monter le portier et le cuisinier... (*Le domestique sort.*) Nous allons voir, mon gendre! J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours... Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous! restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

SCÈNE IX.

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER. Monsieur m'a fait demander?

POIRIER. Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte...

LE PORTIER. L'écriteau?

POIRIER. A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises.

LE PORTIER. L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER. Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER. Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres.

POIRIER. Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER. A vous, monsieur.

POIRIER. Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER. Oui, monsieur. (*Entre Vatel.*)

POIRIER. Allez, François. (*Le portier sort.*) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL. Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et monsieur Poirier sera étonné.

POIRIER. Avez-vous le menu sur vous?

VATEL. Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER. Veuillez me le réciter.

VATEL. Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER. Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL. Comment, monsieur?

POIRIER. Je le veux. Continuez!

VATEL. Relevé.. La carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard, le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine, le jambon de Westphalie, rôti au madère.

POIRIER. Voici un relevé plus simple et plus sain, la barbue, sauce aux câpres; le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL. Mais, monsieur Poirier! je ne consentirai jamais...

POIRIER. Je suis le maître ici! entendez-vous! Continuez!

VATEL. Entrées. Les filets de volaille à la concordat;... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges, farcis à la bohémienne.

POIRIER. A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL. C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER. Je prends ça sur moi! voyons vos rôtis.

VATEL. C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER. J'allais vous la demander, mon bon ami; mais comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL. Un domestique! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER. Je vous remplacerai par une cuisinière... En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL. Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, *à part*. Encore un qui tient à son nom! (*Haut.*) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour... (*Vatel sort.*) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de

la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges! (*Il sort en fredonnant le premier couplet de monsieur et madame Denis.*)

ACTE III. — SCÈNE II.

LE MARQUIS, POIRIER.

GASTON, Eh bien! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre? Avez-vous pris votre parti?

POIRIER. Non, monsieur; mais j'ai pris un parti.

GASTON. Violent?

POIRIER. Nécessaire.

GASTON. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander?

POIRIER. Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON. Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER. Je n'y reviens que pour mémoire. Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation: mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul, et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons, à nous deux, que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute...

GASTON. Allez, Sully! allez, Turgot! coupez, taillez, j'y consens! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en.

POIRIER, Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON. Permettez, beau-père! si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER. Aussi ne vous consulté-je pas; je vous mets au courant, voilà tout...

GASTON. Ah! vous ne me consultez pas?

POIRIER. Cela vous étonne?

GASTON. Un peu; mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER. Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON. Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER. Cher Gaston, cher garçon! c'est tout un ! De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON. Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore. Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER. C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON. Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER. Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit... mais...

GASTON. Où prenez-vous cela?

POIRIER. Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON. Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme du commun.

POIRIER. Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON. Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie. Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER. Non, monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance! la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante: je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON. Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER. Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON. Non! Ah! Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER. Pourquoi je vous ai donné...

GASTON. Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER, *embarrassé.* Une arrière-pensée?

GASTON. Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER. Quand même, monsieur! quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant? quel mal y verriez-vous? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs

il est aimé de ma fille; j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir, à moi ensuite, c'était mon droit.

GASTON. Je ne le conteste pas, monsieur Poirier, vous n'avez eu qu'un tort, c'est d'avoir manqué de confiance en moi.

POIRIER. C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON. Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part.* Comprendrait-il la situation?

GASTON. Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose?

POIRIER. Eh bien! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON. Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER. Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON. Qu'êtes-vous donc, ventre saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement.* Je suis ambitieux!

GASTON. On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER. C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON. C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER. Oh! je ne prétends pas...

GASTON. Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État, non! Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre...

POIRIER. J'ai des goûts sédentaires: je n'entends pas le turc.

GASTON. Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER. Oh! croyez-vous?

GASTON. Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER. Soyez donc tranquille ! je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON. Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous.

POIRIER. Je crois que oui.

GASTON. Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER. Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité: je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON. Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER. Celle qu'on ne doit qu'à soi-même !

GASTON. Vous serez comte.

POIRIER. Non. Il faut être raisonnable. Baron seulement.

GASTON. Le baron Poirier ! cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER. Oui, le baron Poirier !

GASTON, *il le regarde et part d'un éclat de rire.* Je vous demande pardon: mais là, vrai, c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier ! baron de Catillard !

POIRIER, *à part.* Je suis joué !

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE DUC.

GASTON. Arrive donc, Hector ! arrive donc ! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue? Pouquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France ou baron.

LE DUC. Que veux-tu dire?

GASTON. Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, *à part.* Je comprends !

POIRIER. Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presles,

qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC. Bien répliqué, monsieur!

GASTON. Voilà qui promet pour la tribune!

LE DOMESTIQUE. Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON. Quel appartement?

LE DOMESTIQUE. Celui de monsieur le marquis.

GASTON. Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER, *au domestique*. Priez ces messieurs de repasser. (*Le domestique sort.*) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON. Hein?

POIRIER. C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON. Et où comptez-vous me loger?

POIRIER. Au deuxième: l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON. L'arche de Noé!

POIRIER. Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON. Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER. Vous les vendrez.

GASTON. J'irai donc à pied?

LE DUC. Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER. D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC. Quand il fera beau.

GASTON. Ah! ça, monsieur Poirier!

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monsieur Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON. Qu'il entre! (*Entre Vatel en habit noir.*) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle?

VATEL. Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON. Votre démission? la veille d'une bataille!

VATEL. Telle est l'étrange position qui m'est faite; je dois déserter pour ne pas me déshonorer: que monsieur le

marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON. Que vous impose monsieur Poirier? Voyons cela... (*Lisant.*) Le lapin sauté!

POIRIER. C'est le plat de mon vieil ami Ducaillon.

GASTON. La dinde aux marrons.

POIRIER. C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON. Vous traitez la rue des Bourdonnais?

POIRIER. En même temps que le faubourg Saint-Germain.

GASTON. J'accepte votre démission, monsieur Vatel... (*Vatel sort.*) Ainsi demain mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER. Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde?

LE DUC. Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON. Après dîner nous ferons un cent de piquet.

LE DUC. Ou un loto.

POIRIER. Ou un nain-jaune.

GASTON. Et de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche.

POIRIER. Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON. Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER. J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON. Qui parle de cela?

POIRIER. Les ponts et chaussées peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC. Neuf mille francs de rentes?

POIRIER, *à Gaston.* Dame! le bilan est facile à établir! vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner 218,000 à vos créanciers, il vous en reste donc 182,000, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la concordat? Croyez-moi,

mon cher Gaston, restez chez moi, vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. A revoir, mon gendre, je vais régler le compte de monsieur Vatel.

SCÈNE IV.

LE DUC, GASTON, *ils se regardent un instant. Le Duc éclate de rire.*

GASTON. Tu trouves cela drôle, toi?

LE DUC. Ma foi, oui! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme les arbres à fruits? ce George Dandin? Tu as trouvé ton maître, mon fils; mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine. Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer!... Ris donc un peu; l'aventure n'est pas tragique.

ACTE IV. — SCÈNE IV.

GASTON, VERDELET, LE DUC, POIRIER, ANTOINETTE.

VERDELET. Dans mes bureaux? vous! un gentilhomme!

GASTON. Ne dois-je pas nourrir ma femme?

LE DUC. Tu feras comme les nobles bretons qui déposaient leur épée au parlement avant d'entrer dans le commerce et qui venaient la reprendre après avoir rétabli leur maison.

VERDELET. C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, *à part.* Exécutons-nous. (*Haut.*) C'est très bien, mon gendre, voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois. Nous pouvons nous entendre, faisons la paix et restez chez moi.

GASTON. Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est une autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai...

POIRIER. Et vous emmenez ma fille? vous me laissez seul dans mon coin?

ANTOINETTE. J'irai vous voir, mon père.

GASTON. Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER. Ma fille va être la femme d'un commis marchand!

VERDELET. Non, Poirier; ta fille sera châtelaine de Presles... Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de noces.

ANTOINETTE. Bon Tony! Vous me permettez d'accepter, Gaston?

GASTON. Monsieur Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET. Je quitte le commerce, je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble! c'est un métier de gentilhomme!

POIRIER. Eh bien! et moi? on ne m'invite pas? Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET. Achète une propriété et viens vivre auprès de nous.

POIRIER. Tiens, c'est une idée.

VERDELET. Pardieu! tu n'as que cela à faire, car tu es guéri de ton ambition, je pense.

POIRIER. Oui, oui. (*A part.*) Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept, et pair de France en quarante-huit.

Sardou (1831).

Sardou (Victorien), né à Paris, s'est rendu célèbre par ses comédies de mœurs et ses drames. Il eut des débuts très difficiles et essuya vingt-deux refus avant d'être admis sur la scène parisienne. Pour vivre il dut donner des leçons d'histoire et de philosophie. Il prit enfin une revanche éclatante et donna successivement ses meilleures pièces : *les Premières Armes de Figaro*, *Piccolini*, *les Pattes de Mouche*, *les Femmes fortes*, *Nos Intimes*, *la Famille Benoiton*, *Nos Bons Villageois* et les drames: *Séraphine*, *Fernande*, *Patrie*, qui eut un succès éclatant, et *Thermidor*, qui fut interdit.

PATRIE.

L'auteur nous reporte au moment de la domination espagnole dans les Pays-Bas. L'implacable duc d'Albe fait peser une main de fer sur le pays conquis. Plusieurs armées flamandes ont été vaincues; le peuple, courbé sous le joug, poursuivi pour sa religion, pour son dévouement à ses princes déchus, conspire en faveur du prince Guillaume d'Orange, surnommé le Taciturne. Le comte Rysoor et Karloo sont l'âme de cette conjuration patriotique et s'engagent à ouvrir les portes de la ville à Guillaume. Les deux hommes, liés depuis l'enfance d'une étroite amitié, sont divisés pour le moment par une insulte profonde que Karloo a infligée au comte. Au moment où la lutte suprême va éclater, ils font taire leurs sentiments personnels. La scène que nous citons se passe à l'Hôtel-de-Ville. Les hommes sont prêts, les Espagnols vont être chassés cette nuit même, le sonneur Jonas doit donner au prince le signal convenu pour marcher sur les ennemis. Mais une lâche trahison secrète déjoue tous leurs projets et les livre au bourreau du duc d'Albe.

ACTE III. — SCÈNE IV et suivantes.

RYSOOR, KARLOO et les autres conjurés, armés.

GALÉNA. Rysoor, tous nos hommes sont en bas, et n'attendent que le signal; voici l'heure.

RYSOOR, *montrant Karloo.* C'est Karloo qui vous commande!

BAKKERZEEL. Karloo! nous voici tous!

KARLOO. Tous armés et prêts à combattre?

TOUS. Tous!

KARLOO. A l'œuvre donc! Et, si le cœur manque à l'un de vous, au fort de la bataille, pensez que votre défaite livre vos fils et vos femmes à la furie espagnole!... pensez à votre ville à sac, à vos foyers en cendre! et sus à l'infâme Espagne!

TOUS. Aux armes!

RYSOOR. Silence!... écoutez. (*On entend au loin les tambours espagnols.*)

KARLOO. Le tambour!... c'est le tambour!

RYSOOR. Il bat la charge!... trahison!

TOUS. Les Espagnols!

KARLOO. Eh bien, au devant d'eux! mes amis, et criez aux armes sur la place! Dix mille combattants sont sortis de la nuit pour nous répondre. (*Détonations.*) Garde la voûte, Cornélis!... Bakkerzeel, l'escalier!

GALÉNA, *d'en haut.* Les voici sur la place!

KARLOO. Rysoor, garde cette porte! (*Il montre celle de droite, Rysoor y court.*) Et le signal!... pour Dieu, Jonas, le signal, ou nous sommes perdus!... (*Aux autres.*) Aux fenêtres, nous autres, aux fenêtres!

(*Apparaissent Noircarmes, gouverneur de la ville, Rincon, Miguel et autres officiers espagnols. Les conjurés défendent l'escalier de droite. Coups de feu.*)

KARLOO. A la grande porte!

RYSOOR, *ébranlant la porte fermée.* Ah! cette porte!

KARLOO. Enfonce-la! (*Il saisit une hache et frappe la porte.*)

NOIRCARMES, *d'en haut.* Rendez-vous!

KARLOO, *frappant toujours.* Jamais! Vivent les Flandres!

TOUS LES CONJURÉS. Vivent les Flandres!

NOIRCARMES, *à ses hommes.* Feu! (*Les Espagnols tirent, huit conjurés tombent morts sur les marches.*)

KARLOO. Feu! (*Coups de feu des deux parts. Il ne reste debout que six conjurés.*)

RYSOOR. Courage, Karloo !

KARLOO, *faisant sauter la porte.* La porte cède...

(*La porte tombe avec fracas. De l'autre côté paraissent de nouvelles troupes espagnoles. Rysoor et les autres se replient sur la scène avec des épées.*)

NOIRCARMES. En avant !

RYSOOR. Maintenant, il n'y a plus qu'à mourir !

KARLOO. Mais tirez donc, lâches ! tirez donc ! vous voyez bien que nous ne voulons pas nous rendre... tirez donc ! (*Paraît le Duc d'Albe en grande tenue. Derrière lui les officiers supérieurs et la Trémouille, un Français en ota ge.*)

ALBE, *après un silence.* Quel est celui de vous, messieurs, que vous reconnaissez pour chef ?

KARLOO. Moi !...

RYSOOR, *l'arrêtant.* Au combat, oui... mais ici, moi !... le comte de Rysoor !

ALBE. Très bien, monsieur le comte !... Maintenant que nous sommes en état de recevoir Guillaume d'Orange, nous allons le prier d'entrer dans la ville (*Mouvement des conjurés*), et en finir avec la rébellion en écrasant sa tête.

RYSOOR, *à Karloo.* Ah ! s'il entre dans la ville, il est perdu.

ALBE. Quel est le signal que vous donnez pour qu'on ouvre à M. le prince ?

RYSOOR, *avec espoir.* Ah ! grâce à Dieu, tu ne le sais pas, bourreau !

ALBE. Rincon, le sonneur Jonas ! (*On amène Jonas garrotté.*) Tu le connais, toi, ce signal ?

JONAS, *tressaillant.* Oui, Monseigneur !

ALBE. Eh bien, déliez-lui les mains, et qu'il le donne. (*Un soldat délie les mains de Jonas.*)

KARLOO, *vivement.* Jonas, ne fais pas cela !..

RYSOOR, *de même.* Ne le donne pas...

JONAS, *épouvanté.* Je suis un pauvre homme, Messieurs, ils me tueront, et j'ai femme et enfants !

KARLOO, *suppliant.* Trois millions d'hommes à sauver ! les voilà, tes enfants !

RYSOOR. Sauve le prince !

KARLOO. Sauve les Flandres !

RYSOOR. A genoux, Jonas, je t'en prie, à genoux !

JONAS, *entraîné à gauche vers le clocher.* Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ALBE, *furieux.* Finirons-nous ?

TOUS LES CONJURÉS, *arrêtant Jonas, et se cramponnant à lui au passage.* Jonas, ne sonne pas!

ALBE. Un pistolet sur la gorge; et s'il bronche, tuez-le! (*On entraîne Jonas; les conjurés demeurent désespérés.*)

ALBE. Toutes vos mesures sont bien prises, Noircarmes?

NOIRCARMES. Oh! Monseigneur, dès l'entrée, le Taciturne est reçu entre deux feux; et pas un de ses hommes n'arrivera même à la place.

ALBE, *triomphant.* Enfin, je le tiens donc, celui-là!

RYSOOR. Ah! mon Dieu, Dieu juste!... Dieu bon!... fais que cette iniquité ne soit pas accomplie!... Sauve le prince, sauve-le! tu nous dois bien cela!

(*Silence. Premier tintement de cloche, tout le monde écoute avec anxiété. La cloche sonne le glas des morts. Mouvement de joie des conjurés.*)

ALBE, *inquiet, les regardant.* Mais c'est le glas des morts!

NOIRCARMES. Eh oui, monseigneur.

ALBE, *descendant les marches.* C'est le signal, cela?

KARLOO, *radieux.* Oui, monsieur le Duc; oui, c'est le signal... mais celui qui crie au Taciturne: «N'entre pas! et fuis cette ville!...» le signal qui le sauve! et sauve avec lui la liberté flamande!

ALBE, *hors de lui.* Par l'enfer! arrêtez cet homme... Tuez, tuez!... mais tuez donc!... (*Coup de feu. La cloche s'arrête.*)

NOIRCARMES. C'est fait.

ALBE. Ah! trop tard! l'autre m'échappe!... Et c'est à refaire! (*Quatre soldats sortent du clocher, portant le corps de Jonas sur leurs mousquets.*)

RYSOOR, *se découvrant devant le corps; tous les conjurés font comme lui.* Pauvre martyr obscur!... nous te saluons!... une seconde a fait de toi un héros... que nos enfants bénissent ta mémoire, et, libres, se rappellent l'humble carillonneur à qui ils devront la liberté! (*On emporte le corps.*)

ALBE, *furieux.* Oui, oui, réjouissez-vous!... misérables!... vous payerez tous pour lui.

KARLOO, *railleur.* Et le prince d'Orange, monsieur le Duc, vous payera pour nous!

ALBE. Emmenez ces hommes, Noircarmes!... A l'échafaud sur la place... là! dès cette nuit! (*On les entoure.*)

RYSOOR. Allons, Messieurs, la nuit est bonne! il n'y a que nous de perdus! (*Avec défi au Duc.*) Vivent les Flandres!

TOUS, *de même.* Vivent les Flandres!

(*On les emmène par l'escalier.*)

LA TRÉMOUILLE. Messieurs... (*Il se découvre*) je vous salue!... et je n'ai qu'un seul regret: c'est de n'avoir pas l'honneur d'être des vôtres.

ALBE. Marquis!

LA TRÉMOUILLE, *se recouvrant et le regardant en face.* Pour tout l'or de ma rançon, monsieur le Duc, je ne vous en dirais pas autant!

ACTE V. — SCÈNE III et suivantes.

RYSOOR, RINCON, les soldats au fond.

RYSOOR. Où me conduisez-vous, capitaine, et pourquoi me sépare-t-on des autres?

RINCON. Parce que tout est fini pour eux, monsieur, et que, je le dis avec un vrai chagrin... tout ne l'est pas pour vous.

RYSOOR. Et que peut-il y avoir pour moi entre le tribunal et le bûcher?

RINCON. Hélas!... monsieur le Comte! il y a cette chambre là-bas!... qui est celle de la question!

RYSOOR. La torture! ah! oui, j'oubliais! C'est le duc d'Albe!

RINCON. Et, si j'en crois ce que l'on dit, Monsieur, armez-vous de tout votre courage!

RYSOOR. On espère donc que je parlerai?

RINCON. On en est sûr. Vous pâlissez, Monsieur?

RYSOOR. Oui!... Et Dieu sait que ce n'est pas la souffrance que je redoute!... nous nous connaissons trop bien, elle et moi!... Mais qui peut répondre que son corps ne sera pas plus lâche que son âme... et que les tourments ne lui arracheront pas un cri... un aveu... un nom?... Ah! Monsieur, la pensée que la douleur peut faire de moi un dénonciateur... un traître!... Ah! la voilà la vraie torture!

RINCON, *à demi-voix.* Et vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, de votre propre main?...

RYSOOR. Ah! Dieu!... si j'en avais le moyen!

RINCON, *de même.* Eh bien, que Votre Seigneurie ne pousse pas un cri... ne fasse pas un geste... on nous regarde... M. la marquis de la Trémouille a prévu le cas!

RYSOOR, *avec espoir.* Ah!

RINCON. C'est moi qui vous conduirai à la question, et dans le couloir, qui est un peu sombre, ouvrez seulement la main de mon côté.

RYSOOR, *vivement, lui serrant la main.* Oui! oui! oh! capitaine! merci! merci pour vous et pour lui!

(*Entrent Karloo et des officiers.*)

RYSOOR. Karloo! (*Bas à Rincon, avec effroi.*) Lui aussi?

VARGAS, *aux officiers.* Messieurs! le capitaine Karloo est libre!

RYSOOR, *avec joie.* Libre?

KARLOO. Moi? Et pourquoi suis-je libre quand monsieur ne l'est pas?

VARGAS. Son Excellence, monsieur, a daigné vous accorder votre grâce.

KARLOO. Et moi, je ne daigne pas l'accepter.

VARGAS. Monsieur!

KARLOO. De quel droit me fait-on l'injure de cette clémence... que je n'ai pas implorée?

VARGAS. C'est à la demande de dona Rafaele.

KARLOO. Ce n'est pas à la mienne.

VARGAS. Enfin, monsieur, il plaît à M. le Duc!

KARLOO. Et il ne me plaît pas, à moi!... J'ai conspiré, lutté, combattu avec tous mes amis!... et la même révolte appelle le même échafaud! C'est mon droit!... je le réclame! et je ne reconnais pas à votre Duc celui de m'imposer un autre supplice avec sa miséricorde!

VARGAS. Ah! monsieur!

KARLOO. Allons, monsieur! mon échafaud, je vous prie, et mon bûcher dont je me glorifie! Et point de votre pitié qui m'outrage! Allez, monsieur, allez dire à votre Duc que je ne veux pas de sa grâce!

VARGAS. Vous le lui direz vous-même, monsieur, car je ne connais, moi, que les ordres qu'il me donne. (*Il sort.*)

KARLOO. Soit... où est-il?

RYSOOR, *l'arrêtant.* Y penses-tu?

KARLOO. Si j'y pense!

RYSOOR, *de même, lui barrant le passage.* Karloo!

KARLOO. Est-ce toi qui m'arrêtes!

RYSOOR. Ah! grand Dieu!... oui, c'est moi!

KARLOO. Rysoor!... laisse-moi!

RYSOOR. Reste là, te dis-je!

KARLOO. Eh! au nom du ciel... laisse-moi donc mourir! c'est le bourreau qui te venge!

RYSOOR. Et si je ne veux pas, moi, être vengé par le bourreau? (*Avec bonté.*) Eh, malheureux que tu es!... si je ne veux même pas être vengé!

KARLOO. Ton pardon!... sans l'avoir mérité!... non!

RYSOOR. Tu me l'accorderas pourtant bien à moi, ce droit de faire grâce... Et si, comme tu le dis, ta faute m'a fait le maître de ta vie...

KARLOO. Ah! oui, certes!

RYSOOR. Eh bien!... j'en dispose!... et je ne te prie plus de vivre maintenant; — je te l'ordonne!

KARLOO. Ah! Rysoor!... j'aimerais mieux cent fois ta colère que ta bonté qui m'écrase.

RYSOOR, *lui prenant la main.* Karloo! je suis si près de la mort, que les misères et les folles passions de cette vie me semblent un rêve près de s'évanouir! Laisse-moi cette joie suprême de l'oubli et du pardon! Fais que je ne meure pas en désespérant de toute chose!... et que la dernière main que je presse soit celle d'un ami... d'autant plus cher à mon cœur que j'ai cru le perdre... et que je retrouve converti par les larmes et purifié par le repentir.

KARLOO, *serrant ses mains qu'il embrasse.* Ah! Dieu! oui!

RYSOOR. Vis, mon Karloo, vis pour m'obéir! mais surtout vis pour servir encore notre cause sacrée... qui, plus que jamais, a besoin de ton dévouement! Que la Patrie soit désormais ton seul amour!... Celui-là, mon Karloo, peut avoir ses déceptions, mais l'idole reste toujours grande; et son culte est si pur, qu'il peut, tu le vois, réconcilier dans une foi commune deux hommes séparés par une haine mortelle!... Tu es jeune encore... tu les verras, nos Flandres bien-aimées, affranchies de leurs bourreaux!... Ce jour-là, Karloo, le jour où le drapeau de l'indépendance flottera sur nos remparts, rappelle-toi le vieil ami qui a combattu à tes côtés... et mon âme te bénira, avec autant de joie qu'elle te pardonne.

KARLOO. Ah! Rysoor!... que ton pardon ne s'arrête pas à moi!... pardon pour elle aussi!...

RYSOOR. Ah! pour elle et pour tous! (*S'arrêtant.*) Tous! non!... je me fais meilleur que je ne suis. (*Avec force.*) Non! je ne pardonne pas à tout le monde! et ce cœur n'est pas si bien détaché des choses humaines qu'il ne couve un effroyable désir de vengeance!

KARLOO. Toi?

RYSOOR. Car il ne s'agit plus de moi! Ce n'est pas mon injure cette fois, mais celle de tout un peuple... et celle-là, je ne crois pas, non, je ne crois pas que Dieu lui-même m'ordonne de l'oublier.

KARLOO. Ah! parle!

RYSOOR, *baissant la voix.* Karloo!... on nous a trahis!... Il y a parmi nous un maudit... un infâme!!... qui a surpris tous nos secrets pour les vendre...

KARLOO. Ah, sans cela!

RYSOOR. Et nous ne le connaissons pas!... Fort de notre ignorance, il peut demain, tout à l'heure, renouveler son crime!... et les projets les mieux conçus avorteront! et le sang le plus pur coulera, et tout un peuple suera l'agonie du désespoir... parce qu'il y a de par le monde une âme damnée, que l'impunité encourage!

KARLOO. Et tu veux?

RYSOOR. Je veux! c'est mon testament de mort!... Ecoute bien ceci, Karloo!... c'est un devoir sacré que je te lègue!

KARLOO. Oui!

RYSOOR. Ce marchand de sa patrie, — ce vendeur de notre sang, démasque-le... Karloo!... trouve-le!... perce les ténèbres où il s'abrite... et fouille les sentiers où il rampe! Et, quand tu le tiendras à la gorge... quels que soient son âge et son rang... écrase-le sans pitié!... sans merci!... ce n'est pas un meurtre... c'est la défense légitime!... Ce n'est pas un crime... c'est justice! Tu ne venges pas seulement ta Patrie, vendue et crucifiée par lui!... Frappe, mon fils!... tu la défends!... et frappe encore!... tu la sauves!

KARLOO. Sur mon âme!... je le ferai!

RYSOOR. Prends garde! c'est un serment sacré!

KARLOO. Je le jure!

RYSOOR. Et quel qu'il soit?

KARLOO. Sur mon salut éternel!... Fût-ce à mon propre foyer!... fût-ce au pied des autels!... je fais serment de percer ce cœur infâme de cette main que voilà!

RYSOOR. Ah! tu vois bien que j'ai raison de te garder la vie, et qu'elle est bonne à quelque chose!

(*La porte de la torture s'ouvre.*)

KARLOO, *inquiet.* On vient?

RYSOOR, *apercevant Rincon.* Oui! je sais ce que c'est!

KARLOO. Et quoi donc?

RYSOOR, *souriant pour le rassurer.* M. le Duc, qui veut, à ce qu'il paraît, m'interroger...

KARLOO, *inquiet.* Je veux t'attendre...

RYSOOR. Ne reste pas ici... tout est péril pour toi, et ta vie ne t'appartient plus... pense à ton serment!

KARLOO. Ah!... on dirait que tu me dis adieu!

RYSOOR, *souriant.* Adieu! oh, non!... ah! certes, non! et j'ai bien la ferme espérance de te revoir!

RINCON. Allons, Monsieur!

RYSOOR. Je suis prêt, capitaine! (*A Karloo, du haut des marches.*) N'oublie pas ton serment! Karloo!... pense à ton serment! (*Il disparaît avec Rincon.*)

KARLOO, *le suivant des yeux.* De quel air il me parle! que veut ce Duc? où le mènent-ils? (*Il veut monter.*)

MIGUEL. Doucement, monsieur, vous ne sauriez aller de ce côté.

KARLOO. Soit, monsieur, j'attendrai donc!...

MIGUEL. Votre ami?... Mais cela peut être long!

KARLOO, *inquiet.* Ah! vous croyez?

MIGUEL. Sûrement... la question!

KARLOO, *épouvanté.* La question?... c'est?... Saints du ciel!... il m'a trompé, et je n'ai pas compris! Oh! stupide!... je veux le voir. (*Il s'élance, on l'arrête.*)

MIGUEL. Vous êtes fou, monsieur, on ne passe pas!

KARLOO, *se débattant.* Laissez-moi! je veux le voir encore!

MIGUEL, *se contenant.* Je vous dis, monsieur, que vous ne passerez pas! (*La porte de la torture s'ouvre, paraissent Noircarmes et Vargas du côté opposé.*)

KARLOO, *avec espoir.* Ils reviennent!

VARGAS. Eh bien, Noircarmes?

NOIRCARMES. C'est fini!

KARLOO, *avec espoir.* Déjà!

VARGAS. Il a parlé?

NOIRCARMES, *haussant les épaules.* Il a dit un seul mot!... Patrie!... et il est mort. (*Mouvement.*)

KARLOO. Mort?

VARGAS. Comment... mort?

NOIRCARMES. Sur le seuil! et de cette arme qu'il s'est plongée dans le cœur! (*Il jette un poignard.*)

KARLOO, *sanglotant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Daudet (1840).

Daudet, Alphonse, naquit à Nîmes. Il fit de bonnes études au collège de Lyon et exerça pendant deux ans les fonctions de maître d'études à Alais. Il nous a retracé lui-même ses pénibles débuts dans la vie dans *Le Petit Chose.* En 1851 il vint à Paris. *Les Amoureuses* (1857-1861), recueil de poésies, lui ouvrit le chemin de la fortune. Il prit pour cadre la formule étroite du conte et écrivit en 1866 les *Let-*

tres de mon moulin, où il a réuni les meilleures qualités d'esprit et de cœur. En 1871 il publia les *Lettres à un absent*, récits de guerre et de ruine, puis les *Contes du Lundi*, *les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*. Comme romancier Daudet s'est fait aussi un grand nom. Ses principaux romans sont *Fromont jeune et Rissler aîné* (1874), *Jack* (1876), le *Nabab* (1877), *Numa Roumestan* et les *Rois en Exil*.

LETTRES DE MON MOULIN.

LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

A M. PIERRE GRINGOIRE, POÈTE LYRIQUE A PARIS.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire ! Comment! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile! fais-toi chroniqueur! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non? Tu ne veux pas?... Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait:

— C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de

M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne:

— Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou!... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos!... Les chèvres, il leur faut du large.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê!*... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

— Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu!... Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

— Comment Blanquette, tu veux me quitter!

Et Blanquette répondit:

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh! non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre! Pauvre Renaude!... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine!... dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Tu ris, Gringoire? Parbleu! je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher!... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc!... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux!...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans

les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants...

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir...

— Déjà! dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne:

— Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou! hou!... faisait le loup.

— Reviens! reviens!... criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vît dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

— Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin ! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite, puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup,—les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trèves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait:

— Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

— Enfin ! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

JACK.

Jack, le héros du livre, est pris par l'auteur dès son enfance et, tout en retraçant avec finesse et sentiment le développement de ce jeune caractère, l'auteur nous introduit dans l'intérieur d'un de ces pensionnats privés de Paris, qui ne reculent devant aucun moyen pour flatter la vanité des étrangers assez crédules pour se prendre à de pareilles amorces. Le directeur du pensionnat est Moronval, un mulâtre qui, après avoir essayé de plusieurs métiers, avait enfin fondé une école pour les «petits pays chauds,» c'est-à-dire pour des Africains, des Asiatiques, des Corses et autres nationalités dont les quelques privilégiés ont l'habitude d'envoyer leurs fils faire leur éducation à Paris. Un petit roi nègre de Dahomey fait les principaux frais de réclame du collège en question. Bien des vanités provinciales se laissent prendre à l'honneur de voir leurs fils camarades d'école d'un véritable petit roi. Jack, dont l'éducation est conduite par une bonne ignorante, se trouve placé dans cet établissement. La première journée est passée. La nuit vient, et Jack n'a pas encore vu le petit roi qui excite sa curiosité. Ici se place l'épisode que nous donnons et qui contient la description de la première nuit sous le toit étranger et l'histoire du petit roi de Dahomey.

Enfin le calme se fit. On dormait dans le dortoir comme dans l'écurie, et les convives de Moronval, refermant la grille du passage, s'éloignaient dans le bruit roulant et lointain de l'avenue, quand la porte du dortoir s'ouvrit, ouatée par un bourrelet de neige.

Le petit domestique noir entra, un falot à la main. Il se secoua vivement, comique sous les peluches blanches qui accentuaient sa noirceur, et s'avança dans l'entre-deux des lits, le dos courbé, la tête dans les épaules, rétréci, grelottant. Jack regardait cette silhouette falote dont l'ombre s'allongeait de profil sur le mur, exagérée et grotesque, mettant en relief tous les défauts de cette tête simiesque, la bouche en avant, les oreilles énormes, détachées, le crâne en boule, laineux et trop saillant. Le négrillon attacha sa lanterne au fond du dortoir, qui se trouva éclairé alors comme l'entrepont d'un navire. Puis il resta là, debout, ses grosses mains gourdes d'engelures et sa face terreuse tendues vers la chaleur, vers la lumière, avec une expression si bonne, enfantine et confiante, que Jack se prit aussitôt à l'aimer. Tout en se chauffant, le négrillon regardait de temps en temps le vitrage :

— Que de nige!... Que de nige!... disait-il en frissonnant.

Cette façon de prononcer le mot de neige, l'accent de cette voix douce, mal assurée dans une langue étrangère pour elle, toucha le petit Jack, qui eut un regard de pitié vive et de curiosité. Le nègre s'en aperçut, et, tout bas: «Tiens! le nouveau... Pourquoi toi dors pas, moucié?»

— Je ne peux pas, dit Jack en soupirant.

— C'est bon soupirer quand on a chagrin, fit le négrillon, et il ajouta d'un ton sentencieux:

— Si pauvre monde avait pas soupir, pauvre monde étouffer bien sûr.

En parlant, il étalait une couverture sur le lit voisin de celui de Jack.

— C'est là que vous couchez?... demanda celui-ci, très étonné qu'un domestique occupât le dortoir des élèves. — Mais il n'y a pas de draps?

— C'est pas bon pour moi, les draps... Moi la peau trop noire...

Le nègre fit cette réponse en riant doucement, et il se préparait à se glisser dans son lit, à demi vêtu pour avoir moins froid, quand tout à coup il s'arrêta, prit sur sa poitrine une cassolette en ivoire sculpté, et se mit à l'embrasser dévotement.

— Oh! la drôle de médaille! dit Jack.

— Pas médaille, fit le nègre. C'est mon gri-gri.

Mais Jack ne savait pas ce que c'était qu'un «gri-gri,» et l'autre lui expliqua qu'on appelait ainsi une amulette, quelque chose pour porter bonheur. Sa tante Kérika lui avait fait ce cadeau avant son départ du pays, sa tante qui l'avait élevé et qu'il espérait bien aller rejoindre un jour prochain.

— Comme moi maman, fit le petit Barancy.

Et il y eut un moment de silence, chacun des enfants pensant à sa Kérika.

Jack reprit au bout d'un instant:

— Est-ce que c'est beau, votre pays?... Est-ce que c'est loin? Comment l'appelez-vous?

— Dahomey, répondit le nègre.

Le petit Jack se dressa sur son lit:

— Oh! mais alors... mais alors vous le connaissez!... vous êtes peut-être venu en France avec lui?

— Qui?

— Son Altesse Royale... vous savez bien... le petit roi de Dahomey.

— C'est moi, dit le petit nègre simplement...

L'autre le regardait avec stupéfaction... Un roi! Ce domestique qu'il avait vu toute la journée, dans sa défroque de laine rouge, courir la maison, un balai ou un seau à la main, qu'il avait vu servir à table, rincer les verres! Le négrillon parlait pourtant sérieusement. Son visage avait

pris une grande expression de tristesse, et ses yeux fixes semblaient regarder loin, bien loin, vers le passé ou quelque patrie perdue. Etait-ce l'absence du gilet rouge ou la magie de ce mot roi, mais Jack trouvait au nègre assis au bord de son lit, le cou nu, la chemise entr'ouverte sur sa poitrine sombre où brillait l'amulette d'ivoire, un prestige, une dignité nouvelle.

— Comment ça se fait-il ?... demanda-t-il timidement, en résumant dans cette question tous les étonnements de sa journée.

— Ça se fait.. ça se fait... dit le nègre.

Tout à coup il s'élança pour souffler la lanterne.

— Pas content, moucié Moronval, quand Mâdou laisser lumière. Puis il rapprocha sa couchette de celle de Jack.

— Toi pas sommeil, lui dit-il. Moi jamais sommeil quand parler Dahomey... Écoute.

Et dans l'ombre, où ses yeux blancs luisaient, le petit nègre commença sa lugubre histoire...

Il s'appelait Mâdou, du nom de son père, l'illustre guerrier Rack-Mâdou-Ghésô, un des plus puissants souverains des pays de l'or et de l'ivoire, à qui la France, la Hollande, l'Angleterre envoyaient des présents, là-bas, de l'autre côté de la mer. Son père avait de gros canons, des milliers de soldats munis de fusils et de flèches, des troupeaux d'éléphants dressés pour la guerre, des musiciens, des prêtres, des danseuses, quatre régiments d'amazones. Son palais était immense, orné de fers de lance, de broderies en coquillages et de têtes coupées qu'on accrochait à la façade après la bataille ou les sacrifices. Mâdou avait été élevé dans ce palais, où le soleil entrait de tous côtés, chauffant les dalles et les nattes étendues. Sa tante Kérika, générale en chef des amazones, prenait soin de lui et, tout petit, l'emportait avec elle dans ses expéditions.

Qu'elle était belle, Kérika, grande et forte comme un homme, en tunique bleue, les jambes et les bras nus chargés de colliers de verroteries, son arc au dos, des queues de cheval flottant et ondulant à sa ceinture, et, sur la tête, dans la laine de ses cheveux, deux petites cornes d'antilope se rejoignant en croissant de lune, comme si les guerrières noires avaient gardé la tradition de Diane, la blanche chasseresse. Et quel coup d'œil, quelle sûreté de main pour arracher une défense d'ivoire ou pour abattre une tête d'Achanti d'un seul coup ! Mais si Kérika avait des moments terribles, elle était

toujours bien douce pour son petit Mâdou... Elle lui avait fait présent d'une petite carabine en bronze doré qui lui venait de la reine d'Angleterre, et qu'elle trouvait trop légère pour elle. Mâdou s'en servait, quand il l'accompagnait aux grandes chasses, dans les immenses forêts entrelacées de lianes. Là les arbres étaient si touffus, les feuilles si larges, que le soleil ne pénétrait pas sous ces voûtes vertes où les bruits sonnaient comme dans un temple. Mais il y faisait clair quand même, et les fleurs énormes, les fruits mûrs, les oiseaux de toutes couleurs dont les plumes traînaient des hautes branches jusqu'à terre, y brillaient de tous leurs reflets de pierres précieuses.

A cet endroit du récit, Jack ne put retenir une exclamation :

— Oh ! que ça devait être beau !

— Oui, bien beau, reprit le négrillon, qui exagérait peut-être un peu et voyait son pays à travers le prisme de l'absence, la magie de ses souvenirs d'enfant, l'enthousiasme doré des peuples du soleil. — Oh ! oui, bien beau !

Et, encouragé par l'attention de son camarade, il continua son histoire...

A cette vie d'aventures en plein air, le petit roi devenait robuste et habile à toutes sortes d'exercices guerriers, maniant le sabre, la hache, à l'âge où les enfants s'accrochent encore au pagne de leur mère. Le roi Rack-Mâdou-Ghézô était fier de son fils, de l'héritier du trône. Mais, hélas ! il paraît que ce n'est pas assez, même pour un prince nègre, de savoir tenir une arme et loger une balle dans l'œil d'un éléphant; il faut aussi lire dans les livres des blancs... Le roi avait été envoyé lui-même par son père dans une ville qu'on appelle Marseille, bien loin, au bout du monde, pour y devenir très savant, et il voulait que son fils reçût la même éducation que lui. Quel désespoir pour le petit roi de quitter Kérika, de laisser son sabre au fourreau, sa carabine pendue aux murs de la casa et de partir ! Il se résigna pourtant. Il voulait être roi un jour, commander aux amazones de son père, posséder tous ses champs de blé et de maïs, ses palais remplis de jarres en terre rouge où froidissait l'huile de palme, et tout cet amoncellement d'ivoire, d'or, de minium, de corail. Pour avoir ces richesses, il fallait les mériter, être capable de les défendre à l'occasion, et Mâdou pensait déjà que c'est dur d'être roi et que si l'on a plus de jouissances que les autres hommes, on a bien plus

de peine aussi. Son départ fut l'occasion de grandes fêtes publiques, de sacrifices aux fétiches, aux divinités de la mer. Tous les temples furent ouverts pour la solennité, tout le peuple oisif en prières, et au dernier moment, le navire étant prêt à appareiller, le bourreau amena sur le rivage quinze prisonniers achantis dont les têtes coupées tombèrent, ruisselantes et sonores, dans un grand bassin de cuivre rouge.

— Miséricorde!... interrompit Jack éperdu, blotti sous ses couvertures.

Le fait est qu'il n'est pas rassurant d'entendre raconter de pareilles histoires par celui-là même qui en a été le héros. Il y avait de quoi vraiment terrifier les plus braves; pour se rassurer, il fallait se dire bien vite qu'on était dans le pensionnat Moronval, au beau milieu des Champs-Élysées, et non dans ce terrible Dahomey.

Après plusieurs péripéties, le petit roi de Dahomey est placé au pensionnat Moronval. Là, grâce à l'or et à l'ivoire du roi Rack-Mâdou-Ghézô, il est fêté par tout le monde. On le promène dans Paris, on remplit ses moindres fantaisies, on s'extasie sur son esprit et sa gentillesse. Mais tout a une fin ici-bas, et le réveil du petit roi fut terrible. Un jour arrive la nouvelle foudroyante que les Achantis viennent de s'emparer du royaume de Dahomey et de déposséder le roi son père. «Kérika, la seule échappée par miracle et réfugiée en sûreté, faisait prier Mâdou de rester en France et de bien conserver son gri-gri. C'était écrit: si Mâdou ne perdait pas l'amulette il régnerait». Dès ce jour commence l'ère des déboires du petit roi. Il passe successivement par toutes les humiliations. Pour son grossier instituteur et pour le reste des «petits pays chauds» il cesse d'être Son Altesse Royale: le respect perdu, rien ne subsista des attentions. On fit plus, comme on avait congédié le domestique pour cause d'économie, Mâdou le remplaça.

La première fois qu'on lui mit un balai dans les mains en lui indiquant l'usage qu'il fallait en faire, il s'y refusa obstinément. Mais M. Moronval avait des arguments irrésistibles, et après une vigoureuse bastonnade, l'enfant se résigna. D'ailleurs, il préférait encore balayer que d'apprendre à lire. Le petit roi balaya donc et frotta avec une ardeur, une constance singulières, mais cela n'adoucit pas l'humeur farouche du maître, qui ne pouvait lui pardonner toutes les déceptions dont il était la cause involontaire. Mâdou avait beau s'appliquer à faire reluire, donner au logis délabré un vernis de propreté; il avait beau regarder son maître avec des yeux câlins, l'humilité frémissante d'un chien soumis, il n'obtenait le plus souvent que des coups de matraque pour récompense.

— Jamais content!... Jamais content!... disait le négrillon avec une expression désespérée. Et le ciel de Paris lui semblait devenir plus noir, la pluie plus continuelle, la neige plus abondante et plus froide. O Kérika! tante Kérika! si aimante et si fière, où êtes-vous? Venez voir ce qu'ils font du petit roi, comme on le nourrit mal, comme on l'habille de guenilles, sans pitié pour son corps frileux. A présent, quand il accompagne son maître, il ne marche plus à côté de lui en égal; il le suit à dix pas. Et voilà où en est réduit le dernier descendant du puissant Tocodonou, fondateur de la dynastie dahomeyenne!... Maintenant il a froid, toujours froid, et rien ne le réchauffe, ni les exercices violents auxquels on le condamne, ni la honte d'être devenu domestique, ni même sa haine contre le Père au bâton, c'est ainsi qu'il appelle Moronval. Elle est pourtant bien vigoureuse, cette haine. Ah! si Mâdou redevenait roi un jour... Son cœur frémit de rage à cette pensée, et il faut l'entendre faire part à Jack de ses projets de vengeance:

— Quand Mâdou retourner Dahomey, écrire bonne petite lettre à Père au bâton, faire venir lui en Dahomey, et couper tête à lui dans grand bassin de cuivre: après, avec sa peau, couvrir un grand tambour de guerre, pour aller contre les Achantis... Zim! boum! boum!... Zim! boum! boum!

Un rayon de joie fugitive traverse cette existence solitaire. Jack emmène son nouveau camarade au jardin des Plantes.

... Tout à coup, entre deux avenues, un spectacle étrange, fantastique, remplit Mâdou d'une extase si grande qu'il en resta immobile, muet, sans un mot pour exprimer sa stupeur, son ravissement. Au-dessus des massifs, des grilles, presque à la hauteur des grands arbres, deux éléphants, dont on n'apercevait encore que les énormes têtes et les trompes en mouvement, s'avançaient, balançant sur leurs larges dos tout un monde bariolé, des femmes avec des ombrelles claires, des enfants coiffés de chapeaux de paille. Après les éléphants, toute autre d'allure, une girafe venait, le cou raide, portant très haut sa petite tête sérieuse et fière.

— Qu'as-tu, Mâdou?... tu trembles... Est-ce que tu es malade? demanda Jack à son compagnon.

Positivement Mâdou défaillait d'émotion, mais quand il apprit que lui aussi pourrait monter sur les lourdes bêtes, sa figure prit un air grave, posé, presque solennel. Jack

refusa de l'accompagner. Il resta avec sa mère, qu'il ne trouvait pas assez gaie, assez riante pour ce jour de bonheur. Assis tous deux, ils regardèrent le petit nègre se hisser tout en haut de l'éléphant avec une hâte, un frémissement singuliers. Une fois là, il parut chez lui, à sa place. Ce n'était plus l'enfant dépaysé, ridicule d'allures, de langage, presque grotesque; ce n'était plus le collégien gauche et mal tourné, le petit domestique humilié par ses fonctions serviles et la tyrannie du maître. Sous sa peau noire, ordinairement terreuse, on sentait circuler la vie, ses cheveux laineux se soulevaient sauvagement, et dans ses yeux, parmi les langueurs de l'exil, luisaient des éclairs de colère ou de domination. Heureux petit roi! Deux ou trois fois de suite on lui fit faire le tour des allées.

— «Encore! Encore! — disait-il, et sur le petit pont qui traverse la pièce d'eau, entre les enclos des onagres, des kanguroos, des agoutis, il passait et repassait, excité jusqu'à l'ivresse, par l'allure pesante et rapide de l'éléphant. Kérika, le Dahomey, la guerre, les grandes chasses, tout cela lui revenait en mémoire. Il parlait seul, dans sa langue, et, à cette petite voix d'Afrique, gazouillante, caressante, qui lui faisait fermer les yeux de plaisir, l'éléphant avait des barrissements enthousiastes, les zèbres hennissaient, les antilopes bondissaient effarées, pendant que de la grande cage aux oiseaux exotiques où le soleil tombant avait des rayons plus rouges, arrivaient des gazouillements, des cris, des appels, des coups de bec stridents, tout un tumulte de forêt vierge avant l'heure apaisée du sommeil.

Mais il était tard. Il fallait rentrer, descendre de ce beau rêve. D'ailleurs, sitôt le soleil disparu, le vent s'éleva, vif et froid, comme il arrive dans ces débuts du printemps où la gelée des nuits succède aux chauds rayons du jour. Cette impression d'hiver fit aux enfants un retour morne et transi.

Mâdou n'y tient plus. Bientôt un projet hardi commence à germer dans son cerveau et sa figure prend une animation extraordinaire.

Un soir, le négrillon étant en train de se coucher, Jack l'entendit gazouiller doucement dans sa langue étrangère, et lui demanda: — Tu chantes, Mâdou?

— Non, moucié, moi pas chanter, parler nègue,—et il fit toutes ses confidences à son ami. Il avait résolu de partir. Il y pensait depuis longtemps, n'attendant que le soleil pour exécuter son dessein. Maintenant que le soleil était revenu,

Mâdou allait retourner au Dahomey, retrouver Kérika. Si Jack voulait venir avec lui, ils iraient à pied jusqu'à Marseille, se cacheraient dans un bateau et partiraient ensemble sur la mer. Il ne pouvait rien leur arriver de mauvais, puisqu'il avait son gri-gri. L'autre fit des objections. Si malheureux qu'il fût, le pays de Mâdou-Ghézô ne le tentait pas. Le grand bassin de cuivre rouge rempli de têtes coupées lui revenait sinistrement à la mémoire. Et puis il serait encore plus loin de sa mère.

— Bon, dit le nègre tranquillement, toi rester gymnase, moi partir tout seul.

— Et quand partiras-tu?

— Demain, répondit le nègre d'une voix résolue, et tout de suite il ferma les yeux pour s'endormir, comme s'il eût eu besoin de toutes ses forces.

En effet le petit roi disparaît le lendemain. Après quelques jours d'une anxiété fiévreuse pour Jack, et de recherches infructueuses de la part du mulâtre Moronval, la nouvelle de l'arrestation du fugitif arrive au milieu des collégiens. Bientôt le coupable est réintégré dans sa prison.

Quand Jack vit passer dans le jardin cette face noire et piteuse, ridée, rapetissée parmi ses haillons, il eut peine à reconnaître le petit roi. Plus de souliers aux pieds, plus de casquette; rien que sa culotte, qui n'avait plus que le fil, et son gilet rouge tout effiloqué, dont la couleur n'apparaissait que de place en place, mangée de soleil et de fange. Que lui était-il donc arrivé? Lui seul aurait pu le dire, s'il eût voulu parler.

Mais Mâdou se taisait. Le cachot et les coups, le traitement inhumain de son tyran le trouvaient morne et abattu. Enfin il tomba malade et s'alita.

Jack prit la main de Mâdou, toute noire sous la converture, râpeuse et brûlante comme une brique qui sort du four. — Bonsoir Mâdou.

Mâdou entr'ouvrit les yeux, et, regardant son ami avec un découragement farouche: C'est fini Mâdou, lui dit-il tout bas. Mâdou perdu gri-gri. Plus voir Dahomey jamais. Fini...

Dans sa fuite, il avait perdu, ou plutôt on lui avait dérobé son gri-gri. Mâdou l'avait vainement cherché partout; le découragement le prit. Avec son gri-gri, il perdait sa patrie, Kérika, la royauté. Il ne lui restait plus qu'à mourir. Les collégiens apprennent que le petit nègre est mourant. Alors Jack, et leur camarade, l'égyptien Saïd, forment le projet de pénétrer en cachette jusqu'au pavillon où agonise le petit roi.

Mâdou ne dormait pas. Sa pauvre petite figure, de plus en plus rabougrie, ternie, avait toujours la même expression d'indifférence absolue. Ses mains noires se crispaient sur le drap. Il y avait quelque chose d'animal dans l'abandon de son être, ce renoncement à tout ce qui l'entourait; et la façon dont il se tournait vers le mur, comme si des routes invisibles se fussent ouvertes pour lui entre les pierres blanchies à la chaux, et que chaque lézarde du vieux bâtiment fût devenue une échappée lumineuse vers un pays connu de lui seul. Jack s'approcha du lit:

— C'est moi, Mâdou... c'est moucié Jack...

L'autre le regarda sans comprendre, sans répondre; il ne savait plus le français. Toutes les méthodes du monde n'auraient rien pu y faire. Peu à peu la nature reprenait ce petit sauvage; et dans le délire où l'on ne s'appartient plus, où l'instinct efface toutes les choses apprises, Mâdou ne parlait que le Dahomeyen. Jack lui dit encore quelques mots tout doucement, tandis que Saïd, plus âgé, s'éloignait vers la porte, plein de terreur et d'angoisse, saisi par le froid que les grandes ailes de la mort agitent autour d'elle, alors qu'elle descend lentement, comme un oiseau qui plane, sur le front assombri des agonisants. Tout à coup Mâdou poussa un long soupir... Les deux enfants se regardèrent.

— Je crois qu'il dort... murmura Saïd, très pâle.

Jack, très troublé aussi, répondit tout bas:

— Oui, tu as raison, il dort... allons-nous-en.

Et tous deux sortirent précipitamment, abandonnant leur camarade à l'ombre sinistre qui l'enveloppait.

CRITIQUE.

Abel Villemain (1790-1870).

Villemain avait, dès son début, obtenu plusieurs couronnes académiques, entre autres pour ses *Éloges de Montesquieu et de Montaigne*. Après avoir traduit la *République de Cicéron*, que l'on croyait perdue, il écrivit une *Histoire de Cromwell* et fut nommé professeur de littérature à la Sorbonne. Il fit un cours sur la *Littérature du moyen-âge et du dix-huitième siècle*. La révolution de 1830 l'enleva à sa chaire et il devint ministre de l'instruction publique. En 1851, il compléta l'*Éloquence chrétienne au quatrième siècle* et rédigea ses *Souvenirs sur les événements de 1815*.

LES DEUX CHÉNIERS.

La destinée de ces deux frères offre un tragique intérêt. En repoussant avec horreur les traditions de la calomnie, on voit en eux un lamentable exemple du malheur des révolutions. L'un d'eux se dévoue lentement à l'étude de l'art : sa gloire est obscure ; son imagination est à la fois studieuse et passionnée, et quand ce grand renouvellement de 1789 arrive, il en est saisi vivement. Les premiers vers connus d'André Chénier sont un hymne d'enthousiasme et de joie sur la fameuse séance du Jeu-de-Paume ; c'est l'inauguration pindarique de la révolution sociale. Les premières tragédies célèbres de Marie-Joseph Chénier sont des tragédies partiales, comme il le dit lui-même, tout empreintes de la véhémence des passions nouvelles : c'est *Charles IX*, *Henri III*. Cette voix commune d'enthousiasme et d'ardeur pour la réformation sociale, où s'étaient précipités les deux frères, ils ne la suivirent pas longtemps du même pas ni avec le même cœur. André Chénier était de la race de ces hommes généreux que l'on voit paraître au commencement des révolutions, qui se passionnent avec une courageuse candeur pour toutes les nobles idées de liberté, de réparation, de justice ; qui les réclament au péril de tous leurs intérêts, et puis qui, lorsque les révolutions s'avancent ou s'égarent, lorsque les réformes demandées par des âmes généreuses, et souvent repoussées par d'imprudentes résistances, sont tombées dans des mains brutales et violentes, s'indignent, se séparent, deviennent transfuges du plus fort, et désertent vers le parti des vaincus et des opprimés.

Ainsi, quand la Révolution fut souillée, quand des meurtres ensanglantèrent des théories, alors son âme fut saisie d'indignation. Cependant cette émotion de sa pitié ne devint pas une réaction de sa raison ; il ne rejeta pas les principes généreux et libres qu'il avait d'abord embrassés ; il les retint avec la même énergie ; il les professa avec la même éloquence ; mais il sépara les assassins des réformateurs. Et ainsi, se dévouant presque à une double haine, il continuait de proclamer toutes les théories de liberté, et d'attaquer avec une vertueuse colère tous les promoteurs d'anarchie. C'est une voie d'honneur et de courage ; ce n'est pas celle d'une longue vie dans les temps de révolution.

Son frère était-il, au fond de l'âme, plus timide ou plus violent? Ce qu'il fit bien au delà pour le parti républicain, était-ce un emportement de sa passion ou un sacrifice de sa

faiblesse? Je ne veux pas le juger sévèrement. Je regretterais d'insulter une de ces ombres au profit de l'autre; elle m'en désavouerait. Ce n'est que la leçon morale que nous cherchons ici. Nous ne dirons que ce qui tient au développement du génie qui s'élève, quand l'âme s'épure.

Tandis que, par des écrits polémiques, André Chénier signalait sa haine contre des tyrans démocrates, et qu'en silence son imagination toute grecque se répandait dans des poésies d'une grâce ravissante, son frère obtenait la célébrité bruyante du théâtre, devenu le tumultueux écho des passions politiques. Les lettres le conduisirent à la tribune. Poète tragique et patriotique au milieu de ce drame épouvantable d'une révolution, il devint orateur. Il survécut à des temps affreux qui le menaçaient lui-même. Il vit plus tard sa gloire littéraire s'accroître. Son frère fut plus heureux: il ne fut que victime; il porta jeune sa tête sur l'échafaud, où il n'avait fait monter personne.

Cependant, messieurs, il ne faut pas que ce parallèle, dont la vérité seule est assez sévère, devienne injuste pour multiplier des contrastes.

Celui des deux Chénier qui avait pour lui la célébrité de la tribune, les applaudissements du théâtre, et qui semblait emporté, égaré par les passions violentes du temps, qui même fut associé à l'acte le plus coupable de cette époque, son âme cependant conservait et manifesta plus d'une fois des sentiments généreux. Lorsque l'auteur applaudi de *Caïus Gracchus* faisait entendre ces paroles: *Des lois, et non du sang*, ce peu de mots prononcés était un effort de courage. A une époque moins menaçante, lorsqu'une sorte de controverse publique s'établit entre les deux frères sur le club trop fameux qui fit trembler les assemblées comme les trônes, on doit remarquer l'extrême modération de Marie-Joseph Chénier. On s'aperçoit qu'il craint le danger du débat, et qu'il voudrait émousser la vivacité des coups qui lui sont portés à lui-même, pour ne pas exposer la main qui les porte. Enfin, dans ces jours atroces, où les premiers héros de la réformation civile étaient depuis longtemps poursuivis, où les premiers persécuteurs même étaient déjà victimes, lorsque André Chénier fut jeté dans les cachots, son frère s'intéressa vivement pour lui. C'était trop peu sans doute; mais lui-même alors, dans son rapport pour exclure les restes de Mirabeau du Panthéon, ayant osé ne pas nommer l'idole immonde qu'on substituait au grand orateur, se trouvait, pour ce courage

de réticence, exposé au supplice; loin de pouvoir protéger, il avait à peine le crédit de vivre encore quelques jours. Le Tibère de l'anarchie l'avait désigné, du haut de la tribune, par une de ces allusions, présage de mort. Il ne paraissait plus dans l'assemblée décimée. Cependant, poète encore, il chantait les glorieuses victoires que la révolution opposait aux crimes de ses chefs, et qui servaient à leur puissance, et ce n'était pas de sa part un calcul de crainte, mais un effort de zèle pour son frère. On le vit souvent auprès de Méhul, le célèbre musicien, méditant avec lui les paroles et l'air de ce *Chant du départ*, qui fut entendu à la journée de Fleurus. Il espérait que cette offrande poétique, tout animée de passions républicaines, plairait à l'impitoyable orgueil des décemvirs, et rachèterait la vie de son frère. Il espérait obtenir à ce prix la grâce d'une si chère victime. Il ne l'obtint pas...

Après plusieurs mois de captivité, André Chénier, avec trente-huit coupables comme lui (il y avait dans le nombre un autre poète, *Roucher*, auteur des *Mois*), André Chénier fut traduit devant le tribunal de mort. Il était accusé d'un crime bien étrange, d'avoir conspiré son évasion de prison et le renversement de la république. Ramené dans son cachot jusqu'au supplice, ses dernières pensées furent toutes de poésie et d'enthousiasme. Il faisait encore des vers à l'instant où l'échafaud l'appelait. Il y a peu de vers inspirés si près de la mort. La voix du poète, dans cette horrible attente, resta ferme et sonore :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour!
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . . . .

Il était huit heures du matin; on appela André Chénier, et la pièce n'a pas été achevée. Monté sur le tombereau fatal, il se trouva près de Roucher, esprit généreux, cœur droit, enthousiaste partisan des premières réformes politiques de la France. Moins jeune que son compagnon de supplice, Roucher tenait plus à la vie cependant: il était heureux époux, heureux père. La veille de ce jour, il avait, pour dernier souvenir, envoyé son portrait à sa femme et à sa fille, avec ces vers touchants:

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque ombre funeste obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessina cette image,
L'échafaud m'attendait, et je pensais à vous.

Quand les deux poètes furent près l'un de l'autre, Roucher s'arma du même courage; ils s'entretinrent de leurs travaux, de leurs anciennes espérances. André Chénier avait beaucoup de pensées de gloire; il se frappa plusieurs fois sur le front, en disant: «Et pourtant, il y avait là quelque chose!» Puis les deux amis récitèrent entre eux la première scène d'*Andromaque*:

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle...

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'échafaud. Ce meurtre de plus fut consommé trois jours avant le 9 thermidor.

Maintenant, a-t-il fallu que la partialité politique empoisonnât la douleur du frère qui survivait, en lui reprochant le crime de la *Terreur*? Depuis cette fatale époque, souvent la haine de parti, souvent la polémique jeta sur Chénier ce calomnieux souvenir. Écoutez sa défense. Aujourd'hui je ne dirai que cela de son talent:

. . . . . On m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris *du sang, et non des lois!*
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,

En vain sèment le trouble entre son ombre et moi:
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient: ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs [1]).

Cependant une fatalité déplorable donnait un prétexte, un argument à la calomnie. Vers le temps même où la cruauté des inquisiteurs populaires allait atteindre André Chénier, son frère venait d'achever une tragédie de *Timoléon*, et, dans cette tragédie, le sauvage et faux héroïsme d'un frère immolant son frère à la liberté de son pays, était exalté par le poète: bien plus, un démenti était donné à l'histoire.

Dans le beau et pathétique récit de Plutarque, au milieu de l'hésitation que lui-même éprouve à condamner Timoléon, vous voyez cependant la nature satisfaite et vengée par la peinture éloquente de cette mère, qui ne pardonne point au frère assassin de son frère et libérateur de son pays; qui le repousse, qui le maudit, et le fait douter de son prétendu héroïsme, en lui opposant les anathèmes d'une mère.

Chénier avait effacé ce trait de caractère authentique selon l'histoire et selon la nature. Dans sa fable tragique, Timoléon, s'éloignant de Corinthe, après son horrible victoire, était embrassé et presque félicité par sa mère. N'abusons pas

[1]) J. Chénier (1764—1811), *Discours sur la Calomnie* (1797).

cependant de ces apparences: elles sont fausses et trompeuses. A l'époque où Chénier achevait *Timoléon*, il prodiguait à son frère les soins de la plus inquiète amitié. Il lui ménageait un asile qui semblait assuré.

Enfin cette tragédie de *Timoléon*, loin d'être une flatterie ou une excuse pour les assassins démagogues, était pleine des mêmes cris de justice et de pitié qui les avaient offensés dans *Caïus Gracchus*. Aussi fut-elle frappée d'interdiction, et le manuscrit même saisi. Elle n'était pas une apologie des proscriptions politiques; elle était censurée par les proscripteurs.

Dans cet ouvrage, Chénier s'était trompé comme poète; il avait fait mentir par une fausse exaltation tragique le cœur de cette mère qu'il mettait sur la scène. Mais il trouva dans le cœur de la sienne une justification invincible à mes yeux. Cette femme, qui avait élevé l'enfance de ses deux fils, qui leur avait communiqué l'amour des arts, et dont l'âme fut déchirée par la mort cruelle de l'un d'eux, elle garda, pour celui qui survivait, l'affection la plus tendre. Elle resta constamment près de lui, bénissant avec amour ses soins et son respect filial. Elle savait donc bien qu'il n'était pas la cause de son malheur, puisqu'elle n'en voulait être consolée que par lui. Chénier s'est trompé comme poète; mais il est irréprochable comme fils et comme frère: j'en suis sûr; j'en jure par le cœur de cette mère.

André Theuriet (1833).

André Theuriet, après avoir fait ses études à Bar-le-Duc, vint à Paris faire son droit. Il se fit bientôt connaître par un recueil de vers, *Chemins des Bois*, qui fut couronné par l'Académie en 1868. Cette composition a pour objet des scènes rustiques et des descriptions de paysages, mais c'est surtout comme romancier qu'il s'est acquis la notoriété publique.

Disciple de G. Sand et Jules Sandeau, *Theuriet* est un amant sincère de la nature. Après avoir longtemps vécu la vie de province et la vie de famille, il est allé chercher ses héros et ses héroïnes en dehors de la vie factice des grandes villes. Il n'a pas exclu l'amour de sa prose, mais il a su revêtir ce sentiment de sa grâce pudique. Il a rendu avec vérité l'amour pur et légitime, l'amour idéal de la jeunesse qui plane au-dessus des misères humaines.

Le recueil des *Nouvelles intimes* se compose des *Souffrances de Claude Blouet*, de *l'Abbé Daniel*, de *Lucile Densenclos*, charmants récits pris dans la vie champêtre. *Le Mariage de Gérard* et la *Fortune d'Angèle* offrent l'image de la belle et pure jeunesse s'épanouis-

sant en liberté dans des milieux différents. Dans *Raymonde*, dans le *Don Juan de Vireloup* se retrouvent les aimables qualités de Theuriet. *Le Fils Maugars* enfin est une agréable nouvelle qui se lit avec plaisir, mais qui n'ajoute rien à la réputation littéraire de l'auteur.

LA TRUITE.

— Scolastique!

— Monsieur Sourdat.

— Je vous recommande la truite... Soignez votre court-bouillon: vin blanc, persil, thym, laurier, ail et oignons à force.

— N'ayez donc pas peur, on y mettra toutes les herbes de la Saint-Jean.

— Surtout pas de vinaigre, un filet de citron seulement... Que le couvert soit dressé pour dix heures et demie, et le déjeuner prêt pour onze heures précises... Pas onze heures cinq minutes, onze heures, vous entendez?...

Après avoir jeté d'une voix brève ces dernières injonctions à sa cuisinière, M. Sourdat, juge d'instruction au tribunal de Marville, traversait la place d'un pas alerte, méthodiquement scandé, et gagnait le Palais de Justice, situé derrière la Sous-Préfecture.

M. Sourdat était un célibataire de quarante-cinq ans, très ingambe malgré un commencement d'embonpoint; carré des épaules, trapu, la voix cassante, la tête ronde à cheveux ras, les yeux gris, clairs et durs sous des sourcils bourrus, la bouche largement fendue aux lèvres minces et colériques, les joues bises encadrées de favoris mal plantés; — enfin une de ces figures de dogue dont on dit: «Il ne doit pas être bon tous les jours!»

Non, pour sûr, il n'était pas tendre, M. Sourdat, et il s'en vantait. Il rudoyait tout le monde au Palais. Dur comme pierre pour les inculpés, bourru avec les témoins, agressif avec les avoués, un vrai chardon; — qui s'y frottait s'y piquait. — On le craignait comme le feu et on ne l'aimait guère.

Pourtant cet homme de fer avait deux défauts à sa cuirasse. — D'abord il répondait au prénom pastoral de Némorin, ce qui prêtait à rire; puis il était gourmand à rendre des points à Brillat-Savarin [1]). Sa gastrolâtrie raffinée et

[1]) 1755-1826. Célèbre gastronome, membre de la cour de cassation à Paris; a écrit la *Physiologie du goût*, ouvrage étincelant de verve et d'esprit.

savante tournait à la manie. Dans cette petite ville endormie à la lisière des Ardennes belges, où les plaisirs de la table constituent la seule distraction de la bourgeoisie aisée, les exigences culinaires du juge étaient citées à dix lieues aux entours. — Il ne mangeait, disait-on, que du poisson pêché à la pointe du jour, parce que le repos de la nuit et l'absence d'émotions rendaient la chair de l'animal plus délicate. Ce fut lui qui imagina de plonger d'abord les écrevisses dans un bain de lait bouillant, avant de les faire cuire dans leur assaisonnement ordinaire.

Le jour où il enseigna ce raffinement au curé de Saint-Victor, ce digne ecclésiastique, qui cependant était porté sur sa bouche, ne put s'empêcher de rougir et de lever au ciel ses mains potelées en s'écriant:

— Trop, c'est trop! monsieur Sourdat... assurément il est permis de goûter avec discrétion aux bonnes choses, mais une telle sensualité confine au péché mortel, et vous aurez à en rendre compte au bon Dieu!...

Aux pieux scrupules du curé, le juge répondait par un rire méphistophélique. C'était une de ses joies malignes que d'induire son vénérable voisin à la tentation, et, ce matin précisément, il l'attendait à déjeuner en compagnie du greffier. Il avait reçu la veille une truite de la Semoy [1]) — une truite saumonée de trois livres, prise en belle eau claire et rocheuse. — C'était son poisson favori, et la cuisson de ce fin morceau avait occupé les premières heures de sa matinée. Il tenait à démontrer la supériorité de son court-bouillon sur les sauces genevoises ou hollandaises des manuels de cuisine. — La truite devait être servie froide et avec l'assaisonnement dans lequel elle avait cuit. — C'était pour lui un principe aussi absolu qu'un dogme, aussi indiscutable qu'un article du Code pénal.—Il se le répétait encore dans son cabinet de juge, après avoir endossé sa robe et tout en feuilletant le dossier d'une affaire récente, dont il venait de commencer l'instruction.

C'était une grosse affaire criminelle, qui mettait le parquet en émoi et dont les détails dramatiques contrastaient singulièrement avec les préoccupations gourmandes qui traversaient le cerveau de M. Sourdat.

La semaine d'avant, au lever du soleil, on avait trouvé

---

[1]) La Semoy, rivière qui naît près d'Arlon (Luxembourg) et qui se jette dans la Meuse près de Monthermé (Ardennes).

dans une coupe de la forêt le corps d'un garde-forestier assommé et gisant parmi les ronces d'un fossé. On supposait que le crime avait dû être commis par quelque braconnier pris en flagrant délit, mais jusqu'alors on restait sans indications précises, et les témoins entendus n'avaient fait qu'embrouiller l'affaire. Le meurtre avait eu lieu près d'une lisière où des charbonniers étaient installés, et ce détail éveillait les soupçons du juge. Seulement il résultait des dépositions que cette nuit-là justement, ces gens avaient été absents de leur chantier et que les fourneaux étaient restés à la garde de la jeune fille du maître charbonnier. Néanmoins, M. Sourdat avait donné l'ordre de rechercher l'un des compagnons, un solide gars de vingt-cinq ans, qui jadis avait eu maille à partir avec le garde assassiné. En outre, il avait cité la fille du charbonnier à comparaître devant lui. — Et voilà précisément où les choses commençaient à devenir louches: cette petite n'avait pas répondu à l'assignation; elle se cachait on ne savait où; le juge venait d'envoyer la gendarmerie à ses trousses, et il attendait le résultat des perquisitions ordonnées. Vers dix heures, la porte du cabinet s'ouvrit, encadrant le tricorne et les buffleteries jaunes du brigadier de gendarmerie.

— Eh bien? grogna impatiemment M. Sourdat.

— Eh bien, monsieur le juge d'instruction, buisson creux... Nous avons fouillé la forêt dès l'aube... La petite a disparu, même que les charbonniers sont fort en souci et n'y comprennent rien.

— Comédie pure! s'écria M. Sourdat désappointé, ces gens-là se moquent de vous... Il fallait les arrêter tous... Vous êtes un maladroit... allez!

Le juge consulta sa montre. — Dix heures un quart. — L'affaire était manquée, et il voulait jeter le coup d'œil du maître sur la salle à manger, avant l'arrivée de ses convives. Il se débarrassa donc de sa robe et regagna son logis.

La salle à manger, claire, égayée par un rayon de soleil de juin, avait une mine hospitalière et avenante avec ses boiseries blanches, ses rideaux de coutil gris, son haut poêle de faïence à dessus de marbre, et sa table ronde revêtue d'une nappe éblouissante, sur laquelle trois couverts étaient dressés artistement; les petits pains mollets reposant douillettement dans les serviettes à liteaux rouges. Le vin rosé scintillait dans les carafes. Flanquée à droite d'une salade de laitue enjolivée de capucines et de bourraches; à gauche,

d'un buisson d'écrevisses de la Meuse, la truite se pavanait dans un plat long enguirlandé de persil. Son ventre argenté montrait de délicates mouchetures rousses; son dos bleuâtre, fendillé, laissait entrevoir la chair saumonée, et elle tenait une rose dans son museau pointu. A côté, dans une saucière, le court-bouillon se prenait en gelée, et il s'exhalait de cet ensemble une fine odeur de fenouil, qui réjouissait les narines.

Ce spectacle adoucissait la mauvaise humeur du juge. Il se rassérénait peu à peu en couchant dans le panier d'argent une poudreuse bouteille de vieux Corton [1]), quand la porte de la salle s'ouvrit violemment et il entendit dans le couloir une voix féminine qui criait:

— Je vous dis que je veux parler au juge, et qu'il m'attend!...

En même temps, un bras demi-nu faisait pirouetter le greffier Touchebœuf, qui masquait la porte d'entrée, et une étrange visiteuse pénétrait dans la salle.

C'était une toute jeune fille, presque une adolescente, maigre, hâlée, tête nue, cheveux au vent. Ses pieds sans bas s'enfonçaient dans de lourdes chaussures d'homme ; un caraco gris et un jupon d'indienne s'effiloquaient sur ses membres grêles et sa poitrine d'enfant. La chaleur et la marche avaient allumé ses joues; ses yeux fauves étincelaient sous les cheveux châtains retombant en mèches folles; ses narines dilatées et sa bouche entr'ouverte frémissaient.

— Que signifie ce vacarme? gronda le juge en fronçant les sourcils.

— C'est cette petite charbonnière, répondit le greffier Touchebœuf, elle est arrivée au palais quand vous veniez de partir, et elle m'a suivi jusqu'ici comme une enragée, pour que vous entendiez sa déposition.

— Ha! grogna le juge, vous êtes bien pressée, la fille, après vous être fait attendre trois jours!... Pourquoi n'avez-vous pas répondu plus tôt à ma citation?

— J'avais mes raisons, dit-elle en jetant un regard d'oiseau farouche sur la table dressée et sur les deux hommes.

— Nous les apprécierons tout à l'heure, vos raisons, reprit le juge furieux, et il pourra vous en cuire! — Il tira sa montre: — Onze heures moins un quart... Nous avons le

---

[1]) Vin de Bourgogne.

temps... Touchebœuf, vous trouverez à côté tout ce qu'il faut pour écrire... Nous allons l'interroger...

Le greffier s'était installé sur un coin de table avec ses papiers et son écritoire, et, la plume sur l'oreille, il attendait. Le juge, assis carrément dans un fauteuil de paille, dardait ses prunelles claires et dures sur la jeune fille, qui se tenait debout contre le poêle.

— Vos noms? demanda-t-il d'une voix brève.

— Méline Sacaël.

— Votre âge et votre domicile?

— Seize ans... Je reste avec mon père qui cuit du charbon à la vente des Onze-Fontaines.

— Vous jurez de dire toute la vérité?

— Je ne suis venue que pour ça.

— Levez la main... Bon... Vous étiez à la vente dans la nuit du 2 au 3; près de votre chantier, on a assassiné le garde Seurrot... Racontez-nous ce que vous savez.

— Ce que je sais, voilà!... Nos gens étaient partis conduire le charbon à Stenay et je veillais autour des fourneaux. Vers les deux heures, au moment où la lune se couchait, le Manchin, qui est coupeur de bois à Iré, a passé devant notre loge. — Vous voilà réveillé à bonne heure, lui ai-je dit, ça va-t-il chez vous comme vous voulez? — Non, qu'il m'a répondu, la femme a les fièvres, les petits crèvent de faim; il n'y a pas un *mors* [1]) de pain dans notre maie, et je vas voir à tirer un lièvre, afin de le vendre ce matin à Marville. Là-dessus il a dévalé du côté des Onze-Fontaines. Je l'ai perdu de vue; mais au petit jour, le vent ayant fraîchi, comme je dressais les claies pour abriter le charbon, j'ai entendu un coup de fusil, puis presque aussitôt une course enragée vers notre loge. On se disputait: «Gueux, criait le garde, je te déclare procès-verbal! — Seurrot, priait l'autre, rends-moi le lièvre au moins, on crève de faim chez nous! — Va-t'en au diable!» Là-dessus ils se sont jetés l'un sur l'autre; les coups sonnaient dur dans la nuit... Soudain le garde a fait: «Ah!» et il est tombé. Moi, je m'étais blottie au fond de la loge. Pendant ce temps-là le Manchin se sauvait par le grand bois, et à l'heure d'à présent il est en Belgique, pour sûr... Voilà tout.

— Hon! grommela le juge, pourquoi n'êtes-vous pas venue dire cela au tribunal, dès que vous avez reçu la citation?

[1]) Morceau.

— Ce n'étaient pas mes affaires... Et puis je ne voulais pas dénoncer le Manchin.

— Vraiment! et cependant ce matin vous avez changé d'avis?

— C'est que j'ai appris qu'on accusait Gustin [1]).

— Qu'est-ce que ce Gustin?

— C'est mon frère, compagnon charbonnier... Un garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche!... Voyez-vous, reprit-elle avec une sauvage véhémence, de penser qu'on voulait le tracasser pour le mauvais coup de l'autre, ça m'a toute bouleversée; j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru à travers bois, j'ai couru! — Je ne sentais pas ma fatigue! J'aurais marché encore demain s'il avait fallu. parce qu'aussi vrai que voilà le ciel, Gustin est innocent de tout, messieurs!... Je suis prête à le jurer la main dans le feu!

Elle parlait avec une animation qui la rendait vraiment belle, en dépit de ses haillons; sa farouche éloquence avait un profond accent de sincérité, et le terrible juge lui-même se sentait empoigné par l'énergie avec laquelle cette enfant défendait Gustin.

— Holà! cria-t-il tout à coup en la voyant changer de couleur et chanceler, qu'avez-vous?

Elle pâlissait et une sueur froide lui mouillait les tempes.

— La tête me tourne et je n'en puis plus, balbutia-t-elle.

Le juge effrayé lui versa un verre de vin.

—Buvez cela, vite!...

Le vieux garçon était tout abasourdi et fort empêché en face de cette fille qui menaçait de se trouver mal. Il ne se souciait pas de déranger Scolastique, fort affairée à sa cuisine. Il interrogeait d'un œil effaré le greffier, qui mordillait sa plume.

— C'est une défaillance, observa ce dernier, elle a peut-être besoin de manger.

— Avez-vous faim? demanda le juge.

Elle fit signe que oui.

— Excusez, reprit-elle d'une voix faible, je n'ai rien pris depuis hier... C'est ça qui m'aura étourdie...

M. Sourdat tressaillit. Pour la première fois, depuis des années, il sentit s'amollir son cœur de vieux garçon. Il songeait que cette frêle fillette avait fait trois lieues pour tirer son frère des griffes de la justice... Trois lieues en plein soleil,

---

[1]) Gustin pour Augustin.

et à jeun encore!... Cela remuait ses fibres les plus sensibles. Dans son désarroi, il jetait un regard désespéré sur la table: — La salade, les écrevisses?... chère à gens repus... Ma foi! héroïquement, violemment, il attira à lui le plat où se pavanait la truite, en souleva un large filet qu'il déposa dans une assiette devant la charbonnière ahurie, et, la faisant asseoir:

— Mangez! dit-il impérieusement.

On n'eut pas besoin de le lui répéter. Elle mangeait voracement, farouchement. En quelques minutes, l'assiette fut vide et M. Sourdat, héroïque jusqu'au bout, la remplit de nouveau.

Le greffier Touchebœuf écarquillait les yeux. Il ne reconnaissait plus le juge. Il admirait, non sans un sentiment de regret, le robuste appétit de cette charbonnière qui dévorait ce poisson exquis, sans plus de cérémonie que s'il se fût agi d'un hareng, et il murmurait en son par-dedans: «C'est pourtant dommage... Une si belle pièce!...»

A ce moment la porte s'ouvrit. Le troisième convive, M. le curé de Saint-Victor, en soutane neuve, le tricorne sous le bras, entra dans la salle et s'arrêta, interloqué, devant l'étrange spectacle de cette sauvagesse assise à la table du juge.

— Trop tard! Monsieur le curé, grommela M. Sourdat, il n'y a plus de truite!... En même temps il lui contait l'histoire de la petite charbonnière.

Le curé poussa un soupir; il comprenait la grandeur du sacrifice; puis, moitié ému, moitié souriant, il tapa sur l'épaule du juge:

— Monsieur Némorin Sourdat, s'écria-t-il, vous valez mieux que vous ne pensez!... En vérité, je vous le dis, tous vos péchés de gourmandise vous seront remis, pour prix de cette truite que nous n'avons pas mangée.

LA CHANSON DU VANNIER.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant, aux sons d'un vieux couplet;
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis.
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent le grain dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves, et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux,
Où la truite qui monte et file entre deux eaux
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Sully Prudhomme (1839).

Sully Prudhomme fit ses études à Paris. Il étudia les sciences et les lettres et, vers la fin de ses études, il fut un moment indécis sur sa vocation. Il tenta la carrière de l'industrie et celle du droit et se livra enfin à son goût pour la poésie.

Il publia quatre volumes de ses œuvres: *Stances et Poèmes* (1865-1866); *Les Epreuves, Les Ecuries d'Augias, Croquis italiens, Les Solitudes, Impressions de la Guerre* (1866-1872); *Les Vaines Tendresses, La France, La Révolte des fleurs, Poésies diverses, Les destins, Le Zénith* (18721-878); *Lucrèce, de la Nature des choses, La Justice* (1878-1879).

LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

PRIÈRE.

Ah! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte
Au cœur la présence d'un cœur,
Vous vous assoiriez sous ma porte
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.

HORA PRIMA.

J'ai salué le jour dès avant mon réveil;
Il colorait déjà ma pesante paupière,
Et je dormais encor, mais sa rougeur première
A visité mon âme à travers le sommeil.

Pendant que je gisais immobile, pareil
Aux morts sereins sculptés sur les tombeaux de pierre,
Sous mon front se levaient des pensers de lumière,
Et, sans ouvrir les yeux, j'étais plein de soleil.

Le frais et pur salut des oiseaux à l'aurore,
Confusément perçu rendait mon cœur sonore,
Et j'étais embaumé d'invisibles lilas.

Hors du néant, mais loin des secousses du monde,
Un moment j'ai connu cette douceur profonde
De vivre sans dormir tout en ne veillant pas.

UN SONGE.

Le laboureur m'a dit en songe: «Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème».
Le tisserand m'a dit: «Fais tes habits toi-même».
Et le maçon m'a dit: «Prends la truelle en main».

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle;
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés..

L'HABITUDE.

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison:
C'est une ancienne ménagère,
Qui s'installe dans la maison...

Elle est discrète, humble, fidèle
Familière avec tous les coins;
On ne s'occupe jamais d'elle,
Car elle a d'invisibles soins:

Elle conduit les pieds de l'homme,
Sait le chemin qu'il eût choisi,
Connaît son but sans qu'il le nomme,
Et lui dit tout bas: «Par ici».

Travaillant pour nous en silence,
D'un geste sûr, toujours pareil,
Elle a l'œil de la vigilance,
Les lèvres douces du sommeil.

Mais imprudent qui s'abandonne
A son joug une fois porté!
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté;

Et tous ceux que sa force obscure
A gagnés insensiblement,
Sont des hommes par la figure,
Des choses par le mouvement.

L'AMOUR MATERNEL.

Fait d'héroïsme et de clémence,
Présent toujours au moindre appel,
Qui de nous peut dire où commence,
Où finit l'amour maternel?

Il n'attend pas qu'on le mérite,
Il plane en deuil sur les ingrats;
Lorsque le père déshérite,
La mère laisse ouverts ses bras;

Son crédule dévoûment reste
Quand les plus vrais nous ont menti,
Si téméraire et si modeste
Qu'il s'ignore et n'est pas senti.

Pour nous suivre, il monte ou s'abîme,
A nos revers toujours égal,
Ou si profond ou si sublime
Que sans maître, il est sans rival.

Est-il de retraite plus douce
Qu'un sein de mère, et quel abri
Recueille avec moins de secousse
Un cœur fragile endolori?

Quel est l'ami qui sans colère
Se voit pour d'autres négligé?
Qu'on méconnaît sans lui déplaire,
Si bon qu'il n'en soit qu'affligé?

Quel ami dans un précipice
Nous joint sans espoir de retour,
Et ne sent quelque sacrifice
Où la mère ne sent qu'amour?

Lequel n'espère un avantage
Des échanges de l'amitié?
Que de fois la mère partage
Et ne garde pas sa moitié!

O mère, unique Danaïde
Dont le zèle soit sans déclin,
Et qui, sans maudire le vide,
Y penche un grand cœur toujours plein!

François Coppée (1842).

François Coppée se fit, très jeune, une réputation de poète par la publication de quelques pièces où, à travers d'heureuses imitations du romantisme, on sentait se dégager de l'originalité. En 1866, il donna un premier recueil personnel, *le Reliquaire*, et en 1867 les *Intimités*. Plusieurs pièces d'un nouveau recueil *(Poèmes modernes)* *l'Angelus*, *la Bénédiction* et *la Grève des forgerons*, eurent de grands succès.

Coppée a donné au théâtre *le Passant* (1869), *Deux Douleurs*, drame en un acte (1870) l'*Abandonné* (1871), *Fais ce que dois* (1871), épisode dramatique, dont les intentions patriotiques furent très applaudies, *les Bijoux de la Délivrance*, scène en vers due à la même inspiration, *le Luthier de Crémone*, drame en un acte qui eut un beau succès, *Sévero Torelli*, *Pour la Couronne*.

Citons encore les *Humbles* (1872), *le Cahier rouge* (1874), *Olivier* (1875), *l'Exilée* (1876), etc. Coppée devint membre de l'Académie française en 1884.

UN ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait:
«Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail que l'on doit me payer une obole».

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit:
«Il faut se montrer secourable

Maître! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté».
Mais Jésus répondit à Pierre:
«En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir».
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.
Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Tenez, lecteur! souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.
On a planté d'affreux arbustes rabougris
Sur ces longs boulevards où naguère des ormes
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.
Le mur d'octroi n'est plus; le quartier se bâtit.
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été, faire une promenade.
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,
Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête,
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé
Tout le jour, se croyant assez récompensé
Par la douce chaleur qu'au cœur nous communique
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique,
C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir
Les longs troupeaux de bœufs marchant vers l'abattoir,

Et quand mes petits pieds étaient assez solides,
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides,
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,
Nous suivions la retraite et les petits tambours.
Et puis enfin, à l'heure où la lune se lève,
Nous prenions, pour rentrer, la route la plus brève;
On montait au cinquième étage, lentement;
Et j'embrassais alors mes trois sœurs et maman,
Assises et cousant auprès d'une bougie.
— Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père;
Et du cher souvenir toujours le charme opère.
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir
De résignation patiente et chrétienne
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.
— Au chagrin qui me frappe alors je me soumets,
Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.
Je le revois, assez jeune encor, mais voûté
De mener des petits enfants à son côté;
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire!...
. . . . . .

LE PARRAIN.

Un homme ennuyé, — j'adoucis l'expression — ce fut l'ancien quincaillier, M. Matoussaint, le soir où, après lui avoir servi le dessert, sa servante Caroline, les yeux pudiquement baissés et pliant le bas de son tablier comme pour y faire un ourlet, annonça au célibataire qu'elle allait se marier avec le petit serrurier en boutique de la rue du Pas-de-la Mule.

Rien n'est désagréable comme un changement de domestique, surtout pour un homme à habitudes, pour un vieux garçon de cinquante-cinq ans. Retiré de la quincaillerie avec quinze mille livres de rentes, M. Matoussaint était satisfait de la façon dont il avait arrangé sa vie — depuis dix-huit ans, déjà! — dans son petit logement, si gai et si clair, du

boulevard Beaumarchais. Caroline était entrée chez lui le jour même de son installation et l'avait toujours servi avec zèle et fidélité. De plus, fine cuisinière — M. Matoussaint était un peu sur sa bouche — et ne craignant personne dans l'art de confectionner le soufflé au fromage. Enfin, une *perle!*

— Eh bien, ma fille, vous faites une bêtise, s'écria brutalement M. Matoussaint en jetant sa serviette. Je le connais de vue, votre serrurier... Un homme plus jeune que vous... Un ivrogne peut-être, qui vous battra... Les femmes sont toutes folles... Et puis, qu'est-ce qu'il peut faire dans ce quartier-ci? Des poses de sonnettes, des ouvertures de portes pour des gens qui ont oublié leur clef?... La misère, quoi!... Mais mademoiselle veut devenir bourgeoise, faire la femme établie... Si vous étiez restée ici, Caroline, je vous aurais couchée sur mon testament... Enfin, ça vous regarde, ma pauvre enfant.. Mais, je vous le répète, vous faites une bêtise.

Et, ce soir-là, au petit café d'habitués où il avait sa pipe au râtelier, M. Matoussaint fut d'une humeur massacrante, et à propos d'un coup douteux au billard, — M. Revillod, l'emballeur de la rue Amelot, avait «queuté», il faut être juste, — l'ancien quincaillier entra en fureur et déclara à son adversaire, — un homme marié et père de famille, doux comme un agneau, — que dans sa jeunesse, oui, lui, Matoussaint, quand il voyageait pour son article, il avait eu une querelle, à Sens, avec un sous-officier de dragons, et qu'on s'était rafraîchi d'un coup de sabre, et qu'il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah! mais!...

Pourtant M. Matoussaint ne pouvait pas empêcher sa bonne de se marier, et, comme il était bonhomme au fond, bien qu'un peu égoïste, le vieux garçon! il paya la robe de noce et se fendit même de trois couverts d'argent.

...Un matin que M. Matoussaint, en robe de chambre, était en train de tapoter son baromètre pour savoir s'il pleuvrait, Euphrasie, sa nouvelle bonne, dont il était enchanté, entre parenthèses (ma foi! s'il avait su qu'il pourrait si facilement remplacer Caroline, il ne se serait pas fait tant de mauvais sang), Euphrasie donc entra et lui dit que son ancienne cuisinière était là, avec son nouveau-né sur les bras, et demandait à lui parler.

M. Matoussaint était de bonne humeur — le baromètre avait monté — et il accueillit gaiement Caroline...

Caroline a mis sa robe des dimanches, sa belle robe bleue.

Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là. Avec le geste délicat et prudent des mères et des nourrices, elle écarte le voile et la capeline qui cachent son enfant et, toute fière, le montre à M. Matoussaint.

— Il s'appelle Vincent, dit-elle. N'est-ce pas, qu'il est beau?

Vincent est affreux, rouge comme cuivre; sa bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard et son bonnet lui descend jusque sur les yeux. A peine sa mère a-t-elle exposé son visage à la lumière, que ses paupières dépourvues de cils s'entr'ouvrent; et le nouveau-né fixe sur le vieux garçon le regard vaguement sévère de ses yeux de faïence.

— Monsieur, reprend Caroline... si vous vouliez bien nous faire un grand honneur, à Constant et à moi... Constant c'est mon mari... eh bien, ce serait... ce serait d'être le parrain de notre petit garçon.

Franchement, M. Matoussaint s'attendait un peu à cette requête; il s'était même dit d'avance: «Je ne peux pas refuser cela... Ce sera l'affaire d'une centaine de francs». Mais, pour le moment, il ne pense pas au baptême; il considère, avec un étonnement mêlé d'épouvante, le nouveau-né qui vient de faire une grimace horrible et de baver sur sa collerette, et il se demande comment on peut aimer un monstre pareil.

— Très volontiers, Caroline. Et quel jour, la cérémonie?

— Dimanche prochain, monsieur, à une heure, entre messe et vêpres, à Saint-Paul.

— Et ma commère?

— C'est la mère de mon mari... Dame, faudra l'excuser, monsieur... Vous savez... une femme de la campagne.

M. Matoussaint a bien fait les choses. Il a repassé son *Credo* et l'a récité fort convenablement, tandis que le prêtre versait l'eau baptismale sur la tête de Vincent, ronde et chauve comme une pomme d'escalier. Ensuite il a offert une belle boîte bleue au curé, donné son bras à la maman en bonnet de paysanne, jeté tout pêle-mêle des dragées, des sous et des haricots aux gamins groupés au seuil de l'église, qui le saluaient du cri traditionnel: «A la crasse! à la crasse!» — Puis il a ramené les gens du baptême manger un morceau chez lui.

C'est un «lunch»; il y a des gâteaux, des sandwichs et, Dieu me pardonne, une bouteille de vin de Champagne. Le serrurier le boit à petites gorgées, en clignant de l'œil d'un

air de connaisseur; mais, au fond, il se demande si l'ancien patron de sa femme le croit malade, pour lui donner de la tisane. Quant à la vieille maman, ayant pris dans sa main, avec respect, sa serviette à thé, elle l'examine curieusement, comme un objet singulier et d'un usage inconnu dans le monde civilisé.

Mais M. Matoussaint regarde son filleul, que Caroline tient sur ses genoux, tout démailloté, et qui lève en l'air ses petites jambes arquées, en frottant ses pieds avec force. C'est étrange! M. Matoussaint ne le trouve plus si laid que l'autre fois. Comme c'est mignon tout de même, ce corps si tendre, si frais, des petits enfants. Et voilà qu'il songe, à présent, qu'il a dû être comme cela, lui aussi, et qu'il a eu une mère, une bonne mère, qui devait le tenir ainsi sur ses genoux... Et lorsque la toilette de l'enfant est finie et que la femme du serrurier le remet sur ses bras, le vieux célibataire présente son gros doigt au tout petit qui le saisit dans sa menotte, et il ébauche un sourire attendri dans sa barbe grise.

Ce soir-là, à son café, l'ancien quincaillier fit preuve d'une patience inaccoutumée; et l'emballeur de la rue Amelot eut beau faire une série de raccrocs et annoncer, d'une voix ironique: «Seize à quinze... Dix-sept à quinze... Dix-huit à quinze...», M. Matoussaint le regarda caramboler, tranquillement, la pipe aux lèvres, en mettant du blanc à son procédé.

Comment va mon filleul? demande M. Matoussaint en entrant dans la forge, quand il passe rue du Pas-de-la-Mule — et il y passe exprès, depuis bien longtemps.

Mais, un jour, le serrurier laisse tomber sur l'enclume son marteau et sa barre de fer rougie, il s'essuie la main après sa cotte pour la tendre au bourgeois et répond à sa demande habituelle:

— Mais, pas trop bien, malheureusement, monsieur Matoussaint... Eh! Zidore, laisse là le soufflet et monte là-haut dire à ma femme qu'elle descende.

— Qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il a? interroge vivement le quincaillier.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec ces mioches?... Il tousse, il tousse... et puis, il est trop rouge, je n'aime pas ça. Ah! tenez, monsieur Matoussaint, vous êtes bien heureux de ne pas vous être marié et de n'avoir pas d'enfants... C'est un tintouin de tous les diables... Enfin le médecin doit encore revenir cette après-midi.

Mais voilà Caroline, toute dépeignée, en camisole, qui revient avec l'apprenti. Quels yeux battus! Elle a passé la nuit, bien sûr.

— Eh bien, comment va-t-il? demande le père.

— Pas plus mal, on te le répète depuis ce matin, répond la pauvre femme d'un ton douloureux et impatienté.

— Je vais monter le voir. Menez-moi, dit M. Matoussaint, dont la voix s'inquiète.

Mais Caroline entraîne son ancien maître dans la cour.

— Vous ne pouvez pas le voir, monsieur, s'écrie-t-elle en éclatant en sanglots. Le médecin l'à défendu... Il a peur que ce soit le croup... Je n'ai pas encore osé le dire à son père; il le saura toujours trop tôt, le pauvre homme... Ah! mon bon monsieur, mon bon maître! Quelle nuit! quelle nuit... Un si bel enfant!... Si fort déjà, à deux ans!...

Et elle parle, elle parle, elle parle, répétant toujours les mêmes choses, comme une folle; et le vieux garçon, qui lui a pris les mains, sent tomber sur les siennes les larmes de la pauvre mère, lourdes et chaudes comme les premières gouttes d'un pluie d'orage.

— Dites-moi, Revillod, dit ce soir-là M. Matoussaint à son adversaire au billard, qui vient d'exécuter un quatre-bandes magnifique, est-ce qu'un de vos enfants a jamais eu le croup?

— Oui, ma petite Louise... Nous avons eu assez de peine à la sauver.

Et, poussant un soupir d'espoir à la pensée que les enfants ne meurent pas toujours de l'horrible mal, M. Matoussaint rate un coup tout fait, un «coup d'épicier», où il n'y avait qu'à suivre.

Il est guéri! il est guéri!

M. Matoussaint les a invités tous les trois à déjeuner — le père, la mère et l'enfant — pour célébrer cette grande joie. Les huîtres sont sur la table et le bonhomme vient de placer avec précaution entre ses jambes, pour la déboucher, une vieille bouteille de chablis.

— Euphrasie, on sonne... Ce sont eux... Allez ouvrir.

Mais le serrurier endimanché entre seul, portant son garçon encore un peu pâlot.

— Comment, Caroline ne vient pas?

— Excusez-la, monsieur Matoussaint. Elle est au lit à son tour, la pauvre femme... Mais ce n'est rien... Un peu trop de fatigue, voilà tout, après la maladie du petit.

Il faut le dire, le vieux garçon se console tout de suite de l'absence de la mère. Il a son filleul, son petit Vincent, cela lui suffit. Il n'aime plus que cet enfant au monde, ce qui est encore une façon d'être égoïste.

— Mets-toi là, mon chéri! s'écrie-t-il en installant le bébé sur une chaise haute, qu'il est allé acheter la veille, — oui, en personne, — à la *Ménagère*.

Et comme le petit homme empoigne sa cuiller et frappe bruyamment sur son assiette :

— Bébé! bébé! dit le père en faisant les gros yeux.

— Laissez-le donc! s'exclame M. Matoussaint, qui, oubliant sa douzaine d'huîtres, a d'abord pris le plus beau rognon dans le plat mijotant sur un réchaud et a servi Vincent le premier.

Cette fois, le serrurier proteste.

— Ah! monsieur Matoussaint, nous allons nous fâcher... Vous le gâtez trop aussi.

Mais le célibataire se tourne alors vers son hôte avec une fureur comique, et lui crie, bien en face:

— Vous, le papa, vous allez nous ficher la paix! Suis-je son parrain ou ne le suis-je pas?

Puis, revenant à son filleul, il prend un couteau et une fourchette, il se penche sur l'assiette de l'enfant et — révélant toute sa tendresse dans ce soin maternel — il lui coupe sa viande en petits morceaux.

Guy de Maupassant (1850-1893).

Maupassant (Henri-René-Albert Guy de) né au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), débuta aux soirées de Médon (1880) où il inséra *Boule de suif*, curieux épisode de l'occupation prussienne en Normandie. Il fit ensuite paraître *Des Vers*, où nous trouvons *le Mur*, *Au bord de l'eau*, *Désirs* ; *la maison Tellier*, recueil de nouvelles, *Mademoiselle Fifi*, *Contes de la Princesse*; *Une vie*, *Clair de Lune*, *Au soleil*, *Bel-ami*, *Sur l'eau*, *Fort comme la mort*, *Notre cœur*, *Sœurs Rondoli*. Il a collaboré au Gaulois, au Gil-Blas, à l'Écho de Paris, à la Nouvelle Revue et à la Revue bleue.

Maupassant est un conteur de race. Sa phrase est ferme, sa langue sobre et précise, sa forme irréprochable.

LA PARURE.

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle

n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et pour tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : «Ah! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela...» elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots:

«Le ministre de l'instruction publique et Mme Georges «Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur «de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi «18 janvier».

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table en murmurant:

— Que veux-tu que je fasse de cela?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience:

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là?

Il n'y avait pas songé; il balbutia:

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi...

Il se tnt, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche; il bégaya:

— Qu'as-tu? qu'as-tu?

Mais, par un effort violent, elle avait domplé sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides:

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux pas aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé. Il reprit:

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes

et songeant à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin elle répondit en hésitant:

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant:

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir:

— Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit:

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit:

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu des femmes riches.

Mais son mari s'écria:

— Que tu es bête! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie.

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel:

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait,

ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours:

— Tu n'as plus rien autre?

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela?

— Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva, Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient danser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modeste vêtement de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait:

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils montèrent tristement chez eux. C'était fini pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou!

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as?

— J'ai... J'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

— Quoi!... comment!... Ce n'est pas possible!

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant la bal?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du Ministère.

— Mais si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

— Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?

— Non.

Ils se contemplaient atterés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara:

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres:

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut exactement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demanda mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé:

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? Qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec des jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia:

— Mais... madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri:

— Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue, et bien des misères... et cela à cause de toi!...

— De moi... Comment ça?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ce n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

— Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs ...

Издательское заведение
Ев. Орловского
Прага Виленская 11

WYŻSZA SZKOŁA
PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA
84665

Biblioteka WSP Kielce
0171321